



Digitized by the Internet Archive
in 2025

BIBLIOTHÈQUE DES EXERCICES

EXPLICATIONS

DES

EXERCICES ET ASCÈSE

DE

SAINT IGNACE DE LOYOLA

ÉDITÉES PAR DES PP. DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Traduit de l'allemand par M. l'abbé Ph. MAZOYER

TOME III

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA LIBRAIRIE P. LETHIELLEUX

Méditations sur la vie de N.S. J.-C., 3 volumes in-8° cour. de 596, 562 et 436 pages.

L'Année Ecclésiastique, Méditation sur les fêtes de l'Eglise, 2 volumes in-8° cour. de 580 et 696 pages.

Le Don de la Pentecôte, 2 volumes in-8° cour. de 312 et 330 pages.

Neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, un volume in-8° cour. de 254 pages.

Saint Joseph, dans la vie de Jésus-Christ et dans la vie de l'Eglise, mois de Saint Joseph, in-12 écu de 160 pages.

Vie de Saint Louis de Gonzague, patron de la jeunesse chrétienne, in-8° carré, illustré (6^e mille), 414 pages.

La Compagnie de Jésus, un fort volume in-8° écu, de 356 pages.

Trois Principes de la vie spirituelle, in-8° cour. de 238 pages.

Principes d'Education catholique, in-8° cour. de 196 pages.

Le
Livre des Exercices
de
Saint Ignace de Loyola

EXPLIQUÉ ET PRÉSENTÉ
SOUS LA FORME DE CONSIDÉRATIONS

PAR

Maurice MESCHLER, S. J.

Edité, après la mort de l'auteur,

PAR

Walter SIERP, S. J.

TOME III



PARIS (VI^e)

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

5637

Imprimi potest,

Coloniae, die 1^a junii 1924

BERN. BLEY,

S. J.

Præv. Prov. Germ. Inf.

Imprimatur,

Friburgi Brisgoviae, die 14^a januarii 1925

‡ CAROLUS, arch.

Nihil obstat,

ALEX. BROU, S. J.

Paris, le 6 avril 1929.

Imprimatur,

Lutetiae Parisiorum, die 1^a maii 1929.

V. DUPIN

V. G.

P. Lethielleux, éditeur, réserve tous ses droits de reproduction et d'adaptation sur l'édition en langue française, qui est sa propriété. — Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en août 1929.

PRÉFACE

Ce nouveau volume de la Bibliothèque des Exercices contient la deuxième Partie des Méditations, commentées et développées par le P. Meschler. Plusieurs raisons nous dissuadaient de les distribuer en deux volumes : il a donc, plus d'une fois, fallu les abréger comme on pouvait le faire sans en rompre l'enchaînement, sans inconvénient pour l'œuvre entière. Parmi les Méditations proposées sous des formes différentes, il en est un grand nombre qu'on trouvera dans les deux volumes de la « Vie de Jésus » par le P. Meschler. Ces volumes sont entre toutes les mains. Il suffisait donc d'y renvoyer, comme nous le faisons, le lecteur désireux d'étudier les répétitions et les développements divers d'un même Mystère. D'autre part la matière des Méditations, telle que nous la donnons ici, est assez riche pour répondre à notre but.

Nous avons revu toutes les Méditations avec soin; nous en avons modifié plusieurs, soit en les abrégant, pour les motifs dont nous avons parlé plus haut, soit en les développant à cause de leur importance particulière — telles sont, par exemple, les

trois Méditations préparatoires à l'Élection. Nous avons ajouté une Méditation toute nouvelle sur les Deux Etendards et sur les Trois degrés d'humilité, et complété les autres considérations se rapportant à la même question. — Nous avons emprunté la Contemplation de la Transfiguration au P. Wilhelm Eberschweiter S. J., mort à Exaten, il y a quelques années, en odeur de sainteté.

Et maintenant nous renvoyons le lecteur à notre Préface au précédent volume de la Bibliothèque des Exercices. Cependant rappelons, une fois encore, comment Cochlée jugeait les Exercices spirituels, d'après son expérience personnelle : « On peut apprendre la science, disait-il; pour connaître les Exercices, il faut les vivre ». Seule, en effet, cette expérience personnelle, intime, permet de porter sur les Exercices de saint Ignace un jugement à la fois objectif et compétent. Si l'on s'en tient à quelques textes ou passages détachés de l'ensemble, on s'expose à des conclusions fausses, à des jugements erronés. Nous en avons malheureusement la preuve dans certaines publications récentes.

Quant à l'excellence et à l'utilité de la méthode ignatienne, elles sont, nous dit Léon XIII, attestées « par une expérience pratique de plus de trois siècles et par le témoignage de tous ceux qui, au cours de ces mêmes siècles, se sont signalés entre tous, soit par leur connaissance de l'ascétisme, soit par la sainteté de leur vie ». Ces paroles, Sa Sainteté Pie XI les a reprises à son compte. — Et, dans la « Collection de la Bibliothèque des Exercices », on

trouvera le jugement porté sur les Exercices par d'autres Papes et par un grand nombre de Saints et de Bienheureux. Contentons-nous de signaler les suivants :

Saint Charles Borromée (C. B. E. n. 32. Saint Charles Borromée et les Exercices de saint Ignace par M. A. RATTI, actuellement Pie XI; p. 42).

Saint Vincent de Paul (C. B. E. n. 50. Saint Vincent de Paul et les Exercices fermés; p. 100).

Saint Jean Eudes (C. B. E. n. 56. Le bienheureux Jean Eudes, les Eudistes et l'œuvre des Exercices; p. 72).

Le bienheureux Robert Bellarmin (C. B. E. n. 37, 38. Bellarmin et les Exercices spirituels, par X. LE BACHELET; p. 152).

Saint Alphonse de Liguori (C. B. E. n. 10. Saint Alphonse et les retraites fermées, par R. P. WALTER C. SS. R.; p. 52).

Le Pape Pie X (C. B. E. n. 1. S. S. Pie X et les œuvres de Retraites, par P. DE DEBUCHY, p. 20).

Le Pape Benoît XIV et le Pape Benoît XV (C. B. E. n. 55. Benoît XIV, Benoît XV et les Retraites spirituelles, par P. WATRIGANT).

Sainte Thérèse (C. B. E. n. 61-62; pp. 68-71).

Sainte Marie-Marguerite Alacoque (C. B. E. n. 67. Sainte Marguerite-Marie et les Retraites spirituelles; p. 64).

À ces noms, il serait facile d'en ajouter beaucoup d'autres et au même titre. Mentionnons simplement, outre François de Sales, le saint Evêque de Genève, saint Léonard de Port-Maurice, un fils du Séra-

phique Père. Etudiant à l'Université Grégorienne, à Rome, il avait appris à connaître les Exercices sous la conduite des Pères de la Compagnie de Jésus et depuis lors il tint le Livre des Exercices en si haute estime que, de son propre aveu, lorsqu'il voulait ramener des âmes à Dieu, il n'avait point d'autre méthode (Pie XI, cf. M, 1, 3). Dans une Lettre que la Compagnie de Jésus conserve comme un précieux souvenir, le Saint se donne humblement le nom de « Jésuite en robe brune » et il reconnaît une Mère dans la Compagnie à laquelle il doit tant (*Io sono Gesuita dell' abito bigio e riguardo la Compagnia come mia Madre, perchè quel poco che ho l'ho da lei*). Et, assurément, cet apôtre zélé, que le Saint Père a proclamé le Patron des missions populaires, fait, dans les motifs de sa reconnaissance, une large part aux Exercices.

Et saint François lui-même, s'il les avait connus, n'en aurait pas jugé autrement que saint Léonard et tant d'autres de ses meilleurs et plus fidèles enfants! C'est là notre conviction profonde. Plus nous étudions d'une part le Livre des Exercices et la Vie de saint Ignace, et, d'autre part, la vie intérieure et l'œuvre de saint François, plus il nous apparaît clairement que, malgré la différence de leur caractère naturel et de la conduite spéciale de la Providence à leur égard, nous avons là deux âmes parentes, et non pas seulement d'une manière générale, mais jusqu'en un grand nombre de détails. Nous ne pouvons ici développer notre pensée : dans le quatrième volume de la Bibliothèque des Exer-

cices (« L'esprit des Exercices ignatiens »), on trouvera quelques indications sur ce sujet (pp. 112 sqq., surtout pp. 128, 137, 149 sq.).

Puisse donc ce commentaire du petit Livre des Exercices, publié en cette sept centième année jubilaire de saint François, appeler des âmes nombreuses comme François et Ignace, chacun à son époque, les appelaient : « Revenez au Christ, au Sauveur pauvre, humble, crucifié »! et par le Christ crucifié, à Dieu, notre Père dans les cieux! ».

Exaten près Baexem (Limbourg hollandais).

3 octobre 1926, 700^e anniversaire de saint François d'Assise.

L'ÉDITEUR.

DEUXIÈME SEMAINE

(suite)

II. — Les Mystères de la Vie de Jésus

(suite)

2. LA SAINTE ENFANCE

« Nous verrons comment nous devons nous disposer pour arriver à la perfection dans n'importe quel état de vie que Dieu notre Seigneur nous aura donné de choisir. »

(Introduction à la considération des différents états de vie.)

La vie d'obéissance à Nazareth

(Luc. 2, 40, 51, 52.)

Nous arrivons maintenant à la Vie cachée du Sauveur, vie de silence et de paix, pleine d'une douce et sainte obscurité, de majesté et de profonds mystères. Elle s'est prolongée durant trente ans! c'est un temps bien long. Et que fait le Sauveur pendant ce temps? Les Apocryphes abondent en récits merveilleux. L'Écriture se contente de quelques mots : Il descendit à Nazareth... il était soumis à ses

parents (*Luc 2, 51*); il était le fils d'un charpentier (*Matth. 13, 55*); il croissait en âge et en sagesse (*Luc. 2, 52*). — Considérons d'abord la vie d'obéissance.

1. SENTIMENTS DU SAUVEUR A L'ÉGARD DE L'OBÉISSANCE

1) *L'obéissance en général.*

L'obéissance est la vertu qui incline notre volonté à exécuter les ordres du supérieur légitime. A la personne du supérieur on doit le respect, l'amour et l'obéissance à ses ordres. Par l'obéissance on en arrive donc à accomplir une volonté, non pas immédiatement, directement, celle de Dieu, mais la volonté d'un homme qui commande à la place de Dieu.

2) *L'obéissance de Jésus à Nazareth.*

Quels étaient, à l'égard de l'obéissance, les sentiments du Sauveur; quelle était la disposition de sa volonté? Puisque la Sainte Ecriture insiste à ce point et, pour ainsi dire, presque exclusivement sur l'obéissance du Sauveur, nous devons admettre que, pour Jésus, cette obéissance n'était pas seulement une règle extérieure de conduite, quelque chose d'accidentel et de passager, mais tout uniment le but de ses désirs, de ses intentions et de ses plans, en un mot le devoir propre de sa vie. Donc, il ne voulait pas tout d'abord, *a priori*, faire cette chose ou cette autre, et ensuite se mettre en cela d'accord avec l'obéissance : non, avant tout il voulait obéir, et rien autre chose qu'obéir; et tout le reste devait être pour lui, précisé et réglé pour cela. Il n'a, d'avance, d'autres plans que la volonté d'obéir.

Et cependant, qu'était-il? la Sagesse infinie, la Toute puissance, la Sainteté de Dieu. Et à qui obéit-il? quelle volonté prend-il pour règle de sa vie et de ses actes? la volonté de ses parents; et ses parents, si bons et saints qu'ils soient, restent bien loin d'être ses égaux en sagesse et en

dignité. Il comprenait et savait beaucoup mieux qu'eux toutes choses, — celles mêmes dans lesquelles ils lui commandaient.

3) *Notre obéissance.*

Tels sont donc les sentiments, telles les dispositions du Sauveur relativement à l'obéissance; tels doivent être nos sentiments et telles nos dispositions. L'obéissance — ou accommodation volontaire à l'ordre humain établi par Dieu — ne doit pas être une chose accessoire, accidentelle, mais le devoir de notre vie, notre devoir d'état, notre unique ambition. Il ne s'agit pas de ceci ou de cela, de ce que nous voulons ou pouvons; il ne s'agit même pas du résultat extérieur de l'ordre donné : il s'agit de faire ce qui est ordonné et d'obéir. Et cette règle s'applique à tous les hommes, et à l'égard de n'importe quelle autorité légitime, dans l'Eglise, dans l'Etat, dans la famille. L'Apôtre saint Paul nous le rappelle : « Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et toutes celles qui existent ont été établies par Dieu. — Car les princes ne sont point à craindre, lorsqu'on ne fait que de bonnes actions, mais lorsqu'on en fait de mauvaises. — Le prince est le ministre de Dieu pour vous favoriser dans le bien. — Il est donc nécessaire de vous soumettre à lui, non seulement par la crainte du châtiment, mais aussi par un devoir de conscience » (*Rom. 13, 1-6*).

A plus forte raison notre conclusion s'applique-t-elle aux Religieux qui ont fait le vœu d'obéissance. Celui qui veut observer ce vœu dans l'esprit de Jésus ne redoute pas seulement de faire quelque chose contre l'obéissance : il craint de faire la moindre chose en dehors de l'obéissance. Et, là encore, le résultat importe peu. Les Religieux ne s'engagent point par vœu à devenir des saints, de grands orateurs, de bons ouvriers : ils font vœu d'obéir.

2. QUALITÉS DE L'OBÉISSANCE DE JÉSUS

A ces sentiments, à ces dispositions du Sauveur répondait la manière dont il obéissait.

1) *En quoi Jésus obéissait-il?*

En ce qui concerne l'objet de l'obéissance, le Sauveur obéissait en tout, à un ordre, à un désir, en chose agréable ou désagréable, petite ou grande. A proprement parler, c'était seulement en des choses extérieures et indifférentes que son obéissance s'exerçait; mais, pour lui, tout était important et méritait obéissance.

2) *Comment Jésus obéissait-il?*

Quant à l'exécution, Jésus obéissait — d'abord intérieurement — avec une parfaite soumission d'intelligence et de jugement; il regardait comme juste et équitable tout ce qu'on lui commandait, quand même ce n'eût pas été en soi, le meilleur et le plus opportun; — en outre il obéissait avec une parfaite soumission de la volonté, en plein accord avec la volonté de ses parents; — avec un grand respect pour Dieu dont ses parents étaient les représentants; — en esprit d'amour pour Dieu. Sans ce rapport à Dieu, l'obéissance n'a aucun mérite, aucune persévérance, aucune dignité; elle devient, au contraire, une dégradation, un reniement de soi-même. Il faut voir dans le supérieur une image de Jésus-Christ. Que cette image soit artistique ou grossière, de matière précieuse ou sans valeur, c'est le Christ que l'on honore.

Extérieurement, le Sauveur obéissait avec une grande ponctualité, avec une extraordinaire facilité, d'une manière aimable et avec joie. Ses parents avaient l'impression qu'on ne pouvait lui faire aucun plaisir plus grand que celui de lui donner un ordre. Sans quoi, comment auraient-ils osé lui commander?

Enfin le Sauveur obéissait avec persévérance et il resta soumis à ses parents plus longtemps que les autres enfants — jusqu'à l'âge de trente ans.

3. MOTIFS DE L'OBÉISSANCE DE JÉSUS

Jésus obéissait pour quatre motifs principaux.

1) *La glorification de Dieu.*

Le plus important de ces motifs était la grande gloire que cette obéissance procurait à Dieu. Dieu a établi que les créatures doivent être conduites à leur but par des créatures; et cette loi de l'obéissance s'étend à tout le domaine de la création. Dans cette loi Dieu se trouve glorifié en tant que la créature se soumet non seulement à Dieu personnellement, mais à tout autre qu'il choisit pour le représenter.

2) *Un précieux sacrifice.*

Autre motif : la supériorité, l'excellence de l'obéissance. Par l'obéissance, l'homme offre à Dieu le sacrifice le plus précieux, celui de sa volonté propre et de sa liberté. En possédant la volonté de l'homme, Dieu possède l'homme tout entier; par cette volonté, il en devient pratiquement le Maître.

3) *L'obéissance, racine de toutes les vertus.*

En outre, la supériorité de l'obéissance lui vient des nombreuses et belles vertus qu'on exerce en obéissant : victoire sur soi-même, esprit de foi, humilité, confiance en Dieu. Tout ce qui se passait alors sur la terre — et il se passait bien des choses et de grandes choses — Dieu le voyait, mais rien ne lui était plus agréable, rien ne lui procurait autant de gloire que les œuvres du Sauveur, pratiquées dans

le silence de l'obéissance. A chaque instant Dieu pouvait dire : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ».

4) *Un exemple pour nous.*

Le Sauveur se proposait un dernier motif : il pensait à nous, parce que l'obéissance est pour nous d'une importance très grande. Tous nous devons obéir, et nul ne peut se soustraire à l'obéissance. De l'obéissance dépendent non seulement le bien de l'individu et des groupes sociaux, mais l'ordre même et la stabilité de la société humaine. Souvent, aussi, l'obéissance est difficile et nous impose un dur sacrifice. — Si le Sauveur a pratiqué l'obéissance si longtemps et si parfaitement, c'est qu'il voulait premièrement rendre notre propre obéissance méritoire; deuxièmement nous donner un modèle parfait dans l'obéissance, et troisièmement nous encourager dans les difficultés et dans les sacrifices de l'obéissance.

Le Sauveur doit donc être le modèle et le motif de notre obéissance. Nous devons être, à l'égard de l'obéissance, dans les mêmes sentiments que lui, dans les mêmes dispositions; nous devons obéir de la même manière et en nous inspirant des mêmes motifs, même dans les difficultés. Le Sauveur a prévu ces difficultés; il les a écartées par son exemple. Sommes-nous donc plus sages et plus saints que lui? Comme il s'est laissé guider en tout par l'obéissance! N'était-il pas, vraiment, un talent enfoui dans l'obéissance? Ici, comme partout et toujours, le Christ est la solution des difficultés. Il a été obéissant jusqu'à la mort; et nous, de notre côté, nous devons prendre la ferme résolution de perdre la vie plutôt que de sacrifier l'obéissance.

Du reste, les difficultés de l'obéissance viennent de trois côtés. Premièrement, on ne fait pas résolument de l'obéissance le devoir de sa vie; on en fait quelque chose d'accessoire, de passager; — deuxièmement, on ne voit pas Dieu dans l'obéissance; — troisièmement, on ne fait pas un assez

grand cas de l'obéissance. — On plaignait un saint religieux de ce que son âge et l'infirmité l'empêchaient de travailler et d'agir : il répondit avec beaucoup d'esprit qu'il pouvait encore faire beaucoup, puisqu'il pouvait obéir.

La vie cachée à Nazareth.

I. COMMENT, PAR CETTE VIE CACHÉE, LE SAUVEUR SE PROPOSE DE COMBATTRE L'AMBITION

a) Un autre caractère, un autre élément constitutif de la Vie à Nazareth est l'obscurité de cette Vie. Aussi l'appelle-t-on, couramment, « la Vie cachée ».

b) Par cette obscurité, que se proposait le Sauveur? Evidemment, il veut combattre notre ambition. L'ambition est une partie de l'orgueil; elle consiste dans une inclination déréglée à être connu, considéré et honoré par les autres, ou bien dans la recherche déréglée de la notoriété, de la louange et de la gloire auprès des hommes.

2. POURQUOI LE SAUVEUR COMBAT CE VICE.

1) *Extension de l'ambition.*

Le premier motif est l'existence même de cette passion en nous. Elle est en nous, elle agit en nous, en chacun de nous. Tous nous sommes infectés de la faute originelle, gâtés et rongés par ce mal. Pour chacun de nous « l'antique serpent » a écrit dans le livre de notre généalogie la trompeuse parole : « Vous serez comme des dieux », et ce mensonge, nous ne l'oublions pas. Croyons bien que nous avons grand besoin de nous corriger. *

2) *Vanité de cette passion.*

Second motif, la vanité, l'inanité de cette passion. Nous la constatons, premièrement par son objet, qui est la con-

sidération, la louange, la gloire auprès des hommes. La considération est, sans doute, quelque chose de nous, mais elle n'est pas nous-mêmes; c'est une ombre, l'ombre d'une ombre que nous projetons dans la pensée des hommes. Et qui donc comptera sur son ombre et courra après elle? La considération dont on peut jouir auprès des hommes n'est qu'un bien tout extérieur et qui ne nous rend pas meilleurs; c'est un « château en Espagne ». L'estime que les hommes nous accordent est exactement comme notre ombre même : notre ombre n'est point nous, elle n'est pas ce que nous sommes; souvent, elle est plus grande que nous, ou plus petite; souvent, elle devient une véritable caricature. Quelle valeur lui attribuer?

Deuxièmement, on reconnaît la vanité de cette passion, si l'on se demande auprès de qui nous recherchons cette gloire. Auprès des hommes qui se trompent si fréquemment; qui obéissent si souvent à leurs propres passions dans leurs opinions et dans leurs jugements; qui, en définitive, sont de pauvres êtres, de pauvres mendiants, et souvent même des êtres indignes de toute considération, mais qui prennent de l'importance à nos yeux dès qu'ils font notre éloge — rappelons-nous la lavandière qui, voyant passer Démosthène, disait à l'une de ses compagnes : « Regarde! c'est Démosthène! » Et Démosthène avouait que cette seule remarque faite par la bonne femme le récompensait de toutes les peines qu'il s'était données pour devenir un grand orateur! Cette fausse gloire nous enivre comme la valériane enivre les chats.

Troisièmement, on reconnaît la vanité de cette passion, si l'on examine en quoi, à propos de quoi les hommes cherchent la considération et la gloire. Le meilleur de ces divers objets est encore le talent, un génie réel, mais ce talent, ce génie de qui le tient-on? L'âne d'Amérique a-t-il le droit d'être plus glorieux, de dresser plus fièrement les oreilles parce qu'il porte de la poussière d'or à travers les Andes? Nous ressemblons à cet âne : nous portons, non

point du minéral d'or, mais le don précieux du talent, du génie; et nous n'avons pas à nous enorgueillir : d'autres ont eu du talent, du génie lorsqu'il a plu à Dieu de leur accorder ces dons. Je voudrais être un grand orateur, un excellent poète, un écrivain remarquable! mais il y a un « mais », je serais tout cela, si Dieu m'avait donné de l'être. — D'autres au contraire, cherchent la considération à cause de leurs avantages extérieurs : physionomie agréable, charme de la voix, beauté du teint, cheveux gracieusement bouclés, naissance illustre, richesse, élégance des vêtements — malheureusement, ici, la gloire revient au tailleur, au coiffeur, etc., — d'autres, enfin, cherchent la gloire même dans le péché, dans des mensonges, dans des avantages imaginaires.

Quatrièmement, enfin, on voit bien la folie de l'ambition à la manière dont on cherche à se faire remarquer dans le monde. On ne peut même supporter de ne point jouir de cette considération; on croit même ne pas pouvoir vivre sans la posséder à tout prix. On cherche donc à se faire une place aussi large, aussi agréable que possible : pour cela, on met à contribution la création entière : — or, argent, pierres précieuses, plumes, fleurs, parfums; — il y faut les quatre règnes de la nature; on bâtit des palais, des mausolées, des pyramides comme les rois d'Egypte, pour y être enseveli! Jusqu'où ne va pas ce délire? Conclusion : cette passion de la gloire, cette volonté de se signaler aux yeux de tous, sont vanité, néant.

3) *Cette passion est funeste.*

Le troisième motif pour lequel le Sauveur combat l'ambition est la malignité de cette passion; et cette malignité vient :

Premièrement, de son origine qui n'est autre que l'abandon de Dieu comme dans le péché des anges, ou dans le péché de nos premiers parents.

Deuxièmement, de la tendance constante à se mettre à la place de Dieu.

Troisièmement, de ses effets qui sont funestes aussi bien à la société qu'aux individus. — L'ambition rend l'individu inquiet, malheureux, ridicule; pour s'en convaincre, il suffit de contrôler les pensées que cette passion nous met dans la tête; — enfin, elle corrompt la vertu, le mérite, le caractère en lui faisant perdre sa fermeté, son individualité, sa loyauté, sa sincérité devant Dieu. Et le mal est pire encore pour les prêtres et pour les apôtres si, dans leurs travaux, ils cherchent non pas la gloire de Dieu, mais leur propre gloire. — Dans la vie sociale, l'ambition est l'ennemie de la paix, du support mutuel; elle est la source de l'envie, la cause de tous les troubles, de toutes les aspirations malsaines à monter toujours plus haut; elle est l'ennemie de l'autorité. Toutes les révolutions, toutes les hérésies, toutes les catastrophes qui ont fondu sur la société humaine, sont venues de là. — Cette passion, ce vice est donc notre plus cruel ennemi. Le Sauveur pouvait-il rien qui fût meilleur, plus salulaire, plus nécessaire que de nous corriger ainsi et nous guérir.

3. COMMENT LE SAUVEUR AGIT CONTRE L'AMBITION

Dans sa vie cachée, le Sauveur combat l'ambition de toutes les manières en se retirant et se cachant autant qu'il le pouvait.

1) *Le lieu de son séjour.*

C'est d'abord, le choix de sa demeure. Nazareth est une petite localité, isolée dans une vallée des montagnes de la Galilée supérieure. Elle n'est pas nommée dans l'Ancien Testament et, dans le Nouveau, elle semble ne pas avoir une bonne réputation (*Jean. 1, 46*). Elle n'est remarquable que pour la pureté de l'air, et la belle vue dont on y jouit sur les hauteurs. — Là, le Sauveur était vraiment « séparé », et protégé (*Matth. 2, 23*).

2) *Ses parents.*

En outre, le Sauveur se cache par le choix qu'il fait de ses parents et de leur condition. Ils sont pauvres, déçus d'un haut rang; ils gagnent leur pain en travaillant de leurs mains et il ne paraît pas qu'ils aient exercé aucune charge à Nazareth.

3) *Ses occupations.*

Troisièmement, le Sauveur se cache par le choix qu'il fait de ses occupations. Les Juifs étaient loin de mépriser le travail manuel, mais ils y joignaient des études plus nobles, les sciences, la connaissance et la transcription des Saintes Ecritures. Le Sauveur passe toute sa vie à Nazareth dans les occupations les plus ordinaires, à la portée de tous et dans lesquelles personne n'a encore acquis de la gloire. Il ne semble pas qu'il ait fréquenté les écoles, du moins les écoles supérieures (*Joan.*, 7, 15).

4) *Ses qualités.*

Il se cache enfin dans ses qualités personnelles. Sa grâce, sa beauté s'épanouissent à Nazareth dans la solitude, et elles restent inconnues, comme l'edelweiss ou la rose des Alpes se cachent dans l'obscurité : il est donné aux Anges seuls de contempler tant de beauté. Qui donc pouvait soupçonner sa sagesse et sa puissance? Et cependant, même en de telles circonstances, il aurait pu laisser transparaître sa sagesse dans son modeste entourage, auprès de ses concitoyens; il pouvait montrer sa sagesse par sa manière de juger les événements de l'époque, d'expliquer les Saintes Lettres, de se prononcer sur les questions intéressant telle ou telle famille; il le pouvait en révélant le secret des cœurs pour le salut des âmes; mais il ne le faisait point. — Il cachait aussi sa sainteté, il ne la manifestait que dans la mesure qui convient à un enfant pieux ou à un jeune homme

d'une conduite exemplaire. Il se tenait si bien à l'écart, il se cachait si complètement que Nathanaël, qui habitait à Cana, à quelques lieues de Nazareth, ne savait rien de lui, et que, de Jésus, on ne savait qu'une chose — qu'il était le fils d'un charpentier. C'est ainsi qu'en vérité le Sauveur « descend à Nazareth » (*Luc*, 2, 21), dans l'ombre la plus profonde de l'humilité et de l'obscurité.

Est-ce donc possible? En est-il réellement ainsi? Il est l'éternelle Sagesse, la Puissance infinie, l'infinie Sainteté, et il se cache ainsi? Que n'aurait-il pu faire pendant ce temps! Il faisait une chose plus importante. Il avait à nous apprendre à aimer l'humilité, à combattre l'ambition : il nous donnait l'exemple. Le charpentier préparait un cercueil à notre orgueil et à notre ambition. Il y travaillait, à sa naissance, dans l'exil en Egypte, dans sa Vie cachée, dans sa Vie publique; il y travaille maintenant encore dans l'Eucharistie où il continue cette Vie cachée, dans son Eglise toujours enveloppée d'une nuée d'humiliation et d'abaissement, à ce point que sa beauté ne se révèle jamais entièrement. Notre vanité ne comprendra-t-elle donc jamais? Comment conserver tant d'ambition, comment courir après la louange et la considération et nous attrister lorsqu'elles nous sont refusées? Comment pouvons-nous vouloir attirer l'attention quand le Fils de Dieu se cache; réclamer des hommages quand il reste inconnu sur la terre; avoir ici-bas notre entière récompense, quand il n'est pas arrivé lui-même, ici-bas, à la plénitude de sa gloire? — Mais notre cœur? il veut être consolé par l'honneur, par la gloire! Recueillons-nous devant le Sauveur. Croyons-nous que la gloire devant les hommes soit vraiment quelque chose de grand? Le Sauveur eût, alors, recherché la gloire. Mais, en réalité, convenait-il au Fils de Dieu de permettre aux hommes de glorifier en lui la noblesse, le talent, la beauté physique, ou toute autre qualité en dehors de Dieu? Les enfants des hommes peuvent bien trouver du plaisir à ces bagatelles, mais un Dieu ne le peut pas. Ce qu'il y a de vrai, de réel dans la gloire ne nous sera point refusé. Le Sauveur saura conten-

ter notre cœur. Maintenant, notre vie est cachée en Jésus-Christ, mais lorsque Jésus-Christ, qui est notre vie, viendra à paraître, nous paraîtrons aussi avec lui dans la gloire (*Coloss.*, 3, 34).

La Vie de travail à Nazareth.

1. QUEL ÉTAIT LE TRAVAIL DU SAUVEUR

1) Le Sauveur faisait, avant tout, quelque chose d'utile, de nécessaire, de conforme à son devoir et à l'obéissance. Le travail est, à proprement parler, une occupation sérieuse, en rapport avec le devoir; sans quoi il n'est qu'un désœuvrement déguisé, un brillant désordre. Nous ne pouvons penser que le Sauveur se soit livré à de pures fantaisies. Telle est donc la règle à suivre : premièrement, le nécessaire; deuxièmement, l'utile; et enfin l'agréable.

2) Le Sauveur faisait les choses désagréables comme les choses agréables; les difficiles comme les faciles. Dès lors qu'elles étaient commandées, qu'elles étaient la volonté de Dieu et un devoir d'état, il ne faisait aucune distinction.

3) Il faisait une seule chose et il en faisait plusieurs. Vraisemblablement, en dehors des visites à Jérusalem, à l'occasion des fêtes, chaque jour ressemblait au jour précédent. Mais dans ce travail quotidien, il y avait diversité d'occupations. Tantôt il travaillait auprès de saint Joseph dans son atelier de charpentier, et tantôt auprès de sa Mère, dans la maison. Rien n'était trop pour lui. Les enfants des pauvres gens ne sont que des serviteurs : ils doivent tout faire et se rendre utiles en toutes choses.

4) Il y avait, pour le Sauveur, les occupations extérieures et les occupations intérieures : la prière et le travail. Le travail et la prière se succédaient; et la prière intérieure, la pureté d'intention accompagnaient sans cesse et sanctifiaient les occupations extérieures. Par la prière et par la pureté d'intention, le travail terrestre devient un travail pour le ciel, un mérite, et le culte de Dieu.

5) Le Sauveur faisait, semble-t-il, les choses les plus ordinaires. Les habitants de Nazareth ne le connaissaient que comme le fils du charpentier (*Matth.*, 13, 55), et charpentier lui-même (*Marc*, 6, 3). Son travail était donc tout ordinaire; c'étaient des occupations qui, en elles-mêmes, ne se rapportaient pas directement à la gloire de Dieu et qui n'exigeaient aucune aptitude spéciale.

2. COMMENT TRAVAILLAIT LE SAUVEUR

1) *Avec pureté d'intention.*

Tout d'abord, Jésus apportait à son travail une intention intérieure, une bonne et pure intention. Ses occupations extérieures, incapables d'attirer l'attention des témoins, étaient accomplies pour des motifs tellement élevés et saints qu'elles rentraient parfaitement dans le cadre de la mission de l'Homme-Dieu et en constituaient une partie importante.

2) *Avec zèle.*

Deuxièmement, Jésus travaillait avec constance. Dès que, enfant, il fut capable de faire quelque chose, il commença à rendre de petits services à sa Mère et à saint Joseph; et il fit de même dans la suite.

3) *Toujours davantage et mieux.*

Troisièmement, il travaillait toujours davantage et plus parfaitement. Là aussi, là surtout, on remarquait un progrès extérieur, dans sa jeunesse, comme dans sa Vie en général.

4) *Durement et péniblement.*

Enfin, il travaillait sérieusement, infatigablement, durement. Son travail n'était point une simple occupation, mais un labeur qui le fatiguait et l'épuisait, parce que ce travail

manuel était dur et que Jésus voulait ainsi gagner son pain. Ses mains devenaient calleuses.

3. POURQUOI LE SAUVEUR TRAVAILLAIT

L'obligation du travail repose sur quatre motifs.

1) *Loi naturelle.*

Le travail est, naturellement, la loi de la création, de la conservation, de l'évolution. En nous donnant l'existence, le temps, les facultés et forces, Dieu a voulu que nous les fassions servir à sa gloire, à notre propre salut et au salut des hommes. Comme l'oiseau est né pour voler, l'homme est né pour le travail (*Job*, 5, 7). Le travail est donc pour l'homme un devoir naturel.

De même, le travail est la loi de notre conservation. Dieu nous a créés sans nous : mais nous devons, par le travail, coopérer à notre conservation. Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger (*2 Thess.*, 3, 10).

Le travail est également la loi de l'évolution et du progrès pour les individus, comme pour les peuples. Sans le travail, tout dépérit, l'homme et la nature autour de lui. On le constate bien chez les Turcs et les Indiens. Ne rien faire, c'est l'apanage de la pierre et de la bûche. Au contraire, plus un être travaille, plus il s'élève sur l'échelle des êtres, plus il se rapproche de Dieu et ressemble à Dieu qui est le modèle de l'activité la plus grande et la plus étendue. C'est ainsi que l'homme devait ressembler à Dieu. Déjà, dans le Paradis terrestre, Dieu avait soumis l'homme au travail (*Gen.*, 2, 15), bien que ce travail ne fût pas une peine, mais une simple occupation. Donc, celui qui ne travaille pas, fait déjà mal, parce qu'il ne fait rien, parce qu'il perd le temps, parce qu'il laisse ses forces dépérir. Il est certain que, par son exemple, le Sauveur a voulu nous enseigner cette obligation naturelle et nous encourager à nous y soumettre.

2) *Loi de pénitence.*

En outre, le travail est la loi de l'affranchissement du péché. C'est la pénitence qui nous délivre du péché. Or le travail est une pénitence, et cette pénitence par le travail a une double qualité. Premièrement, le travail est la pénitence la plus sainte et la plus honorable, parce que c'est Dieu lui-même qui l'a imposée à l'homme. « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » (*Gen.*, 3, 19) — En outre, cette pénitence a été sanctifiée par l'exemple et par la participation du Sauveur.

Le travail est, en lui-même, une très bonne pénitence parce que, d'abord, elle convient à tous et est imposée à tous; ensuite parce qu'elle expie en nous le péché. En effet, puisque le travail est un devoir, puisqu'il doit être chose sérieuse et que, depuis la chute, il est devenu pénible, dur, et difficile, il nous fait subir un châtiment en rapport avec le plaisir du péché. Il y a des œuvres diverses de pénitence que l'Eglise reconnaît et approuve, comme la prière, l'aumône, le jeûne; mais le travail a ses avantages particuliers. On ne peut pas toujours prier, du moins on ne peut pas prier autant que travailler. L'aumône n'est, ordinairement, possible que grâce au travail; et le jeûne n'est vraiment une pénitence que pour ceux qui travaillent. Il n'est pas difficile de jeûner, si l'on reste au lit jusqu'à dix heures.

Non seulement le travail expie le péché: il nous en préserve encore pour l'avenir. Par cela seul que le travail occupe l'homme, affaiblit les passions, mate le corps, il est un préservatif contre le péché. En outre, rien ne conduit au péché plus facilement que les tentations; or le travail est, de tous les moyens naturels, le meilleur remède contre les tentations. Le travail occupe, et aussi longtemps qu'on est occupé, le démon n'a pas d'accès. C'est pourquoi les anciens Pères disaient que celui qui ne travaille pas a affaire à cent démons, et que celui qui travaille n'en a qu'un à combattre, le démon de la paresse. Il est facile de s'en rendre

compte en examinant dans quelles circonstances surtout les hommes tombent dans le péché — c'est le dimanche, ce sont les jours de fête où ils n'ont rien à faire. Combien sont d'honnêtes et braves gens pendant toute la semaine; et, le dimanche, on ne les reconnaît plus! Que de péchés et de châtiments dus au péché le travail épargne à l'homme! et quel malheur si Dieu, comme au Paradis terrestre, avait laissé tout croître et prospérer sans fatigue et sans travail! — Le travail est donc un excellent moyen d'affranchissement du péché, et c'est pourquoi le Sauveur nous en a donné un tel exemple.

3) *Loi de grâce.*

Le travail est la loi de l'avancement et du progrès dans la vie spirituelle. Dieu veut bien se faire le débiteur du travail chrétien et lui donner en récompense les vertus, les mérites et le ciel. Il n'est peut-être pas de moyen plus fécond en mérites que le travail, parce que c'est Dieu qui veut le travail et en fait une loi et parce que nous devons, du matin au soir, travailler sans cesse. On peut donc, même au sens spirituel, dire que le travail est d'or. Nous aurons le ciel dans la mesure où nous aurons travaillé ici-bas d'une façon méritoire. Comment, dès lors, se refuser au travail?

4) *Loi de l'état religieux.*

Puisque le travail est d'une telle importance dans la vie naturelle et dans la vie chrétienne, l'état religieux ne peut pas n'en point tenir compte. L'état religieux doit élever, perfectionner, ennoblir l'homme et le chrétien. Comment, d'ailleurs, sans le travail atteindrait-il son but qui est la perfection? Nous le voyons dans les Règles et dans l'histoire des Ordres religieux. Quel rôle y remplit le travail sous tout rapport — travaux de la terre, travaux scientifiques, travaux apostoliques! Cette leçon, les Ordres religieux l'ont apprise du Sauveur.

Voilà pour quels motifs le Sauveur travaillait, pour quels motifs travaillent tous ceux qui ont l'esprit du Sauveur. Ordres religieux, Apôtres, Saints, Eglise, humanité. La vie tout entière de l'humanité est une grande procession de pénitents et de travailleurs à travers le monde. Le Sauveur marche en tête avec la Croix du travail. La croix matérielle, la Croix du Calvaire, il ne l'a portée et endurée que quelques heures : la croix du travail, il l'a portée toute sa vie. Nous contenterons-nous d'assister en curieux au défilé de cette procession? Certes, non. Il faut donc nous décider au travail; il faut travailler; nous devons honorer le travail, l'estimer hautement, l'aimer, fût-il difficile, matériel, humiliant. Il a été ennobli, sanctifié, divinisé par le Sauveur. Jésus n'a exercé que durant trois ans les fonctions de la vocation sacerdotale; pendant trente ans, il s'est donné aux occupations d'un travailleur ordinaire. L'état de l'ouvrier, du travailleur est donc un état élevé, mais dans l'esprit de foi et dans l'esprit de Jésus. Donc travaillons! Le travail est saint, il est sanctifiant, il apporte le salut au monde, il sert le Royaume du Christ. A ce Royaume il faut le secours du travail.

Une journée à Nazareth.

(Application des sens.)

1. LA LOCALITÉ

Nazareth, — la ville blanche, la fleur de la Galilée, — se cache, calme et paisible, entourée d'un cercle de collines, au milieu d'une longue vallée qui se dirige de l'ouest à l'est, entre les hauteurs fermant au nord la plaine d'Esdreton. Elle semble une perle cachée dans un coquillage. Sur le penchant septentrional des collines, comme d'étage en étage, s'élèvent, des profondeurs de la vallée, jusqu'à mi-côte d'une montagne escarpée, et non sans l'irrégularité coutumière d'Orient, les propres et blanches maisons de la petite ville.

Les versants du sud et de l'est sont bien cultivés : les champs de blé y alternent avec les vignes, les figuiers et les dattiers donnent à tout le paysage un caractère peu banal. Les sommets de calcaire d'alentour sont déserts et parsemés de rocs; en hiver, surtout, ils apparaissent plus dénudés encore et d'une teinte plus grisâtre. Ici, on ne trouve ni hautes cîmes en forme de tours, ni gorges profondes, ni solitudes des forêts évoquant de menaçantes apparitions — rien de romantique! Le caractère de Nazareth est le calme, l'isolement, une douce gravité : c'est l'image de la vie commune, de la vie quotidienne.

La plupart du temps, la maison, en Orient, forme un carré ou, plus exactement, un cube, de pierre ou de terre glaise enduite d'un badigeonnage de chaux. Au-dessus des chambres — fréquemment, il n'y en a que deux — une terrasse avec parapet et, souvent, une sorte de tourelle sert de toit; on s'y retire pour prier et en été pour y dormir sous un berceau de feuillage ou de roseaux. Un escalier mobile ou fixe relie la terrasse à la petite cour qui se trouve devant toute habitation. Cette cour est ceinté d'un mur de pierre ou d'une haie et, dans un de ses coins, elle abrite un four en terre glaise ou en pierre et parfois aussi, quelque cep de vigne et un figuier. Le mobilier est le plus simple du monde : quelques escabeaux, une table et, le long des parois, des coussins, des matelas, des tapis; on trouve aussi une lampe, un grand coffre pour le linge et les vêtements, un boisseau ou un crible; quelques cruches d'eau et un moulin à bras pour moudre le grain — c'est tout.

Telle devait être à peu près la maison de la Sainte Famille. Elle occupait assez bien l'emplacement de l'église actuelle de l'Annonciation et se composait de deux parties. Celle de devant était une maçonnerie; l'autre est creusée dans le roc. — Au nord-est, à proximité de l'église de l'Annonciation, on vénère l'atelier de saint Joseph : en effet, en Orient, l'atelier est toujours séparé de l'habitation proprement dite. A dix minutes environ à l'est de la ville, on voit,

entourée d'oliviers et de cactus, la fontaine de Marie où, aujourd'hui encore, les femmes de Nazareth viennent puiser l'eau. Assurément, la Mère de Dieu a, plusieurs fois dans la journée, puisé de l'eau à cette fontaine, portant sur la tête la cruche pleine; et, souvent, sans doute, elle était accompagnée de l'Enfant Jésus qui, de son côté, comme le font encore les enfants de Nazareth, remplissait sa petite cruche pour la rapporter à la maison. — La montagne, sur le flanc de laquelle la ville s'élève en partie, est assez haute; elle offre une très belle vue sur la vallée même de Nazareth, sur le mont Thabor, sur le petit Hermon avec Endor et Naïm, et enfin sur la plaine d'Esdreion et, dans le lointain, de l'autre côté de la mer de Galilée, qu'on ne peut apercevoir elle-même à cause de la dépression du sol, on découvre les montagnes dressant à l'horizon leurs bleuâtres sommets. De l'ouest au sud-ouest de la gracieuse vallée coule un petit cours d'eau.

Nous pouvons nous représenter le Sauveur, dans sa jeunesse. Il est d'une taille élancée; son visage est ovale, un peu maigre, mais pour ainsi dire lumineux; le teint, plutôt pâle, mais sain. Sa tunique, d'un brun clair, descend jusqu'aux chevilles et, à la hauteur des mains, les manches s'élargissent.

2. UNE JOURNÉE ORDINAIRE

C'est le matin et le soleil n'a pas encore paru sur les collines et les hauteurs de Nazareth. Le Sauveur dort dans la petite chambre du rocher. Qu'il est beau et modeste dans ce calme! Il ressemble à un ange! Il repose sur une natte, sous une couverture, une main sous la tête, l'autre sur sa poitrine. Il s'éveille et, aussitôt, se lève décemment. Il adresse à son Père céleste la première pensée de son cœur comme le premier regard de ses yeux. *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo.* « Dieu, mon Dieu, je veille vers vous dès l'aube du jour! » Certainement, il remercie Dieu du repos de la nuit, il lui offre le travail de la journée qui commence.

Il fait tout promptement, mais dans le calme, la paix et le silence, sans troubler personne. Il fait aussi sa prière, sa méditation du matin; avec une piété extraordinaire — et dans son attitude et dans son cœur — prière et méditation probablement assez longues, plus longues que les nôtres. Peut-être le sujet de sa méditation est-il le *Notre Père*, — c'est la prière du Sauveur; et en tout cas, toujours et partout, la prière de l'Homme-Dieu, prière véritablement catholique, universelle. — Après la prière, peut-être se rendait-il dans la petite cuisine afin d'y préparer tout ce dont sa Mère pourrait avoir besoin au cours de la journée. Peut-être, aussi, balayait-il les humbles chambres, car la plus rigoureuse propreté régnait dans la petite demeure. Ensuite il saluait sa Mère et saint Joseph avec un profond respect et, chaque jour, avec un amour plus reconnaissant. Il leur demandait s'ils avaient quelque ordre à lui donner, s'il pouvait les aider en quelque chose. Peut-être, de très bonne heure encore, se rendait-il à la fontaine pour que l'eau ne manquât point à sa Mère. Il songe en voyant l'eau remplir sa cruche et il pense peut-être à l'eau qu'un jour il donnera près du puits de Jacob, à l'eau qu'en toute église chrétienne il répandra dans les fonts baptismaux et sur l'autel où son sang se mélangera avec l'eau pour effacer les péchés du monde.

Plus tard, le Sauveur se rendait avec saint Joseph au travail de l'atelier. Portant lui-même les outils de toute sorte, il laissait la droite à Joseph. Il voulait, dans son enfance, apprendre à travailler et saint Joseph lui montrait comment s'y prendre, mettant sa large main d'homme sur la petite main de l'enfant pour la diriger. L'âme de Joseph surabondait de sentiments d'adoration et d'amour, mais il n'interrompait point son enseignement; c'était sa fonction, il le comprenait. Le Sauveur se fait toujours indiquer sa tâche; il s'y donne avec ardeur, mais dans la paix et avec persévérance, alors même que le soleil étant déjà ardent des gouttes de sueur perlent sur le beau front de Jésus et que sa poitrine se soulève pour reprendre haleine. Il ne sort pas;

il ne perd pas un moment en stations et conversations inutiles; mais il répond avec attention, avec déférence et amabilité à toutes les questions; il rend leur salut à tous ceux qui passent ou s'arrêtent. Il travaille avec de pauvres outils et de la manière dont on travaillait alors. Il laissait à saint Joseph le travail le plus aisé, prenant pour lui le plus incommode en sorte que peu à peu, ses mains délicates deviennent dures.

Vers midi, il regagne avec saint Joseph la maison que, pendant ce temps, la Mère a gardée. C'est à la maîtresse de maison, en effet, que revient le soin de moudre le grain, de préparer les aliments, de filer la laine, de confectionner les vêtements, de puiser l'eau, d'aller faire les achats au marché. Peut-être le Sauveur dressait-il la table et aidait-il sa Mère dans les travaux de l'intérieur. Peut-être, chez la Sainte Famille, faisait-on, alors, un petit exercice spirituel, rappelant notre examen de conscience. Puis, après s'être lavé les mains, on se mettait à table. Saint Joseph disait la formule de bénédiction, et le Sauveur s'unissait à cette prière avec piété et recueillement. Il prenait la dernière place; les mets lui étaient servis par saint Joseph; il n'y attachait pas son attention, il ne s'en plaignait jamais : tout ce qui avait été préparé par sa Mère, lui paraissait excellent. — Ces aliments étaient, suivant la coutume du pays, à peu près les suivants : chair d'animaux purs, rôtie à la broche ou bouillie, volaille, poissons, lait frais, ou aigre, ou caillé; beurre, fromage, miel; millet, lentilles, fèves, concombres, melons, poireaux, oignons; figues, dattes, grenades, pommes, noix, amandes; galettes, pâtisseries. Les pauvres se contentaient de pain, de vinaigre, de lait et de rôties. On prenait avec le doigt les aliments dans les plats où ils étaient servis; on rompait le pain; on partageait la viande et, après l'avoir trempée dans la sauce ou le vinaigre, on la portait à la bouche sur un petit morceau de pain. Pendant le repas, avant de manger les mets et après en avoir mangé, on présentait un verre d'eau ou de vin. — Pendant le repas, Marie, Joseph et le Sauveur s'entretenaient aimablement et pieuse-

ment et ils veillaient à garder une grande bienséance et un doux recueillement. La table desservie, ils prenaient certainement quelques moments de repos entre eux, puis chacun retournait à ses occupations. Pendant le travail, on parlait peu. Peut-être la Mère de Dieu venait-elle parfois à l'atelier avec son travail pour s'y édifier auprès du Sauveur. Le soir, le Sauveur mettait tout en ordre dans l'atelier — planches, outils, copeaux, et il rentrait à la maison avec saint Joseph. Alors, après un léger repas, on prenait quelque récréation à la fraîcheur du soir : peut-être Jésus lisait-il et, plus tard, expliquait-il quelque passage de la Sainte Ecriture. Enfin, debout, les bras croisés, sous un candélabre à plusieurs branches, ils faisaient la prière et allaient prendre leur repos.

3. JOURS EXTRAORDINAIRES.

Il y avait aussi le sabbat et les jours de fête. Alors, la Sainte Famille ne travaillait point : elle se donnait entièrement à la piété et aux bonnes œuvres. Le Sauveur revêtait ses vêtements les meilleurs et il se rendait à la synagogue qui se trouvait sur la place du marché : il y priait à haute voix, il chantait les psaumes avec les autres, il écoutait l'explication de la Loi et des Prophètes. Mieux que personne, il aurait pu expliquer l'Ecriture : il ne le faisait pas et ne laissait paraître aucun signe de désapprobation si l'interprétation donnée était inexacte ou insuffisante.

En ces jours, la Sainte Famille faisait ou recevait quelques visites, sans doute entre parents ou amis, et le Sauveur s'entretenait ou jouait avec des enfants ou des jeunes gens de son âge, et il profitait de cette occasion pour les instruire et leur faire du bien. Sans doute, aussi, en compagnie de sa Mère il visitait les malades et les pauvres, leur apportait quelque aumône ou quelque petit présent, et il les consolait. Le sabbat, les jours de fête permettaient de petites promenades dans la gracieuse vallée et sur les bords

du petit cours d'eau, ou sur les hauteurs d'où l'on jouissait d'une vue si belle. Quelles étaient les pensées du Sauveur, quels étaient ses sentiments quand il voyait la mer que, sur son ordre, les Apôtres traverseront un jour, le grand Hermon au pied duquel il promettra à Pierre la primauté, le Thabor, Naïm et la contrée où se trouvent le lac de Tibériade, Capharnaüm, Magdala et Bethsaïde! Peut-être passait-il au pied de la crête abrupte du haut de laquelle on voulait un jour le précipiter! Autour de lui, tout lui rappelle les plus grands bienfaits de Dieu; tout lui présage les grandes choses qu'il fera lui-même, et il s'en réjouit; il pensait aux Apôtres et aux disciples qui, ici et là, étaient déjà vivants, et grandissaient pour l'attendre; il pensait à toutes les âmes auxquelles il ferait un jour tant de bien.

Telle était donc la vie du Sauveur à Nazareth — vie pleine de sainteté et du charme le plus doux. Dieu et les hommes mettaient en lui toutes leurs complaisances. Le Sauveur, — enfant, adolescent, homme — était calme, mais très aimable, intelligent, serviable; de lui émanaient l'éducation, la grâce, la joie. Tous le regardaient avec respect et amour; tous avaient du plaisir à le rencontrer et à lui adresser quelques mots. Souvent il répondait par un regard, souvent aussi par une simple parole, et tous se sentaient heureux. Les mères, la cruche d'eau sur la tête, se retournaient quand il passait, et le regardaient en portant une sainte envie à la Mère qui avait un tel fils, avec une tristesse profonde si elles n'avaient elles-mêmes que des enfants méchants ou dépravés. Les rudes habitants de Nazareth devenaient plus doux; leur cœur froid et dur s'attendrissait, lorsqu'un regard de Jésus s'arrêtait sur eux. Jésus est déjà le Roi des cœurs; mais, hélas! qu'en sera-t-il s'il revendique sa royauté comme Messie! Ils voudront lui arracher sa couronne.

Le Sauveur dans le Temple à l'âge de douze ans.

(*Luc*, 2, 41, 50)

1. LE MYSTÈRE EN LUI-MÊME.

1) *Avec respect contemplez Jésus à l'âge de douze ans.*

Le Sauveur a atteint l'âge de douze ans : il est donc devenu un membre responsable de la communauté juive et il est assujéti à toutes les prescriptions légales, ou, comme on le disait, il est « fils de la Loi ». Comme tel, il devait donc se rendre trois fois par an à Jérusalem pour y célébrer les fêtes nationales (*Luc*, 2, 42).

2) *Le lieu et le temps.*

Le lieu du Mystère est Jérusalem; le temps est la fête de la Pâque. Les Prophètes ont toujours désigné Jérusalem et son Temple comme le lieu où le Messie viendrait et se manifesterait. En outre, la Pâque elle-même était la fête principale de l'Ancienne Alliance : son sacrifice, l'agneau pascal, était le sacrifice par excellence — autant de traits en rapport avec le but de ce Mystère; autant de figures de la Rédemption (*Luc*, 2, 41).

3) *La conduite du Sauveur.*

Jésus ne vient pas seulement à Jérusalem afin de célébrer la Pâque pour la première fois, par obéissance à la Loi et en toute piété; il visite aussi la synagogue, il s'y montre et, par la sagesse et la prudence de ses interrogations et de ses réponses, il attire sur lui l'attention, il provoque l'admiration (*Luc*, 47, 48).

Et cela, il le fait en se déroband à la vigilance de ses parents, il les laisse repartir sans lui, il les laisse pendant trois jours, le chercher avec angoisse, jusqu'à ce qu'enfin

ils le retrouvent dans le Temple parmi les docteurs de la Loi (*Luc*, 2, 43, 45, 46).

Voilà, assurément, des circonstances extraordinaires. Elles sont en opposition avec le caractère de sa Vie cachée; sous plus d'un rapport, cette conduite serait, dans des conjonctures ordinaires, un manquement aux devoirs d'un enfant.

Qui donc, en effet, pourrait ne pas comprendre ce que furent, durant ces trois jours, la tristesse et les angoisses de Marie et de Joseph? Et cependant le Sauveur le sait et il ne fait point un seul pas pour leur épargner cette peine ou pour l'abréger! C'est la surprise causée par cette étrange conduite qui arrache à Marie cette plainte si douce : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà votre père et moi qui vous cherchions, étant tout affligés » (*Luc*, 2, 48).

Il y a là, certainement, un profond mystère.

2. SENS ET BUT DU MYSTÈRE

1) *La volonté du Père, avant tout.*

Le Sauveur lui-même donne la clef de l'explication par ces mots : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père? » (*Luc*, 2, 49). Ces mots ne peuvent avoir un autre sens que celui-ci : le Sauveur agit ici conformément à la volonté supérieure de son Père céleste et, tout ce qu'il a fait, durant ces trois jours, il l'a fait pour accomplir un ordre du Père.

2) *En quoi consistait la volonté du Père.*

Mais quelle est ici, en particulier, cette volonté du Père, quel est cet ordre du Père? Le Sauveur l'a suffisamment expliqué dans la suite de sa vie (*Joan.*, 4, 34; 5, 30; 6, 37-40; 17, 3). Cette volonté, cet ordre, c'est la gloire du Père céleste, c'est le salut des hommes par la révélation de la

mission divine et de la Divinité de son Fils. — Et tel est aussi le sens de ce Mystère.

3) *Prélude de la Vie publique.*

Par ce séjour à Jérusalem, par cette entrée dans la Cité sainte et dans le Temple, le Sauveur se révèle lui-même; et nous avons là un prélude de son ministère public en tant que Docteur, sous un double rapport : sous le rapport du but, sous le rapport de la manière dont Jésus exercera ce ministère.

a) *Sous le rapport du but.*

La Vie publique du Sauveur est, tout entière, une magnifique démonstration, une admirable révélation de son avènement, de sa mission et de sa Divinité, révélation confirmée par sa doctrine et par ses miracles. Ici, quoique dans une moindre mesure, nous trouvons quelque chose de semblable. Pourquoi Jésus paraît-il en public? pourquoi permet-il à sa merveilleuse sagesse de se révéler? pourquoi attire-t-il sur lui l'attention et l'admiration de tous? On reconnaît manifestement en tout cela une nouvelle révélation du Sauveur, une révélation toute particulière et de la plus grande importance. Pourquoi? D'abord, c'est la première révélation que Jésus fait personnellement de lui-même; jusqu'ici, ce sont les autres — Elisabeth, les anges, etc., qui ont rendu témoignage de lui; ici, il témoigne lui-même. Deuxièmement, cette révélation est importante, parce qu'elle est pleine d'amabilité et de grâce. Quoi de plus aimable, de plus sympathique qu'un adolescent doué d'une intelligence pénétrante? Troisièmement, cette révélation est importante, parce qu'elle est très éclatante. Elle atteste la sagesse du Sauveur; Jésus appelle Dieu son Père, quoique d'une manière encore voilée et mystérieuse; l'attestation est si forte que les Docteurs de la Loi font au Sauveur une place parmi eux — circonstance bien remarquable si l'on songe à l'im-

portance et au respect dont les docteurs jouissaient à cette époque. Aussi les Saints Pères ne craignent-ils pas d'affirmer que c'est là un miracle. De même qu'autrefois Héli s'inclina devant la sagesse toute surnaturelle du jeune Samuel : de même que Daniel, fut, malgré son jeune âge, choisi pour juger les deux vieillards, ainsi le Sauveur à l'âge de douze ans siège parmi les docteurs. Il y a là, certes, quelque chose de frappant, tout à fait en harmonie avec le caractère que prendra plus tard l'enseignement public du Sauveur.

b) *Sous le rapport de la manière d'enseigner.*

La vie du Sauveur pendant ces trois jours passés à Jérusalem ressemble à sa vie durant les années de son ministère public. Ressemblance quant aux circonstances extérieures. C'est, en effet, un renoncement complet à toute demeure, à tout abri, à la chair et au sang; c'est la pauvreté, c'est la séparation et l'abandon de la famille. Plus tard, Jésus quittera sa Mère et il vivra d'aumônes; ici, il dut sans doute demander à des hôtes bienveillants la nourriture et l'abri; il se sépare de ses parents pour trois jours seulement, il est vrai, mais dans des circonstances bien pénibles, à l'insu de Marie et de Joseph, en leur causant une inexprimable souffrance. Ce Mystère est donc une véritable révélation que le Sauveur fait de lui-même, une manifestation soudaine de sa mission messianique, et cela dans l'ombre même et dans le silence de la Vie cachée. Est-il surprenant que Marie et Joseph aient été frappés d'étonnement par une manifestation si inattendue? (*Luc. 2, 50*).

3. RAISONS DE CE MYSTÈRE

Les raisons pour lesquelles le Sauveur a voulu se manifester ainsi sont au nombre de trois.

1) *Par rapport aux Juifs.*

Il était très convenable que le Sauveur rendit ce témoignage de lui-même. La dernière révélation de Jésus avait eu lieu à l'adoration des Mages; la suivante devait se passer lors du baptême dans les eaux du Jourdain. Il était donc très à propos que le Sauveur parût en public, maintenant, dans le silence et l'obscurité de sa Vie cachée. Ce Mystère relie ainsi les révélations de la Sainte Enfance à celles de la Vie publique. Dans ce but, les circonstances de temps et de lieu étaient fort bien choisies. Et, en outre, le Sauveur se révèle dans une école de docteurs, en présence des maîtres officiels de la Loi — circonstance pleine de signification puisqu'il se révèle ainsi comme le Docteur même de ces docteurs dont le rôle était d'annoncer au peuple l'avènement du Messie.

2) *Par rapport aux parents de Jésus, — à sa Mère surtout.*

Sous ce rapport, aussi, le Sauveur a voulu révéler en lui, à ses parents et à sa Mère surtout, une vocation plus haute et extraordinaire, qui ne l'appelait pas simplement à vivre de la vie de la famille, mais qui lui communiquait une puissance supérieure. Et dans ce but il choisit à bon droit cet âge de douze ans, où l'enfant est émancipé de la tutelle de ses parents. Il voulait préparer sa Mère à la séparation qu'il lui imposera un jour.

3) *Un exemple pour nous.*

Il nous fallait un grand exemple qui nous apprît à obéir, en toutes circonstances, à la vocation à laquelle Dieu nous appelle. Ce Mystère est vraiment le Mystère de la vocation : il nous enseigne que nous devons répondre à l'appel de Dieu, où il veut, quand il le veut, et de la manière qu'il veut. Voilà pourquoi le Sauveur nous offre ce Mystère au temps de sa jeunesse, parce que, le plus souvent, c'est dans la jeunesse que le choix d'une vocation s'impose. Ce Mys-

tère tout entier est dirigé à ce but. L'exemple du Sauveur nous apprend en quoi, où et comment il faut obéir à Dieu. Ici, la vocation est, sous le rapport du but, une vocation extraordinaire : Jésus doit se manifester en public et rendre témoignage de lui-même. Cette vocation n'est pas moins extraordinaire sous le rapport des circonstances : c'est le renoncement absolu à la chair et au sang, au prix des plus durs sacrifices pour le Sauveur lui-même et pour ses parents. Elie est extraordinaire sous le rapport du temps : Jésus n'est âgé que de douze ans. En un mot, il s'agit d'une vocation de choix : c'est, comme le dit saint Ignace, l'appel au service exclusif de Dieu, même dans la manière de vivre extérieure (*ut æterni Patris sui servitio pure [unice] vacaret*); en d'autres termes, c'est l'appel à la perfection évangélique, c'est-à-dire à une forme de vie dans laquelle, par l'emploi de moyens particulièrement agréables à Dieu, et qui sont les conseils évangéliques, l'homme cherche à atteindre le but commun à tous — la perfection de l'amour de Dieu.

Mais le Sauveur ne nous enseigne pas seulement en quoi nous devons obéir à l'appel de Dieu; il nous apprend aussi comment nous devons le faire. Il obéit parfaitement, c'est-à-dire aussitôt, courageusement, exactement. Il n'adoucit point à ses parents la douleur du sacrifice : il les quitte, sans les préparer à cette séparation; il ne fait aucun pas pour aller à leur rencontre; lorsqu'ils le retrouvent, il n'a pas un seul mot d'excuse, pas une parole de douceur; il se contente de cette phrase grave et sublime : « Ne saviez-vous pas, etc. ». Par ces mots, par cet exemple ne répond-il pas victorieusement à toutes les difficultés qui peuvent se présenter dans une vocation, de quelque part qu'elles surgissent : de la jeunesse, des égards dus aux parents, de sacrifices inhérents à la vocation elle-même? Y a-t-il, dans une vocation quelconque, une seule difficulté qui ne soit prévue dans ce Mystère et résolue par l'exemple du Sauveur?

Le Sauveur dans le Temple à l'âge de douze ans.

(Répétition)

1. L'EXEMPLE DE JÉSUS DANS L'ACCOMPLISSEMENT DE LA VOLONTÉ DIVINE EN N'IMPORTE QUEL ÉTAT DE VIE

Considérons maintenant avec quelle promptitude le Sauveur obéit à l'appel de Dieu : non seulement il quitte ses parents, il se montre et se manifeste en public, mais encore, après avoir exécuté la volonté de son Père céleste, il se laisse pour ainsi dire reprendre par ses parents sans difficulté, et même avec joie et amour, pour rentrer avec eux à Nazareth et s'y ensevelir dans l'obscurité et le devoir quotidien de la Vie cachée. La Lumière se cache de nouveau sous le boisseau, après avoir brillé de façon si éclatante dans le Temple de Jérusalem pendant trois jours; elle brûle, cependant avec joie, en l'honneur de Dieu, à Nazareth, sans attirer les regards — telle la lampe du tabernacle dans une église solitaire — elle brûle aussi pure et claire à Nazareth qu'elle brillait à Jérusalem, parce que Jésus fait la volonté de son Père, parce qu'il pratique, avec le plus pur amour de Dieu, toutes les vertus les plus parfaites. A Nazareth il nous donne l'exemple de la sainteté, quand Dieu nous appelle à vivre dans le monde; à Jérusalem, il nous montre l'idéal de la sainteté, quand Dieu nous appelle à l'état religieux.

2. LA FERMETÉ DE VOLONTÉ : EXEMPLE DE JÉSUS ENFANT

Jésus ne se contente pas de remplir toujours la volonté de son Père : il met cette volonté au-dessus de tout et, en cas de conflit, il fait passer avant toutes choses le service de Dieu. Voilà un exemple pour nous, non seulement dans le choix d'une vocation où ce Mystère est, assurément, un modèle parfait, mais aussi dans toutes les circonstances de la vie. Dès qu'il est clairement question d'un devoir au

service de Dieu, nous devons ne nous arrêter à aucune autre considération, ne tenir compte ni de notre souffrance ni de la souffrance des autres; nous devons imposer silence aux plus tendres inclinations de l'affection, à nos plus chères inclinations.

Que de bien empêche, en particulier, l'attachement aux richesses, à la chair et au sang! Il s'agit donc de combattre sur ces points et de libérer notre cœur.

Quels motifs doivent nous y encourager?

1) *La pensée de Dieu notre Maître et notre amour.*

Dieu a des droits sur nous, plus de droits que tous les autres hommes. Dieu a sur nous les droits les plus immédiats : il a tous les droits sur notre service, sur nos forces, sur notre temps, sur notre vie, sur notre personne, sur notre amour. Il est notre Maître, notre Créateur, notre souverain Bien, et nous devons l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces et par-dessus toutes choses. Or, l'attachement à une créature éloigne Dieu de notre cœur, lui retire quelque chose de notre service, de notre temps, de notre force, de notre fidélité et, surtout, de notre amour. Et alors si l'amour fait défaut, que peut être tout ce que nous donnons à Dieu? un sacrifice d'où le cœur est absent. Nous ne vivons plus sous l'Ancien Testament où l'on croyait honorer Dieu en lui offrant le sang des taureaux et des bœufs. Sans amour, nous n'offrons pour ainsi dire que le sang des animaux. Dieu veut avant tout notre cœur et notre amour; rien, en dehors de notre amour, ne peut le contenter. Donc donnons-lui notre cœur.

2) *L'exemple du Sauveur.*

« Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père? » — Cette réponse du Sauveur est la première parole de lui citée par la Sainte Ecriture. Parole grave, majestueuse, d'un sens profond qui,

pour la première fois, nous permet de jeter un regard dans son Cœur, d'y reconnaître ses sentiments d'amour et d'infini respect pour Dieu, son Père céleste. Dieu est dans le Cœur du Sauveur, il y règne; dans ce Cœur il y a Dieu seul et sa sainte volonté, devant laquelle tout le reste doit céder, même les sentiments les plus saints et les plus légitimes. Par la manière dont il traite ses parents, malgré leur sainteté, malgré son amour pour eux, le Sauveur, assurément, juge avec sévérité notre attachement à la chair et au sang. Qu'avons-nous à répondre?

3) *Le mal causé par les passions déréglées.*

Songeons enfin au tort que nous nous causons et à nous-mêmes et au prochain pour lequel nous avons un attachement déréglé. Nous nous détournons et nous détournons le prochain du devoir que nous avons de tendre à notre fin dernière et de l'acquiescer. En dehors de Dieu, qu'est-ce qui peut nous satisfaire? Finalement, il faudra se séparer et, alors, qu'aurons-nous gagné par cet attachement? Rappelons-nous bien nos méditations sur l'indifférence à l'égard des créatures. A qui veut voler, il ne faut pas des ailes de plomb!

3. L'EXEMPLE DE MARIE DANS L'AMERTUME DE LA SOUFFRANCE

Considérons en Marie la dure épreuve qui lui vient du Sauveur, par la volonté de Dieu.

C'est, premièrement, la grande douleur qu'elle ressent et pour elle-même et pour le Sauveur, en se voyant privée de sa présence sans savoir ce qu'est devenu ce Fils qu'elle aimait plus que la vie.

En outre, c'est la patience admirable et la parfaite soumission à la volonté de Dieu dont elle fait preuve.

C'est, aussi, l'humilité de son cœur, car elle ne se croit pas digne de jouir ainsi de la présence du Sauveur et elle attribue à sa propre indignité la perte de Jésus.

C'est enfin sa persévérance infatigable à chercher le Sau-

veur. S'il l'avait fallu, elle aurait été jusqu'au bout du monde.

4. L'EXEMPLE DONNÉ PAR MARIE ET JOSEPH AUX PARENTS DANS LA VOCATION DE LEURS ENFANTS

Considérons l'exemple que Marie nous donne — et, proportion gardée, ce que nous disons s'applique à saint Joseph. — D'une part, Marie avait conscience de sa dignité de Mère; d'autre part, tendrement, elle s'inquiétait de l'absence du Sauveur et elle demandait pourquoi il avait agi ainsi. Sur la réponse de Jésus, elle se tait : elle s'étonne, mais elle se soumet. Les parents ont le droit et le devoir de s'informer de la vocation de leurs enfants et d'éprouver cette vocation; mais ils ne doivent pas la rendre impossible ni la contrarier. Loin de là : leur devoir est de se soumettre avec patience et résignation à la volonté de Dieu, une fois qu'elle est reconnue. La volonté de Dieu, voilà l'unique règle qui doit guider la décision des parents comme celle des enfants. Il faut qu'eux aussi soient occupés à ce qui est du service de leur Père; et, de la sorte, ils auront part à tout le bien que produira la vocation de leurs enfants. Dans les difficultés et les épreuves créées aux parents par la vocation des leurs, Marie est à la fois un magnifique exemple et un puissant secours. Par son héroïque vertu, elle a mérité à tous des grâces particulières dans les difficultés et les sacrifices d'une vocation. Son exemple enseigne la règle à suivre, son secours nous permet d'imiter son exemple.

Le Sauveur dans le Temple à l'âge de douze ans.

(Application des sens)

1. LE VOYAGE A JÉRUSALEM

Le Sauveur avait alors douze ans et, pour la première fois, comme « fils de la Loi », il allait à Jérusalem pour la

fête de la Pâque. Déjà, sur les hauteurs, brûlaient les feux annonçant la fête de la nouvelle lune du mois de Nisan et l'on se préparait pour le pèlerinage. Le voyage demandait environ trois jours et demi. On pouvait emporter avec soi l'agneau pascal. Chacun portait ses vêtements de fête et ses provisions de bouche, ou bien on les chargeait sur des bêtes de somme. On voyageait en groupes, et la joie était au cœur des pèlerins, car la fête de la Pâque était la solennité principale. Le Sauveur se réjouissait aussi, parce qu'il allait dans la maison de son Père; parce que, pour la première fois, il prenait légalement part à une fête; parce qu'il rendrait ainsi hommage à son Père céleste, réaliserait la signification propre de la fête et devait y accomplir une œuvre spéciale. De tout son cœur il répétait la parole du Psaume 121 : « Je me suis réjoui lorsqu'il m'a été dit : Nous irons dans la maison du Seigneur. »

Il voyageait donc en pèlerin au milieu de ses jeunes compagnons. Son aimable sainteté le fit bientôt, et du consentement de tous, le chef de la petite troupe. Très recueilli lui-même, il veillait aussi à ce qu'autour de lui l'ordre et le recueillement fussent gardés. Les souvenirs évoqués par les lieux saints où il passait lui donnaient une occasion de prière et d'édifiants entretiens. Les hauteurs au pied desquelles se cache Nazareth ne tardèrent pas à s'abaisser vers la plaine d'Esdreton qui avait revêtu sa belle parure du printemps. A gauche, le Sauveur voyait le Thabor, puis le petit Hermon avec la ville de Naïm, les monts de Gelboe avec Endor et Sunam où le prophète Elisée ressuscita le fils d'une pauvre mère. Au delà de Jezrael, les pèlerins atteignirent la gracieuse Ginea au pied des hauteurs de la Samarie. Alors ils traversèrent la Samarie avec ses belles montagnes et ses vallées plantées d'oliviers, de grenadiers et de vignes; ils passèrent près de la ville même de Samarie, bâtie magnifiquement sur une hauteur et arrivèrent à Sichem, où les eaux abondaient. Plus loin, la contrée devenait sévère, la route difficile et pierreuse; mais on approchait du but et l'on oubliait la fatigue. C'était,

alors, Silo et, plus loin, l'antique et vénérable Bethel où Abraham avait élevé un autel, où Jacob avait vu en songe l'échelle mystérieuse. De là, on apercevait enfin les murailles de Jérusalem et du Temple. Enfin, c'était, dans l'étroite et mélancoliquement belle vallée de Béroth, la dernière étape-campement avant Jérusalem. Et là, voici la fontaine et le palmier près desquels, à l'ombre d'un chêne, la prophétesse Débora jugeait le peuple; voici encore, non loin, la ville d'Ephrem, près du désert de Jéricho — Grâce à mille souvenirs sacrés le voyage devenait ainsi un véritable pèlerinage; ces souvenirs, le Sauveur les rappelait sans doute à ses compagnons et, avec joie, il chantait le psaume 83 : « Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur, Dieu des armées! » . — Pendant le trajet à travers les lieux escarpés, il veillait sur sa petite troupe et se rendait utile à tous. Avec quelle joie il salua enfin la Sainte Cité et le Temple, quand il les aperçut du mont Scopus. — C'est ainsi qu'on doit voyager.

2. LA FÊTE DE LA PAQUE.

Il est vraisemblable que la Sainte Famille reçut l'hospitalité chez des personnes connues et amies. Le Sauveur prit part à toutes les cérémonies de la fête de la Pâque. Au commencement du 13 Nisan, dès le soir, tout levain disparaissait des maisons. Le 14 Nisan, dans l'après-midi, tout chef de famille, après le sacrifice du soir, immolait un agneau dans le Parvis des prêtres, et les prêtres versaient le sang des victimes avec des coupes d'or, sur l'autel des holocaustes, au son des trompettes et au chant du Petit Hallel (Ps., 113). Les morceaux grasseyés étaient déposés sur l'autel; l'agneau, dépouillé de sa peau, était emporté avec les entrailles et rôti, à la maison, sur une broche de bois de grenadier. A la tombée de la nuit, on mangeait l'agneau pascal. Le 15 Nisan, tous les hommes devaient se rendre au Temple pour le sacrifice extraordinaire qui, durant sept jours, avait lieu après le sacrifice du matin et qui

consistait à offrir en holocauste deux jeunes bœufs, un bélier et sept agneaux d'un an, puis un bouc comme victime expiatoire. Ces sept premiers jours étaient solennisés comme les jours de sabbat. Le 15, au soir, en présence du peuple, l'orge était coupée et offerte en prémices. Le 16, les blés étaient battus, moulus et présentés à Dieu; puis on en brûlait une partie, en holocauste, avec un agneau d'un an, un gâteau de farine et du vin. Ces sacrifices marquaient l'ouverture de la moisson qui durait jusqu'à la fête de la Pentecôte. Après le sacrifice des prémices, les pèlerins pouvaient se mettre en route et rentrer chez eux.

Toutes ces cérémonies parlaient vivement au Cœur du Sauveur parce que nul sacrifice ne figurait mieux que la fête de la Pâque avec l'agneau pascal, sa mission rédemptrice, sa propre Personne, son sacrifice eucharistique, son immolation sanglante. Il comprenait parfaitement la signification de ces fêtes, il songeait à la fête de la Pâque que, vingt et un ans plus tard, il célébrerait ici et, dès aujourd'hui, il accomplit ce sacrifice dans l'ardeur de ses désirs. A chaque instant son Cœur répète : « *Ecce venio!* — Voici que je viens! ».

3. JÉSUS RESTE A JÉRUSALEM; IL EST RETROUVÉ DANS LE TEMPLE.

1. *Marie et Joseph cherchent Jésus.*

Peut-être, après le sacrifice des prémices, les parents du Sauveur se sont-ils mis en route avec d'autres pèlerins de la Galilée et de Nazareth. Comme, dans le Temple, pour les cérémonies du culte, les sexes étaient séparés et qu'ils l'étaient aussi au cours du voyage, le Sauveur put facilement et sans être remarqué, rester dans le Temple, pendant que ses parents, en ce premier jour de leur départ, arrivaient à Béroth. Mais quel étonnement, quel trouble, quelles angoisses, quelle douleur, quand ils s'assurèrent que l'Enfant ne se trouvait nulle part dans les groupes des pèlerins! Il

était donc perdu! Vraisemblablement ils passèrent la nuit à Béroth s'informant de toutes parts si Jésus n'aurait pas pris les devants, demandant aux groupes nouveaux qui les rejoignaient si l'on savait quelque chose de lui. Que cette nuit fut longue et douloureuse! Et il en fut de même le jour suivant. Personne n'avait aperçu l'Enfant! Marie et Joseph durent alors, le jour suivant, regagner Jérusalem afin d'y chercher Jésus. On peut se représenter quelle dure épreuve c'était là pour Marie et pour Joseph. C'était d'abord un profond chagrin; ils auraient donné leur vie plutôt que de perdre leur Enfant, l'Enfant le meilleur, le plus aimable, le plus saint — cet Enfant qui est leur Maître et leur Dieu, leur souverain Bien! Ils l'aimaient naturellement, ils l'aimaient surnaturellement, et ce double amour rendait leur souffrance plus vive et plus amère. Et l'Enfant, qu'était-il devenu? où était-il? quel malheur, quel accident lui étaient-ils arrivés? Était-ce déjà un coup de ce glaive dont avait parlé Siméon? L'incertitude, l'angoisse, l'effroi, tout contribuait à accroître leur chagrin. Qui dira les larmes versées, les sanglots qui déchirent leur cœur? Dans la fuite en Egypte ils ont souffert indiciblement, mais du moins ils possédaient le Sauveur avec eux et ils savaient ce qu'ils avaient à faire. — Pourtant, malgré toute leur souffrance, ils restaient dans la patience et dans la soumission à la volonté de Dieu. Ce qui leur arrive, Dieu le permet, et, dès lors, cela est bon, cela est juste et saint. Rien ne pouvait les détourner de cette patience et de cette résignation; rien ne pouvait ébranler leur humilité : s'ils ont perdu Jésus, c'est parce qu'ils sont indignes de lui! Qui donc serait digne de posséder un tel Enfant? Et ils remerciaient Dieu de leur avoir permis jusqu'ici de l'entourer de leurs soins et de l'élever. — Et ils ne se lassaient pas, malgré leur fatigue, de chercher Jésus. L'amour, l'angoisse, l'ardeur de leurs désirs les portaient à prier, à supplier, à ne ménager aucun effort. Ils parcouraient tous les chemins, s'arrêtant pour interroger du regard, s'informant auprès des passants; ils frappaient à toutes les portes, questionnant parents et amis,

envoyant des messagers à la recherche de l'Enfant. Aucune fatigue, aucune démarche ne leur étaient trop pénibles. — Ainsi s'écoulèrent le second jour et une partie de la nuit sur la route de Jérusalem, et, dans Jérusalem même, peut-être aussi une partie de la troisième journée, jusqu'à ce qu'enfin ils trouvent Jésus dans la synagogue du Temple.

2. L'Enfant Jésus dans le Temple.

Entre temps le Sauveur était resté dans le Temple et il s'était rendu dans la synagogue située dans le Parvis extérieur. Les docteurs de la Loi, — soit résidant à Jérusalem, soit venus de l'étranger — y enseignaient et chacun pouvait assister à leurs leçons avec le droit de soumettre ses doutes et de poser des questions. Le Sauveur s'assit parmi les auditeurs; il revint peut-être souvent et son application, son attitude pleine de dignité et de réserve, son air intelligent — peut-être aussi quelque interrogation faite par lui ou quelque réponse — attirèrent sur lui l'attention des maîtres et des auditeurs. On admirait cet enfant si beau, si bien élevé, si richement doué; on s'intéressait à lui, on s'interrogeait sur son compte. Peut-être le premier après-midi se passa-t-il ainsi. Sur le soir, le Sauveur quitta le Temple et, dans sa pauvreté et son isolement, il a cherché un abri pour la nuit chez quelques bonnes gens ou dans quelque hôtellerie ouverte aux pauvres, ou bien encore, en dehors de la ville, dans quelque grotte, peut-être vers le mont des Oliviers, à Gethsémani, après avoir mendié sa nourriture. — Dans la matinée et l'après-midi du jour suivant il est revenu au Temple pour le sacrifice du matin et pour celui du soir; et il s'est rendu de nouveau à la synagogue, où, déjà, les regards le cherchaient et où on le fit asseoir, au premier rang, sur le sol. On pouvait l'interroger sur n'importe quelle science; sur tous les points il donnait les réponses les meilleures, les plus exactes, en sorte que des docteurs reconnus pour leur science s'adressaient à lui pour l'examiner. Mais Jésus était leur égal; Jésus leur était supérieur. —

En outre, telles étaient sa modestie, son amabilité et, en même temps, sa gravité et sa réserve que, loin de s'offenser de sa supériorité, cette supériorité même lui gagne les cœurs et qu'on admire en lui une merveille de sagesse et de sainteté.

On ne pouvait se rassasier de l'entendre et tout lui attire des louanges et provoque l'admiration. Plusieurs venaient à la synagogue uniquement pour connaître cet Enfant merveilleux; il a donc pu se faire que des Docteurs de la Loi réputés pour leur science aient été attirés par la présence du Sauveur. Peut-être le Sauveur profita-t-il de la présence de ces Docteurs célèbres et des avantages qu'il avait déjà acquis, pour préparer la manifestation qu'il se proposait. Il commença donc une sorte d'examen en posant lui-même des questions, probablement sur le point capital de toute la religion judaïque, c'est-à-dire sur l'avènement du Messie. Le Messie doit-il venir? de quelle famille naîtra-t-il? Et les Docteurs de répondre exactement. Quand le Messie viendra-t-il? Là, encore, la réponse est exacte; c'est l'Écriture qui l'inspire! Ce Messie viendra à l'époque du second Temple et conformément à la date établie par Daniel. Le Messie est-il déjà venu? Non, répondaient les Docteurs. Et le Sauveur affirmait que le Messie était venu; il démontrait que les semaines d'années de Daniel s'étaient écoulées. Très embarrassés, les Docteurs niaient; ils tentaient de s'appuyer sur les Écritures; ils devenaient irritables. Et Jésus leur posait cette question décisive : n'avaient-ils pas appris que des Mages étaient venus de l'Orient; que, guidés par une étoile, ils étaient arrivés à Jérusalem; que, sur la réponse du Sanhédrin, Hérode les avait envoyés à Bethléem? et avaient-ils donc oublié le massacre des Innocents? — Impossible de nier : les Docteurs s'emportaient, entouraient le Sauveur, le poussaient vers les marches de la chaire, lui demandant s'il se donnait lui-même comme étant le Messie, s'il prétendait les instruire? Afin de leur échapper et de pouvoir respirer, Jésus gravissait les marches, la première d'abord, puis la seconde : et comme ils continuaient de le

presser, il franchissait la dernière et s'asseyait sur la chaire. Le voilà, ainsi, sur la chaire de Moïse : c'est le magistère même d'Israël, — les Docteurs de la Loi — qui l'y a fait monter et ils étaient là, autour de lui étonnés, discutant, disputant avec lui!

3. Marie et Joseph trouvent Jésus.

Au même moment, Marie et Joseph entraient dans la salle, étonnés du spectacle qui s'offrait à leurs yeux et dont, jusqu'alors, la synagogue n'avait jamais été témoin. S'avancant à travers les rangs des auditeurs, qui, respectueusement, leur faisaient place, ils arrivèrent auprès de la chaire. Dès que le Sauveur les aperçut, il se leva, descendit les degrés de la chaire pour aller au devant d'eux. Marie, encore sous le coup de sa douleur et, cependant, toute à la joie de revoir son Enfant, fondit en larmes et tendit les bras pour l'étreindre, en disant : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi? Voilà votre père et moi qui vous cherchions, étant tout affligés ». Et le Sauveur, que fait-il? Se jette-t-il dans les bras de Marie, pour apaiser sa souffrance par un baiser filial et de tendres paroles? Nullement : il est là, debout, grave, majestueux, en face de ses parents, entouré des Docteurs de la Loi; il lève sa petite main droite vers le ciel et d'une voix haute, fermement accentuée : « Ne saviez-vous pas, dit-il, qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père? ». Toute sa Personne reflète une dignité, une majesté merveilles et surnaturelles : tous, même ses parents, gardent le silence, et le contemplant avec une crainte respectueuse, saisis d'étonnement. — On ne comprenait point ce qui arrivait. Alors, le Sauveur franchit les dernières marches de la chaire, s'approche de sa Mère, prend la main de Marie, la main de Joseph, son père nourricier et, avec eux, s'éloigne de la foule plongée dans l'étonnement.

Grand et sublime spectacle! C'est le premier témoignage

que le Sauveur se rend à lui-même, témoignage public, personnel; c'est la révélation soudaine, la manifestation éclatante de sa vocation messianique : c'est un rayon annonciateur de la magnificence de son enseignement futur, une prophétie de l'avenir qui sera tout autre que le présent : et cet avenir, il sera l'œuvre de cet enfant. De fait, en ce moment, dans ce Temple, l'ordre ancien est complètement bouleversé par cet Enfant. Le magistère ancien, si respecté, presque divinisé, descend aujourd'hui de la chaire de Moïse : l'Enfant prend sa place pour confondre l'ancienne sagesse. Ainsi sont figurées l'apparition du christianisme et l'abrogation de l'Alliance ancienne. — La signification morale de ce spectacle n'est pas d'une importance moindre. « Ne saviez-vous pas, etc... », tels sont les premiers mots du Sauveur que cite la Sainte Ecriture. Ces paroles sont belles, d'un sens profond. Elles ne découvrent pas seulement la grandeur, la magnificence extérieures de la vocation messianique : elles révèlent aussi l'amour sans réserve du Sauveur pour son Père, le prix qu'il attache à la volonté de son Père — amour, respect, dévouement qui remplissaient son Cœur et qui inspiraient toute sa vie extérieure. Or cet amour, ce service sans réserve ont pour condition nécessaire et indispensable le détachement du cœur.

III. Trois Méditations (intermédiaires)

**pour une meilleure et plus juste intelligence
de la Vie de Jésus et pour la préparation
au nouveau règlement de vie (dites aussi,
Méditations de l'Election).**

« Me voir moi-même, comment je me tiens en présence de Dieu notre Seigneur et de tous ses Saints, afin que je désire et connaisse ce qui est davantage pour la gloire de sa Bonté divine » (*quod est gratius Divinae suae Bonitati.*)

Première Méditation pour l'Election

MÉDITATION DE DEUX ÉTENDARDS

L'un du Christ, souverain Chef et notre Seigneur, l'autre de Lucifer, ennemi capital de notre nature humaine.

(Voir le Commentaire M. I et, dans le quatrième volume de la *Bibliothèque des Exercices : L'esprit de saint Ignace*, par Paul Sträter, S. J.)

Livre des Exercices.

Oraison préparatoire accoutumée.

1^{er} *Prélude.* — L'histoire : Comment le Christ appelle et veut (réunir) tous les hommes sous son étendard et Lucifer, au contraire (les veut) sous le sien.

2^e *Prélude* : Composition de lieu. Ici, voir une grande plaine de toute cette région de Jérusalem, où se tient le souverain Commandant en chef des bons, le Christ notre

Seigneur; une autre plaine dans la région de Babylone, où se trouve Lucifer, chef des ennemis (des démons).

3^e Prélude : demander ce que je veux. Ce sera, ici, demander la connaissance des tromperies du mauvais chef et le secours pour m'en garder — et la connaissance de la vraie vie (1) que montre le souverain et véritable Chef (2), et la grâce pour l'imiter.

PREMIERE PARTIE

L'étendard de Lucifer.

I. — LE CHEF DES MÉCHANTS ET L'ENNEMI DE TOUS LES HOMMES

Livre des Exercices.

M'imaginer (que je vois) le chef de tous les ennemis (démons) assis, dans cette grande plaine de Babylone, comme dans une sorte de chaire de feu et de fumée (3), avec un aspect horrible et effrayant.

Commentaire.

Contemplons, tout d'abord, le chef des ennemis, Lucifer, pour nous pénétrer de crainte et de haine à son égard : nous pourrons mieux, alors, nous garder de ses tromperies et de ses embûches.

1) *Qu'est donc Lucifer?*

Il est le plus abject, le dernier des esclaves de Dieu, l'ennemi de Dieu et l'ennemi héréditaire de notre nature humaine qu'il persécute par haine pour Dieu et par jalousie des hommes. Il est le prince de ce monde, un monstre d'impudence et d'orgueil.

C'est lui qui est cause que nous ne sommes point ce que nous pouvions et devons être. C'est lui qui est la cause de

(1) Cf. *Joann.*, 14, 6.

(2) Cf. *Math.*, 2, 6; *Marc.*, 8, 34; *Luc.*, 9, 23; *1 Petr.*, 2, 21.

(3) *Is.*, 14, 13.

tous les péchés que nous commettons, de tous les châtiments que nous encourons, de toutes les pertes que nous faisons en mérites et en vertus. Personne ne nous a fait autant de mal que lui. Ne devons-nous pas nous détourner de lui à tout prix, lui refuser la moindre part en nous?

2) *Intentions de Lucifer.*

Ce n'est pas notre bien qu'il se propose, mais notre détriment et notre malheur. Sa haine s'étend à tous, à chacun de nous. Il veut, en définitive, nous induire au péché, nous perdre pour le temps et pour l'éternité. Il veut faire de nous les compagnons de son malheur, les complices de ses intentions et de ses plans et, pour ainsi dire, ses limiers. Il se sert des hommes pour perdre les hommes. Il se propose, du moins — remarquons-le bien — de nous détourner de la perfection s'il ne réussit pas à nous entraîner au péché. Il ne veut pas nous voir nous signaler au service du Règne de Jésus-Christ. Il veut nous mettre dans l'impossibilité de rien faire contre sa propre domination; nous rendre inutiles à la cause de Dieu, faire de nous des êtres misérables, ridicules, indignes de pitié.

3) *Son attitude.*

La façon dont il se présente à nous indique déjà, en grande partie, mais implicitement, son esprit et ses maximes.

Le *lieu* : la grande plaine de Babylone. C'est là qu'il a établi son camp et sa cour, dans la ville autrefois reine du monde, centre où affluaient toutes les richesses. De là, poussés par le désir de la vaine gloire, les rois et les capitaines s'élançaient à de nouvelles conquêtes; et là, ils revenaient victorieux pour se faire adorer comme des dieux et éblouis par tant d'hommages, s'élever au-dessus de la Divinité (*Dan.* 4, 26 sqq.; 5, 1 sqq.). C'est là, enfin, que les hommes, égarés par un fol orgueil, voulurent, par une construction gigantesque, s'élever jusqu'au ciel (*Gen.* 11, 4.)

L'*attitude* de Lucifer respire l'orgueil sensuel, l'amour de la richesse et de la puissance. Il est assis sur un trône élevé; brillant d'un éclat trompeur — un miroitement plutôt qu'une réalité — son aspect est « horrible et effrayant », — autant d'images d'une puissance sans solidité, d'une majesté empruntée. Tout révèle donc son esprit et ses principes; et il cherche à les inspirer aux hommes. C'est l'esprit du monde personnifié : Lucifer est le prince de ce monde.

2. LUCIFER AGIT

Livre des Exercices.

Considérer comment il convoque d'innombrables démons et comment il les dissémine, les uns dans telle cité, les autres dans telle autre, et ainsi à travers le monde entier, ne laissant de côté aucune province, (aucun) lieu, (aucun) état (ou condition de vie) parmi les hommes, ni aucune personne en particulier.

Commentaire.

Une foule innombrable de vassaux entoure Satan. Ils sont ses messagers qu'il dissémine dans le monde entier, dans toute contrée, dans toute maison. Ils doivent se glisser auprès de tous, auprès de chacun et s'imposer.

Et comment Lucifer traite-t-il les siens? comment nous traite-t-il nous-mêmes? On le reconnaît bien à ses procédés. Il nous traite avec un orgueil intolérable, il nous méprise comme des esclaves, comme des animaux privés de raison, qu'on prend avec des filets ou des appâts; il se rend maître de nous par nos passions. — En outre, il nous traite déloyalement, sournoisement, comme nous le verrons bientôt. Ce n'est point, tout d'abord, à des choses coupables qu'il nous sollicite : il nous présente des choses indifférentes en elles-mêmes — l'amour des richesses et de la gloire qui ne sont que des biens apparents; mais, entre ses mains, ces choses deviennent des pièges, des embûches pour nous entraîner à notre perte (I *Tim.* 6, 9). Ces vains avantages,

il ne les donne point; mais parce qu'on ne donne rien pour rien, il nous les promet. Autant d'amorces et d'hameçons, véritable monnaie de péché et de Judas pour acheter nos âmes et ruiner les intérêts de Dieu! — Voilà Satan et sa manière de faire! Ne mérite-t-il pas d'être repoussé avec ses prétentions, ses conseils et ses présents?

3. HARANGUE DE LUCIFER

Livre des Exercices :

Considérer le discours qu'il leur fait et comment il les pousse à jeter (sur les hommes) des filets et des chaînes, de telle sorte que, d'abord, ils doivent (les) tenter par le désir des richesses, comme il a coutume (de le faire lui-même) pour la plupart, afin qu'ils (les hommes) arrivent plus facilement au vain honneur du monde et, de là, à un grand orgueil.

Et ainsi le premier degré est (celui) des richesses; le second, de l'honneur; le troisième, de l'orgueil; et, par ces trois degrés, il (Lucifer) conduit à tous les autres vices.

Commentaire :

Lucifer révèle essentiellement son esprit et ses principes dans les paroles qu'il adresse aux démons assemblés autour de lui et, par eux, au monde entier. Il y a trois choses auxquelles ils doivent attirer les hommes.

La première est l'amour des richesses, des avantages temporels, extérieurs, — argent, biens, maisons, installation brillante, manière de vivre commode, puissance.

La deuxième est l'amour de l'honneur, de l'estime des hommes, par le talent, l'habileté, les fonctions, l'influence, les hautes situations, les dignités.

La troisième est l'orgueil, la conscience de sa valeur, la suffisance, l'indépendance, la liberté à l'égard de Dieu et des hommes — donc une certaine divinisation de soi-même. — Telles sont les maximes, telles les tendances que les mauvais esprits doivent inspirer aux hommes; et telles sont bien, à des degrés divers, dans l'ensemble et dans le détail, les

tendances et les fins qui gouvernent le monde. Donc trois degrés : richesse, honneur, complète indépendance ou orgueil. De ces trois degrés, chacun conduit au degré suivant.

DEUXIEME PARTIE

L'Etendard du Christ.

1. NOTRE CHEF SUPRÊME.

Livre des Exercices :

De la même manière, par opposition, il faut s'imaginer le Souverain et véritable Chef, qui est le Christ notre Seigneur.

Considérer comment le Christ notre Seigneur se tient, beau et aimable (1), dans la grande plaine de cette région de Jérusalem, en un lieu simple.

Commentaire.

Considérer :

1) *La noble et princière Personne de notre Chef.*

Il est notre Maître légitime, le maître de nos jours et de notre vie, le maître du monde entier. Il est, en réalité, le seul Saint, la Fidélité et la Vérité, le seul Puissant, le seul Très-Haut à qui nous devons tout. Et cependant il est la condescendance et l'amabilité mêmes. Qui donc ne l'aimerait pas? lui, notre Dieu, lui, notre Sauveur, notre Jésus!

2) *L'intention du Sauveur, en nous exposant ses principes.*

Il veut notre bien véritable, notre bien temporel et éternel. C'est notre meilleur ami, le Cœur le plus fidèle qui batte pour nous. Ce qu'il veut faire de nous si nous prenons son esprit et adoptons ses principes, saint Ignace le dit en quelques mots substantiels : « Il veut nous donner la vraie

(1) Cf. Ps., 44, 3,

vie ». Ces principes sont la véritable vie surnaturelle, parfaite : tout le reste n'est que l'apparence d'une vie de perfection. Il veut, en outre, faire de nous ses « disciples et ses amis ». Pour cela il importe avant tout que nous connaissions sa doctrine, que nous en possédions la clef, et cette clef, il veut nous la donner maintenant. Ainsi, nous avons le moyen de nous sanctifier nous-mêmes et de sanctifier les autres. Voilà donc ce que le Sauveur se propose de faire de nous : ses amis, des saints, des apôtres, des instruments de son amour pour les hommes et pour son Père céleste. Comment ne pas le suivre en tout et partout?

3) *La manière dont Jésus se présente.*

Le lieu! C'est Jérusalem, la ville où réside le Seigneur, le séjour de la Majesté divine, dont la beauté n'est point dans la puissance guerrière mais dans la paix. — Ce lieu est « un lieu simple », aimable; ce n'est pas un trône, mais une « plaine », un lieu facilement accessible à d'autres. — Enfin il est le Christ notre Seigneur, mais il ne veut avoir aucun avantage sur nous. Il est notre frère par sa nature humaine; il se tient au milieu de nous et il ne se révèle Roi que par une condescendance et une amabilité qui charment les cœurs. Il est notre Docteur, le modèle de la pauvreté et de l'humilité; dans sa poitrine bat le Cœur le plus noble, un Cœur pénétré de l'amour le plus fidèle.

2. NOTRE CHEF ENVOIE SES MESSAGERS.

Livre des Exercices :

Considérer comment le Seigneur du monde entier choisit de si nombreuses personnes, apôtres, disciples, etc... et les envoie (1) à travers le monde entier, en répandant (la semence de) sa doctrine sacrée à travers tous les états (de vie) et toutes les conditions des personnes (2).

(1) Cf. *Marc*, 16, 15; *Matth.*, 28, 19; *Act.*, 1, 8.

(2) Cf. *Matth.*, 13, 4 sqq.; *Marc*, 4, 3 sqq.

Commentaire.

De son côté, le Sauveur envoie ses Apôtres, ses disciples et tous ses fidèles à travers le monde entier et auprès de tous les hommes. « Dans toute la terre leur bruit a retenti, et leur parole jusqu'aux extrémités de la terre » (*Ps.*, 18, 5; *Rom.*, 10, 18).

Tout autre est sa manière de faire. Il « envoie » ses disciples, il ne les dissémine pas, comme fait l'ennemi. Il traite les hommes en êtres raisonnables. Nous ne serons pas trompés, circonvenus : on doit simplement nous conseiller, nous indiquer, nous aider. Nous aurons à nous servir de notre raison, de notre jugement. — Il nous traite avec respect, comme des êtres libres et maîtres d'eux-mêmes. C'est à nous à prendre notre décision. — Enfin, il nous traite avec franchise. Il nous dit clairement, avec précision, ce qu'il veut et ce qu'il attend de nous. Il veut l'amour de la pauvreté et d'une grande pauvreté, l'amour de l'humiliation, mais il nous offre, comme compensation, la « vraie vie » et son amitié, tandis que Lucifer se borne à promettre des biens apparents et qu'il veut nous perdre. — Le Sauveur nous traite encore avec franchise en ce qu'il n'a pour tous qu'une même mesure — celle qu'il s'impose à lui-même, et qu'il demande à tous ce qu'il se demande à lui-même. Il fait ainsi pour lui et pour sa sainte Mère. — Enfin, pourquoi, de sa part, ce désir, et cette demande? N'est-ce pas pour nous et pour notre plus grand bien? Et que faut-il donc pour vivre conformément à ses principes, sinon un peu de fermeté, de courage et de persévérance? « Seigneur, à qui donc irions-nous? C'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle » (*Joann.*, 6, 69).

3. L'ALLOCUTION DU SEIGNEUR.

Livre des Exercices : •

Considérer le discours que le Christ notre Seigneur tient à tous ses serviteurs et amis, qu'il envoie à cette expédition, leur recommandant de vouloir (s'appliquer à) aider tous (les

hommes) en les amenant d'abord à la suprême pauvreté spirituelle et, s'il plaît à sa divine Majesté et qu'elle veuille les choisir et les recevoir (pour cela), non moins à la pauvreté actuelle; deuxièmement, au désir des opprobres et des mépris, parce que de ces deux choses (pauvreté et mépris) naît l'humilité.

Il y a donc trois degrés : le premier, la pauvreté contre la richesse; le second, l'opprobre et le mépris contre l'honneur mondain; le troisième, l'humilité contre l'orgueil; et, par ces trois degrés, ils (les envoyés du Christ) devront conduire (les hommes) à toutes les autres vertus.

Commentaire.

Dans son discours, le Sauveur révèle son esprit et expose ses principes. A l'esprit du monde et de Satan, il oppose l'amour de la pauvreté, et non seulement de la pauvreté spirituelle, mais encore de la pauvreté réelle, par le sacrifice, par le dépouillement volontaire des biens temporels, des biens extérieurs; — une grande pauvreté. — Deuxièmement, le Sauveur prêche l'amour de l'humiliation; en sorte qu'on se plaise à rester inconnu parmi les hommes, à être dédaigné, méprisé, accablé d'injures. — Troisièmement, il prêche l'humilité, une grande humilité, la complète abnégation, la soumission et l'obéissance. Tel sera certainement le fruit de la pauvreté et de l'amour de l'humiliation.

Tout cela, cependant, n'est qu'un travail préliminaire. Par ces trois degrés, les envoyés du Seigneur doivent conduire les hommes à toutes les vertus, et, bien entendu, aux plus excellentes de ces vertus — le véritable amour de Dieu et du prochain. — Sans le détachement des biens extérieurs, sans le renoncement au vain honneur mondain et à la recherche de soi-même, toute vertu ne serait qu'une vertu apparente. Voilà pourquoi les envoyés de Jésus doivent recommander ce détachement, et conduire tous les hommes à l'amour de la pauvreté, de l'humiliation, de l'humilité du cœur.

Tel est l'esprit de Jésus, tels sont les sentiments de son Cœur sacré. Ses envoyés doivent répandre cet esprit partout, dans le monde. Ces trois degrés sont le fondement de la

perfection chrétienne et quiconque veut en faire profession doit s'appuyer sur ces principes et y conformer sa vie (Voir le Sermon sur la montagne, où le Sauveur expose le même enseignement).

LA PRIÈRE FINALE.

Livre des Exercices :

Alors (faire) un Colloque avec Notre Dame afin qu'elle m'obtienne de son Fils et Seigneur la grâce d'être reçu sous son Etendard, et, premièrement, dans la suprême pauvreté spirituelle et, s'il plaît à sa divine Majesté et qu'elle veuille me choisir et me recevoir (pour cela), non moins dans la pauvreté actuelle; deuxièmement, dans le support des opprobres et des injures, afin de l'imiter mieux dans ces choses, pourvu que je puisse les supporter sans le péché de personne et (sans) déplaisir de sa divine Majesté.

Et ensuite, un *Ave Maria*.

Demander les mêmes choses au Fils, afin qu'il me les obtienne du Père; et ensuite dire l'*Anima Christi*.

Demander les mêmes choses au Père, afin qu'il me les accorde lui-même; et dire *Notre Père*.

Commentaire.

Saint Ignace nous fait faire ici un triple Colloque.

a) L'objet de cette prière est la grâce de la lumière afin de connaître, d'une part, les tromperies de Satan et, d'autre part, la « vraie vie » que le Christ nous montre. Cette grâce de lumière, cette connaissance est absolument nécessaire pour trois raisons : premièrement, les maximes de Satan flattent notre nature et nous sommes, dès lors, bien exposés à les approuver, à les accepter, à y conformer notre vie. Deuxièmement, la plupart des hommes les suivent et leur exemple peut exercer sur nous une influence pernicieuse. Troisièmement, il arrive souvent que ces maximes s'étendent à des cas délicats ou compliqués : et il faut une grâce spéciale pour reconnaître alors l'ennemi.

b) Les personnes à qui nous devons demander cette grâce sont la Mère de Dieu, le divin Sauveur et le Père céleste.

On ne pouvait mieux choisir! Marie est la Vierge prudente, le trône de la Sagesse. Elle s'était pleinement approprié cet esprit et ces maximes; elle était ainsi la parfaite image de son Fils; et personne ne saurait mieux qu'elle-même nous aider à nous pénétrer de cet esprit. — Le divin Sauveur est la Lumière surnaturelle qui éclaire le monde; il est l'Auteur de la foi, le Docteur de la vraie vie non seulement par ses enseignements, mais par sa vie elle-même. Tout, en lui, prêche cet esprit. Puisse-t-il nous éclairer de sa lumière! — Enfin, c'est du Père céleste que nous vient la révélation du Fils (*Matth.*, 11, 27; 16, 17). Qu'il daigne nous associer à son divin Fils : sans lui personne ne vient au Fils; il faut que le Père nous attire et nous donne à lui (*Joann.*, 6, 44, 45).

La grâce demandée ici est « la connaissance intime du Sauveur, son esprit intime qui a inspiré et dirigé toute sa vie, esprit auquel il invite tous les hommes, ceux-là surtout qui veulent suivre la vocation apostolique. Voilà bien les « trois couleurs » du Sauveur, elles brillent sur son Etendard. Qu'il daigne nous revêtir de sa livrée, nous enrôler sous son Etendard, nous faire la grâce de le porter comme il l'a porté lui-même!

De deux Etendards.

Répétition sous forme d'application des sens.

Oraison préparatoire et Préludes comme dans la Méditation précédente.

Une série de tableaux vivants nous mettra sous les yeux l'histoire de la lutte gigantesque qui se livre entre le Christ et Bélial.

1. LE CAMP DE LUCIFER (1^{er} tableau).

Regardons Lucifer et les démons, ses satellites, tels que le Livre des Exercices les représente.

1) Lucifer est dans la vaste plaine de Babylone, assis sur un trône de feu et de fumée; son aspect est horrible et inspire l'effroi; tout, en lui, révèle l'orgueil, l'insolence, l'esprit de domination poussé jusqu'à la tyrannie la plus cruelle; et, malgré tout, il laisse paraître du trouble, de l'inquiétude.

2) Les satellites de Lucifer, les démons. — Regardons leur grand nombre; leur attitude semblable à celle de Lucifer, leur chef. Les uns se pressent autour de lui, écoutant ses paroles impérieuses; d'autres s'éloignent pour obéir à Lucifer et, suivant ses ordres, leurrer les hommes avec une fureur infernale afin de les entraîner à leur malheur temporel et éternel; d'autres, enfin, reviennent de leur expédition, montrant avec une joie diabolique, le butin qu'ils rapportent.

3) Regardons et examinons enfin la foule des hommes que les démons ont trompés, rangés sous l'étendard de Lucifer et gagnés à sa cause.

Quelle multitude! que les rangs sont serrés! quel mélange de toutes les conditions! infidèles, gens sans morale, personnages puissants, princes et rois avec le diadème d'or, mondains affichant leur luxe, hommes de plaisirs et d'argent, savants et artistes qui ont égaré les âmes, prétendus bienfaiteurs du peuple, etc., etc. Quels dehors brillants, bien faits pour séduire par l'éclat, mais quelles misères morales, quelles souillures, quelle corruption, quelle malice chez ces émissaires de Satan!

Et dans cette société, quelle vie séduisante et flatteuse pour les sens, mais quelle agitation, quelle confusion! Tout ce que le monde peut offrir — richesse et luxe, situations enviées et postes d'honneur, distinctions consacrant le talent, l'art et la science, plaisirs mensongers des sens, jouissances, — tout se rencontre là, et surabondamment.

Et voilà, dans ce royaume de Lucifer, ce qui importe, à quoi l'on attache du prix, à quoi tendent les désirs. Au-dessus du trône de Lucifer, dans la fumée flottante, brille un étendard couleur de sang. Sur ses plis on lit ces mots : « Concupiscence des yeux et de la chair, orgueil de la vie ».

« Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent », répète la foule (*Sap.*, 2, 6 sqq). « Vous serez comme des dieux! » « Je vous donnerai toutes ces choses. »

De Dieu, de la souveraineté de Dieu, de sa loi et de son amour, il n'est point parlé ici : à quoi bon? c'est inutile! et l'on s'en moque! Il n'est pas davantage question d'un bonheur éternel dans une autre vie ni d'éternelles souffrances! — Sur ce point, Satan et ses complices gardent le silence.

2. LE CAMP DE JÉSUS-CHRIST (2^e tableau).

Au loin de la plaine de Babylone et de ses ruines, voyons maintenant, dans les verdoyantes campagnes de Jérusalem, un autre tableau : Jésus-Christ, notre Roi, et ses fidèles!

1) D'abord, Jésus lui-même, l'Homme-Dieu, « splendeur de la gloire » du Père, doux et humble de cœur. Méditons un instant ces mots de la première Epître de saint Jean ou quelque pensée du même genre : « La vie s'est rendue visible, nous l'avons vue, nous en rendons témoignage, et nous vous l'annonçons cette vie éternelle qui était dans le Père... Dieu est la lumière même, et il n'y a point de ténèbres en lui... le Fils de Dieu est venu pour détruire les œuvres du diable... car Dieu est amour. C'est en cela que Dieu a fait paraître son amour envers nous, en ce qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde afin que nous vivions par lui » (1^{re} Joann., 1, 2, 5; 2, 8; 4, 9)

Jésus, Lumière du monde et Amour! Mon Seigneur et mon Dieu! Mon Unique et mon Tout.

2) Contemplons pieusement ceux qui entourent Jésus, ses fidèles partisans, ses imitateurs. Que voyons-nous?

L'auguste Mère de Dieu, l'humble servante du Seigneur; à elle seule elle est tout un monde de sainteté et de pureté.

Les saints Apôtres et leurs successeurs dans la suite des siècles. Quelle grandeur! quelle majesté! Au nom de tous saint Pierre peut répéter : « Seigneur, vous savez tout! vous savez bien que je vous aime ».

Les saints Pères et Docteurs de l'Eglise, les fondateurs d'Ordres et leurs disciples, les saints confesseurs et martyrs, les phalanges des saintes femmes et des vierges — en un mot, tous les Saints, toutes les âmes vraiment pieuses, de toutes les conditions, de tout âge, de tout sexe! Quel cortège! Et cependant, qu'il est peu nombreux en comparaison de l'humanité entière!

3) Quels sont les sentiments de cette glorieuse armée? de quelle manière y comprend-on la vie? Comment la vie de chacun se conforme-t-elle aux huit Béatitudes? — Ces fidèles de Jésus sont une vivante personification du Sermon sur la montagne (Cf. ci-dessus, 3^e Point de la 2^e Partie).

François, le Pauvre d'Assise, crie au monde : « Bienheureux les pauvres! » Louis de Gonzague : « Bienheureux les cœurs purs! » Vincent de Paul : « Bienheureux les miséricordieux! »

Combien cette vie est loin de l'agitation, du bruit, du trouble qui règnent dans le camp de Satan! Près de Jésus, c'est la paix, l'amour, la joie, la patience, la douceur, la bonté, la confiance, la chasteté (Cf. *Galat.*, 5, 22 sq.). Ici, également, se dresse un Etendard; mais il est pur, visible de loin, sous le plein rayonnement de l'Amour. C'est la Croix! l'étendard de Jésus, le symbole de sa vie, de son amour, de son esprit. Et, dans le cœur de ses fidèles est gravée profondément la devise : « *Crux sacra sit mihi lux; non draco sit mihi dux!* — O Croix sacrée, sois ma lumière! Que le Dragon infernal ne soit point mon guide! » (Croix de saint Benoît).

3. LE COMBAT DANS LE MONDE (3^e tableau).

1) *Le théâtre du combat.*

Jusqu'ici nous avons vu le camp des deux chefs, — leur quartier général, pourrait-on dire. Nous comprenons, par le Livre des Exercices, qu'au cours des siècles, à travers le monde entier une lutte se poursuit avec ardeur sous la di-

rection des deux chefs. Il y a là plus qu'une grandiose image : il y a une réalité plus grandiose encore.

En fait, le monde entier des âmes immortelles est le théâtre d'un combat immense. De chacune de ces âmes, disons-nous bien que l'on combat pour elle, qu'elle est l'enjeu de la lutte. C'est une forteresse à conquérir et nous pourrions entendre un double cri de guerre : « Pour le Christ! — Pour Béalial ».

Ayons toujours présentes à la pensée et méditons ces deux vérités de notre foi, qui sont, ici, la base dogmatique de cette Méditation : d'une part, l'action de la grâce divine en ce qui concerne chaque âme; d'autre part l'action contraire de la nature inférieure et des ennemis de notre salut. Jésus-Christ est le cep de la vigne, nous en sommes les branches : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire » (*Joann.*, 15, 5), dit le Seigneur (Cf. *2 Cor.*, 3, 5; *Phil.*, 2, 12) et chacun de nous peut répéter avec saint Paul : « Je sens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit et qui me tient captif sous la loi du péché qui est dans les membres de mon corps » (*Rom.*, 7, 23).

A nous tous, à chacun de nous s'adresse l'avertissement de saint Pierre : « Veillez, car le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer » (*1 Petr.*, 5, 8). « Nous avons à combattre non seulement contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air » (*Eph.*, 6, 12).

2) *Le but du combat.*

a) *Que veut l'ennemi?*

Lucifer, « l'ennemi capital de notre nature humaine », veut « réunir tous les hommes sous son étendard », c'est-à-dire les attirer dans le royaume des ténèbres et les préci-

piter à leur perte éternelle. Pour atteindre ce but, il cherche ici-bas à « les entraîner à tous les vices » (voir le *Livre des Exercices*), et, s'il ne le peut, il veut du moins leur nuire et les empêcher de se sanctifier.

b) *Que veut Jésus?*

Le « Commandant en chef des bons, le Christ notre Seigneur », notre « Chef », « la vraie Vie », le « Maître du monde entier », veut sauver tous les hommes et les garantir des pièges de Satan. Il est notre unique Médiateur auprès du Père. Il veut nous conduire au ciel, au bonheur éternel et, dans ce but, il nous montre la voie droite, en nous « invitant à toutes les vertus » (voir le *Livre des Exercices*).

c) *Le mot d'ordre, de part et d'autre.*

Satan promet le ciel sur la terre : « Je vous donnerai toutes ces choses ». Son mot d'ordre est celui-ci : « Vous serez comme des dieux ».

Le Christ, notre Sauveur, ne promet pas aux siens le ciel sur la terre : « Vous aurez à souffrir des afflictions dans ce monde » (*Joann.*, 16, 33); mais « mon joug est doux et mon fardeau est léger » (*Matth.*, 11, 30); et il nous promet la vie éternelle dans le Royaume de son Père. Son mot d'ordre? Le voici : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur ».

Du côté de Satan : grossier égoïsme poussé jusqu'à la haine de Dieu. Le « moi » attire tout à lui, il absorbe tout. Divinisation de soi-même. — La voie à suivre? donner toute satisfaction à la concupiscence des yeux, à la concupiscence de la chair, à l'orgueil de la vie.

Du côté de Jésus : ardent amour de Dieu jusqu'à l'anéantissement du moi. Dieu doit inspirer tous les désirs, toutes les intentions, tous les actes : tout doit être mis au service de l'amour de Dieu (voir *Le Fondement* et l'oraison préparatoire). — La voie à suivre? écarter tous les obstacles à

l'amour de Dieu, c'est-à-dire détachement de toutes les passions dérégées, de tout amour dérégé de soi-même; combattre l'égoïsme sous sa double forme extérieure et intérieure (amour des biens temporels, désir de l'honneur, recherche du bien-être, etc.).

3) *La manière de combattre.*

Nous arrivons à la partie la plus importante de la Méditation. Il s'agit de reconnaître les « fourberies » de l'ennemi, « les prétextes, les arguties et les incessantes tromperies » de la nature inférieure et de Satan; et, d'autre part, de reconnaître « la vraie vie » et l'unique véritable voie qui conduit à la sainteté chrétienne.

Voyons donc :

a) *L'action de la nature dans les âmes.*

Thomas a Kempis la décrit magistralement dans le 54^e chapitre du III^e livre de l'Imitation de Jésus-Christ. On y trouvera de grandes lumières. Les Règles du discernement des esprits sont, également, indispensables pour la complète intelligence de cette Méditation.

Les mouvements de la nature sont « contraires à ceux de la grâce, mais souvent si subtils qu'ils peuvent à peine être discernés, si ce n'est par l'homme spirituel et intérieurement éclairé » (*Thomas a Kempis*, 3, 54; Cf. 9 et 10; Annotations M. I).

L'ennemi règle sa tactique d'après les dispositions de l'âme dont il veut le mal (*R D*, I, 12; II, 1; *Scrup.*, 4) (1).

A ceux qui se laissent aller facilement au péché mortel, il a coutume de présenter des joies apparentes, sensibles; il multiplie les occasions de faute, il cherche à endormir leur conscience (*R D*, I, 1).

A l'égard de ceux qui veulent servir Dieu avec zèle et progresser (et c'est à ceux-là tout d'abord que s'adresse cette Méditation), il agit autrement. S'il commençait par proposer le péché (ne serait-ce que le péché véniel), il ne

(1) *R D* veut dire *Règles du discernement des esprits*. I = 1^{re} semaine; II = 2^e Semaine. *Scrup.* veut dire *Règles sur les scrupules*.

réussirait point et se verrait repoussé aussitôt. Il tente donc un autre moyen. — La nature fait comme le démon.

Son mot d'ordre est maintenant : découragement, abandon ou modification de la voie qui conduira à l'amour de Dieu : illusion sous l'apparence du bien!

Malgré les résolutions les plus saintes, malgré les efforts les plus loyaux pour progresser dans la vie intérieure, il reste, même dans ces âmes pleines de zèle, quelque chose d'accessible aux passions, à la triple concupiscence. C'est de ce côté que l'ennemi portera l'attaque. Ces convoitises, il faut les réveiller par l'apparence du bien (*R D*, II, 4), de sorte, toutefois, que ces pieuses âmes ne s'aperçoivent point qu'en somme l'amour dérégulé d'elles-mêmes — amour des richesses, ou de l'honneur mondain, etc. — se ranime et reprend des forces.

Les émissaires de Satan ne devront donc pas entrer dans ces âmes tout droit, par la porte, et brusquement leur proposer la violation du sixième commandement, par exemple, ou, s'il s'agit de religieux, la transgression du vœu de pauvreté; mais il faudra éveiller, alimenter la convoitise, le désir (non encore coupable), l'attachement aux choses du monde, à une nourriture meilleure, à des vêtements moins grossiers, aux objets dont on a l'usage, etc. Bref, il s'agit d'abord d'affaiblir « l'esprit » de pauvreté, la pauvreté de cœur, l'amour de la pauvreté, de façon à créer, après tout, une vie pas trop désagréable, assez confortable même — et alors c'est l'attachement à la créature, l'obstacle à l'amour de Dieu.

Puis, toujours sous l'apparence du bien, il faudra éveiller et alimenter l'amour de l'honneur mondain. On peut, en effet, se rechercher soi-même en toutes choses, jusque dans la prière, dans les consolations, dans l'apostolat et les œuvres extérieures. Quand on en vient à flatter le « moi », à donner à ce « cher moi » la première place, peu à peu il chasse l'amour de Dieu; et tout est dirigé au but que se

propose l'ennemi — la divinisation de soi-même, l'amour de l'honneur mondain, l'orgueil!

Comme notre ennemi s'entend à tromper les âmes, en s'alliant avec la nature inférieure de l'homme! Par là, il réussit du moins à les empêcher d'atteindre une haute sainteté sans s'écarter encore d'un juste milieu. Mais il a déjà beaucoup gagné : ces âmes ne lui feront pas grand mal : ce sont des demi-valeurs sur lesquelles on ne peut guère compter dans l'armée du Royaume de Jésus-Christ. Elles ne cherchent qu'elles-mêmes; elles font bien peu de cas d'une continuelle mortification; elles gardent pour elles une part plus ou moins grande de leur cœur, elles ne sacrifient pas tout pour le Christ, elles se guident d'après un singulier compromis entre les sentiments naturels et les sentiments surnaturels. Elles n'ont pas compris le sens final du Fondement et de la prière préparatoire aux Exercices. Elles ne servent pas Dieu et elles ne l'aiment pas « *tantum, quantum* » — autant que possible — elles se contentent de l'à peu près, du « si peu que rien ». En vérité, de telles âmes sont loin d'offrir l'idéal de la vraie sainteté et du pur amour de Dieu dans le sens de l'affectueuse prière par laquelle nous devons commencer toutes les méditations. — Donc, soyons sur nos gardes. L'ennemi cherche toujours à falsifier le vin généreux de l'amour. N'ajoutons pas créance à toutes les pensées qui nous viennent ainsi, à tout ce que disent ou vantent ceux qui vivent dans la tiédeur, surtout lorsque ces pensées ou ces paroles vont à nous décourager sous l'apparence du bien, à nous entraver dans notre marche vers le progrès véritable, à nous détourner de servir Dieu avec énergie et avec joie!

b) *Action de la grâce dans les âmes.*

L'action de la grâce est complètement opposée à celle de la nature. Ici, rien d'obscur, d'embrouillé; tout est sain. Là où souffle l'esprit de Dieu, là où ses saints anges sont à l'œuvre, c'est la paix, le repos, la joie dans le cœur.

Il est vrai : la grâce de Dieu cherche à ébranler et à effrayer les pécheurs endurcis et, aussi, les âmes tièdes qui jouent avec le péché : elle le fait pour leur faire quitter la voie qui conduit à l'enfer : et ces remords de la conscience sont légitimes et Dieu les demande.

Ici, cependant, il est question non point de ces pécheurs, mais des âmes vraiment zélées dans le service de Dieu.

Comment la grâce de Dieu agit-elle en ces âmes ? comment ses anges leur parlent-ils ?

Ecoutons le Livre des Exercices : « En ceux qui avancent avec zèle à se purifier de leurs péchés et qui, dans le service de Dieu notre Seigneur, s'élèvent du bien au mieux... le propre du bon esprit est de donner du courage et des forces, des consolations, des larmes, des inspirations et le repos (de l'esprit) en rendant toutes choses faciles et en écartant les empêchements, afin que l'âme avance plus loin en opérant le bien » (*R D*, I, 1). — Ailleurs, il est dit : « Le propre de Dieu et de ses anges, dans leurs motions, est de donner la véritable joie et allégresse spirituelle, en écartant toute tristesse et tout trouble qu'introduit l'ennemi, dont le propre est de combattre cette joie et consolation spirituelle, en apportant des raisons apparentes, des subtilités et de continues tromperies » (*R D*, II, 1).

Dans la vie spirituelle et pour quiconque veut sérieusement progresser, il est d'une extrême importance de se rappeler toujours ces leçons et de bien distinguer la consolation véritable de la fausse consolation.

Les bons anges montrent toujours, dans le calme et la paix, le but à atteindre ; ils sont les messagers de la « bonne nouvelle », de l'Evangile.

Cet Evangile, cette « sainte doctrine », telle que Jésus l'a si lumineusement et de façon si belle, exposée dans le Sermon sur la montagne et dans d'autres circonstances, les messagers du Seigneur doivent la publier partout. — « Considérer comment le Seigneur du monde les envoie à travers le monde entier, en répandant (la semence de) sa doctrine sacrée à travers tous les états (de vie) et toutes

les conditions de personnes... leur recommandant de vouloir (s'appliquer à) aider tous (les hommes), en les amenant tout d'abord à la suprême pauvreté spirituelle... deuxièmement, au désir des opprobres et des mépris, parce que de ces deux choses (pauvreté et mépris) naît l'humilité... et, par ces trois degrés, ils (les envoyés du Christ) devront conduire (les hommes) à toutes les autres vertus ». — Le Sauveur n'a pas agi autrement. Il recommande la pauvreté et l'humilité par l'amour pour son Règne : « Bienheureux les pauvres en esprit, le Royaume des cieux leur appartient ».

Observons bien de quelle manière procèdent les bons anges et les envoyés du Christ. Ne croyons donc pas à toute bonne pensée, à toute parole de critique, sous prétexte d'amendement ou de progrès en lumière. Tout ce qui va à voiler ou à amoindrir ce qu'il y a de beau, de raisonnable, de sublime dans le but à atteindre; tout ce qui alourdit ou retarde l'élan de l'âme, trouble la joie que nous goûtons dans notre idéal religieux, comprime nos aspirations à une vie de pauvreté et d'humilité, dans l'amour de Dieu, selon l'esprit de Jésus-Christ — tout cela ne vient pas de la grâce. Les saints anges nous invitent toujours au courage; ils nous montrent combien il est beau de suivre le Christ et de l'imiter dans sa pauvreté, dans son humilité, dans son amour et son obéissance, dans l'entier dépouillement de lui-même. Sans doute, ils ne manquent point de nous enseigner la doctrine de la Croix. Sans doute, ils exigent de nous des sacrifices; ils nous prêchent sans cesse la nécessité d'écarter tout ce qui est un obstacle à l'amour de Dieu, d'affranchir notre cœur de tout attachement aux créatures; ces enseignements, ils nous les donnent loyalement à la lumière dont les éclaire la magnificence du but à atteindre; ils nous redisent les Béatitudes du Seigneur qui nous enseigne la pauvreté et l'humilité par amour pour son Règne, et comme saint Paul ils appellent les âmes généreuses à mépriser avec joie, toutes choses pour gagner Jésus-Christ. Et ils ne se bornent point à nous inspirer l'ardent désir d'imiter ainsi parfaitement le Sauveur, l'amour sincère de la doctrine

de la Croix : ils nous donnent force, courage et joie en nous conduisant aux « sources du salut ». En un mot, ils nous portent à l'amour de Dieu et du prochain; et l'amour véritable rend toutes choses faciles (Cf. *Imitation de J. C.*, 3, 5).

4. HISTORIQUE DU COMBAT (4^e Tableau).

Considérer, d'un coup d'œil d'ensemble, le développement historique de ce combat gigantesque.

1) *La mobilisation dans le Paradis terrestre*, la lumière s'opposant aux ténèbres, la vérité au mensonge, la pureté à la malice. « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme; elle te brisera la tête et tu chercheras à la mordre au talon » (*Gen.*, 3, 15). A la malice des puissances infernales qui, semblables au serpent, veulent porter aux âmes une blessure mortelle, répond la triomphante parole : « Elle t'écrasera la tête ». Ce « *conteret caput* », cet « *insidiaberis* », cet écrasement de la tête du serpent trompeur, ces perfides embûches des puissances des ténèbres — telle est la significative formule résumant l'histoire du monde.

2) *Impossibilité de la victoire sans le secours divin*. « Mais il n'y avait personne ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, qui pût ouvrir le livre ni même le regarder. Je pleurais beaucoup de ce qu'il ne s'était trouvé personne qui fût digne d'ouvrir le livre ni de le regarder. Alors un des vieillards me dit : « Ne pleurez point! Voici le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, qui a obtenu par sa victoire le pouvoir d'ouvrir le livre et de lever les sept sceaux » (*Apoc.*, 5, 3-5). — Songez combien de siècles ont aspiré à cette délivrance!

3) *Le combat décisif sur le Golgotha*. Là, c'est la victoire remportée sur le péché; sur la triple concupiscence, sur la mort. Quelle pauvreté! quelle humiliation! quelle humilité! quel amour!

4) *La marche triomphale du Christ* à travers le monde, au cours de tous les siècles. Jésus, Roi des cœurs! Considérer le progrès de son Règne! considérer surtout combien

glorieusement triomphe l'amour de Dieu que, par la Croix, le Sauveur a suscité et suscite encore dans les âmes, et, avant tout, chez tous les Saints.

5) *La fin de ce combat*, le dernier acte de ce drame :

Le Jugement dernier, le grand jour du triomphe pour le Christ. Mais c'est également le jour du triomphe pour les pauvres, pour les humbles, les pacifiques, les miséricordieux; c'est le jour de la justification pour le Christ et pour ses fidèles; c'est le jour du couronnement de ceux qui ont aimé un Dieu pauvre et humilié, qui ont aimé, pour Dieu, la pauvreté et l'humiliation. Quelle joie pour les vrais apôtres du Christ! qu'ils seront heureux d'avoir suivi et d'avoir montré aux autres la voie droite, la voie du Sauveur pauvre, humilié, crucifié! Alors le ciel s'ouvrira et le Roi de gloire introduira ses fidèles dans le Royaume de son Père, pour l'éternité.

Alors, la terre s'entr'ouvre; elle engloutit Lucifer et ses partisans, elle les ensevelit dans l'enfer. « Nous nous sommes donc trompés! », s'écrieront-ils. « Nous avons erré! ». Donc, les biens dont le démon semblait vouloir nous combler, c'étaient des « filets et des chaînes », et, dans ces filets et ces chaînes, il nous a pris! — Trop tard!

Conclure : Quelle a été, jusqu'ici, mon attitude à l'égard des tromperies de Satan? à l'égard de la doctrine de Jésus-Christ? — Que doit être cette attitude, à l'avenir?

Deuxième Méditation pour l'Election.

Méditation de trois binaires (classes) d'hommes

Voir le Commentaire dans M I, et dans le 4^e volume de la *Bibliothèque des Exercices*, 130-133.

Ce même quatrième jour (on fera) la méditation de trois binaires (classes) d'hommes, afin de choisir le meilleur (*ut amplectamur optimum*).

Oraison préparatoire accoutumée.

1^{er} *Prélude* : l'objet historique. Ici, trois binaires d'hommes dont chacun a acquis mille ducats, mais non purement, et

comme il le devait, par amour pour Dieu : et tous veulent se sauver et trouver dans la paix Dieu notre Seigneur, en secouant le poids et l'obstacle que, dans l'attachement pour le bien acquis, ils rencontrent pour (atteindre) ce but.

2^e *Prélude* : composition de lieu. Ici, me voir moi-même, comme je me tiens en présence de Dieu notre Seigneur et de tous les Saints, afin que je désire et connaisse ce qui est plus agréable à sa divine Bonté.

3^e *Prélude* : demander ce que je veux. Ce sera, ici, demander la grâce pour choisir ce qui est davantage pour la gloire de sa Majesté divine et le salut de mon âme.

1. LA PREMIÈRE CLASSE

Livre des Exercices :

Le premier binaire voudrait enlever (secouer) l'attachement qu'il a pour le bien acquis, afin de trouver dans la paix Dieu notre Seigneur et pouvoir se sauver; et il n'emploie pas les moyens jusqu'à l'heure de la mort.

Commentaire :

1) *En quoi consiste essentiellement cette première Classe.*

Les hommes de la première Classe voudraient se dégager de l'attachement au bien qui les éloigne du Royaume de Dieu, s'il ne leur en coûtait rien : mais dès qu'il en coûte quelque chose, ils ne veulent pas. Ils n'ont aucune volonté, sinon la volonté de n'employer aucun moyen. Tout est donc un simple désir, un vain désir.

2) *Quels motifs avons-nous de renoncer à cette Classe.*

Dans cette conduite il y a inintelligence et folie. C'est vouloir atteindre le but sans recourir aux moyens. C'est attendre de vrais miracles. C'est vouloir voyager sans marcher ni recourir à un moyen de locomotion; ils veulent le ciel, sans observer les commandements; ils veulent être riches sans rien entreprendre et sans se remuer. Ici, ils veulent la perfection sans être prêts à employer les moyens nécessaires.

2. LA DEUXIÈME CLASSE

Livre des Exercices :

Le second (Binaire) veut enlever (secouer) l'attachement, mais il veut l'enlever de telle sorte que (cependant) il reste avec le bien acquis, de façon à ce que Dieu vienne là où il (le Binaire) veut lui-même, et il ne se décide pas à quitter le bien pour aller à Dieu, alors même que cet état serait meilleur pour lui.

*Commentaire.*1) *En quoi consiste cette Classe.*

Les hommes de cette Classe veulent se dégager de l'attachement et, même, dans ce but, ils emploient quelques moyens; mais ils n'emploient pas tous les moyens, les moyens les meilleurs, les moyens décisifs. Ici, le moyen décisif serait la renonciation au bien en question. Cela, ils ne le veulent pas; ils veulent conserver l'argent et rompre l'attachement par nous ne savons quel moyen. Ils ne veulent pas aller à Dieu, ils veulent que Dieu vienne à eux. Tel un malade qui, pour guérir, ne veut que des palliatifs; tel un marchand qui reste assis dans sa boutique et ne fait rien — les affaires se feront toutes seules et les clients viendront d'eux-mêmes.

Dans la vie spirituelle, appartiennent à cette deuxième Classe, premièrement tous ceux qui veulent bien, pour arriver à la perfection, employer quelques moyens faciles, des demi-moyens; deuxièmement, ceux qui recourent aux vrais moyens, mais de façon intermittente, de temps à autre. Par conséquent rangeons dans cette Classe celui qui, pour arriver à l'union avec Dieu, se contente de la prière sans recourir à la victoire sur soi-même; — celui qui, désirant devenir véritablement humble, se refuse à chercher l'humiliation; — celui qui, voulant éviter le péché véniel, n'en écarte pas l'occasion prochaine; — celui qui veut se débarrasser de l'attachement à une chose ou à une personne, sans abandonner cette chose ou cette personne; — bref, tous ceux qui

veulent recourir à des moyens théoriques, spéculatifs, et non à des moyens pratiques — par exemple, demander chaque jour dans la prière telle vertu à acquérir, méditer sur cette vertu, chercher et prendre pour modèle quelque Saint ayant pratiqué cette vertu, etc., etc.

2) *Motifs pour ne point rester dans cette Classe.*

a) *Sans le zèle, point de récompense.*

C'est une illusion de penser arriver à la perfection sans briser pratiquement et entièrement toute attache à la créature en tant que créature. Nous ne devons refuser aucun sacrifice à Dieu, du moment que ce sacrifice nous rapproche de notre fin sublime : sans quoi, nous ne ferons jamais rien de grand; nous perdons notre temps et notre peine et, après bien des années, nous en serons encore au début.

b) *Dès maintenant, puisqu'il le faut.*

Dans cette deuxième Classe, on se montre inconséquent en pratique. Par la Méditation sur le Fondement nous avons pris, théoriquement, la résolution d'employer les moyens les meilleurs. Il nous faut, maintenant, tenir notre parole, puisque la chose devient pratique. *Quantum potes, tantum aude!* Engageons toutes nos forces. L'amour pour Dieu ne dit jamais : C'est assez! (Cf. M II, 59 c).

c) *Vouloir se signaler.*

Tous les motifs qui, au cours des Exercices, ont stimulé notre zèle pour la perfection, nous interdisent de nous en tenir à la deuxième Classe. Ce serait une indignité. La demi-volonté ne mène à rien. Nous agissons bien différemment quand nous voulons sérieusement une chose! En nous, le mal ne recourt pas à des moyens théoriques, mais à des moyens très pratiques; voilà pourquoi il triomphe du bien.

3. LA TROISIÈME CLASSE

Livre des Exercices :

Le troisième (Binaire) veut enlever (secouer) l'attachement; mais il veut l'enlever de telle sorte que même il ne soit pas tenu par l'inclination à conserver ou à ne pas conserver le bien acquis; mais il veut uniquement vouloir ce bien ou ne point le vouloir selon que Dieu notre Seigneur lui donnera de vouloir et (selon) qu'il lui paraîtra mieux (à cette personne) pour le service et la louange de sa Majesté divine; et, entre temps, il veut conclure (penser) qu'il laisse toutes choses de cœur, dirigeant ses forces à ne point vouloir ce bien, ni aucun autre, à moins d'y être poussé seulement par le service de Dieu notre Seigneur, en sorte que le désir de pouvoir mieux servir Dieu notre Seigneur le pousse seul à prendre le bien ou à le laisser.

*Commentaire :*1) *En quoi consiste cette Classe.*

A l'égard de la perfection dont il s'agit ici, l'essentiel, dans cette troisième Classe, consiste en ceci qu'on veut à tout prix, et par tous les moyens que Dieu veut, se libérer de l'attachement. C'est une vraie volonté, une bonne volonté, la volonté la meilleure. On se demande seulement ce qui mène au but, ce que Dieu veut! et, alors, on le veut comme lui. Quiconque veut réellement être quelqu'un et faire quelque chose pour le Royaume de Jésus-Christ, doit appartenir à cette Classe.

2) *Motifs.*

Tout ce qui, dans la Méditation sur l'usage des créatures, nous déterminait à recourir aux moyens les meilleurs, peut être ici invoqué comme motif. Revenons sur cette Méditation, car, évidemment, celle des trois Classes en est l'application pratique.

Premier motif : c'est ainsi que nous agissons dans la vie naturelle, dans la vie pratique. Nous donnons la préfé-

rence aux moyens qui nous conduisent sûrement et parfaitement au but. L'application de ce principe est ici, dans la vie spirituelle, d'une importance plus grande encore, elle est plus riche en conséquences.

Deuxième motif : le but, la perfection, les heureux résultats pour les âmes et pour le Royaume de Jésus-Christ : c'est la sublimité de ce but, la valeur des résultats. Pour Jésus, pour sa Personne, pour sa cause, rien ne doit nous paraître trop. La mesure de notre amour pour lui est d'être un amour sans mesure, un amour qui se contente de demander : « Seigneur, que voulez-vous? quel est votre bon plaisir? » — me voici.

Troisième motif : le respect de nous-mêmes. Cette généreuse résolution nous honore et elle nous profite : en elle, il y a clarté, vérité, conséquence de l'amour, force, facilité d'obtenir le succès. C'est un acte de volonté pleine et entière : il ne peut manquer d'avoir son effet. C'est un acte de généreux amour, d'un ardent amour pour Jésus-Christ : de cet acte on peut dire avec saint Paul : « En toutes choses, nous demeurons victorieux par Celui qui nous a aimés » (*Rom.*, 8, 37). L'ennemi ne redoute rien tant que cette volonté et cet amour. Il n'est rien qui l'effraye autant qu'une âme prête à se donner entièrement à Dieu; aussi n'est-il rien qu'il tente davantage d'empêcher. Ces âmes sont peu nombreuses : être de ce nombre est donc une gloire plus grande.

Telle est la bonne volonté. Que celui qui a cette volonté s'avance donc à la suite du Sauveur : il fera de bonnes et belles choses. Sans cette bonne volonté, tout le reste n'est rien (*Cf. Deuter.*, 20, 5-9).

Troisième Méditation pour l'Election.

CONSIDÉRATION SUR TROIS DEGRÉS D'HUMILITÉ.

ENCHAÎNEMENT ET SIGNIFICATION DE CETTE CONSIDÉRATION.

La Méditation de deux Etendards a surtout éclairé l'intelligence. Aux illusions de la nature inférieure, aux séductions du monde, aux tentations de l'ennemi, elle a opposé le magnifique, le sublime idéal de la vraie doctrine du Christ, de « l'Evangile sans ergotage » (*evangelium sine glossa* — S. François d'Assise). — La Méditation de Trois classes d'hommes a mis à l'épreuve notre volonté et notre amour pour nous faire constater si, vraiment, loyalement, nous disons : « Je veux ». — Et maintenant, cette Considération sur les trois degrés d'humilité — sur le troisième, particulièrement — doit nous établir — esprit et cœur, intelligence et volonté — dans la sincère et magnanime disposition de la générosité, du don de nous-mêmes, dans la joie du sacrifice. Aussi le Livre des Exercices dit-il qu'avant d'aborder la question du règlement de notre vie — Election — il sera très utile, afin de bien pénétrer notre cœur de l'amour pour la vraie doctrine du Christ notre Seigneur, que l'on considère soigneusement les Modes (Degrés) d'humilité suivants, en y réfléchissant, à des moments divers, au cours de la journée et en faisant les Colloques indiqués plus loin.

(Voir le Commentaire dans M I et dans le 4^e volume de la *Bibliothèque des Exercices*, 134-139.)

L'oraison préparatoire et les préludes, comme dans la Méditation de trois Classes d'hommes.

1. LE PREMIER DEGRÉ D'HUMILITÉ.

Le premier Mode d'humilité, nécessaire pour le salut éternel, est que je m'abaisse et m'humilie, autant que je puis, au point qu'en toutes choses, j'obéisse à la loi de Dieu notre Seigneur, tellement que, même en m'établissant le maître de toutes les choses créées, ou pour (conserver) ma propre vie temporelle, je ne sois pas amené à mettre en délibération la transgression de quelque commandement soit divin soit humain m'obligeant sous (peine de) péché mortel.

Commentaire :

Pour saint Ignace, l'humilité est l'expression naturelle de l'essentiel rapport qui existe entre la créature et le Créateur et qui constitue l'obligation de servir Dieu. Dans l'exercice progressif et plus ou moins pratique de ce devoir, saint Ignace reconnaît trois degrés de perfection. Pour lui, l'essence de l'homme, c'est « servir », c'est « être humble » (*esse ab alio*). Or, il y a différentes formes et manières, diverses façons de concevoir ce service. On peut servir par crainte, par le seul désir de la récompense, par un sentiment de justice, par amour; on peut s'acquitter des devoirs de ce service dans une mesure plus ou moins large, se borner à l'essentiel, se contenter d'en faire le moins possible; on peut aussi ne point calculer, dépasser la mesure stricte, se donner généreusement, etc... Il y a donc divers degrés dans l'humilité ainsi comprise; et, dès lors, ils correspondent à des degrés divers de perfection et d'amour. On peut les ramener à trois.

Considérer d'abord les traits caractéristiques du premier Degré :

1) *Rupture totale avec le péché mortel*, théoriquement et pratiquement. Etre prêt à donner sa vie plutôt que de pécher mortellement. Cette disposition est inspirée par la pensée de Dieu, pensée qui a pénétré le cœur et la volonté, à ce point, du moins, qu'en nulle circonstance, l'homme ne veut se séparer complètement de Dieu.

2) *Le péché véniel* n'est pas encore vaincu, ni théoriquement, ni pratiquement.

3) *Attachement déréglé à la créature*, bien que non grièvement coupable. Il n'est plus question du détachement absolu, de la suppression complète des obstacles intérieurs par l'indifférence acquise, comme le demande le Fondement. De là, en dehors des fautes vénielles proprement dites, quantité d'imperfections.

2. LE DEUXIÈME DEGRÉ D'HUMILITÉ

Livre des Exercices :

La seconde (sorte) d'humilité est plus parfaite que la première (elle existe) si je me trouve établi en un point tel que je ne veuille pas et que je ne sois pas enclin (à) avoir les richesses plutôt que la pauvreté, à désirer l'honneur plutôt que l'ignominie, à souhaiter une vie longue plutôt qu'une vie courte, quand le service de Dieu notre Seigneur sera égal et (que sera égal) le salut de mon âme; et que, de même, pour toutes les choses créées ni parce qu'on m'arracherait la vie, je ne mette en délibération de commettre quelque péché véniel.

Commentaire :

La disposition indiquée ici et l'expression pratique de notre essentielle dépendance et obligation de servir Dieu, correspondant à cette disposition, représentent un degré supérieur de perfection. La pensée de Dieu a pénétré jusqu'au plus intime de l'âme qui comprend, alors, avec une pleine conscience, animée d'une foi vive, la grandeur et la beauté de son devoir ici-bas, la fin glorieuse qui lui est assignée, dans le sens et dans l'esprit du Fondement. Pour cette âme, le « moi » a perdu ce qu'il semblait avoir d'attrayant, les choses temporelles n'ont plus rien qui puisse attirer son attention : aux faux attraites du « moi », aux flatteuses séductions des créatures a succédé une lumière qui éclaire toutes choses, lumière réconfortante, vivifiante; cette âme voit tout à la lumière de l'Etre divin; et tous les rayons ou reflets de cette lumière en nous et autour de nous n'ont quelque prix pour cette âme qu'en tant qu'ils émanent du divin Soleil et servent à élever vers Dieu le cœur et l'esprit. Dieu seul est devenu la règle, la direction de sa vie. Peut-être lui a-t-il fallu combattre longtemps pour en arriver là. Dans les Exercices comme dans la vie, il y a loin de la résolution de se mettre dans l'indifférence à l'égard de toutes les créatures (Fondement), et l'acquisition pratique du but auquel tendait cette résolution, c'est-à-dire une disposition

telle que, seul, l'amour de Dieu et non un attachement quelconque aux choses créées, soit le motif de notre conduite (deuxième Degré d'humilité).

Et voici les traits caractéristiques de cette disposition :

1) *Indifférence parfaite* à l'égard de toutes les créatures : le bon plaisir de Dieu.

2) *Pureté d'intention en toutes choses*. La pensée de Dieu, la foi, l'espérance, la charité sont l'unique règle de toutes les actions.

3) *Eloignement de tout péché véniel* au point que, même pour toutes les choses créées, même pour sauver sa vie, on « ne met pas en délibération de commettre un seul péché véniel ». La pensée de Dieu, de sa grandeur, de sa bonté domine tout : l'âme est toute à l'amour, au respect de Dieu.

Evidemment, c'est là une disposition d'âme fort précieuse; c'est la disposition de la troisième Classe étudiée dans la Méditation précédente : c'est Dieu devenu l'unique motif, le grand mobile de la vie.

Peut-on s'élever encore?

3. LE TROISIÈME DEGRÉ D'HUMILITÉ

Livre des Exercices :

La troisième humilité est très parfaite, à savoir quand, renfermant la première et la seconde, là où seront égales la louange et la gloire de la Majesté divine, afin d'imiter (davantage) le Christ notre Seigneur et afin que je lui devienne effectivement plus semblable, je veux et je choisis la pauvreté avec le Christ pauvre plutôt que les richesses, les opprobres avec le Christ plein d'opprobres plutôt que les honneurs, et désire être regardé comme vain, (simple, inutile) et sot pour le Christ qui, le premier, a été regardé comme tel, plutôt que d'être (estimé), sage et prudent dans ce monde.

Commentaire :

Par cette Considération, nous voyons que saint Ignace fait un pas de plus dans le sens et l'esprit du Fondement et en ce qui concerne le choix des moyens les meilleurs.

A la pensée de Dieu se joint la pensée du Christ, ou plutôt Dieu se montre à l'âme comme Homme en Jésus-Christ, notre Sauveur. Tandis que, dans le Fondement, Dieu est considéré comme le Créateur et le Père de tous les êtres grâce à sa Bonté créatrice (voir M II, 1), comme le Soleil d'où émanent et où retournent tous les rayons, ici l'âme nous apparaît plongée dans l'admiration à la pensée de l'insondable mystère de l'Incarnation. Le Verbe qui, au commencement, était en Dieu, s'est fait homme — il est venu à nous dans la pauvreté et dans l'humilité — par amour pour nous — afin de vous racheter. L'âme pleine d'amour pour son Dieu s'étonne de cette merveille; elle ne peut la comprendre : surtout elle ne peut sonder un tel excès d'abaissement, d'anéantissement chez le Dieu éternel — c'en est trop pour qu'elle comprenne! Que ce Dieu infiniment riche, source de toute existence et de toute vie, choisisse le vêtement de la pauvreté! que l'éternelle Majesté, le souverain Maître et Seigneur de toute créature, se livre au mépris et aux outrages! L'âme est saisie d'admiration, d'un ardent amour pour ce Dieu si grand qui, par amour pour elle, s'est fait si petit! Et alors, des profondeurs de l'âme, s'élève un cri d'étonnement, et l'âme se demande : « Et moi, que puis-je faire, que dois-je faire pour Jésus? Est-il un sacrifice assez grand qui puisse reconnaître tant d'amour? Puisque Dieu, se faisant homme, s'est anéanti de la sorte par amour pour nous : s'il a vécu si pauvre, si humble, si obéissant, n'y a-t-il pas, pour moi, un très grand honneur à lui ressembler le plus possible? Puisque Dieu a voulu l'humilité, la pauvreté, l'obéissance, le mépris, les opprobres, est-ce que la pauvreté, l'humilité, l'obéissance, la patience, la persécution subie pour la justice doivent être regardées comme un affront à éviter, comme un malheur. Non, jamais ». « Et maintenant, tout cela s'éclaire d'une autre lumière. Et les âmes saintes, brûlant d'amour pour Jésus, ont compris la folie de la Croix. Elles veulent être pauvres comme Jésus et parce que Jésus a été pauvre; elles veulent être humbles et obéissantes en toutes choses, parce que Jésus s'est anéanti,

parce qu'il s'est fait obéissant jusqu'à la mort sur la Croix; elles auraient honte d'être ici-bas mieux traitées que Jésus ne l'a été, Jésus qui a, par amour pour nous, choisi la pauvreté, l'ignominie, la Croix; elles voudraient, autant qu'il dépend d'elles et à condition que Dieu ne demande pas clairement le contraire, revêtir ses vêtements et ses insignes afin de lui être semblables en tout.

Le troisième Degré d'humilité consiste donc à choisir la Croix par un pur amour pour Jésus. On ne calcule plus; on ne se demande pas : « A quoi suis-je tenu? » On sonde la profondeur de l'amour d'un Dieu, on l'aime, ce Dieu, autant que l'on peut! Pauvreté! humilité! mon Dieu, mon amour! « Pour vous, Jésus! », voilà le cri de cette âme « pour vous, jamais assez! »

4. CONSIDÉRER QUELQUES MOTIFS DE CHOISIR LE TROISIÈME DEGRÉ.

1) *La très sainte Personne de Jésus.*

Jésus s'est présenté à nous dans ce Degré : Sans doute, par chacune de ses œuvres de pénitence, il offrait pour nous à Dieu une satisfaction d'une valeur infinie en sorte que, sous ce rapport, l'honneur et la justice de Dieu recevaient une satisfaction entière : cependant, comme l'Apôtre le remarque, il s'est, dans son humilité et dans son amour pour nous, anéanti en prenant la forme d'un esclave, il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort sur la Croix (*Phil.*, 2, 7, 8). Il a choisi la pauvreté, la souffrance et l'humiliation afin de nous racheter parce que, précisément, nous étions dans la pauvreté, dans la souffrance et dans l'humiliation. Il choisit donc notre lot par humilité et par amour : ne choisirons-nous pas son lot, à lui, par amour et par humilité?

2) *Noblesse de cette disposition.*

L'élévation, la beauté de ce Degré consistent dans l'humilité et dans le mépris de nous-mêmes qui nous font nous

soumettre au Seigneur, nous et tout ce que nous sommes, non point parce que nous le devons, mais parce que nous aurions honte d'être mieux traités que lui. Cette beauté consiste en outre dans l'amour que nous témoignons ainsi au Sauveur et dans le prix que nous attachons à son exemple, parce que, dans ce choix, le motif formel c'est lui-même, c'est son exemple, et non plus simplement l'honneur de Dieu et notre salut — conditions toujours supposées, quel que soit le choix. Il y a donc, ici, une délicatesse, une tendresse spéciales dans notre amour pour la Personne du Sauveur : Je choisis, parce qu'il a choisi.

3) *L'amitié de Jésus, l'union avec lui.*

De même que rien ne nous unit à Dieu autant que le motif de l'amour, ainsi rien ne nous transplante dans le Christ autant que cette disposition du troisième Degré, en raison même du motif qui inspire notre choix. Ce motif, c'est lui, expressément, c'est sa Personne, son esprit. Ce troisième Degré d'humilité, on pourrait l'appeler la vertu théandrique. Et, alors, il en résulte que le Sauveur nous donne son Cœur et son amour et qu'ainsi nous devenons un avec lui — un esprit, un cœur, une âme. « Ce n'est plus moi qui vis; mais le Christ vit en moi » (*Galat.*, 2, 20).

4) *L'exemple de tous les Saints.*

Demandez à tous les Saints, à chacun d'eux, à ceux-là en particulier qui vous touchent de plus près, pourquoi ils ont aimé la croix. Tous, ils vous répondront en vous montrant Jésus crucifié.

Interrogez saint Paul. Où donc a-t-il puisé le courage dans ses sacrifices? « L'amour du Christ nous presse. »

Interrogez saint François d'Assise? Où donc a-t-il appris à choisir la Pauvreté pour Epouse, à embrasser la croix? A Bethléem et sur le Golgotha.

Interrogez saint Vincent de Paul. Où donc a-t-il puisé

son héroïque charité dans les œuvres de miséricorde? Dans le Cœur de Jésus, doux et humble.

De tous côtés vous entendrez la même réponse : c'est l'amour de Jésus qui les a faits ce qu'ils sont. Ils ont aimé la croix par amour pour le Crucifié, et ils ont aimé le Crucifié dans la croix.

Dans le troisième Degré d'humilité nous avons donc tout : la sainteté la plus haute, la merveilleuse originalité du Christianisme, la divine folie de la Croix qui caractérise les Saints, le véritable amour du Sauveur et son imitation la plus dévouée. — Donc, que ce troisième Degré soit notre devise.

Le Colloque se fera comme dans les deux Méditations précédentes, mais avec plus d'insistance et de ferveur, puisqu'il s'agit d'une chose si importante, si décisive.

Sur les trois Degrés d'humilité.

(Répétition)

L'*oraison préparatoire* et les *Préludes*, comme dans la Méditation précédente; ou bien 1° se représenter le Cœur de Jésus vous disant : « Mon fils, donnez-moi votre cœur »; — 2° demander un grand « amour de la vraie doctrine de Jésus » pour l'amour de Jésus lui-même. — Cœur pour cœur, amour pour amour.

Cette Considération est d'une extrême importance pour tous ceux qui tendent à la perfection; et cette importance ne se borne pas au temps des Exercices; elle s'étend à la vie entière. Les dispositions de générosité et d'amour pour le Christ, décrites dans le troisième Degré, impriment à la vie entière un précieux caractère de dévouement empressé, de sincère détachement de soi-même. Cet amour libéral, prêt à tous les sacrifices pour le Fils de Dieu crucifié, confère une noblesse particulière dans le Royaume de Jésus-Christ.

En raison même de cette importance, nous ferons ici une

Répétition et en nous arrêtant plus particulièrement au troisième Degré.

1. — UN NOUVEAU POINT DE VUE DU PUR AMOUR

1) *Le point de vue du monde.*

Considérer ceci : Les principes du Royaume du Christ sont directement opposés aux principes du monde, au dehors de nous et autour de nous et en nous, c'est-à-dire à notre nature qui gémit sous la triple loi de la concupiscence; et, surtout s'ils sont pris dans leur ensemble, ces principes du Royaume du Christ sont difficiles à traduire par la pratique. Il faut, pour cela, pendant longtemps, résister bien souvent aux tendances de notre nature inférieure; ces principes nous parlent très pratiquement de mortification, de détachement, de renoncement; bref, ils nous appellent à crucifier le vieil homme, suivant la parole de l'Apôtre : « Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés ». (*Galat.*, 5, 24). — Cette parole est dure : comment l'entendre et ne pas dire avec Pierre : « A Dieu ne plaise! »

2) *Le nouveau point de vue.*

Alors saint Ignace vient à nous avec le troisième Degré d'humilité et il nous amène à considérer les choses d'un point de vue tout autre; et, alors, ces principes de l'Evangile, leur application pratique à notre vie, nous apparaissent sous un jour très différent, dans une lumière aimable, attrayante. Et, grâce à Dieu, cette manière de voir les choses n'est point affaire d'imagination; ce n'est point une hypothèse à laquelle ne répond aucune réalité : c'est la vérité pure, c'est la pleine réalité.

Le point de vue d'où saint Ignace nous montre les choses est celui de l'amour et de l'ambition — amour saint et sanctifiant, ambition sainte et noble.

« Amour », « ambition », que ces mots résonnent douce-

ment! comme ils savent trouver le chemin de notre cœur! Qu'y a-t-il de pénible pour l'amour? de quoi l'ambition n'est-elle pas capable?

Amour, saint amour; ambition, noble et permise — tel est le point de vue sous lequel, dans le troisième Degré d'humilité, on nous montre l'acceptation et la pratique parfaite des principes du Royaume du Christ, leur traduction totale dans notre vie entière. Et cette manière de voir ne s'applique pas seulement là où il s'agit du péché mortel ou du péché véniel; elle s'applique également aux cas où nous sommes entièrement libres de choisir, où Dieu lui-même nous laisse la liberté du choix, où, par la décision prise, nous ne ferions pas la moindre peine à Dieu. Mais, en toutes choses, l'âme, solidement et pratiquement établie en ce troisième Degré, choisit ce qui la rend plus semblable à Jésus dans sa pauvreté et son humilité; elle veut et elle choisit, « afin d'imiter davantage le Christ notre Seigneur et afin de lui devenir (par amour et dans l'amour) plus semblable, la pauvreté avec le Christ pauvre plutôt que la richesse, les opprobres avec le Christ plein d'opprobres plutôt que les honneurs ».

L'amour montre les difficultés sous un autre jour. Ce qui donne sa force au troisième Degré, ce qui en fait le fond et la substance, c'est ce désir de devenir pratiquement et autant que possible semblable à Jésus, et cela par pur amour, par ambition devant lui. Est-il une disposition plus précieuse, plus désirable? n'était-ce pas la disposition des Saints? de saint Benoît comme de saint François d'Assise, de sainte Thérèse comme de saint Jean de la Croix, de saint Vincent de Paul comme de saint Ignace? Tous, ils ne voulaient qu'une chose : être ici-bas cloués à la croix, afin de ne plus vivre eux-mêmes, mais de continuer en eux la vie de Jésus pauvre, humilié, crucifié, afin de lui ressembler davantage par amour, par pur amour. « Connaître Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, tel est le fond de ma philosophie », disaient-ils avec saint Bernard, comme le disent, aujourd'hui encore, tous ceux qui aiment ardemment Jésus, qui

ne se cherchent point eux-mêmes, mais les choses qui sont de Jésus-Christ.

2. LE MOTIF INTIME DE CE CHOIX

Demandons nous maintenant ce qui donne à cet ambueux désir de « devenir en toutes choses semblable à Jésus », son prix et son mérite... La réponse est bien simple et bien claire : C'est la Personne même de Jésus Christ, considéré soit en lui-même soit dans ses rapports avec nous.

En vérité pour celui qui, avec son intelligence et son cœur, a compris une bonne fois ce que Jésus est en Lui-même et ce qu'il est pour chacun de nous personnellement, la tendance à lui ressembler, le désir de conformer son cœur à son Cœur, même dans les cas où toute liberté lui serait laissée, ne peut que devenir un impérieux besoin. Le saint amour de Jésus Christ, le profond respect de sa Personne, la noble ambition de se rapprocher de lui le plus possible par une entière ressemblance, s'imposeront à ce cœur. « La charité du Christ nous presse. »

Tel est bien le sens du troisième Degré d'humilité; c'est bien ainsi que saint Ignace l'a compris (1).

Dès lors, il importe de bien connaître la Personne de Jésus Christ et en lui-même et dans ses rapports avec nous. Donc, considérons de nouveau ce qu'il est et disons-nous, du plus intime de notre cœur : Puisque, par amour pour moi, ce Dieu si grand et si bon s'est anéanti à ce point, puisqu'il est venu à nous en revêtant la pauvreté et l'humilité, puis-je avoir d'autre volonté, puis-je avoir d'autre joie que de m'efforcer de lui ressembler toujours davantage?

1) *Jésus-Christ considéré en lui-même*

Jésus-Christ est a) véritablement Dieu; b) mais il est aussi homme véritable; c) il unit en Lui à la nature divine une vé-

(1) Voir la Règle 11^e du Sommaire des Constitutions de la Compagnie de Jésus. Voir aussi la Vie du P. F. W. Eberschweiler S. J. (Fribourg en B. 1926, p. XI). Ce livre devrait se trouver dans la bibliothèque de tous les couvents et de tous les prêtres.

ritable et réelle nature humaine, non point par une fusion des deux natures en une seule, mais en réunissant ces deux natures, sans confusion, dans l'unité de sa Personne divine, de son « Moi » divin, la Personne du Verbe ou du Fils qui, avec le Père et l'Esprit Saint, est un seul Dieu; d) Jésus-Christ n'est pas seulement vrai Dieu et vrai homme : il est le Fils de l'homme comme il se plaît à se nommer — en d'autres termes il est, en tant qu'homme, de notre chair et de notre sang, un rejeton de notre race, notre frère.

Donc, en Jésus-Christ sont réunies les infinies richesses de la nature divine avec toutes les amabilités de notre nature humaine.

En lui, à côté de la redoutable Majesté de la Divinité infinie réclamant l'adoration, il y a tout ce qui peut attirer la confiance puisqu'il est devenu notre égal, à nous pauvres enfants des hommes.

Et ce Dieu infini, cet Homme devenu notre égal c'est l'Amour insondable; en lui, le Fils de Dieu fait homme, il n'est rien qui ne soit amour; sa pauvreté elle-même, son humilité, sa Croix sont-elles autre chose que des rayons de son amour?

« Nous avons vu et nous en rendons témoignage, que le Père a envoyé son Fils pour être le salut du monde. Quiconque donc aura confessé que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu. Et nous avons connu et cru par la foi (*nos credidimus caritati*) l'amour que Dieu a pour nous. Dieu est amour et ainsi quiconque demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui. » (1 Joann., 4, 14-16.)

2) Jésus-Christ par rapport à nous.

Demandez-vous pourquoi cette merveille, la plus merveilleuse des œuvres de Dieu? pourquoi ce mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu? La réponse nous est donnée dans le *Credo* de la messe : « Qui est descendu du ciel pour nous

autres hommes et pour notre salut, qui s'est incarné en prenant un corps dans le sein de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit et s'est fait homme ».

Et l'humanité, que ne doit-elle pas à l'Incarnation? que ne devons-nous pas à Jésus-Christ? De quel abîme de maux il nous a tirés! (voir la première Semaine.) A quel degré d'honneur, de richesses, de bonheur il veut nous élever et ici bas et dans l'autre vie! (voir la Méditation du Règne de Jésus-Christ). « *O mira tuae circa nos tuae pietatis dignatio!... O felix culpa, quae talem ac tantum meruit habere redemptorem!* — O merveilleuse condescendance de votre amour pour nous!... O l'heureuse faute qui a trouvé un tel Rédempteur! »

Facilement, Jésus aurait pu consommer cette rédemption d'une manière glorieuse pour lui. Pourquoi donc tous ces sacrifices? pourquoi la crèche, la croix, l'autel? Par amour. « Il m'a aimé et il s'est donné pour moi » (*Galat*, 2, 20). Oh! ce « pour moi »! « C'est pour moi qu'il est pauvre! » « C'est pour moi qu'il est persécuté! pour moi, dans la souffrance! » Y a-t-il d'autre réponse à faire que celle-ci : « Pour vous, mon Jésus! »

Jésus ne pourra-t-il, à son tour, dire de vous : « Il m'a aimé et s'est donné pour moi »?

3) Jésus par rapport à moi.

Considérez ce que, personnellement, vous devez jusqu'à ce moment de votre vie à votre Sauveur, à son amour : combien de pardons, de grâces, d'amour, — ce que vous lui devez comme homme, comme chrétien, comme prêtre ou religieux peut-être — combien vous lui devez de grâces spéciales!... En vérité, « *In caritate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans* — Je t'ai aimé d'un amour éternel, et c'est pourquoi je t'ai attiré à moi dans ma miséricorde » (*Jerem.*, 35, 3). — Et pourquoi tout cela? Pour faire mon bonheur dans le temps et dans l'éternité, afin de pouvoir m'aimer éternellement.

Si vous y songez, ne devez-vous pas vous écrier avec toute l'ardeur d'un cœur reconnaissant : « Oui, mon Jésus, nous nous aimerons éternellement, et c'est pourquoi j'aime votre pauvreté, votre humilité, votre obéissance, parce que je veux vous ressembler parfaitement et vous aimer et cela me suffit. Cœur pour cœur, amour pour amour. »

Si l'on veut obtenir le troisième Degré d'humilité, il sera très utile de renouveler les Colloques indiqués dans la Méditation de trois Classes d'homme, et de demander que le Seigneur daigne vous choisir et vous appeler à ce troisième et meilleur *Mode* d'humilité, afin de l'imiter davantage et de le mieux servir, à la condition que la louange et la gloire de sa divine Majesté soient égales ou plus grandes.

PRIÈRE DE SAINT IGNACE POUR OBTENIR LA GÉNÉROSITÉ

Verbe éternel, Fils unique de Dieu, je vous en supplie, enseignez-moi le véritable courage; apprenez-moi à vous servir comme vous le méritez, à donner sans compter, à combattre sans m'inquiéter des blessures, à travailler sans chercher du repos, à me sacrifier sans attendre d'autre récompense que la conscience d'avoir rempli votre sainte volonté. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SEMAINE

(*Suite*)

Les Mystères de la Vie de Jésus

3. — La vie publique.

« Demander une intense connaissance du Seigneur, afin que je l'aime toujours davantage et que je l'imite mieux. »

(Troisième Prélude à toutes les Contemplations de la seconde Semaine.)

Le baptême de Jésus.

(*Luc*, 3, 21, 22; *Marc*, 1, 9-11; *Matth.*, 3, 13-17)

Alors, comme tout le peuple recevait le baptême, Jésus vint aussi de Nazareth en Galilée vers Jean sur le Jourdain, afin d'être baptisé par lui. Mais Jean s'en défendait en disant : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ! » Et Jésus lui répondit : « Laissez-moi faire pour cette heure, car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice ». Ainsi Jean ne lui résista plus et Jésus fut, par lui, baptisé dans le Jourdain.

Or Jésus ayant été baptisé sortit aussitôt de l'eau. Et comme il faisait sa prière, le ciel s'ouvrit, et l'Esprit, comme une colombe, descendit et demeura sur lui, et une voix se fit entendre du ciel, disant : « Celui-ci est mon Fils bien aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ».

1. LE SAUVEUR QUITTE SA SAINTE MÈRE

Le Sauveur a vécu trente ans environ à Nazareth, auprès de sa sainte Mère. Sur ces entrefaites, saint Jean-Baptiste était entré en scène et, sur l'ordre de Dieu, il prêchait sur les bords du Jourdain, il baptisait et il annonçait l'approche du Messie. Quelques mois d'apostolat suffirent pour provoquer dans tout le pays un mouvement qui prit de telles proportions, que le Sauveur jugea le moment venu de commencer sa Vie publique en tant que Messie. Il se règle toujours d'après la volonté et les desseins de son Père.

Il s'agissait donc de quitter Nazareth et Marie. Considérons comment Jésus prend congé de sa Mère. Contemplons d'abord leur Personne; voyons les dispositions de leur cœur; rendons-nous compte du sacrifice que le Père céleste leur demande et avec quelle perfection ils font ce sacrifice. Jésus offrait en sacrifice :

1) *Sa vie accoutumée dans la paix de Nazareth.*

Nazareth était une ville petite, mais tranquille et agréable. La vie du Sauveur était une vie ordinaire, mais paisible, réglée et il y était accoutumé; quitter ses occupations habituelles, pour des relations nouvelles, est toujours chose pénible à la nature.

Peut-être, au cours de votre vie, avez-vous dû vous-même offrir à la volonté divine des sacrifices semblables (déplacements, modifications apportées à vos occupations, etc...); ou bien ces occasions de renoncement se présenteront. Prenez donc exemple sur le Sauveur.

Et quel genre de vie Jésus allait-il commencer? Désormais il sera comme un étranger, errant, sans demeure fixe, dans le trouble, sans consolation. Il n'aura pas où reposer sa tête. Sans résidence il mènera la vie d'un voyageur obligé de s'en remettre à la bienveillance d'étrangers. Il avait, comme tous les hommes, un cœur sensible : il a donc senti profondément ces sacrifices; mais il les a faits volon-

tiers en pensant à son Père qui l'appelait (« Il faut que je sois aux choses qui concernent le service de mon Père »; *Luc*, 2, 49); il pensait aussi à nous, afin d'être notre consolation dans des circonstances du même genre.

2) *La présence et la société de sa sainte Mère.*

a) Cette Mère lui était extrêmement chère : il l'aimait tendrement, et dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel. Seule, Marie le comprenait parfaitement, seule, elle était pour ainsi dire à son niveau. — De la part de Jésus, le moindre mot, le moindre exemple, chaque regard, chaque action, tout produisait en elle des fruits au centuple. Certainement il était dans les desseins de Dieu de faire servir ces longues années de la Vie cachée de Jésus à la formation et au progrès de Marie dans la vertu et la sainteté. — Enfin, cette Mère allait rester seule, délaissée dans ce monde et, assurément, se séparer d'un Fils si cher fut un sacrifice que la soumission à la volonté de Dieu pouvait seule faire accepter et adoucir.

Et, désormais, quelle sera la compagnie du Sauveur? Les Apôtres, qui sans doute sont bons, mais ne sont pas à son niveau; le peuple avec son égoïsme et son inconstance; des malades et des infirmes; des hommes indifférents, jaloux, hostiles comme les Docteurs de la Loi et les Pharisiens.

Les sacrifices du cœur — et telle est la séparation d'avec ceux que nous aimons — ne nous sont point épargnés et ils sont souvent plus difficiles que d'autres à supporter. — Ici, encore, n'avez-vous rien à apprendre de Jésus et de Marie?

b) Considérez donc de quelle manière ils acceptent tous deux la séparation, — volontairement, volontiers, généreusement, par amour pour la gloire du Père céleste et par amour pour nous; Jésus va, maintenant, nous appartenir entièrement. — Quant aux adieux, ils furent pleins de tendresse; c'était une douleur profonde, mais calme, résignée, tempérée par l'humilité, par le renoncement à soi-même.

c) Considérez la bénédiction attachée à ce sacrifice. Par

là, Marie fut associée à la glorieuse mission apostolique du Sauveur, à tous les fruits que cet apostolat a produits. Elle devenait aussi un modèle pour tous ceux qui consacrent d'une façon spéciale leurs enfants au service de Dieu. Voilà pourquoi elle prend cette séparation dans toute sa rigueur. Nous lisons que d'autres saintes femmes accompagnaient le Sauveur et le servaient; mais pour Marie, on ne dit rien de semblable. Dans l'Evangile elle apparaît une seule fois auprès du Sauveur au cours de la Vie publique.

3) Pourquoi Jésus fait-il ces sacrifices?

Il pensait à nous : il voulait nous enseigner le détachement du cœur qui est si nécessaire pour acquérir véritablement la vertu.

a) Cette complète liberté d'âme est nécessaire, tout d'abord, pour notre propre perfection. L'attachement aux biens matériels, à la chair et au sang, est le premier et le plus important obstacle à la perfection dans l'amour et le service de Dieu : Le dépouillement complet supprime cet obstacle.

b) Le détachement est particulièrement nécessaire à ceux que leur vocation appelle à travailler au salut du prochain.

Par ce détachement, l'apôtre assure la liberté et la force de son action. Sa vocation réclame toutes ses forces et tout son temps, son corps et son âme, son intelligence et sa volonté. L'exemple d'un généreux détachement par amour pour le Royaume du Christ agit efficacement sur le prochain et le stimule du moins à écarter les empêchements essentiels. Enfin, par la puissance du sacrifice l'apôtre obtient des grâces pour lui-même et pour son ministre...

2. LE SAUVEUR EN ROUTE VERS LE JOURDAIN

Considérer comment, après ses adieux, le Sauveur quitte sa Mère et Nazareth.

Premièrement, la grandeur de l'œuvre et l'importance de

l'entreprise du Sauveur. Il partait pour conquérir le monde, combattre le prince du monde et fonder son propre Royaume. Jamais grand ou prince de la terre n'a tenté semblable entreprise.

Deuxièmement, à cette œuvre si grande le Sauveur allait sans ressources, sans puissance matérielle; du point de vue de l'ordre naturel il n'était que pauvreté et faiblesse. Pas la moindre escorte; rien qui attire les regards : il est seul, pauvre, inconnu. Il n'avait d'autre puissance que celle de sa pauvreté, de ses souffrances et de sa mort. Jamais prince n'est parti, en de pareilles conditions, à la conquête du monde. Mais le Sauveur a conquis le monde par la vertu de sa Divinité, et au moyen de la pauvreté, de la faiblesse, de la souffrance.

3. LE SAUVEUR SE FAIT BAPTISER PAR JEAN

Le Sauveur se rendit sur les bords du Jourdain où Jean baptisait et prêchait. C'est là que, sous l'action du Précurseur, le peuple se formait à la vie spirituelle et se préparait à l'avènement du Messie. Le lieu était donc bien choisi pour le baptême du Sauveur; et Jésus y vint pour être baptisé.

1) *Saint Jean-Baptiste.*

Chez cet homme si rude et si austère, quelle douce joie à contempler ce Messie dont il annonçait la venue, pour ainsi dire comme l'ombre d'une personne annonce qu'elle approche. Toute sa vie avait été une aspiration à ce moment.

Quelles ne sont pas sa surprise, son humilité, sa confusion en voyant que le Sauveur vient à lui, qu'il écoute sa prédication, qu'il veut être baptisé par lui! A cet acte d'humilité il reconnaît bien le Sauveur.

Enfin n'oublions pas la simplicité filiale de Jean : il se soumet aussitôt à la volonté du Sauveur et, pénétré d'une crainte respectueuse, il le baptise.

2) *Le divin Sauveur.*

a) Méditons d'abord l'instructive parole du Sauveur : « Il convient d'accomplir toute justice » (*Matth.*, 3, 15). Cette parole s'applique aussi à nous. Cette justice embrasse tous les moyens que Dieu nous donne pour notre salut et pour notre perfection, que ces moyens nous imposent ou non une obligation. Nous devons donc, en toute simplicité, employer et utiliser avec zèle les occasions que nous offrent à cette fin les fêtes de l'année ecclésiastique ou, pour les religieux, les Règles ou les coutumes de la maison, par exemple les neuvaines, les pratiques de la pénitence, etc., — ne point y recourir serait paresse et orgueil.

b) Le Sauveur se fait baptiser par Jean et il en est heureux pour le Précurseur qui, réellement, n'a vécu que pour lui et qui a porté le détachement et le renoncement au point de n'avoir jamais cherché à voir le Seigneur. Il ne l'a vu que trois fois et il s'en tiendra à cette dernière et solennelle rencontre : désormais il restera respectueusement à l'écart, mais il ne cessera de penser au Sauveur, son cœur se consumera d'amour pour lui.

Deuxièmement, tandis que Jean le baptise, le Sauveur, de son côté, baptise en quelque sorte l'âme de Jean et verse en elle l'abondance des grâces célestes.

Troisièmement, enfin, le Cœur de l'Homme-Dieu pratique, pendant le baptême, toutes les vertus qui répondaient au but de cette cérémonie : et l'humilité, et la reconnaissance envers Dieu qui instituait, ici, pour les hommes le sacrement du Baptême, et la prière afin d'obtenir pour tous la grâce de ce baptême.

3) *Les témoins du baptême.*

Joignons-nous en esprit aux nombreux témoins de cette scène et, avec respect, contemplons ce Mystère.

Le baptême de Jésus est une figure du Sacrement de la régénération. Comme l'humanité entière devait naître par

l'eau et par l'Esprit Saint, le Sauveur voulait, en recevant de Jean le baptême de la pénitence, purifier, sanctifier l'élément de l'eau, le consacrer en vue du baptême de la grâce. Le Catéchisme romain nous dit : « Le Seigneur, qui n'avait besoin d'aucune purification, est baptisé pour purifier l'eau par le contact de son corps très pur, afin qu'elle ait la vertu de nous purifier nous-mêmes » (2^e Partie, chap. 2, 16^e question). — Aussi, en la fête de l'Epiphanie, l'Eglise chante-elle

*Lavacra puri gurgitis
Cælestis Agnus attigit :
Peccata, quæ non detulit
Nos abluendo sustulit.*

« L'Agneau céleste touche l'eau du Jourdain; il nous purifie en sa Personne des péchés dont il est innocent. »

Et l'antienne pour le *Benedictus* nous dit : « *Hodie coelesti sponso juncta est Ecclesia, quoniam in Jordane lavit Christus ejus crimina* » « Aujourd'hui, l'Eglise a été unie à son Epoux céleste, parce que le Christ a purifié ses fautes dans le Jourdain ».

Le baptême de la pénitence, donné par saint Jean, était bien un moyen de salut établi par Dieu, mais un moyen temporaire. La volonté de Dieu était que tout le peuple le reçût; ce n'était point une obligation stricte, mais cependant c'était un conseil. En se soumettant à ce baptême figuratif au commencement de sa Vie publique, le Sauveur voulait inviter tous les hommes à recevoir le baptême chrétien. Son propre baptême n'était pas encore institué et, d'ailleurs, il n'avait pas besoin de le recevoir puisqu'il en possédait en lui-même, comme dans leur principe, toutes les excellences et tous les effets; mais il pouvait recevoir le baptême figuratif. Par lui-même, le baptême de Jean est simplement une profession de pénitence, une consécration à la pénitence. Le Sauveur pouvait donc le recevoir : n'est-il pas l'instituteur, le représentant, la figure de l'humanité de tous

les temps se vouant à la pénitence, se consacrant à l'œuvre de la sanctification?

4. LE SAUVEUR EST MANIFESTÉ

Comme le Sauveur sortait de l'eau du Jourdain, des signes célestes parurent au-dessus de lui. Le ciel s'ouvrit, le Saint-Esprit descendit visiblement sous la forme d'une colombe et se reposa sur Jésus; et une voix se fit entendre qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien aimé; en lui j'ai mis toute mon affection » (*Matth.*, 3, 17).

Ces signes avaient d'abord pour but de manifester le Sauveur aux regards de tous, et cette manifestation était la plus magnifique et la plus solennelle de toutes celles qui avaient eu lieu jusqu'alors, parce que la sainte Trinité rendait ici témoignage de la Divinité du Sauveur; c'était en même temps la manifestation la plus claire, et par son excellence et par sa publicité.

C'était la récompense de l'humilité du Sauveur, de son obscurité, de l'obéissance et de la soumission dont il avait donné la preuve jusqu'ici comme il la donnait encore dans son baptême.

Mais il y avait davantage : ces prodiges étaient la confirmation de la mission de Jésus-Messie, au début de sa Vie publique, en sa qualité de prophète, de prêtre et de roi : c'était l'investiture officielle de cette mission. Tout cela est compris dans la déclaration solennelle que Jésus est véritablement le Fils de Dieu. Voilà pourquoi le Saint-Esprit apparaît dans ce Mystère : c'est de lui que vient toute vocation, toute consécration aux fonctions et aux ministères de l'Eglise.

Le baptême du Christ est donc un grand et profond Mystère. Il commence par le renoncement, par l'humiliation; il s'achève par la plus glorieuse des manifestations. C'est le couronnement de sa Vie cachée et le majestueux commencement de sa Vie publique. — Le baptême du Christ est le baptême figuratif de l'humanité entière. La déclaration de la

Divinité du Sauveur atteste que le genre humain participe à la nature divine dans la grâce sanctifiante, par le baptême qui est, ici, figuré et, en réalité, établi. — Le Sauveur nous associe tous à sa glorification. Dans le baptême chrétien, il ne nous donne pas simplement le nom d'enfants adoptifs : il nous donne en vérité cette adoption et il nous élève en lui, à la filiation divine. — En outre, nous trouvons ici une image des cérémonies essentielles du baptême chrétien. C'est d'abord l'eau et la confession de la Sainte Trinité; voilà pourquoi il est dit que le Sauveur a sanctifié l'eau du Jourdain, c'est-à-dire qu'il a établi que l'eau serait la matière du baptême. — Deuxièmement nous retrouvons les effets du baptême chrétien : purification du péché, communication du Saint-Esprit, filiation divine, droit à l'héritage du ciel. Ce qui s'est fait visiblement au baptême du Sauveur, se fait invisiblement en quelque sorte dans tout baptême chrétien.

Le baptême de Jésus.

(Application des sens.)

1. DÉPART DE NAZARETH

C'était la fin de l'automne, et la trentième année environ que le Sauveur passait à Nazareth. Il était devenu un homme dans la force de l'âge. Assis avec sa sainte Mère à une modeste table il prenait le repas du soir. Le lendemain, au matin, il devait gagner le Jourdain afin de commencer sa Vie publique. Depuis longtemps il avait préparé sa Mère à cette séparation. Emue mais calme dans sa tristesse, Marie a reposé sur la table ses mains jointes : elle était prête et elle remerciait Dieu qui lui a permis de vivre ces années avec son Fils. Elle écoutait les dernières paroles, les dernières instructions du Sauveur. Et lui, il disait qu'il allait, sur les rives du Jourdain, trouver Jean qui avait préparé sa venue; qu'il lui donnerait la grande joie de se faire baptiser,

par lui; et il expliquait le sens de cette cérémonie du baptême. Ensuite, ajoutait-il, il se retirerait dans le désert afin de préparer, par la prière et la pénitence, sa Vie publique; et il invitait Marie à l'accompagner en esprit. De retour du désert, il s'attacherait ses premiers disciples et il les amènerait. Quelle joie pour Notre-Dame à la pensée de l'honneur qui allait être fait à saint Jean! — Après le repas, elle prépara les vêtements qu'elle avait confectionnés elle-même pour son Fils : une coiffure d'étoffe avec un ruban de teinte sombre contre les rayons du soleil, des sandales neuves, solides et simples; une tunique de laine blanche avec une bordure bleue, et un manteau carré avec des houppes bleues aux quatre coins. — Le lendemain matin, ils prirent encore ensemble une légère réfection. Peut-être Marie a-t-elle pleuré silencieusement! Probablement, elle accompagna le Sauveur jusqu'au versant qui domine la plaine d'Esdreton; puis elle rentra à Nazareth. Quelle solitude, alors! Dans l'atelier, tout était déjà en ordre, tout le travail était terminé. — Marie se fit à cet isolement : elle priait, elle travaillait; elle accompagnait en esprit le Sauveur dans son voyage et elle offrait pour nous tous ses sacrifices.

2. LE VOYAGE AU LIEU OU SAINT JEAN BAPTISE

Cependant, le Sauveur traversait la plaine d'Esdreton pour gagner Jezrael. Il marchait seul, d'un bon pas, mais calme et sans témoigner de la hâte. Les plis de sa coiffure, attachée à la tête par un ruban, retombaient sur ses épaules pour le préserver des rayons du soleil. Il allait pensif tandis qu'il regardait les hauteurs et les localités qui l'entouraient : le Thabor, l'Hermon, Naïm, Sunam, et, certainement, il songeait aux préoccupations des habitants de ces lieux, à leurs souffrances mêlées peut-être de quelques joies, aux dispositions de leurs âmes. Souvent il élevait les yeux vers le ciel; il interrogeait du regard l'avenir et il priait. Assurément, il pensait à la difficile mission qu'il allait entreprendre. Et qui donc, naturellement parlant, n'aurait pas été

effrayé en songeant à la grandeur de cette mission, à l'insuffisance des moyens : Jésus n'avait rien que son corps, sa pauvreté et ses souffrances. Mais la Divinité était avec lui; et il pouvait, en un sens bien plus élevé, dire avec saint Paul : « Je puis tout en celui qui me fortifie » (*Phil.*, 4, 13).

Après un long trajet le Sauveur atteignit enfin la vallée du Jourdain, coupée de déchirures profondes, et le lit du fleuve. Le Jourdain sort du lac de Génésareth; dans son cours rapide, il trace d'innombrables sinuosités à droite et à gauche; tantôt il s'élargit, tantôt il se resserre dans un lit étroit mais profond, formant des tourbillons et de nombreux brisants entre les rochers dans la direction du sud vers la mer Morte. — A trois lieues environ au-dessous de l'endroit où le Jourdain sort du lac, le Sauveur franchit un pont de pierres noires et, par la rive orientale du fleuve, se dirigea vers la contrée de Jéricho, où Jean baptisait. Probablement il rencontra d'autres pèlerins, les uns venant d'auprès du Précurseur et racontant les merveilles dont ils avaient été témoins, les autres se rendant vers Jean et brûlant du désir de le voir et d'être baptisés par lui. Le Sauveur se joignait aimablement à eux; avec eux, il faisait halte auprès des sources, partageait avec eux ses petites provisions et il les confirmait dans la haute opinion qu'ils avaient de Jean, les encourageant à écouter sa parole et à suivre ses conseils.

3. LE BAPTÊME

Jésus arriva enfin dans la plaine de Jéricho qui, alors, était abondamment arrosée, bien cultivée et renommée pour son baume, ses palmes et ses roses. A proximité, de l'autre côté du Jourdain, on voyait les villes de Gilgal et de Jéricho, dans une forêt de palmiers et d'arbres de haute taille; au sud, on découvrait le miroir éblouissant de la mer Morte, entouré d'une ceinture de monts élevés et dénudés. A un endroit, où le Jourdain décrit une courbe hardie, se dressaient des tentes et des cabanes — un véritable camp — entre lesquelles circulaient en grand nombre des hommes et

des bêtes de somme. Sur l'autre rive, se voyait un autre camp : c'est là que se tenait le Précurseur, au lieu même où, jadis, les Israélites avaient miraculeusement traversé le fleuve avec l'Arche d'alliance. Moïse était venu jusqu'au Jourdain et il était mort sur le mont Nèbo qui domine la contrée. Gilgal avait été la première halte du peuple dans la Terre Sainte; c'est là que Josué avait dressé les douze pierres et que l'Arche d'alliance demeura jusqu'à son transfert à Silo. — Quand le Sauveur arriva, la foule se pressait sur le rivage; il se joignit à elle.

Sur un roc large et plat, saint Jean était là debout, d'une stature élevée avec de fortes épaules : dans sa simplicité, sa pureté, et sa pauvreté, son attitude restait noble. Ses cheveux noirs encadraient son front; la figure était longue, ossuse, amaigrie, d'un brun jaunâtre comme celui du parchemin, sévère et ferme; ses yeux vifs semblaient jeter du feu; de ses épaules tombait un manteau grossier; un vêtement de poils de chameau couvrait son corps jusqu'aux genoux, retenu autour de la taille par une ceinture de cuir brut. Il se tenait ainsi, debout, pieds nus, un long bâton à la main.

Il prêchait et la foule l'entourait. Il y avait là des habitants de Jérusalem et de Jéricho richement vêtus; de simples paysans de la Judée et de la Galilée, des publicains, des pâtres descendus des monts de Galaad, des chameliers, des soldats au service de Rome ou d'Hérode, des femmes de qualité sur leurs montures ou sur des tapis que leurs serviteurs ont étendus, des caravanes entières venues de l'intérieur ou du désert de la Syrie, des Arabes et même des païens; et, plus loin, à l'écart de la foule, prétentieux, inquisiteurs, volontiers ironiques, c'étaient des Pharisiens, des Docteurs de la Loi, des prêtres. Jean se sentait maître de ce nombreux auditoire et, suivant sa coutume de traiter en général les hommes de toutes conditions comme des enfants, il parlait haut, avec autorité, hardiment, presque rudement, avec des gestes courts et rapides de la main et du bras, et cependant il plaisait, il captivait.

Sa prédication comprenait deux parties. D'abord, il exhor-

tait à la pénitence. Le Royaume de Dieu, disait-il, est proche et avec lui c'est aussi le jugement. La hache est déjà mise à la racine de l'arbre; celui qui ne fait pas pénitence sera retranché et jeté au feu comme un arbre stérile; quant à lui, Jean, il est la voix qui appelle et, par la pénitence, il prépare la voie à Celui qui vient. Et alors, avec des accents capables d'ébranler les cœurs : « Faites de dignes fruits de pénitence » disait-il, « car la cognée est déjà mise à la racine des arbres et tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu... » (*Matth.*, 3, 8 10).

Dans la seconde partie de sa prédication, Jean annonçait l'avènement du Messie. Le Messie est là, Jean n'est point lui-même le Messie. Non, le Messie est tout autre, si grand, si glorieux que Jean n'est pas digne de porter ses chaussures ou d'en dénouer le cordon. Le Messie ne baptise point dans l'eau, comme Jean; il baptise dans le feu et dans l'Esprit Saint. — Et en parlant ainsi, le rude prédicateur semblait emporté par l'ardeur de son désir; il promenait ses regards autour de lui, comme s'il eût cherché le Messie. Sans doute, il sentait que le Maître était proche; mais, loin de le troubler, cette pensée lui donnait plus de zèle en lui donnant plus de joie.

Le Sauveur se tenait silencieux et humble au milieu de la foule, tel un auditeur quelconque. Il se laissait annoncer ainsi et la fidélité et le zèle de son Précurseur lui donnaient une grande joie. La prédication agissait puissamment sur la foule. On entendait des pleurs, des sanglots, on se pressait vers le prédicateur. Des soldats, des publicains s'approchaient du roc où Jean se tenait debout; ils demandaient ce qu'ils devaient faire. Et Jean répondait en quelques mots saisissants. Il exigeait peu de chose, une chose fort simple : les riches devaient, s'ils avaient deux vêtements, en donner un aux pauvres et leur distribuer le superflu de leur table; les publicains devaient ne rien percevoir au delà de la taxe prescrite; les soldats devaient ne frapper personne, ne point commettre de violence ni de vol et se contenter de leur paie; tous devaient se faire baptiser et confesser leurs péchés;

et c'est Dieu, ajoutait Jean, qui m'a ordonné de prêcher le baptême de la pénitence comme une préparation au baptême que donnera le Messie. Et tous obéissaient. Les hommes déposaient leurs vêtements de dessus dans les tentes; ils entraient alors dans le fleuve ou dans une fontaine creusée en communication avec le Jourdain, et Jean les baptisait par immersion; et les rangs se succédaient nombreux et la fatigue était grande.

Le Sauveur ne resta pas à l'écart : avec la foule il se dirigea vers le fleuve et s'approcha de Jean qui, apercevant le Sauveur, le reconnut par l'Esprit et, sans craindre ni hésiter, quoique pénétré et pour ainsi dire tout vibrant de respect, d'humilité et d'amour devant Jésus, il s'inclina profondément et dit : « Comment? vous voulez être baptisé par moi? et c'est moi qui dois être baptisé par vous! » Le Sauveur goûta une joie infinie dans ce témoignage d'humilité et de fidélité. « Laissez, dit-il, il faut accomplir toute justice ». Et Jean comprit ce que le Sauveur voulait dire : il fallait donner un exemple d'humilité et de soumission aux institutions que Dieu a établies pour notre salut; il fallait, par la réception du baptême, confirmer la mission de Jésus et préparer le baptême messianique. Et Jean obéit avec la simplicité de l'enfant. Le Sauveur se retira dans une tente, déposa son manteau et sa tunique et, accompagné respectueusement par le Précurseur, il descendit dans la fontaine où, les mains et les bras croisés sur la poitrine, il se plongea, tandis que Jean, pénétré d'émotion, de joie et de respect, versait sur sa tête l'eau puisée dans sa main. Et, pendant ce temps, le Sauveur, de son côté, baptisait en quelque sorte l'âme de saint Jean; il versait en elle l'abondance des grâces célestes, grâces de connaissance et d'amour à l'égard de Dieu, et lui-même il produisait en son cœur les actes de vertu en rapport avec le but de ce Mystère. Il sanctifiait les eaux du Jourdain, c'est-à-dire qu'il faisait de l'eau la matière du baptême; dans le baptême, il nous ouvrait à tous l'entrée du ciel, de même que la traversée du Jourdain avait marqué pour les Israélites l'entrée dans la Terre

Sainte; il demandait et obtenait pour nous la grâce d'être fidèles à Dieu en toutes choses et de recourir aux moyens de salut établis par lui. — Lorsque Jésus sortit de l'eau, on entendit soudain un grand bruit, comme l'éclat du tonnerre; une nuée lumineuse descendit des airs; on eût dit que les portes du ciel s'ouvraient et d'innombrables rayons d'un éclat éblouissant répandaient sur le Sauveur, sur saint Jean, sur la foule autour d'eux, sur la contrée entière une splendeur céleste. Un rayon, plus large et plus éclatant, se reposa sur Jésus; dans ce rayon, le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, descendit sur le Sauveur et, du sein de la nuée, une voix se fit entendre, puissante comme le tonnerre ébranlant l'écho des collines et des monts : « Celui-ci est mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ». Dans la foule, tous s'étonnent, fuient épouvantés, ou tombent le visage contre terre; Jean lui-même s'agenouille pour adorer : le Sauveur est debout, paisible, comme transfiguré et ravi en extase. — Et tandis que la foule, enfin, se rassemblait de nouveau, désireuse d'apprendre et de voir ce qui s'était passé, le Sauveur se retirait, et il quittait le lieu du baptême.

Le Sauveur dans le Désert.

(*Matth.*, 4, 1-11; *Luc*, 4, 1-13; *Marc*, 1, 12-13).

Jésus, étant plein du Saint-Esprit, revint du Jourdain et fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le diable. Il demeura quarante jours et quarante nuits dans le désert; il ne mangea rien pendant tout ce temps-là; il y fut tenté par Satan et il était parmi les bêtes sauvages.

Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits il eut faim ensuite. Alors le tentateur s'approcha de lui et lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains ». Jésus répondit : « Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ».

Alors le diable le transporta dans la Ville Sainte et, le mettant sur le haut du Temple, il lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez vous en bas, car il est écrit qu'il a ordonné à ses anges d'avoir soin de vous, et qu'ils vous soutiendront de leurs mains de peur que vous ne vous heurtiez le pied contre quelque pierre ». Jésus lui répondit : « Il est écrit aussi : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu ».

Le diable le transporta encore sur une montagne fort haute, et lui montrant tous les royaumes du monde et toute la gloire qui les accompagne, il lui dit : « Je vous donnerai toutes ces choses, toute cette puissance et toute la gloire de ces royaumes, car elle m'a été donnée et je la donne à qui il me plaît. Si donc vous prosternant devant moi vous voulez m'adorer, toutes ces choses seront à vous ». Jésus lui répondit : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : C'est le Seigneur votre Dieu que vous adorerez et c'est lui seul que vous servirez! » (1).

Le diable ayant achevé toutes ces tentations, se retira de lui pour un temps, et les anges s'approchèrent et ils le servaient.

1. LE SAUVEUR SE RETIRE DANS LE DÉSERT

Au lieu de commencer sa Vie publique, le Sauveur quitte les rives du Jourdain, où il s'est manifesté et se retire dans le désert où il passe encore quarante jours. — A quelle inspiration obéit-il? D'après trois Evangélistes, Jésus est « conduit » ou « poussé » par l'Esprit Saint. En descendant visiblement sur le Sauveur, en lui donnant l'investiture de l'apostolat public, le Saint-Esprit se charge en quelque sorte de diriger l'Homme-Dieu et il le conduit d'abord dans la solitude. Le Saint-Esprit, en effet, dirige toutes choses à leur fin; il est le principe de toute activité bien réglée. C'est

(1) Nous suivons ici l'évangéliste saint Matthieu, pour l'ordre des tentations. Saint Luc donne en second lieu la tentation sur la montagne, et en troisième lieu celle sur le sommet du Temple.

lui qui conduit à la sanctification du prochain, mais c'est lui aussi qui dirige l'âme dans le travail de sa propre sanctification, qui la pousse à la vie intérieure. L'ordre naturel veut qu'on soit d'abord bien établi soi-même dans la vie spirituelle avant de s'y faire le directeur des autres, qu'on se sanctifie soi-même avant de s'employer à la sanctification du prochain. Remarquons-le bien : la ferme impulsion portant non seulement à l'activité extérieure, mais aussi au recueillement intérieur, vient certainement de l'Esprit Saint.

2. LA VIE DU SAUVEUR DANS LE DÉSERT

En nous unissant au Sauveur dans sa solitude où il se recueille en Dieu, pendant les quarante jours de sa retraite au désert, considérons comment sa vie était :

1) *Une vie de prière.*

Une vie de prière extraordinaire, longue, ininterrompue, fervente, parfaite.

2) *Une vie de pénitence.*

Pénitence, d'abord par la nature même du lieu qui n'est point une aimable retraite, mais un désert affreux, inhabitable. — Vie de pénitence à cause de l'époque de l'année où l'on se trouvait, c'est-à-dire en hiver, dans la saison pénible des pluies et des vents. Vie de pénitence enfin par le jeûne observé pendant quarante jours et quarante nuits, de telle sorte qu'ensuite Jésus eut faim, c'est-à-dire qu'il éprouva la souffrance, l'épuisement et la faiblesse que devait naturellement amener un jeûne si extraordinaire. Il fallut une intervention particulière de la Divinité pour que le Sauveur ne sentît pas plus tôt les effets de ce jeûne.

3) *Une vie de lutte et de tentation.*

Considérons la triple tentation du Seigneur — comment l'ennemi cherche à atteindre son but tantôt d'une manière, tantôt d'une autre — comment le Sauveur reste victorieux sur tous les points, dans le calme et la clarté, avec résolution — sans crainte, dans la simplicité, avec fermeté.

Nous pouvons apprendre de lui comment nous devons nous comporter dans les tentations : avec calme, avec résolution; souvent, le meilleur moyen est de mépriser l'ennemi et les séduisantes avances de la nature.

Trop souvent nous accueillons sans réfléchir des pensées et des idées qui, de l'extérieur, se présentent à nous peut-être sous l'apparence du bien. Examinons-nous dans le calme et sachons discerner. « Epreuvez tout, et approuvez ce qui est bon » (1, *Thess.*, 5. 21). — « Mes bien aimés, ne croyez point à tout esprit, mais éprouvez si les esprits sont de Dieu; car plusieurs faux prophètes se sont élevés dans le monde » (1 *Joann*, 4, 1).

N'oublions pas combien il est consolant pour nous que le Fils de Dieu ait voulu être tenté sous tant de formes et de façon si grossière.

Il est vrai : Jésus ne pouvait être tenté qu'extérieurement : la tentation intérieure ne convenait point à sa qualité d'Homme-Dieu. Pour nous, il n'en va pas ainsi et nous devons nous préparer à la tentation intérieure. Mais cela n'est rien, si nous ne laissons pas la tentation devenir maîtresse de notre volonté. — Le Sauveur, cependant, est tenté à plusieurs reprises, tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, sous l'apparence du bien comme sous l'apparence du mal, ouvertement et secrètement; il est sollicité à des fautes plus ou moins coupables et jusqu'à la faute la plus grave, jusqu'à l'apostasie. — Enfin, il est tenté de la façon la plus palpable, la plus évidente : il est transporté par Satan à travers les airs. C'est là, pour nous, une grande consolation, quand nous sommes tentés souvent, de toutes manières et avec violence. Nous avons, dans l'exemple du Sauveur, une

preuve directe que la tentation n'est pas un péché, ni une imperfection, si nous ne la voulons, si nous ne la cherchons pas. Comment, dès lors, se désespérer, alors même qu'on serait pour le tentateur comme un jouet, puisque le Fils de « Dieu a ordonné à ses anges de veiller sur vous » ; « Je vous mettons notre assurance en Dieu !

En vérité nous avons dans le Seigneur un bel exemple de la conduite que nous devons garder dans les tentations ; nous ne devons ni les chercher ni les occasionner ; si elles viennent, il ne faut ni nous en étonner, ni les craindre, mais ne point les négliger et, au contraire, leur tenir tête jusqu'à ce qu'elles s'éloignent et lâchent pied.

3. LE SAUVEUR QUITTE LE DÉSERT VICTORIEUX ET FORTIFIÉ

La dernière tentation est vaincue et, soudain, la scène change. La solitude du désert se peuple de saints anges qui offrent au Sauveur, en échange de ses longues privations, une nourriture céleste ; au lieu de l'humiliation de la tentation, leurs louanges et leurs félicitations pour sa victoire ; au lieu d'une royauté terrestre qu'il eût fallu acheter en s'abaissant devant Satan, l'adoration et les hommages du ciel. Combien merveilleusement se réalisent ces mots prononcés dans le combat de la tentation : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » ; « Dieu a ordonné à ses anges de veiller sur vous » ; Je vous donnerai toutes ces choses, si vous m'adorez ! » C'était une grande et magnifique victoire, une victoire remportée pour nous. C'est la défaite de Satan qui commence et elle se terminera par cette parole de triomphe : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ».

Si le baptême de Jésus a été, en quelque sorte, l'investiture extérieure et visible de son apostolat, c'en est ici l'investiture intérieure.

(Pour la répétition, voir Meschler, Vie de Jésus, t. II.)

Le Sauveur dans le Désert.

(Application des sens.)

1. LE DÉSERT DE LA QUARANTAINE

Au delà du Jourdain, le Sauveur se dirigea vers le couchant à travers la plaine fleurie de Jéricho pour gagner la partie septentrionale du désert de Juda. Sa route le conduisit toujours plus loin, et plus il avançait, plus la région devenait solitaire, désolée. Là-bas, il gravit une montagne escarpée, appelée aujourd'hui le « Mont de la Quarantaine » ou le « Mont du diable ». La montagne est percée de nombreuses grottes soit naturelles, soit artificielles, habitées autrefois par des ermites. Le mont est de calcaire rougeâtre, absolument nu, désert, sans la moindre verdure d'un arbre quelconque ou d'un buisson; il s'y trouve de nombreuses et profondes fissures, des crevasses effrayantes. Le prophète Elie a, dit-on, habité dans cette triste solitude; peut-être Jean Baptiste y a-t-il séjourné quelque temps.

2. LA VIE DE JÉSUS DANS LE DÉSERT

Dans cette solitude le Sauveur passa quarante jours. La grotte qu'il aurait habitée se trouve sur le versant oriental, versant escarpé.

Contemplons Jésus. En dehors du temps du repos, son occupation est la prière. Il prie sans cesse et s'entretient avec son Père céleste, tantôt agenouillé, tantôt prosterné la face contre terre, tantôt debout les mains élevées vers le ciel. Il prie ainsi soit dans la grotte elle-même, soit devant la grotte, et sa prière ressemble peut-être à celle du Jardin de Gethsémani, quoique moins douloureuse. Il voit tous les hommes, leurs péchés, leurs besoins, leurs luttes et leurs souffrances et il offre pour eux ses travaux, ses prières, ses souffrances; il les offre en particulier pour ses Apôtres et ses disciples qu'il allait bientôt choisir, puis pour le peuple

d'Israël dont il a pitié, pour la Gentilité, pour l'Eglise et l'humanité entière. En outre il voit toutes ses souffrances, il les accepte avec patience et amour, il se réjouit à la pensée qu'elles apporteront le salut aux hommes et la gloire à son Père céleste, — et ces pensées se retrouvent dans le *Notre Père*. Vraisemblablement, les anges ne demeurent pas étrangers à ces images de tristesse et de consolation. Jésus nous méritait ainsi tous les secours, toutes les forces qu'il nous faut dans les tentations; il assurait à la mortification, à la pénitence et au travail tout leur mérite et toute leur valeur. Il créait ce trésor où l'Eglise vient sans cesse puiser de nouvelles grâces de courage dans ses travaux, ses luttes et ses souffrances. — La vie du Sauveur dans le désert était ainsi une vie de prière.

Mais le Saint-Esprit et les bons anges ne sont pas, seuls, venus avec lui dans le désert : il est là, lui aussi, l'ennemi qui se glisse partout, observe tout et se plaît davantage dans les lieux arides et déserts. Depuis longtemps il avait pour ainsi dire guetté le Sauveur sans trouver, dans sa sainteté, rien à blâmer ou à tenter. Il soupçonnait en lui le Messie, peut-être Dieu lui-même. Ces mots, « Celui-ci est mon Fils bien aimé », ne lui étaient pas suffisamment clairs : ils pouvaient s'appliquer à un prophète. En tout cas il voulait essayer d'entraîner Jésus au péché et de découvrir en même temps ce qu'il était réellement. Il vient alors par une nuit d'orage; les vents et la tempête mugissent dans la grotte. Les nuages courent follement dans le ciel, tantôt permettant à la lune d'éclairer le désert, tantôt étendant partout une nuit profonde; le cri des chacals se mêle au bruit de la tempête. Il vient, peut-être, sous l'apparence d'un ermite, sans ressources; mais ses traits trahissent la ruse et la méchanceté. Il pénètre dans la grotte où le Sauveur est encore en prière. D'un ton saintement hypocrite, il engage l'entretien : la vie que Jésus mène dans le désert est, dit-il, assurément fort édifiante; mais il va trop loin et devrait suivre son conseil, car il a lui-même l'expérience de la vie de pénitence; Jésus devrait cesser maintenant et

prendre quelque nourriture : il est un saint plus saint que le prophète Elie, peut-être est-il Dieu; il lui est donc facile de changer ces pierres en pain. — Et en parlant ainsi, le tentateur présente à Jésus des pierres afin qu'il les change en pains, s'il est le Fils de Dieu. Le Sauveur l'a bien reconnu; il ne le craint pas, il ne se trouble point, il ne le regarde même pas. Et le tentateur insiste : cet attachement à son propre sens, dit-il, n'est pas d'un Saint. Alors, à voix basse et comme se parlant à lui-même : « L'homme ne vit pas seulement de pain, etc. », dit le Sauveur. Et Satan se retire et jette à terre les pierres qu'il a présentées.

Une autre fois, le Sauveur est encore en prière et, soudain, comme s'il descendait du ciel, Satan se présente sous l'apparence d'un prophète — certaines âmes, dans leur pieuse méditation, l'ont compris ainsi. — Il est, dit-il, le prophète Elie, qui doit annoncer l'avènement du Messie et le manifester au monde. Il est convaincu que Jésus est lui-même le Messie attendu et le Fils de Dieu, et que l'heure de la manifestation est enfin venue. C'est Dieu qui l'envoie dans ce but et, pour attester la vérité de cette mission divine, il va le transporter à Jérusalem. Alors, il prend le Sauveur par une boucle de ses cheveux et, à travers les airs, au-dessus des montagnes arides et désertes, au-dessus des gorges béantes et des précipices, il le transporte à Jérusalem, sur une des tours d'où l'on peut dominer la ville entière et l'ensemble du Temple. C'est l'heure du sacrifice du matin : les cloches sonnent, les trompettes d'argent retentissent. « Voici le moment de vous manifester; montrez au peuple et aux prêtres que vous êtes le chef du Royaume de Dieu et le Fils de Dieu : précipitez-vous en bas. Tous les témoins de cette merveille s'attacheront à vous et vous suivront parce que vous venez du ciel ». Et Satan fait mine de descendre dans le Parvis. Mais le Sauveur répond : « Il est écrit aussi : Vous ne tenterez point votre Dieu » Satan remonte vers Jésus qui lui ordonne alors de se servir encore de la puissance qui lui a été donnée pour le transporter de nouveau dans la grotte de la montagne.

Enfin, Satan revient une troisième fois, alors que le Sauveur, debout au bord de la grotte, contemple la mer Morte et l'étendue du désert. Le tentateur apparaît soudain et le conduit sur le sommet le plus élevé de la montagne. « Je veux vous montrer qui je suis », dit-il : « Je suis le prince de ce monde : voyez la magnificence de mon royaume » ; et, comme à un signal donné, apparaissent aux regards du Sauveur les paysages les plus magnifiques, avec des mers, des montagnes, des villes, des ports et des îles. On voit de nombreux peuples dans les costumes les plus divers, des rois et des princes suivis de puissantes armées, honorés comme des dieux, parmi les jouissances du luxe et du plaisir, dans une splendeur séduisante, dans une lumière enchanteresse, et tout cela si proche, si distinct qu'on se croirait au milieu de ces magnificences. Satan affirme que c'est là son Royaume, que tout cela lui appartient et qu'il peut le donner à qui il lui plaît. Il sait que le Sauveur est un Docteur plein de science et d'autorité et qu'il veut répandre sa doctrine : Satan l'aidera donc et s'emploiera à lui soumettre toutes choses. Pourquoi se confiner dans la Judée, si petite ? Il faut aller chez les nations païennes ; il y trouvera mieux ; ces nations lui appartiennent et il veut les lui donner, à cette seule condition que le Sauveur se prosterne devant lui et lui rende hommage. Et le Seigneur reste debout ; pas un geste, pas d'autres paroles que celles-ci : « Vous adorerez le Dieu, votre Seigneur et vous ne servirez que lui » « Retire-toi de moi, Satan ». Et alors toute cette magnificence s'évanouit ; et Satan retrouvant son aspect le plus sinistre, le plus hideux, s'élance dans l'abîme et disparaît comme si la terre s'entr'ouvrait pour l'engloutir.

3. LA RÉCOMPENSE

A la place du démon, de ses illusions et de ses mensonges, voici maintenant autour du Sauveur une brillante couronne de beaux anges qui s'approchent de lui, s'inclinent avec un profond respect et, de leurs mains, le transportent du haut

de ce sommet dans la grotte de la montagne. La grotte s'est transformée : c'est maintenant un berceau fleuri et parfumé : une douce chaleur, une lumière agréable s'y joignent au rayonnement d'un beau soleil d'hiver. Des fentes des rochers sortent, pour charmer les regards, des plantes merveilleuses dont les fleurs et les fruits symbolisent les effets de cette vie de pénitence et de prière. Sur le sol est dressée une table basse mais gracieuse : les fruits les plus savoureux y sont déposés. Après qu'ils se sont respectueusement inclinés pour demander la bénédiction de la table, le Seigneur s'assied et les Anges le servent avec empressement et en chantant les louanges du Seigneur dont ils célèbrent la victoire. — C'est ainsi que le Sauveur est gracieusement et dignement fêté au lieu même qui a été le théâtre de sa solitude, de ses privations, de ses tentations, de ses abaissements. — Ainsi est fêté quiconque, par amour pour le Seigneur, a su triompher de lui-même et supporter avec lui les épreuves, la lutte et les travaux!

Les premiers disciples.

(*Joann*, 1, 29-51).

« Le lendemain Jean vit Jésus qui venait à lui et il dit : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. C'est celui-là même de qui j'ai dit : Il vient après moi un homme qui a été fait avant moi, car il était avant moi. Pour moi, je ne le connaissais pas; mais je suis venu baptiser dans l'eau afin qu'il soit connu dans Israël. » Et Jean rendit ce témoignage en disant : « J'ai vu le Saint-Esprit descendre du ciel comme une colombe et demeurer sur lui. Pour moi, je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre et demeurer le Saint-Esprit est celui qui baptisera dans le Saint-Esprit. Je l'ai vu et je rends témoignage qu'il est le Fils de Dieu. »

« Le lendemain, Jean était encore là avec deux de ses disciples, et jetant la vue sur Jésus qui passait, il dit : « Voilà l'Agneau de Dieu ! » Ces deux disciples l'ayant entendu parler ainsi suivirent Jésus. Jésus se retourna et, voyant qu'ils le suivaient, il leur dit : « Que cherchez-vous ? » Ils lui répondirent : « Rabbi (c'est-à-dire, Maître), où demeurez-vous ? » Il leur dit : « Venez et voyez ! » Ils vinrent et virent où il demeurait et ils demeurèrent chez lui ce jour-là. Il était environ la dixième heure du jour. André, frère de Simon-Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu dire ceci à Jean et qui avaient suivi Jésus. Et ayant trouvé le premier son frère Simon, il lui dit : « Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire le Christ. » Il l'amena à Jésus. Jésus, l'ayant regardé, lui dit : « Vous êtes Simon, fils de Jean ; vous serez appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre. »

« Le lendemain, Jésus, voulant s'en aller en Galilée, trouva Philippe et lui dit : « Suivez-moi ». Philippe était de la ville de Bethsaïde, d'où étaient aussi André et Pierre. Et Philippe ayant trouvé Nathanaël lui dit : « Nous avons trouvé celui de qui Moïse a écrit dans la loi et que les prophètes ont prédit, savoir Jésus de Nazareth, fils de Joseph ». Nathanaël lui dit : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » Philippe lui dit : « Venez et voyez » ! Jésus, voyant Nathanaël qui venait le trouver, dit de lui : « Voici un vrai Israélite, sans déguisement et sans artifice ». Nathanaël lui dit : « D'où me connaissez-vous ? » Jésus lui répondit : « Avant que Philippe vous eût appelé, je vous ai vu sous le figuier ». Nathanaël lui dit : « Rabbi, c'est-à-dire Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le Roi d'Israël ». Jésus lui répondit : « Vous croyez parce que je vous ai vu sous le figuier ; vous verrez de bien plus grandes choses ». Et il ajouta : « En vérité, en vérité je vous le dis : vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme ».

Après cette préparation générale, par le baptême de Jean et la retraite dans le désert, le Sauveur commença sa Vie

publique et entreprit la fondation de son Royaume. Il le fit, particulièrement, par la vocation des Apôtres.

1. COMMENT LE SEIGNEUR APPELA LES APOTRES

Considérer les personnes, les faits et les circonstances qui concourent à cette vocation.

1) *Saint Jean-Baptiste.*

Jean est le Précurseur, il prépare la voie au Seigneur par sa mission, par sa puissante personnalité, par ses vertus, son baptême et sa prédication qui annonce l'avènement du Messie, attire tout à lui et entraîne tout le monde à sa suite. Plusieurs d'entre les apôtres, comme André et Jean, étaient devenus ses disciples et presque tous les autres ont été baptisés par lui. — Jean est, plus particulièrement, l'instrument de leur vocation en rendant un témoignage formel à la mission de Jésus et à sa Divinité et en envoyant ses disciples au Sauveur. Il leur donne ainsi l'occasion de connaître Jésus et de s'attacher à lui (*Joann.*, 1.)

Avec quel zèle et quelle abnégation de lui-même saint Jean remplit sa mission! Jésus est son seul bien, Jésus est tout pour lui. Apprenons à son exemple à nous réjouir saintement du succès des autres.

Méditons quelque'un des témoignages qu'il rend au Seigneur.

Que ses paroles sont belles et touchantes! « Je ne suis point le Christ », dit-il à ses disciples, « mais j'ai été envoyé devant lui. L'époux est celui à qui est l'épouse; mais l'ami de l'époux qui se tient debout et qui l'écoute est ravi de joie à cause qu'il entend la voix de l'époux. Je me vois donc maintenant dans l'accomplissement de cette joie. Il faut qu'il croisse et que je diminue... Le Père aime le Fils et lui a mis toutes choses entre les mains. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle; et au contraire celui qui ne croit pas

au Fils ne verra point la vie; mais la colère de Dieu demeure sur lui ». (*Joann.*, 3, 28-30, 35-36).

2) *Le divin Sauveur.*

a) Le second instrument est le Sauveur lui-même. Il attire ses disciples par son extérieur même et sa présence. A diverses reprises il se montre aux regards du Précurseur et de ses disciples et, assurément, ce n'est pas sans intention (*Joann.*, 1, 29). Telles étaient sa dignité et son amabilité qu'il gagnait tous les cœurs.

b) Mais il les gagne bien mieux encore par la grâce intérieure qu'il attache aux paroles de Jean et à sa propre présence. Cette grâce agissait puissamment sur leurs cœurs et les entraînait à sa suite.

c) Enfin, il gagne ses disciples par la manière tout aimable dont il les appelle. Tout d'abord il ne les appelle pas d'un seul coup, mais progressivement, d'après leurs dispositions intérieures et les conditions dans lesquelles ils se trouvent. Il les appelle d'abord d'une manière générale (*Matth.*, 4, 18-22; *Marc.*, 1, 16-20); puis il les appelle à le suivre en renonçant à toute autre occupation extérieure (*Luc.*, 5, 2-11); enfin il les choisit pour être ses apôtres (*Matth.*, 10, 12; *Marc.*, 3, 13-19; *Luc.*, 6, 13-16). Et, en même temps, avec la même amabilité il gagne à lui chacun des apôtres en particulier, en se conformant à leur caractère et aux dispositions de leur esprit. Il s'attache André et Jean par son affabilité et par ses prévenances (*Joann.*, 1, 37-40). Ces deux disciples étaient sensibles surtout aux sentiments de l'amitié et de l'affection et ils ont trouvé en Jésus l'ami le plus fidèle, le plus fort et le plus tendre des amis. — Il gagne Simon-Pierre par la perspective d'un avenir plein de grandeur, de puissance et de dignité : — comme l'annonce le changement du nom de Simon fils de Jean en celui de Cephass (*Joann.*, 1, 40-42); et Pierre est gagné à ce trait. Il a bien trouvé près du Seigneur ce qui convenait à sa nature : la gloire, une grande gloire, la véritable gloire. On n'en saurait

douter quand on visite l'église de Saint-Pierre, à Rome, quand on voit le dôme gigantesque qui s'élève au-dessus du tombeau du prince des Apôtres et que, dans la coupole dorée, on lit ces mots : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » — Pour Philippe et pour Matthieu le Sauveur n'a besoin que d'une simple invitation et d'un appel, parce qu'ils sont l'un et l'autre, semble-t-il, d'une nature docile et souple (*Joann.* 1, 43; *Luc.* 5, 27). Ils ont trouvé en lui le meilleur des maîtres. — Nathanael (Barthelemy) est un homme d'un esprit droit et exact, cultivé, mais indépendant : Jésus le gagne en lui révélant un état de conscience que Dieu seul, « qui scrute les cœurs », pouvait connaître (*Joann.* 1, 45-50). Rien ne donne autant d'empire sur les hommes que de les louer et de leur montrer qu'on lit dans leur cœur. Et Nathanael a trouvé auprès de Jésus ce qu'il désirait : le Messie qu'il cherchait, le Docteur qui l'a subjugué par sa haute sagesse, le Seigneur et le juge de sa conscience, le principe et la cause de son salut.

Méditons ces divers traits et remercions avec amour pour notre vocation à la foi, au sacerdoce peut-être, à la vie religieuse, à une vie de perfection. Jésus ne nous a-t-il pas appelés près de lui avec toute son amabilité et par son amour?

3) *Les disciples entre eux.*

Considérons aussi comment les Apôtres sont conduits à Jésus les uns par les autres : Pierre par André, Nathanael par Philippe.

Nous employons-nous, de notre côté, à faire connaître et aimer le Seigneur?

2. A QUOI LE SAUVEUR APPELLE LES APÔTRES

Deux choses sont à considérer ici :

a) Premièrement, à quelle dignité les Apôtres sont appelés. Cette dignité leur confère cinq grandes prérogatives.

Le Sauveur les appelle au bonheur le plus grand, au bonheur de vivre dans son amitié, dans son intimité; au bonheur de vivre d'une vie commune avec lui. Désormais, auprès de lui, ils seront les témoins de sa vie, de ses vertus, de ses enseignements et de ses miracles; ils seront, pour ainsi dire, sa famille, « ils sont toujours avec lui » (*Marc*, 5, 14; *Joann.*, 15, 15). Par deux fois, il les proclame bienheureux à cause de ce privilège (*Matth.* 13, 16; *Luc*, 10, 23).

En outre, le Sauveur appelle ses Apôtres à l'honneur le plus grand : ils seront ses envoyés, ses « Apôtres » (*Luc*, 6, 13); ses messagers, ses représentants auprès des hommes.

Il les appelle à la puissance la plus grande : il les appelle à partager sa propre puissance (*Marc*, 3, 14, 15; *Matth.* 10, 18). Il les choisit pour se les associer dans ses fonctions de docteur, de prêtre et de pasteur, pour fonder et gouverner son Eglise (*Matth.* 16, 18), pour siéger auprès de lui au jour du jugement (*Matth.* 19, 28). Comme les douze Patriarches de l'Ancien Testament, les douze Apôtres seront, dans le Testament nouveau, les dépositaires de la révélation et de la grâce.

Le Sauveur appelle les Apôtres à la plus haute sainteté, à une sainteté qui en quelque sorte ressemble à la sienne, parce qu'ils représentent le Seigneur et qu'ils doivent le représenter dignement. Toute la majesté de la sainteté apostolique et des dons apostoliques se révélera en eux (*Joann.* 17, 68, 17).

Enfin, il les appelle à partager les vicissitudes de sa propre vie : les travaux de l'apostolat, ses succès. (*Joann.* 14, 12), ses persécutions, sa mort sanglante; il les appelle à partager sa gloire (*Luc*, 21, 12; 22, 29; *Joann.* 16, 2; 19, 14). — Assurément, Dieu ne peut rien donner à l'homme de plus grand et de plus glorieux que la vocation apostolique.

b) Deuxièmement, considérer dans quels milieux le Sauveur trouve ceux qu'il appelle à cette sublime dignité d'Apôtres. Leur condition extérieure, si elle n'est point la plus commune et la plus basse, restait la condition des hommes ordinaires. Il les appelle de leurs filets qu'ils

s'occupent à nettoyer et à raccommorder; de la pêche qui n'est pas toujours fructueuse (*Marc.* 1, 16, 19; *Luc.* 5, 2, 5); bref, il les appelle d'un genre de vie relativement bas, sans importance bien grande aux yeux du monde. Matthieu lui-même exerce, sous ce rapport, une profession peu honorable chez les Juifs. — Quant aux dons de l'esprit, en général, ils ne présentent rien de spécial : un ou deux ont quelque culture. Pour leur sainteté, rien de particulier. Ils possèdent de bonnes qualités, parce qu'ils sont accoutumés au travail, actifs, d'un esprit droit; ils ont un bon cœur et ils sont fidèles. — Tels le Sauveur trouva ses Apôtres; tels il les éleva à une si haute dignité!

3. LA RÉPONSE A L'APPEL

Considérer comment les Apôtres répondirent à l'appel divin.

a) Ils obéissent promptement, avec empressement, dans la mesure où le Sauveur le demande. La remarque en est faite deux fois dans la Sainte Ecriture (*Matth.* 4, 20, 22; 19, 27; *Marc* 3, 13).

b) Ils obéissent avec joie. Saint Jean, dans sa vieillesse, sait encore avec exactitude l'heure de son premier entretien avec le Sauveur — entretien qui décida sa vocation (*Joann.* 1, 39).

Saint Matthieu, — s'il ne portait point déjà un double nom — adopte un nom nouveau, lors de sa vocation, comme s'il commençait maintenant à vivre, et il donne un grand festin d'adieu (*Luc.* 5, 27, 29). — Les Apôtres se recrutent entre eux et s'efforcent d'attirer ceux qu'ils aiment le mieux, à une vocation qu'ils regardent comme le souverain bien.

c) Ils obéissent avec fermeté et persévérance, à travers les travaux, les combats, les sacrifices, couronnés par des plus heureux résultats (*Luc.* 22, 28). Ils ont glorifié leur vocation par la conversion du monde au christianisme : ils l'ont consacrée presque tous par un glorieux martyre.

Telle est la vocation des Apôtres: Mystère plein de beauté,

d'une haute importance. C'est une aimable manifestation de la sagesse du Sauveur, de sa bonté, de sa condescendance; par conséquent, une première conclusion s'impose : aimer le Sauveur.

Deuxième conclusion : la joie et la reconnaissance. Ce Mystère, c'est la fondation de l'Eglise, l'institution de la hiérarchie ecclésiastique, le commencement du Royaume de Dieu ici-bas. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas au Sauveur qui appelle à ce but non seulement les Apôtres, mais tant d'hommes pauvres et faibles comme nous le sommes. Il n'est rien de plus grand, de plus digne de respect, de plus glorieux qu'une place dans cette hiérarchie de l'Eglise.

Troisième conclusion : la confiance, parce que, dans la vocation des Apôtres, dans la manière dont, malgré leur insuffisance naturelle, ils ont répondu à leur mission, nous reconnaissons la puissance de l'élection de Dieu qui appelle, non point parce qu'il trouve en l'homme l'aptitude nécessaire, mais parce qu'il crée cette aptitude en ceux qu'il appelle.

La vocation des Apôtres.

(Application des sens.)

1. VOCATION D'ANDRÉ ET DE JEAN

Le Précurseur est sur le bord du Jourdain à l'endroit où il baptise : ses disciples et la foule l'entourent, et il leur prêche. Soudain il s'arrête et regarde. Silence complet. A peu de distance du fleuve un homme s'avance. Il est d'une taille au-dessus de la moyenne, svelte et dégagé; il semble calme et grave; on reconnaît un homme accoutumé à réfléchir à des choses sérieuses. Son vêtement se compose d'une longue tunique de laine blanche qui tombe jusqu'aux pieds, les manches sont larges; la tunique est bordée de bleu; elle est retenue à la taille par une ceinture. Par dessus la tunique, il porte un manteau carré de couleur brune avec des franges

bleues aux quatre coins. Il penche légèrement en avant la tête qui est d'un bel ovale. Sa longue chevelure d'un brun doré et légèrement bouclée se partage sur le milieu de la tête qui reste découverte. Le front est large et haut; sous les sourcils bien arqués brillent de grands yeux d'un bleu foncé auxquels de longs cils — tels ceux des enfants — donnent une expression indiciblement tendre. Les autres traits du visage sont de la forme la plus pure et ne révèlent aucune nationalité particulière. Une barbe douce ondule sur sa poitrine. Tout l'extérieur est doux, attrayant; il inspire la confiance et donne l'impression d'une beauté achevée. — Tel le Sauveur s'approche, les bras et les mains enveloppés sous son manteau; il ne regarde point autour de lui; il réfléchit doucement; il est tout à ses pensées. De son côté, le Précurseur est absorbé dans sa contemplation; un profond silence règne. Enfin, il lève son bâton et désigne le Sauveur : « Voici, dit-il, voici l'Agneau de Dieu, celui qui ôte les péchés du monde. C'est celui-là même de qui j'ai dit : Il vient après moi un homme qui a été fait avant moi, car il était avant moi. Pour moi, je ne le connaissais pas, mais je suis venu baptiser dans l'eau afin qu'il soit connu dans Israël. Mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre et demeurer le Saint-Esprit est celui qui baptisera dans le Saint-Esprit. J'ai vu le Saint-Esprit descendre du ciel comme une colombe et demeurer sur lui. Je l'ai vu et je rends témoignage qu'il est le Fils de Dieu ».

Ces paroles font une impression profonde, plus particulièrement encore sur quelques disciples du Précurseur qui, plus tard, devinrent des Apôtres. Parmi eux se trouvent André et Jean. Ils se disent que, s'il en est ainsi, il est bon d'aller au Maître des maîtres. Ils songent aussi aux merveilles qui ont, quarante jours auparavant, accompagné le baptême du Seigneur. Le lendemain, comme le Sauveur passe de nouveau dans le voisinage et que le Précurseur le signale à ses disciples et à la foule en lui rendant le même témoignage solennel, André et Jean se décident à s'approcher de

Jésus pour le connaître. Le Précurseur, loin de le trouver mauvais, désire que tous ses disciples passent au Seigneur; il est venu, en effet, non seulement pour le révéler au peuple, mais aussi pour lui amener ses premiers disciples. André et Jean hésitent d'abord à adresser la parole à Jésus; ils se bornent à le suivre. Le Sauveur connaît leur intention; il se retourne avec la plus engageante affabilité, les regarde avec bienveillance et, comme ils hésitent encore à parler, il prend les devants et leur demande ce qu'ils cherchent. C'est lui-même qu'ils cherchent, répondent-ils et ils désirent voir où il demeure. « Venez et voyez! » réplique Jésus. En route, il les interroge : qui sont-ils, d'où viennent-ils? Et ils répondent avec simplicité et franchise qu'ils sont Galiléens, que celui-ci (Jean) est le fils de Zébédée qui a un commerce de poissons sur la rive du lac, que l'autre (André) est le fils du maître batelier Simon qui a pris à ferme la pêche sur le lac; qu'ils sont venus au Précurseur et ont conçu pour lui un tel respect et une telle affection, qu'ils sont devenus ses disciples. Le Sauveur se montre heureux d'apprendre ces détails. Ils sont donc compatriotes, ajoute-t-il; il est lui-même de la Galilée, de Nazareth, le fils de Marie et de Joseph. De son côté il est allé à Jean-Baptiste et s'est fait baptiser par lui; il se réjouit de leur affection pour le Précurseur, qui est un saint, un prophète tel qu'il n'en a jamais paru, il faut faire ce qu'il enseigne; il prépare la voie au Seigneur. En effet, reprennent les disciples, il leur a souvent parlé du Messie et de tout ce qu'il leur en a dit ils sont portés à conclure que celui même qui leur parle maintenant est le Messie; et c'est le Précurseur qui les a envoyés à Jésus. — Le Sauveur répond positivement que Jean-Baptiste a dit la vérité et il leur demande s'ils n'ont pas été les témoins de l'apparition qui a eu lieu lors de son baptême. Ils répliquent qu'ils étaient là. Alors le Sauveur se fait connaître à eux et ils croient en lui. — Sur ces entrefaites ils sont arrivés à une hôtellerie; Jésus les invite à l'y suivre et ils prennent ensemble un modeste repas. De plus en plus gagnés par son amabilité et par sa noblesse, ils

lui demandent enfin avec confiance s'il projette quelque chose comme Jean-Baptiste et s'il veut s'adjoindre des disciples. Sur la réponse affirmative, ils répètent qu'ils sont disposés à le suivre. Le Maître réplique qu'ils le suivront en effet. Ils lui parlent alors de parents et de proches qu'ils lui amèneront dans le même but et qu'ils lui présenteront. Le Sauveur répond qu'ils peuvent venir. Telle fut la première rencontre des disciples avec le Sauveur; tel leur premier entretien. Et si grande fut l'impression produite par l'affabilité et l'amabilité de Jésus que Jean, même dans sa vieillesse, se souvenait de l'heure exacte de cette conversation (*Joann.* 1, 39).

2. VOCATION DES APOTRES

Plein de joie d'avoir trouvé le Messie en Jésus et de pouvoir s'attacher à lui, André cherche aussitôt son frère Simon qui, peut-être, alors se trouvait près de Jean-Baptiste sur les rives du Jourdain. La première chose qu'André annonce à son frère — et à sa grande surprise — c'est qu'ils ont trouvé le Messie. Simon étonné est dans la joie : pour un Israélite fidèle, en effet, il ne pouvait y avoir nouvelle plus importante et plus désirable, et Simon est un vrai Galiléen, zélé, ardent pour tout ce qui est bon et beau. Il est de Bethsaïde, sur le bord occidental de la mer de Galilée. Il semble avoir à ferme un important commerce de pêche avec Zébédée et ses deux fils Jacques et Jean, qui, probablement, habitent à proximité. C'est un homme vigoureux et entreprenant. Aussitôt il suit son frère qui le conduit au Sauveur. Là, se rencontrent pour la première fois Jésus et Simon qui devaient, pour le temps et pour l'éternité, rester dans des relations si étroites et de si grandes conséquences. Simon est robuste, plutôt trapu, le regard est vif; il porte sur le front la touffe de cheveux bien connue. Le Sauveur le regarde attentivement, avec sa majesté et son calme habituels, avec bienveillance, mais son regard est profond, mystérieux. Il ne l'a jamais vu, il ne lui a jamais parlé, et il lui dit :

« Tu es Simon, fils de Jonas : tu t'appelleras désormais Céphas », c'est-à-dire Pierre. L'attitude majestueuse de Jésus, ce regard sérieux et significatif, ce nom nouveau sous lequel on lui adresse la parole et qui présage un mystère — un changement de nom indigne toujours une vocation spéciale et importante — tout produit sur Pierre une impression profonde. Il sent qu'il se trouve en présence d'un Etre supérieur, d'un Etre aux yeux de qui sa personne et sa vie se révèlent clairement et qui s'annonce comme le Maître de sa destinée. Il est pénétré d'admiration, de respect et presque d'adoration; et peut-être son âme a-t-elle le pressentiment de la grandeur de sa vocation. Mais si, d'une part, cette vocation est un honneur pour le Galiléen, d'autre part elle n'est point sans le faire hésiter, sans lui créer des angoisses, parce qu'il a conscience de l'insuffisance de ses aptitudes naturelles et de ses responsabilités sous le rapport des intérêts temporels, puisqu'il est chef de famille et à la tête d'une affaire. — Nous verrons plus tard que le Sauveur dut recourir à des moyens et au miracle pour vaincre ces hésitations. En attendant, le fondement de cette vocation est posé et Simon est entièrement gagné à Jésus. — Pour le moment, le Sauveur le laisse à ses affaires.

Jésus est en route pour la Galilée et il rencontre Philippe, un compatriote et un concitoyen de Simon et d'André. A ce qu'il semble, Philippe est quelque peu timide, réfléchi, méticuleux; mais il est souple et docile; et il suffit que le Sauveur lui dise : « Viens, suis-moi », pour que, vaincu par la grâce et entraîné par son bon cœur, il s'attache au Seigneur. Il sent en lui son Maître et il le suit. — Matthieu est gagné de la même manière. Il appartient à la classe des publicains — classe méprisée et, non sans raison, décriée — peut-être est-il, par là, une souffrance et une honte pour sa famille. Mais il a un bon cœur; peut-être s'est-il rendu auprès du Précurseur qui l'a converti; et ainsi le Seigneur trouve en lui un terrain bien préparé. Peut-être, aussi, Matthieu est-il fort surpris de voir que Jésus, passant devant le bureau des impôts, s'arrête silencieux et attache sur lui un de ces

regards qu'on n'oublie jamais, qui sont comme l'annonce d'une prédestination et décident d'une âme pour le temps et pour l'éternité. En même temps le Seigneur lui dit : « Viens, suis-moi ». Sans doute il a déjà entendu parler de Jésus, des miracles accomplis à Capharnaüm et aux environs; il est pénétré de respect et d'estime pour lui et il désire se débarrasser de ses fonctions d'une manière honorable. Il saisit donc avec joie la précieuse occasion que lui offrent la grâce et la clémentine invitation du Sauveur : il se lève aussitôt, quitte sa situation et sa famille et suit le Seigneur après avoir donné un grand festin aux membres de sa famille et à ses amis. Et, certes, il a raison de se réjouir ! Il ne s'occupera plus d'affaires ni de marchandises : il s'occupera des âmes; au lieu de signer des lettres de voitures, il écrira l'Evangile; au lieu de servir Mammon, il gagnera le Royaume du ciel; il ne s'assoira plus à un comptoir de péage, il siègera sur l'un des douze trônes dans le Royaume du ciel !

Après Philippe, le Sauveur appelle Nathanaël que l'on croit être l'Apôtre Barthélémy. Nathanaël est de Cana en Galilée. Il semble avoir de l'instruction; c'est un homme d'un esprit droit, mais un peu indépendant; il est franc. Philippe le cherche et lui parle sans doute avec enthousiasme de Jésus, fils de Joseph de Nazareth; c'est le Messie, ajoute-t-il. Nathanaël connaît Nazareth qui est à peu de distance de Cana; il sait que, dans cette petite bourgade, on ne brille ni par la culture intellectuelle, ni par les agréments du caractère. Par conséquent, un homme élevé à Nazareth ne saurait répondre à ce qu'on est en droit d'attendre du Messie : aussi répond-il en plaisantant à demi : « Comment un bien si grand, ou même un bien quelconque peut-il venir de Nazareth ? » Toutefois, impatient de voir et de juger par lui-même, il obéit à l'invitation de Philippe. A peine le Sauveur l'aperçoit-il qu'il dit avec amabilité ces quelques mots flatteurs que Nathanaël peut entendre : « Voici un véritable Israélite, sans déguisement et sans malice ». Etonné, Nathanaël demande : « Rabbi, d'où me connaissez-vous ? » « Avant que Philippe t'ait appelé, réplique Jésus, je t'ai vu sous le

figuier » et en même temps, il fixe sur lui un regard à la fois touchant et évocateur. Et Nathanael sent revivre en son âme le souvenir d'un événement de sa vie que nul ne pouvait connaître, sinon Dieu qui scrute les cœurs. Cette révélation de ses secrets les plus intimes le touche et modifie ses dispositions : il ne songe plus à plaisanter; il reconnaît en Jésus non seulement le suprême Docteur de la Loi, mais le Maître de sa conscience, son juge et son Dieu — et cela suffit à son cœur qui est droit, sincère et reconnaissant. Il s'humilie aussitôt devant les témoins de la scène et, avec joie, reconnaît en Jésus le Messie, et le Dieu: « Vous êtes le Fils de Dieu, le Roi d'Israël ». Le Sauveur a prouvé qu'il lit dans les cœurs, qu'il connaît tout par sa science divine : et la transformation s'est faite; et Nathanael veut aussitôt suivre le Seigneur, mais Jésus dit à tous que cette preuve de sa Divinité les a appelés à la foi, — mais qu'ils verront des choses plus grandes encore — ils verront les Anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme; — ils verront les Anges le servir, lui, le grand et éternel médiateur entre le ciel et la terre. — Rien ne gagne les hommes comme la louange; le meilleur moyen de s'en rendre maître est de leur prouver qu'on les connaît et qu'on lit dans leur cœur. Et, avec l'action de la grâce, c'est ainsi que Nathanael a été conquis.

3. L'ÉLECTION DES APOTRES

Luc. 6, 12-16; Marc. 3, 13-19; Matth. 10, 1-4.)

L'élection des Apôtres complète et couronne leur vocation. Le Sauveur se trouve, maintenant, non loin de la mer de Tibériade, à peu près à moitié chemin entre Capharnaüm et Nazareth, entre le Thabor et Sapheth, sur une hauteur formant deux sommets fortement prononcés, entre lesquels s'ouvre une plaine que la nature semble avoir disposée pour accueillir un auditoire. Une foule est venue de la Galilée, des contrées à l'est du Jourdain, de la Judée, et même de Tyr et

de Sidon, camper en ces lieux pour entendre le Sauveur. Les disciples que, jusqu'ici, Jésus a appelés, sont présents. Le Sauveur a passé la nuit en prières sur l'un des sommets : c'est un signe qu'il prépare une chose importante.

Au matin, après le lever du soleil, Jésus descend de la hauteur où il a prié; il descend majestueusement, comme Moïse descendit du Sinaï après avoir conversé avec Dieu. De nombreux disciples l'entourent pour se conformer à ses ordres et les exécuter. Il leur déclare que, dans le grand nombre des disciples qui l'ont suivi jusqu'ici, il veut en choisir douze qui resteront toujours auprès de lui et seront, en un sens spécial, ses envoyés, ses Apôtres. Et, aussitôt, il procède à cette élection. Quelle scène sublime! quel tableau! Le soleil est levé; il répand l'or miroitant de ses rayons sur le lac, sur la plaine; les montages à l'est du Jourdain projettent des ombres bleues et violettes; au sud, le Thabor dresse fièrement son sommet au-dessus des monts d'Ephraïm et de Gelboe; au nord, l'Hermon majestueux, couvert de neige, étincelle et semble couronné de roses. Remplis d'admiration et dans une sainte attente, les disciples et une foule innombrable entourent le Sauveur, qui, lui-même, dans son calme et sa majesté, paraît transfiguré par la joie et la piété. Il appelle les Apôtres un à un chacun par son nom; et pénétrés de joie, de reconnaissance, d'amour et de fidélité ils s'approchent du Sauveur, tout émus ils s'agenouillent devant lui, qui les bénit, leur impose les mains et leur fait prendre place à ses côtés. — Le premier est Simon, le fidèle, le généreux, le dévoué Simon. Jésus le regarde avec une bienveillance particulière, il lui donne le nom de Pierre pour marquer sa primauté sur les autres Apôtres. Sans doute, il le salue en esprit par ces mots qui feront de lui, plus tard, le Chef de l'Eglise : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise »; ou bien encore par les paroles de Jacob bénissant Juda : « Tes frères te loueront; ta main s'appesantit sur la nuque de tes ennemis; les fils de ton père te rendront hommage; tu es un jeune lion » (*Gen.* 1, 49, 8, 9). — Ensuite, c'est Jean, le disciple vierge, dans la

simplicité et la grâce de la jeunesse. Avec quelle joie le Seigneur ne dut-il pas reposer ses regards sur lui! Il lui donne la bénédiction de Benjamin : « Tu es le bien-aimé du Seigneur; tu habiteras avec confiance en lui; tu demeureras tout le jour comme dans la chambre nuptiale et tu reposeras entre ses bras » (*Deuter.* 33, 12). — Viennent ensuite André, le zélé; Jacques le Mineur, le futur évêque de Jérusalem; Jude ou Thaddée et Thomas; et chacun reçoit une bénédiction particulière comme autrefois les fils de Jacob et les tribus d'Israël. Et Jésus se réjouit en esprit et il rend grâces à Dieu pour tout le bien que chacun d'eux devait faire. — Judas vient aussi, Judas qui, plus tard, lui infligera tant de douleur! Maintenant, il croit, il est bon; mais assurément le Sauveur frémit lorsqu'il prononça son nom et le vit s'avancer.

Voilà l'élection des Apôtres — un jour de joie pour le Sauveur parce que son œuvre s'affermir et progresse grandement, parce qu'il regarde notre élévation comme la sienne propre; — jour à jamais mémorable pour les Apôtres, parce que ce jour a été le fondement de leur bonheur, de leur gloire, de leur puissance; — jour heureux pour le monde, parce que la hiérarchie et, avec elle, les grandes lignes de l'Eglise et de notre salut ont été tracées par le Seigneur. — Accompagné de ses Apôtres, Jésus descend vers la foule pour faire son sermon sur la Montagne et opérer de nombreux miracles.

Les Noces de Cana.

(*Joann.* 2, 1-11.)

« Trois jours après, il se fit des noces à Cana en Galilée, et la Mère de Jésus était là. Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples. Et le vin venant à manquer, la Mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont point de vin ». Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue ». Sa Mère dit à ceux qui ser-

vaient : « Faites tout ce qu'il vous dira ». Or il y avait là six grandes urnes de pierre, pour servir aux purifications en usage chez les Juifs, dont chacune contenait deux ou trois mesures. Jésus leur dit : « Emplissez les urnes d'eau ». Et ils les remplirent jusqu'au haut. Alors il leur dit : « Puisez maintenant et portez-en au maître d'hôtel ». Et ils lui en portèrent. Le maître d'hôtel ayant goûté cette eau qui avait été changée en vin et ne sachant pas d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux et lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin; et après qu'on a beaucoup bu, il en sert alors de moindre; mais pour vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure ».

« Ce fut le premier des miracles de Jésus qui fut fait à Cana en Galilée; et par là il fit éclater sa gloire et ses disciples crurent en lui. »

1. PRÉLIMINAIRES DU MIRACLE

Le Sauveur se rendait avec ses nouveaux disciples à Capernaüm, en Galilée. Il s'arrêta à Cana, où sa sainte Mère se trouvait alors pour des noces. Il s'y arrêta et, à cette occasion, il fit le miracle de l'eau changée en vin. Considérer quelques circonstances qui précédèrent le miracle.

1) *La présence de la Mère de Jésus aux noces.*

Probablement Marie était là comme une amie et peut-être comme une parente, partageant la joie des époux, prêtant aux hôtes ses conseils, ses soins et son aide. Cette présence engagea sans doute les époux à inviter le Sauveur et ses disciples.

Au milieu de cette fête, quelle était l'attitude de Marie? — Elle se réjouissait avec les époux et les convives, mais avec quelle modestie, avec quelle discrétion! N'y a-t-il pas, ici, une leçon pour nous, en des cas analogues?

2) *Le manque de vin.*

Peut-être la présence du Sauveur et de ses disciples qui, en acceptant l'invitation, avaient sensiblement augmenté le nombre des convives, contribua-t-elle à ce que le vin fût défaut; il était donc opportun que Jésus et Marie apportassent remède à cet accident.

3) *La demande de Marie.*

Au sentiment de nombreux commentateurs, Jésus n'avait pas, à proprement parler, l'intention d'accomplir en cette circonstance son premier miracle et de se révéler ainsi, mais d'attendre son voyage à Jérusalem pour la fête de la Pâque; car il dit que son heure n'est pas encore venue. Cependant il opère ce miracle par déférence pour sa Mère : d'abord, par égard pour la foi de Marie qui, sans avoir vu jusqu'ici aucun miracle, est fermement convaincue de la toute-puissance de son Fils; deuxièmement, par la réserve et la délicatesse de cette prière; troisièmement, par égard pour la sollicitude, l'attention et la bonté maternelle de Marie, qui s'est aperçue aussitôt que le vin manquait ou qui en a été informée; quatrièmement, par égard pour la prière qu'elle lui adresse et pour la ferme confiance qu'elle exprime. Marie, d'ailleurs, ne demandait rien qui ne fût conforme à la volonté de Dieu.

2. LE MIRACLE

Quatre traits caractérisent ce miracle et en montrent la grandeur et la magnificence.

1) *Le premier miracle public de Jésus.*

C'est le premier miracle public du Sauveur, comme le dit l'évangéliste saint Jean : « Le commencement des miracles de Jésus ».

2) *Un grand miracle.*

Par sa nature même, c'est un miracle de premier ordre, un miracle absolu. Ce n'est pas une pure transformation : c'est une transsubstantiation parfaite et totale. Le Seigneur montre ainsi qu'il est le maître souverain de la création, qu'il peut y agir et la conduire à son gré.

3) *Un miracle clairement attesté.*

Ce miracle est remarquable par la manière dont il s'accomplit : sans éclat, en silence, comme accidentellement, sans recours à aucun moyen extérieur. Jésus l'opère dans une circonstance publique, devant de nombreux témoins à l'abri de tout soupçon — serviteurs, maître d'hôtel, époux — si bien qu'il est impossible de le contester. On ne peut le nier : le vin faisait défaut, les urnes ont été remplies d'eau et, de ces urnes, les serviteurs ont puisé non pas de l'eau mais un vin excellent, comme l'atteste le maître d'hôtel lui-même.

4) *Miracle d'une haute signification mystique.*

Ce miracle est beau, il est magnifique par sa signification mystique. Cette circonstance qu'il a lieu dans un repas de noces, qu'il consiste à donner aux convives un vin remarquablement bon, a fourni aux saints Pères l'occasion de reconnaître, dans ce mystère, une figure des fiançailles de Jésus-Christ et de l'humanité, ici-bas dans l'Eglise et, au ciel, dans la béatitude éternelle. De fait, cette union nous est représentée dans l'Ecriture comme un banquet nuptial (*Luc. 14, 16; Matth. 22, 2; Apoc. 19, 7*) et deux fois Jésus-Christ sert à ses amis, ici-bas le vin changé en son sang, dans la coupe de l'Eucharistie, et au ciel « le vin nouveau » (*Matth. 26, 29*) de l'éternelle béatitude. — Et, dans ce miracle, Jésus célébrait le commencement de ses fiançailles avec l'Eglise, au début de la Vie publique, alors qu'il allait

enseigner et qu'il fondait l'apostolat. Voilà pourquoi il exprime la joie de son Cœur en assistant à un repas de noces et en changeant, à cette occasion, l'eau en vin.

3. LES EFFETS DU MIRACLE

Ces effets se rapportent soit au Sauveur lui-même, soit à ses disciples.

1) *Manifestation de la gloire de Jésus.*

La « gloire » que le Sauveur manifeste par ce miracle, c'est avant tout sa Divinité, dont il donnait ainsi une preuve irréfutable. En outre, cette gloire consistait aussi à manifester la grandeur et l'amabilité de son caractère.

Dans ce miracle, il manifeste premièrement sa bonté et sa condescendance, en acceptant l'invitation qui lui est faite par une famille de condition assez modeste, à ce qu'il semble. Il ne dédaigne rien de ce qui appartient aux usages honorables, aux bonnes coutumes : il bénit et sanctifie tout par sa présence, par ses beaux et vertueux exemples. En acceptant l'invitation qui lui est faite, disent les Saints Pères, le Sauveur a voulu confirmer et ratifier l'institution même du mariage. — Il n'est pas sans importance d'observer aussi que notre aimable Sauveur marque, par le premier de ses miracles, le moment où il quitte cette vie calme et silencieuse de la famille qui a été la sienne durant tant d'années et qu'il accomplit ce miracle dans une circonstance où une nouvelle famille se fonde, qu'il opère cette merveille pour la consolation et la joie des nouveaux époux. C'est, dirait-on, sa manière de dire adieu à la vie de famille, de lui témoigner sa reconnaissance pour tous les biens qu'il y a rencontrés.

Le Sauveur montre aussi sa générosité, sa libéralité, en accomplissant ce miracle dans une circonstance sans grande importance de la vie domestique. Il dispense abondamment un vin si précieux.

Enfin, ce miracle prouve quelle estime et quel amour le Sauveur avait pour sa sainte Mère. La parole : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? », n'est point une parole de mépris ni une leçon. Ce mot de « femme » équivaut à peu près à « Dame ». Cette parole, au contraire, atteste que le Sauveur accomplit le miracle, uniquement sur la prière de sa Mère : abstraction faite de la prière de Marie, ce n'était pas encore le temps. Jésus ne pouvait mieux prouver son amour pour sa Mère. — Il y a là, assurément, un trait à noter : à ce moment si important, qui marque un changement décisif dans sa vie, Jésus confirme la foi de ses disciples et il révèle sa Divinité par un miracle qui dépend de l'intercession de Marie. C'est la manifestation d'un conseil divin : dans le Royaume de Jésus-Christ, tout passe pour ainsi dire par les mains et par le cœur de Marie, la grâce et la justification (*Luc. 1, 44*) aussi bien que le don de la foi, l'avènement du Soleil de justice aussi bien que la vivifiante et splendide clarté de la Vie publique.

2) *La foi des disciples.*

Les disciples « crurent en lui », c'est-à-dire qu'ils furent merveilleusement confirmés dans la foi qui était en eux depuis leur première rencontre avec Jésus, quand il leur avait révélé ce que sa divine sagesse pouvait seule lui avoir appris. C'était là un miracle de l'ordre purement spirituel, tandis qu'ils avaient à Cana, un miracle dans l'ordre des choses sensibles qui venait confirmer cette promesse du Sauveur : « Vous verrez de bien plus grandes choses ». Leur foi pouvait donc s'accroître. En tout cas c'est là un des buts que le Sauveur se proposait tout d'abord; et ses disciples avaient besoin de cet accroissement de foi, en vue de ce qui allait se passer à Jérusalem.

Mais, en dehors même du groupe des disciples, parmi les parents et amis du Sauveur, dont plusieurs sans doute assistaient au repas de noces, le miracle de Cana eut pour effet de répandre la foi à la mission divine de Jésus et même

en sa Divinité. En tout cas, la nouvelle de ce grand prodige dut se répandre partout. Et voilà cette « gloire » que le miracle de Cana devait faire éclater.

Ce Mystère est la glorieuse conclusion de la préparation immédiate à l'enseignement public : c'est le glorieux passage de l'obscurité de la vie privée à la vie publique où les miracles les plus magnifiques viendront à chaque instant révéler la Divinité; c'est le moyen énergique qui confirme les disciples dans leur foi; c'est la foi éveillée chez les parents et amis du Sauveur; c'est la révélation du rôle et de la puissance de la Mère de Dieu dans le progrès et le développement du Royaume de Dieu ici-bas.

Les Noces de Cana.

(Application des sens.)

1. ARRIVÉE DE JÉSUS A CANA.

Venant du Jourdain, le Sauveur avait suivi la route de la plaine d'Esdremon à Capharnaüm et il était arrivé à Cana. Cana se trouve sur la route de Nazareth au lac de Tibériade. C'est un village assez important qui s'élève en terrasses sur une colline, dans une région accidentée, fertile, coupée de vallées agréables, plantées d'oliviers, de caroubiers et surtout de grenadiers. Des groupes de maisons sont dispersés à travers les champs et encadrés gracieusement d'arbres et de haies de cactus. A l'ouest, en dehors du village, est la fontaine avec ses trois bassins, la seule de la contrée et, vraisemblablement, celle dont l'eau fut changée en vin.

A son arrivée, Jésus trouve le village en mouvement et paré comme pour une fête. En effet, on doit y célébrer des noces. Deux maisons sont reliées entre elles par des berceaux de verdure et ornées de guirlandes, où s'entremêlent les fleurs et les fruits. Ces maisons sont celles des deux

fiancés, qui, semble-t-il, sont des parents ou du moins des amis de Marie et de Jésus. La Mère de Dieu est là, allant d'une maison à l'autre, aidant, donnant quelques conseils, disposant tout avec bonté, condescendance et sagesse, pour les préparatifs de la fête. Elle ne se fait pas servir comme une femme de qualité; loin de là : elle se met au service de chacun, humblement, avec piété; elle se montre adroite en toutes choses. — Probablement le Sauveur a été invité : il a accepté et il se présente avec ses nouveaux disciples. Son intention, assurément, n'est pas seulement de prendre part au plaisir de cette fête : il a des vues bien plus hautes.

Tout d'abord, en assistant à des noces dans sa parenté, il veut bénir et consacrer le mariage et la famille. Il attache un grand prix à tout ce que Dieu a réglé et établi. Or, le mariage a été institué par son Père céleste dans le Paradis terrestre, et bientôt il conférera lui-même à cette institution la dignité d'un sacrement avec ses grâces et ses bénédictions. — En outre, il sait bien que l'embarras où se trouveront les époux et la prière de sa Mère lui donneront l'occasion de leur venir en aide par un miracle. Il a l'intention d'honorer particulièrement sa Mère, de marquer pour toujours sa place dans le Royaume de l'Eglise, de se révéler, en cette circonstance, à ses parents, à ses amis, à ses disciples comme Messie et comme Dieu; ses disciples, en même temps, apprendraient à se connaître entre eux et, dans la foi à sa mission divine et à sa Divinité; ils jetteraient pour ainsi dire les premiers fondements de l'Eglise. — Telles sont quelques-unes des pensées et des intentions du Sauveur en acceptant l'invitation.

2. LES FÊTES

Assurément, Jésus est accueilli avec respect, cordialité et devient l'hôte de l'une des deux familles des fiancés. — Les fêtes des noces suivent leur cours. Le temps des fiançailles est à son terme; et la fiancée est solennellement conduite de la maison de ses parents dans celle de son

époux. D'ordinaire, c'est pendant la nuit que le cortège part de la demeure du fiancé : des musiciens, des joueurs de flûte et de fifres, des cymbales et des tambourins ouvrent la marche, suivis par les hommes qui distribuent de l'huile et des noix au peuple et aux enfants. Viennent ensuite les enfants portant des couronnes au front, et enfin le fiancé avec ses compagnons. La fiancée, chez elle s'est tenue prête : elle est parée, elle porte un voile épais et avec ses compagnes elle se joint au cortège, qui reprend sa marche à la clarté des torches; la fiancée est introduite dans la demeure de l'époux : tous deux sont couronnés de fleurs; le contrat est dressé et la bénédiction nuptiale est donnée par les parents. — Ensuite, c'est le repas des noces; ce sont, pendant plusieurs jours, des danses et des jeux.

Le divin Sauveur s'associe avec une touchante bonté à ces diverses cérémonies, ajoutant ainsi à la joie commune les bénédictions de ses aimables vertus.

3. LE MIRACLE

C'est probablement au principal repas de noces que Jésus accomplit le miracle. Le repas a lieu dans une salle de la maison communiquant avec la cour, et séparée en deux parties, réservées l'une aux hommes, l'autre aux femmes, par une cloison assez basse pour permettre à tous de voir ce qui se passe dans la salle et d'entendre ce qui se dit. Probablement le Sauveur occupe la place d'honneur, avec l'époux, au milieu de la salle. Après la bénédiction de la table et les purifications usuelles, le repas commence. Il comprend plusieurs services; le vin circule dans des coupes; on le puise dans de grandes urnes disposées au fond de la salle.

Au cours du repas, pour une cause quelconque, le vin vient à manquer, soit que la provision demandée se trouve en retard, soit qu'en raison du nombre inattendu des conviés le vin soit épuisé.

La Mère de Dieu, qui pense aux autres beaucoup plus

qu'à elle-même et qui observe tout avec une maternelle sollicitude, remarque que les serviteurs sont dans l'embarras devant les urnes vides où ils cherchent inutilement à puiser; elle les voit aller et venir, s'approcher du maître d'hôtel et lui murmurer quelques mots à l'oreille. Elle interroge sans doute à part l'un de ces serviteurs, elle lui demande la cause de leur embarras et elle apprend que le vin fait défaut. Profitant peut-être d'un instant où le service le permet, elle s'approche du Sauveur et lui dit à voix basse : « Ils n'ont plus de vin ! » ; elle le regarde, et dans ce regard, il y a toute une supplication.

Un peu surpris, Jésus répond : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? », c'est-à-dire à peu près : « En quoi cela nous importe-t-il ? » c'est l'affaire de celui qui donne le repas ». Puis il ajoute ces mots un peu obscurs pour nous : « Mon heure n'est pas encore venue », mais Marie comprend bien son Fils; elle recommande aux serviteurs de ne point se troubler, de ne rien dire et d'attendre l'ordre de Jésus.

Quelques instants après, le Sauveur quitte sa place et se dirige vers les serviteurs. Il leur demande où en est le vin; haussant les épaules, en signe de découragement, ils lui montrent les urnes complètement vides; impossible d'en tirer même une seule coupe. « Rien! il ne reste rien! » « Remplissez-les d'eau jusqu'au bord », ordonne Jésus. Ils le regardent stupéfaits; mais ils se rappellent la parole de Marie : « Faites ce qu'il vous dira ». Peut-être, en versant dans les urnes l'eau limpide de la fontaine, se disent-ils encore : « Ce n'est pas cela qui nous sortira d'embarras ! » — Enfin, les six urnes dont chacune contient deux ou trois mesures (environ 80-120 litres) sont remplies. Jésus reste un instant silencieux, il se recueille et bénit l'eau, et sa bénédiction est toute-puissante. Au même instant, la limpidité de l'eau perd sa transparence; c'est, dans les urnes, un or liquide; l'eau est devenue du vin. « Puisez maintenant », dit le Sauveur, « et portez-en au maître d'hôtel. »

Ravis de surprise les serviteurs obéissent. Le maître d'hôtel goûte ce vin et, ne comprenant pas, il se hâte vers l'époux et lui demande d'où vient ce vin, et pourquoi, alors que d'ordinaire on sert d'abord le vin le meilleur, et plus tard, le moins bon, lorsque les convives sont déjà satisfaits, il a réservé jusqu'ici ce vin excellent. L'époux ignore tout; il goûte le vin qu'on lui présente: à son tour, il est fort étonné. Les serviteurs affirment qu'ils ont puisé ce vin dans les urnes remplies d'eau. Bientôt tous les convives apprennent ce qui vient de se passer. Tous les regards se tournent vers le Sauveur : c'est la joie, c'est le respect, c'est l'amour. Tous ont leur part de ce vin merveilleux et ils le boivent comme un breuvage sacré. Le silence se fait; les convives sont recueillis, émus; et, probablement, le Seigneur en profite afin de les instruire : il leur dit qu'il a attendu ces noces pour commencer les siennes, c'est-à-dire son union avec les âmes que son Père céleste lui a données; et cette union, il la commence en effet avec sa Vie publique. Il fondera un Royaume, une famille à laquelle il donnera aussi un vin précieux. — Et tous sont transformés, ses disciples, un bon nombre de ses parents et de ses amis croient à sa mission divine. — Marie, surtout, goûte en son cœur la joie la plus douce.

La purification du Temple.

1. LE SAUVEUR SE REND A JÉRUSALEM POUR LA FÊTE DE LA PAQUE

Le Sauveur était venu de Cana ou de Nazareth à Capharnaüm avec sa sainte Mère, ses frères (cousins) et ses disciples. Il n'y resta que peu de jours parce que la Pâque était proche et il se rendit à Jérusalem pour la fête.

Considérer, par exemple,

1) *l'intention* de Jésus dans cette visite à Jérusalem : se

manifeste comme le Messie dans toute sa mission de Docteur, de Chef, de Rénovateur de la Religion.

2) *le lieu* choisi : Jérusalem! — le Temple! — Les prophéties l'ont annoncé ainsi (*Mal.* 3, 1).

3) *le moment* : la fête de la Pâque, la grande fête de l'Alliance, à laquelle s'empresse de prendre part tous les juifs de toutes les contrées.

2. LE SEIGNEUR PURIFIE LE TEMPLE

Le Sauveur paraît ici pour la première fois en sa qualité de Docteur et il opère des miracles (*Joann.* 2, 23; 3, 2). Mais le fait caractéristique de cette Pâque, c'est ce que nous pourrions appeler la purification du Temple. Considérer :

1) *l'occasion* : le désordre introduit dans le saint lieu (vendeurs des animaux destinés aux sacrifices, changeurs, etc.); la paix, la piété sont troublées;

Le Sauveur veut supprimer le désordre, l'abus qui consiste à faire ce trafic tout matériel dans le Temple; il ne veut pas supprimer la chose en elle-même, puisqu'elle est nécessaire.

2. *la purification du Temple.* — Considérer :

a) le zèle du Seigneur, son courage, sa décision, son énergie;

b) mais, en même temps, *sa modération* : au cours des années précédentes, quand il est venu dans le Temple, c'était en simple particulier, et il n'a rien entrepris contre ce désordre; mais maintenant, son devoir, sa mission est de corriger cet abus. — *sa maîtrise de lui-même*, dans sa sainte colère; il chasse devant lui hors du Temple les bœufs, les moutons, les trafiquants; il se contente d'ordonner à ceux qui vendent des colombes d'emporter leurs cages.

c) « Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. » — Il est le Fils de Dieu! Le Temple est sa maison et celle de son Père céleste!

3. LE SAUVEUR EST INTERPELLÉ PAR LES PRÊTRES

Résultat.

a) *d'un côté* : colère, envie, haine, incrédulité (chez les ennemis du Sauveur et chez leurs partisans). On lui demande compte de sa conduite. Réponse de Jésus : « Détruisez ce Temple etc. »

b) *d'un autre côté* : admiration et foi (chez les apôtres et chez beaucoup d'autres) : « Ses disciples se souvinrent qu'il leur avait dit cela; ils crurent à l'Écriture et à sa parole : Le zèle de votre maison me dévore » (*Joann.* 2, 17).

Considérer aussi comment cette entrée en scène à Jérusalem est bien un prélude, l'annonce claire et précise des vicissitudes futures, le programme de la vie entière du Sauveur.

Ce Mystère est la troisième manifestation de Jésus à Jérusalem et dans le Temple. La première a eu lieu au jour de la Présentation par les paroles de Siméon, révélant en Jésus l'auteur du salut pour tous les hommes, le Rédempteur par les combats et les souffrances; le Signe de contradiction et l'Occasion de la ruine pour plusieurs. Alors, la rencontre du Sauveur avec le sacerdoce ancien était pacifique : après le paiement de la rançon on le laisse se retirer. — La seconde manifestation a eu lieu dans la douzième année de Jésus. C'est la première manifestation personnelle, la révélation de sa sagesse en face du sacerdoce enseignant. Déjà, alors, il appelait mystérieusement Dieu son Père. L'accueil fait à cette révélation par le sacerdoce enseignant est extraordinaire, mais il n'est pas hostile; c'est une révolution pacifique dans la Synagogue. C'est le prélude de la vie publique du Sauveur : mais le chagrin et la souffrance n'atteignent que son Cœur et celui de ses parents. — Dans cette troisième manifestation le Sauveur parle et agit en sa qualité de Messie, de Docteur, de Renouvateur de l'ancienne religion et du Temple. Le renoncement à la chair et au sang est, ici, complet, la rencontre

avec le sacerdoce est agressive et hostile. Comment cette hostilité se terminera-t-elle? on le pressent déjà d'après les paroles de Jésus, et elle aura son dénouement lors de la quatrième Pâque. — Ces deux dernières manifestations ont lieu en la fête de la Pâque : cette fête marque ainsi, dans la vie du Sauveur, une gradation ascendante, le développement progressif et l'enchaînement des événements qui amèneront la catastrophe.

(Voir un autre développement de cette Méditation dans MESCHLER, *La Vie de Jésus* I^{er}.)

La purification du Temple.

(Le zèle pour l'honneur de Dieu.)

(Répétition.)

Dans ce Mystère le Sauveur révèle tout particulièrement une vertu sublime, une vertu apostolique qui résume ses sentiments, l'âme de sa vie et la cause de sa mort — c'est son zèle dévorant pour l'honneur de Dieu son Père céleste. Saint Jean le fait remarquer en disant que Jésus, par la purification du Temple, a accompli la parole de l'Écriture : « Le zèle de votre maison me consume » (*Joann.* 2, 17; *Ps.* 68, 10). Le zèle pour l'honneur du Père est bien, uni à la soumission à sa volonté et à un continuel entretien dans la prière, le résumé de ses relations avec le Père céleste.

Cette vertu, Jésus l'a pratiquée dans un triple degré de perfection.

1) *Jésus n'a jamais cherché sa gloire, mais toujours celle de son Père.*

Il l'a déclaré suffisamment (*Joann.* 8, 50). Cependant, il aurait pu chercher sa propre gloire : il ne l'a point fait; et ses actes étaient d'accord avec ses paroles. Il se cache, pour ainsi dire, à l'ombre de son Père. Il s'appelle l'envoyé du Père : « Je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est

lui (le Père) qui m'a envoyé » (*Joann.* 8, 42). Sa doctrine est celle du Père : « Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé » (*Joann.* 7, 16). Ses miracles sont les miracles du Père : « Mon Père, qui demeure en moi, fait lui-même les œuvres que je fais » (*Joann.* 14, 10). Il est la voie qui mène au Père : « Je suis la voie, la vérité et la vie : personne ne vient au Père que par moi » (*Joann.*, 14, 6). Lui-même, il va au Père. (*Joann.* 14, 12). Le Père est, dans ses paraboles, le maître, le père de famille, le roi : le Père est la source de tous les biens; c'est au Père qu'il les demande pour lui-même et pour nous. (Voir en entier le chapitre 17^e de l'Evangile selon saint Jean). La gloire du Père est le but unique de sa vie et de son œuvre (*Joann.* 17, 4) : il ne veut sa propre gloire qu'autant qu'elle est un moyen de glorifier le Père (*Joann.* 17, 1).

2) *Jésus cherche toujours la plus grande gloire de son Père.*

C'est pourquoi il ne fait pas indifféremment toute chose : il établit une distinction. Il choisit ce qui est le plus nécessaire, le plus utile, le plus universel, le plus durable. Pour cette raison il enseigne surtout en Galilée, parce que la nécessité y est plus grande; il va avec les pécheurs, parce qu'ils se perdent (*Luc.* 5, 31); il préfère la prédication à l'administration du baptême, le labeur apostolique à la douceur de la vie contemplative; il n'oublie pas une ville, parce qu'il est dans une autre (*Luc.* 4, 43); il ne s'occupe pas beaucoup des femmes (*Joann.* 4, 16, 27) et il quitte même sa sainte Mère.

3) *Jésus cherche la gloire de son Père céleste en se dévouant lui-même jusqu'à sacrifier son honneur et sa vie.*

Pour rétablir l'honneur de son Père, il se fait un ennemi de son peuple, dont il dévoile la méchanceté et la corruption; pour venger l'honneur de la maison de Dieu, il devient agressif et en vient aux actes. Dans ce Mystère déjà, il

laisse entrevoir sa mort comme une conséquence de son zèle pour la gloire de son Père. Et il en a été ainsi. C'est de son Père seul qu'il veut recevoir la gloire (*Joann.* 8, 50; 17, 1); il la veut au prix de son honneur et de sa vie (*Joann.* 13, 31). — Ce zèle est réellement la passion du Sauveur; il en était pénétré dès le premier instant où il dit : « Me voici, je viens » (*Ps.* 39, 8); et, à cette passion, il a tout sacrifié. — D'autre part, ce zèle est accompagné de modération et de sage discrétion.

APPLICATIONS

Nous avons ici un bel exemple, un exemple d'une grande importance.

Il faut donc l'imiter. Pourquoi?

Premièrement, l'équité et la justice l'exigent. Dieu seul mérite toute gloire, parce qu'il est la source de tous nos biens et qu'il est lui-même le souverain Bien. Ne point lui rendre cet honneur, nous l'approprier, c'est un vol. En cherchant la gloire de Dieu, nous tendons au grand et magnifique but que la création entière et Dieu lui-même poursuivent de toute éternité, — comme le Fondement nous l'enseigne.

Deuxièmement, notre propre avantage l'exige. De qui donc chercherions-nous la gloire, auprès de qui, et pour quelle chose? Une telle recherche ne peut être qu'humiliante et dangereuse. Nous le voyons par l'exemple des Juifs; c'est là ce qui les a éloignés de la foi (*Joann.* 5, 44; 12, 43). C'est là l'esprit des Juifs et de Satan; et rien n'est plus contraire à l'esprit de Jésus et de ses Apôtres. Par contre, Dieu nous glorifiera si nous le glorifions (*Joann.* 8, 50, 54; 12, 28). Et alors ce sera la gloire véritable. — Nous devons donc en toutes choses, même dans nos propres progrès spirituels, n'avoir d'autre but que la glorification de Dieu en nous et, par nous, dans les autres; nous devons, dans ce but, ne redouter aucun travail, aucune fatigue, aucun sa-

crifice, conformément à la devise de saint Ignace : *Ad majorem Dei gloriam!*

La purification du Temple.

(*Application des sens.*)

1. LA FÊTE DE LA PAQUE

En comparant cette fête de la Pâque à celles qui l'ont précédée, nous pouvons remarquer quelques traits qui lui sont propres. — Le Sauveur profite de cette fête pour se manifester en sa qualité de Docteur et de Messie, pour préparer ainsi progressivement la Rédemption par ses souffrances et par sa mort. Les cérémonies qui figuraient cette mort rédemptrice et accompagnaient la fête de la Pâque — par exemple, l'immolation de l'agneau pascal et l'offrande des prémices de la moisson — devaient donc parler puissamment à son Cœur et provoquer de sa part, en de mystérieux entretiens avec son Père céleste, des actes en réponse à ces sentiments et en harmonie avec eux. C'était toujours, et de plus en plus, la parole : « Me voici, je viens ». Il voyait certainement, dans le Temple et occupés au sacrifice de l'agneau pascal, des prêtres qui, trois ans plus tard, devaient répandre son sang. Tout prenait pour lui une importance et une signification spéciales.

En outre, le Sauveur se présentait, pour la première fois, comme Docteur de la loi, portant le vêtement distinctif des docteurs et des prophètes; il prenait place dans la salle où ils enseignaient et il y enseignait lui-même. Ses disciples et ses Apôtres l'accompagnaient, formant autour de lui un groupe qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention. En outre — et saint Jean le fait remarquer (*Joann.* 2, 23; 3, 2), il opérait de nombreux miracles, en sorte que beaucoup d'entre les Juifs crurent à sa mission divine. Sans doute les pèlerins venus de la Galilée et des bords du Jourdain, où le Précurseur baptisait, avaient raconté tout ce qu'ils avaient vu ou entendu.

Peu à peu, chez le peuple et dans les classes dirigeantes, une opinion se forme en ce qui concerne Jésus. C'est d'abord de l'étonnement, puis le dépit de le voir s'attribuer la fonction de Docteur sans avoir passé par une Ecole ni avoir reçu d'un Maître l'autorisation d'enseigner. Ensuite, c'est l'aversion, la jalousie, la haine parce qu'il enseigne avec autorité, avec une force irrésistible, avec une pleine liberté et franchise; parce qu'il se présente comme un prophète et trouve des partisans parmi les gens bien pensants. Telles devaient être les dispositions des Docteurs, des prêtres et des membres du Sanhédrin imbus de l'esprit pharisaïque; tandis que le peuple, pénétré d'étonnement et de respect, accueillait avec faveur l'enseignement de Jésus et désirait le mieux connaître. De part et d'autre les cœurs commençaient à s'émouvoir. On était pour lui ou contre lui : d'un côté, mécontentement, consternation, effroi; de l'autre, respect, confiance, foi et amour.

Mais ce qui provoqua davantage l'attention et surexcita davantage les esprits, ce fut l'expulsion des vendeurs du Temple.

2. LES VENDEURS CHASSÉS DU TEMPLE

Pour l'accomplissement des vœux, pour les sacrifices privés et les repas des sacrifices, pour le change des monnaies étrangères contre la monnaie du pays et, en particulier, contre le sicle du Temple; pour satisfaire la piété personnelle, plus vive en ces grands jours de fête religieuse, quantité de choses étaient nécessaires — agneaux, boucs, oiseaux, colombes, farine, légumes verts, comestibles divers. Comme on ne pouvait apporter de loin tant de choses, on avait soin de les tenir à la disposition des acheteurs dans des boutiques ou en certaines places en dehors du Parvis des Gentils, tout en veillant à ce que les pèlerins ne fussent pas troublés dans leurs prières. Mais peu à peu ces débitants s'étaient avancés avec leurs tables, leur étalage et leurs cages, à travers le Parvis des Gentils, jusque dans le Par-

vis des femmes, en sorte que les cris des animaux, et l'agitation du marché gênaient considérablement la piété des fidèles. C'était le désordre dans la maison de Dieu; mais les autorités du Temple ne l'empêchaient point : ils le prenaient, au contraire, en patience et, peut-être, le favorisaient-ils parce qu'ils faisaient payer aux marchands un bon prix pour la place occupée. Personne n'osait donc intervenir.

Le Sauveur voit cet abus avec douleur, mécontentement et indignation. Il est résolu à mettre fin à ce désordre et à faire respecter la maison de Dieu. Dans la conduite des prêtres, des autorités du Temple et des membres du Sanhédrin il voit le vide et l'inconsistance de leur religiosité; il voit que, suivant la parole du prophète Ezéchiel, les pasteurs se paissent eux-mêmes et non leurs troupeaux (*Ezech.* 34, 2, 10); que, suivant la prophétie de Malachie, personne ne veut, sans paiement, garder la porte et allumer le feu du sacrifice; que leurs fêtes sont, pour Dieu, une horreur et un scandale (*Mal.* 1, 10; 2, 38); qu'ils délaissent la maison du Seigneur et que, d'ailleurs, leur culte est mensonger et tout en paroles (*Jérém.* 7, 4), un culte impur (*Agg.* 1); qu'ils font du Temple une caverne de voleurs (*Jérém.* 7, 11). C'est pourquoi le Messie viendra; il humiliera les fils de Lévi et purifiera les enfants d'Aaron dans les ardeurs du feu (*Mal.* 2, 9; 3, 23). Ces prophéties, le Sauveur veut les accomplir, avec rigueur, mais aussi avec une modération et une douceur équitables.

Lorsque le Sauveur, au matin de la fête, arrive dans le Temple avec ses disciples, et qu'il voit les marchands établis jusqu'à quelques pas seulement du peuple en prière, en même temps que d'autres trafiquants s'introduisent et veulent s'installer à leur tour, il s'indigne, il cesse sa prière ou sa leçon, s'avance majestueux et sévère du côté des marchands et leur ordonne de se retirer avec leurs marchandises, en même temps que ses disciples se pressent autour de lui à sa gauche et à sa droite. Il y avait là, dans le nombre, des gens insolents, déjà excités par les ennemis de

Jésus. Ils résistent avec violence, ils tiennent tête; ils insultent le Sauveur, lui demandent ce qu'il vient faire ici, lui, un Galiléen, l'élève à Nazareth; ils n'ont point peur de lui, ils ne céderont pas. Quelques-uns même appellent la garde du Temple. Jésus se redresse, le visage sévère; de sa tunique, il tire une sorte de fouet fait de cordes, parce qu'il n'est pas permis de monter au Temple avec un bâton; il les presse; d'un geste impérieux de la main gauche il signifie aux marchands qu'ils n'ont qu'à se retirer; il s'avance droit sur eux et leur crie d'une voix puissante : « Hors d'ici! et emportez tout cela! ne faites pas de la maison de mon Père un marché! »; il pousse et renverse les tables les plus proches. Les disciples, comme une Eglise militante, marchent à ses côtés, poussant et renversant tout devant eux. Surpris de crainte et d'effroi, les marchands s'enfuient en désordre et courent se mettre à l'abri dans le Parvis des Gentils. Rien ne peut résister à la puissance qui émane du Sauveur et renverse tout. Les gardes du Temple surviennent; mais il n'y a rien à faire; ils regardent, immobiles. — Le peuple, au contraire, est là qui donne raison à Jésus et des cris se font entendre : « C'est le prophète de Nazareth »! Les soldats eux-mêmes prêtent leur concours, pour redresser les tables des changeurs et les étals des marchands. Bientôt les abords du Parvis des femmes sont dégagés. — Mais tous les vendeurs ne sont pas traités avec la même rigueur. Ceux qui ont obéi, ceux qui vendent des colombes ou d'autres objets de peu de prix, peuvent se retirer tranquillement. — Telle a été la purification du Temple, accomplie par le courage, la fermeté et le zèle du Sauveur, et par l'influence surnaturelle de respect et de crainte que sa présence exerçait autour de lui : un vrai miracle.

3. DIFFICULTÉS SOULEVÉES PAR LES PRÊTRES

Tandis que le Sauveur purifie ainsi la maison de Dieu, les prêtres et les autorités du Temple sont là; ils ne bougent pas; ils ont honte de voir Jésus faire ce qu'ils auraient dû,

depuis longtemps, faire eux-mêmes; ils sont en proie aux remords de leur conscience. Puis, ils se rassemblent, ils discutent entre eux et, au lieu de faire honneur à Dieu et à leur conscience, ils s'endurcissent dans leurs mauvaises dispositions, ils s'excitent mutuellement à agir contre ce téméraire, contre cet homme dangereux qui les a ainsi compromis devant le peuple et dont ils peuvent tout redouter à l'avenir. Ils veulent donc rendre ce danger impossible et paralyser les efforts de Jésus. D'accord avec le Sanhédrin et en son nom, des prêtres et des Pharisiens réputés vont le trouver et, en présence de la foule, dans le Temple, lui demandent qui donc lui a donné ce pouvoir de se conduire ainsi dans le Temple et de s'immiscer à leurs affaires; il lui faudrait pour cela une mission divine; comment prouve-t-il que cette mission est la sienne; quel miracle opère-t-il pour l'attester?

Le Sauveur reste calme et répond que le miracle opéré pour preuve de son autorité est celui-ci : qu'ils détruisent ce Temple, et il le rebâtira en trois jours. Par ce Temple, il entend son propre corps, le sanctuaire le plus saint de la Divinité, et dont le Temple de pierre n'est qu'une figure. Peut-être en parlant ainsi, d'un geste désigne-t-il son corps; Mais les Juifs n'y font point attention. Jésus veut dire : « Je connais votre incrédulité qui, peu à peu, deviendra une haine mortelle contre moi et, en effet, causera ma mort. A cette incrédulité il n'est pas d'autre miracle à opposer que la résurrection de mon corps; et ce miracle, je l'opérerai trois jours après ma mort ». — Le Sauveur voit donc, dans la démarche que les Juifs font en ce jour, le résultat auquel on arrivera trois ans plus tard en la fête de la Pâque : il prophétise sa mort et sa résurrection. — Voilà ce que la présente fête de la Pâque signifie pour Jésus. Quels durent être ses sentiments de tristesse! Les Juifs devaient du moins comprendre qu'il parlait d'un crime dont ils se rendraient coupables un jour, et qui ne leur servirait à rien. Ils demandent en raillant comment il sera possible à Jésus de faire

en trois jours ce qui a coûté quarante-six ans de travail.

Mais les hostilités et la persécution ont commencé et, dès maintenant, chez les classes dirigeantes, elles sont à ce point que le peuple est intimidé et que Nicodème lui-même n'ose aller trouver Jésus qu'à la faveur de la nuit.

Le Sermon sur la montagne.

Oraison préparatoire et Préludes comme à l'ordinaire.

Des riches et féconds enseignements du Sermon sur la montagne, saint Ignace, dans le Livre des Exercices, en détache trois qu'il propose à notre méditation : les huit béatitudes, le bon emploi des talents, et les perfections de la Loi nouvelle. — Trois leçons particulièrement faites pour les apôtres, soit prêtres, soit laïques, qui vivent dans le monde et ont souvent à traiter avec les hommes. — Il sera très utile de méditer ces enseignements d'après la troisième manière de prier (M I 272 sqq.).

Livre des Exercices :

1. Il parle, en particulier, à ses chers disciples des huit béatitudes (Bienheureux les pauvres d'esprit, les doux, les miséricordieux, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim et soif de la justice, ceux qui ont le cœur pur, les pacifiques et ceux qui souffrent persécution).

2. Il les exhorte à faire un bon usage de leurs talents (Que votre lumière brille devant les hommes de telle sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux).

3. Il montre qu'il ne transgresse pas la Loi, mais qu'il l'accomplit, en expliquant le précepte qui défend de tuer, de commettre l'adultère, de se parjurer, et le précepte de l'amour des ennemis (Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent).

Commentaire

1. LES HUIT BÉATITUDES

Pour plus de facilité et de clarté nous partagerons les Béatitudes en trois classes, selon qu'elles regardent nos

rapports avec nous-mêmes, nos rapports avec le prochain, nos rapports avec Dieu.

1) *Envers nous-mêmes* (2).

« Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. » — « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

Le monde juge tout autrement : « Bienheureux les riches, ceux qui possèdent! » « Bienheureux ceux qui rient, qui ne se refusent aucun plaisir, qui mènent joyeuse vie! »

Où est la vérité? du côté du Christ ou du côté du monde? Jésus-Christ est le Fils de Dieu et notre Sauveur : par son exemple et au degré le plus héroïque il confirme ce que ses paroles enseignent. — Et le vrai bonheur, où se trouve-t-il? Les enseignements de Jésus ne sont pas seulement vérité : ils apportent le bonheur, la véritable béatitude dans l'autre vie, et déjà ici-bas, « la paix de Dieu qui surpasse toute pensée » (*Phil.* 4, 7), « le centuple en cette vie » (*Matth.* 19, 29).

Où en sommes-nous par rapport à ces deux Béatitudes?

2) *Envers nos semblables* (3).

« Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre. » — « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. » — « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. »

Combien différentes sont les maximes du monde! « Dent pour dent, œil pour œil! Ne rien supporter! — Ne laisser aucune offense impunie! » — C'est l'égoïsme en tout et partout. Songer d'abord à soi-même.

Où est la vérité? où se trouve le bonheur? Dans le monde ou en Jésus-Christ?

3) *Envers Dieu* (3).

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » — « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. » — « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. »

Comparer avec les principes et les maximes du monde. Dans le monde rien qui vienne d'un cœur pur, libre de péché; brillants dehors, peut-être; « respectabilité » extérieure; mais à quoi bon, lorsque le cœur est impur? Sépulcres blanchis, corruption au dedans; — Le monde recherche la considération, l'estime des hommes, la louange, la faveur des hommes. — Mais la honte de la Croix, la persécution, la souffrance acceptées par amour pour Dieu — scandale et folie aux yeux du monde.

Encore une fois, où est la vérité? où se trouve le bonheur? du côté du monde ou du côté de Jésus-Christ?

Se recueillir, interroger son âme sous le regard de Dieu : étudier le programme du Royaume du Christ; le Sauveur nous le présente; chercher à le comprendre toujours mieux, à s'en faire l'application personnelle.

2. LE BON USAGE DES TALENTS

Les disciples de Jésus doivent mettre au service du Royaume de Dieu les dons de l'esprit et du cœur qu'ils ont reçus et ne point les laisser infructueux. C'est l'enseignement du Sauveur; il nous dit : « Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée, et on n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur un chandelier afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Ainsi, que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux » (*Matth.* 5, 14-16). Le disciple du Christ est un

flambeau, il porte la lumière par sa vie et par son exemple, par sa parole et son enseignement. Dieu lui a départi des dons divers, mais tous doivent, suivant l'Apôtre, et chacun à sa manière, contribuer à « l'édification du corps de Jésus-Christ jusqu'à ce que tous, nous parvenions... à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ » (Ephes. 4, 13).

3. LA PERFECTION DE LA LOI DE JÉSUS-CHRIST

Entre la Loi promulguée autrefois par Dieu sur le mont Sinaï et la Loi divine renouvelée sur le Mont des Béatitudes, la différence est grande. Au Sinaï, dans les nuées, c'étaient les éclairs et le tonnerre; c'était le : « Tu ne dois pas », la prohibition! Ici, sous le bleu firmament, tombent doucement des lèvres divines les recommandations, les encouragements, les promesses réconfortantes. Jésus ne retranche aucun des préceptes; il enseigne comment on peut les remplir dans toute leur perfection. Il appelle à s'élever plus haut que le simple devoir : il demande la générosité, le courage. Je vous dis : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ».

Considérer un à un les divers préceptes. Pour certains points nous indiquons les textes du Sermon sur la montagne qui s'y rapportent. Suivant le besoin, chacun choisira le sujet de ses réflexions.

Amour du prochain : Matth., 5, 21-26, 38-42.

Amour des ennemis : Matth., 5, 43-48.

Pureté du cœur : Matth., 5, 27-32.

Bonnes œuvres : Aumône : Matth., 6, 1-4.

Prière : Matth., 6, 5-15; 7, 7-12.

Jeûne : Matth., 6, 16-18.

En général : Matth., 6, 19-24.

Confiance en Dieu : Matth., 6, 25-34.

Persévérance : Matth., 7, 13-27.

Les miracles du lac.

Viennent maintenant divers Mystères, comme les miracles qui ont eu pour théâtre le lac de Tibériade, et la Mission des Apôtres. Il y a trois miracles du lac : la pêche miraculeuse, la tempête apaisée, Jésus marchant sur les eaux. Ils ont un même but : armer les Apôtres de courage et de confiance dans les difficultés de leur vocation. Nous pouvons donc, de ce point de vue, les réunir en une seule Considération.

1. LA PÊCHE MIRACULEUSE

1) *Pourquoi Jésus opère ce miracle.*

L'intention du Sauveur, dans ce miracle, est évidente : il veut déterminer Pierre et les deux fils de Zébédée à se joindre définitivement à lui dans la vocation apostolique, en quittant leur famille et leurs occupations ordinaires. Jusqu'alors, en effet, ils avaient de temps à autre repris leur état de pêcheurs.

Maintenant, ils doivent tout laisser et s'attacher au Sauveur dans son apostolat. La chose n'allait pas sans difficultés : premièrement en raison de l'affection naturelle et de leur attachement pour leur famille, leur demeure, leurs biens, leurs affaires; deuxièmement, en raison de leur sollicitude pour le bien-être temporel des leurs et d'eux-mêmes; troisièmement, enfin, en raison de la grandeur, de la sublimité de la vocation à laquelle ils étaient appelés, vocation dont l'excellence se montre si visiblement à eux dans la Personne du divin Sauveur et dans ses actes. Ils seront ses collaborateurs, ils seront associés à son œuvre. Et qu'étaient-ils? de quels moyens, de quels talents naturels disposaient-ils? S'ils avaient pu plonger leurs regards dans l'avenir magnifique qui les attendait! Soumettre à l'humble joug du Sauveur le Judaïsme avec l'antique religion, le paganisme avec son incrédulité, son culte du plaisir, son orgueil et sa cruauté!

planter la Croix sur le Capitole et sur l'Acropole! quelle tâche pour eux qui ne possèdent ni puissance, ni crédit, ni éloquence! — Même en dehors de telles considérations, cette vocation leur était étrangère, elle dépassait leurs forces. On comprend dès lors des hésitations et, seule, une intervention surnaturelle pouvait les décider.

2) *Le miracle.*

L'intervention surnaturelle fut le miracle de la pêche-miracle en harmonie avec le but aussi bien dans l'occasion qui le provoque que dans sa nature et les circonstances qui l'accompagnèrent.

L'occasion est l'empressement de saint Pierre à se prêter à l'œuvre apostolique et sa confiance dans la parole du Sauveur lui disant de jeter le filet. Considérer la belle réponse de Pierre : « Sur votre parole je jetterai le filet » (*Luc. 5, 5*).

*Quant à sa nature, le miracle est une pêche faite en dehors des moyens naturels; en effet, c'est après une nuit de travail inutile, en ce même endroit, au jour, en plein lac, avec un succès extraordinaire obtenu sans autre moyen extérieur.

D'après les circonstances, c'est un miracle accompli dans une occupation familière à saint Pierre; un miracle, par conséquent, dont Pierre peut juger mieux que personne; un miracle qui symbolise excellemment la vocation de l'apôtre qui est aussi un pêcheur, mais un pêcheur d'âmes à rendre heureuses pour le temps et pour l'éternité. (*Luc. 5, 10*). Ce miracle avec toutes ses particularités devait, sous l'influence de la grâce, faire comprendre à Pierre que, devant l'appel du Christ, toute préoccupation de famille, de ressources temporelles, de succès dans sa vocation nouvelle, était superflue. Ce miracle lui devenait un gage que, sur la parole du Seigneur, tout irait bien.

3) *L'effet du miracle.*

Le résultat fut précisément celui que le Sauveur se proposait : d'abord une crainte respectueuse dans le voisinage immédiat de la Divinité; puis, naturellement, un vif sentiment d'indignité et de culpabilité, à ce point que Pierre tombe à genoux et demande au Seigneur de s'éloigner de lui parce qu'il est un pécheur; enfin, sur la parole du Sauveur lui disant de ne pas craindre et qu'un jour son emploi sera de prendre des hommes dans son filet, c'est la confiance, le courage, à ce point qu'aussitôt il quitte barque, affaires, famille et s'attache au Sauveur pour toujours. — Ici, donc, en leur inspirant la confiance, le Sauveur fortifie les Apôtres contre les difficultés inhérentes à leur vocation dont le but est de travailler avec succès au salut des âmes. Ce succès a pour garant et pour appui le secours divin dans le miracle et dans la parole de Jésus; et il n'a jamais manqué. On l'a bien vu à la première fête de la Pentecôte, Pierre attirera dans son filet l'univers entier.

2. LA TEMPÊTE APAISÉE

(*Luc. 8, 22-25; Matth. 8, 23-27; Marc. 4, 35-40*).

1) *Le miracle.*

Dans le précédent miracle, le Sauveur fortifiait les Apôtres contre les difficultés intrinsèques de leur vocation; ici, il les fortifie contre les difficultés extérieures, c'est-à-dire contre les persécutions, et, dans ce nouveau Mystère, tout est également en harmonie avec le but à atteindre.

Sur le soir, le Sauveur s'embarque sur le lac et il prévoit la tempête. Il la permet, et même si violente que les flots envahissent la barque, la remplissent d'eau et font courir un véritable danger. Que cette tempête ait été naturelle ou surnaturelle, peu importe. — Jésus s'endort et laisse ses Apôtres travailler; c'est pour les mettre à l'épreuve, afin de

voir s'ils ont assez de foi et de confiance en lui et en sa Divinité pour être persuadés qu'il peut les secourir même sans être éveillé. Cette foi vive et parfaite leur fait défaut et ils croient que, pour leur venir en aide, Jésus a besoin d'être éveillé. Ils le réveillent donc. Le Seigneur leur reproche non point leur crainte qui est naturelle, mais leur manque de foi en sa Divinité qui ne dort jamais (*Matth.*, 8, 26; *Luc*, 8, 26; *Matth.*, 4, 40). Alors d'un mot il apaise la tempête et les flots irrités. — L'effet produit est l'étonnement, l'admiration, la confession de la Divinité du Sauveur dans ces paroles : « Qui est donc celui-ci qui commande aux vents et aux flots? » (*Luc*. 8, 25; *Matth.* 8, 27; *Marc.* 4, 40).

2) *Les enseignements du miracle.*

Le Sauveur veut, ici, donner aux Apôtres et à nous tous une double leçon.

Premièrement, les persécutions et les difficultés extérieures ne manqueront jamais ni à l'Eglise ni à nous, parce que le dogme et la morale de l'Eglise sont en opposition avec le monde et, par conséquent, provoqueront toujours, de la part du monde, la persécution. En outre, c'est dans les difficultés et les épreuves que l'Eglise doit révéler son origine divine. De plus, les persécutions sont prédites par les prophéties qui concernent Jésus-Christ; elles le sont aussi par la vie même du Sauveur. Enfin, de fait, les persécutions n'ont jamais manqué. Qui donc aurait pensé qu'une tempête s'élèverait sur le lac pendant la traversée du Sauveur? Et pourtant la tempête est venue. Il en sera de même pour nous.

Deuxièmement, ce Mystère nous enseigne que ces persécutions ne nuisent pas à l'Eglise qui en triomphera, soit que Jésus-Christ sommeille, c'est-à-dire ne mette pas fin à la persécution par une intervention directe et la laisse se prolonger quelque temps, soit qu'il veille et apaise la tempête, c'est-à-dire intervienne visiblement ou d'une manière invisible pour secourir son Eglise. Un Dieu ne pouvait pas

être submergé par la tempête dans ce petit lac de Génézareth; l'Eglise ne peut pas davantage être vaincue par les persécutions extérieures.

Ces leçons s'appliquent à chacun de nous, proportions gardées. Chacun de nous rencontre, pour les mêmes raisons, la tempête et les persécutions, mais il triomphera aussi, aux mêmes conditions. Il faut, tout d'abord, que le Sauveur dormant ou veillant soit avec nous dans la barque, c'est-à-dire que nous devons appartenir à l'Eglise, être dans la grâce de Dieu, sous la conduite de l'obéissance ou de la Providence divine. Il faut, en outre, faire de notre côté ce que nous pouvons pour triompher de la tempête. Enfin il faut établir inébranlablement notre confiance dans le Seigneur. De la sorte, nulle tempête ne pourra nous nuire.

LE SAUVEUR MARCHE SUR LES EAUX

(*Joann.* 6, 17-21; *Marc.* 6, 47, 52; *Matth.* 14, 24-33).

Le trait particulier de ce Mystère est celui-ci : c'est la Personne même du Sauveur, sa conduite et sa manière d'agir qui sont, pour les Apôtres, l'occasion de leur manque de foi et de confiance. L'intention du Sauveur est donc de nous amener à une sincère confiance en lui en toutes circonstances.

Dans ce Mystère, il s'agit soit de tous les Apôtres, soit de Pierre seul.

Considérer :

1) *La conduite des Apôtres.*

Sur l'ordre du Sauveur, tous les Apôtres se sont embarqués. Les vents sont contraires et la tempête s'élève; la traversée est difficile et pénible. Soudain Jésus paraît, marchant sur les flots. Les Apôtres ont peur et, dans leur effroi, croyant voir un fantôme ils appellent au secours. Le second miracle sur le lac et celui de la multiplication des

pains, qui vient d'avoir lieu, n'ont pas encore assez formé leur foi et leur confiance, ils n'ont pas donné à cette foi et à cette confiance assez de fermeté pour reconnaître immédiatement Jésus et se sentir sous sa conduite et sa protection. Aussi l'Evangile nous dit-il qu' « ils n'ont pas compris au sujet des pains et que leur cœur est aveuglé » (*Marc. 6, 52*). Or, par ce miracle, le Sauveur se proposait de les consoler par son apparition, de venir à leur aide dans la tempête et de perfectionner leur foi par cette nouvelle preuve de sa Divinité dans son propre corps et dans sa puissance sur les éléments; il voulait les préparer à l'épreuve qu'ils rencontreraient à Capharnaüm où, pour la première fois, il parlera du mystère de l'Eucharistie. Ce miracle opéré ainsi dans son propre corps répondait donc parfaitement au but (*Joann. 6, 64*) et il n'a pas manqué de produire son effet (*Joann. 6, 68, 69*). — Jésus se fait connaître; il leur dit de n'avoir aucune crainte, que c'est lui; et il monte dans la barque qui, aussitôt, aborde au rivage (*Joann. 6, 21*); et alors, ils confessent sa Divinité (*Matth. 14, 33*).

2) *La conduite de saint Pierre.*

Dans ce Mystère une part spéciale revient à saint Pierre qui demande au Sauveur, comme une preuve que c'est réellement lui, l'ordre d'aller à Jésus en marchant sur les eaux. Le Sauveur lui donne cet ordre et Pierre, en effet, marche sur les flots, mais il se met à craindre. Il cesse de regarder Jésus; il pense au vent, à la tempête, au danger qu'il court. Il n'a plus une ferme confiance en Dieu; il croit pouvoir compter sur lui-même — et aussitôt il commence à s'enfoncer. Dans sa détresse il implore le Seigneur qui lui tend la main et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? » Et tous deux entrent dans la barque. — Il y a là une leçon donnée à saint Pierre sur les défauts de son caractère et, en même temps, un enseignement de sa vocation future comme Chef de l'Eglise et une annonce de cette

vocation. L'appui de Pierre, ce n'est pas l'Eglise, ce n'est même point sa foi : c'est la main du Seigneur. Le Seigneur et Pierre, marchant sur les flots la main dans la main, quelle belle figure de la primauté et de l'infailibilité du Pape!

Ce même Mystère donne à l'Eglise et à chacun de nous trois leçons relativement à la confiance.

a) *Confiance en Dieu.*

Nous devons, en toutes circonstances, nous confier pleinement au Seigneur. S'il permet que nous ayons à marcher dans les ténèbres, à travers d'effroyables tempêtes, et entourés d'abîmes; s'il semble nous laisser seuls et nous abandonner, sachons qu'il pense à nous, qu'il nous voit, qu'il a pitié de nous, qu'il nous accompagne de sa présence visible ou invisible, parfois sous une forme indistincte, tantôt à nos côtés, tantôt nous précédant; qu'il nous montre la voie et apaise les flots, qu'il ranime notre courage, corrige nos erreurs, qu'enfin il nous protège et nous conduit au but.

b) *Pas de présomption.*

N'oublions jamais d'où nous viennent la force et le courage et gardons-nous de compter sur nous-mêmes. L'Apôtre l'a dit : Nous pouvons tout, mais en celui qui nous fortifie. La présomption est une passion dangereuse qui, bientôt, fait place à son contraire et nous rend responsables des conséquences.

c) *Ne jamais désespérer.*

Même après une faute commise, il ne faut jamais désespérer, mais recourir avec confiance au Seigneur. La main du Sauveur est là et c'est par la confiance et la prière que nous la saisissons.

Ces trois Mystères sont donc des Mystères nous enseignant la confiance malgré tout ce qui pourrait nous décourager : le Seigneur est là pour nous armer contre toutes les difficultés — difficultés du succès dans notre vocation, difficultés extérieures des persécutions, difficultés provenant de nos propres manquements. Donc, confiance dans toutes les circonstances!

Les miracles du lac.

(Exhortation à la confiance.)

(Répétition.)

(Lecture ou Instruction.)

Nous l'avons vu : dans ces Mystères, Jésus veut, avant tout, nous enseigner une confiance sans bornes. De fait, cette leçon nous est très nécessaire : nous perdons si vite courage! Donc, pas de repos que nous ne sentions, au cours des Exercices, notre cœur profondément pénétré de la confiance en Dieu. — Comprendons bien, d'abord, combien il est bon, combien il est beau de se confier ainsi.

1. QU'EST-CE QUE LA CONFIANCE?

La confiance est l'espérance portée à un degré élevé, une ferme assurance. — L'objet de cette confiance n'est pas seulement l'obtention de notre fin dernière — le ciel — la confiance s'étend aussi à la fin prochaine — qui est d'atteindre le but de notre état, de notre vocation, c'est-à-dire d'arriver, dans cette vocation, à la perfection à laquelle Dieu nous appelle dans les Exercices et en vue de laquelle nous prenons nos résolutions.

2. MOTIFS DE CETTE CONFIANCE

1) *Combien la confiance est nécessaire.*

Les grandes choses demandent une force résistante et active. Ce que nous voulons est grand, puisque nous voulons devenir des saints et des apôtres de Jésus-Christ. Il nous faut donc un appui, un soutien : et ce soutien, cet appui, cette force, c'est la confiance. Une armée sans confiance dans la victoire est une armée vaincue. Une armée dont la confiance inspire le courage est assurée de la victoire : elle la remporte malgré toutes les difficultés. Nous rencontrerons des difficultés; nous aurons des chocs à soutenir : ces difficultés ont été prédites, ayons donc confiance et elles ne pourront nous nuire. Une seule chose est à craindre — le découragement.

2) *Combien la confiance est justifiée.*

Le Sauveur dit aux Apôtres : « Ayez confiance! C'est moi, ne craignez rien » (*Marc*, 6, 50). Cette parole, il nous l'adresse, et lorsque nous sentons que notre courage faiblit, que ces mots nous rappellent où chercher le secours.

C'est moi, le Dieu tout puissant et votre Sauveur; je puis vous soutenir; je suis là, moi le Créateur et le Conservateur de toutes choses.

C'est moi, le Dieu très bon, dont l'essence est la Bonté et l'Amour : je veux être votre secours.

C'est moi, votre Père qui jamais n'abandonne ses enfants. Il n'est pas sur la terre un enfant qui, entre les bras et sous la protection de son père, soit plus en sécurité que vous, Enfant de Dieu, entre les mains du Père céleste et sous sa garde. « Celui qui habite sous l'aile du Très-Haut demeurera sous la protection du Dieu du Ciel : il dira au Seigneur : Vous êtes mon protecteur et mon refuge; mon Dieu, j'espérerai en lui » (*Ps.*, 90, 12).

C'est moi, votre Jésus, votre Sauveur; pour vous je suis

mort; pour ne point vous laisser orphelin, je suis devenu, dans la sainte Eucharistie, votre bien unique, votre tout : et chaque jour je veux venir à vous, chaque jour vivre avec vous!

C'est moi, le Dieu fidèle et je tiens les promesses que j'ai faites.

Comment, du reste, énumérer tous les motifs qui nous disent d'avoir confiance? Nous avons le Sauveur; et cela suffit. « Après cela, que devons-nous dire? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré à la mort pour nous tous, ne nous donnera-t-il point aussi toutes choses avec lui? » (*Rom.*, 8, 31, 32). Oui, avec le Sauveur, Dieu nous a tout donné : son cœur, son amour, sa grâce, son Eglise et enfin son Esprit Saint. Donc, « qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce ou l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer?... Mais parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux par celui qui nous a aimés »; rien « ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur » (*Rom.*, 8, 35, 36, 39).

3) Combien la confiance est honorable.

a) Honorable pour celui qui a confiance.

Le courage et la confiance supposent toujours un cœur noble et fort, et un esprit élevé. Désespérer est la pire misère; c'est faiblesse et bassesse, c'est se rapprocher de la matière. L'homme est toujours porté à se désespérer : il est plus commode de se laisser aller que de réagir.

b) Honorable pour Dieu en qui l'on a confiance.

Se confier en Dieu, n'est-ce pas glorifier sa sagesse, sa bonté, sa toute puissance? n'est-ce pas lui rendre l'hommage le plus beau après celui de l'amour? La confiance n'est-elle

pas la meilleure expression de nos sentiments à l'égard de Dieu? Avoir confiance en Dieu, c'est le comprendre véritablement : alors, nous nous élevons jusqu'à lui : alors nous gagnons son cœur, nous faisons nôtres sa force et son secours. Qui donc peut, alors, quelque chose contre nous? « Pour moi, je me réjouirai dans le Seigneur; je tressaillirai de joie en Jésus mon Dieu. Le Seigneur Dieu est ma force... il me conduira en vainqueur, pendant que je chanterai des cantiques » (*Heb.*, 3, 18, 19). Celui qui se confie en Dieu n'est jamais confondu. La confiance, voilà donc notre mot d'ordre, l'étendard sous lequel nous devons servir. La confiance est une forteresse dans laquelle nous sommes à couvert, et que quatre chaînes solides reliait au ciel : la sagesse de Dieu, sa bonté, sa puissance, sa fidélité : en un mot, c'est la Providence de Dieu qui en garantit la sécurité. Nos fautes elles-mêmes ne doivent point nous amener à livrer cette forteresse, ni les fautes commises, plus ou moins volontairement, dans les devoirs de notre vocation, ni celles où notre imprévoyance nous entraîne à l'exemple de saint Pierre. Le Sauveur est là! Ayons seulement confiance! les fautes elles-mêmes peuvent amener de bons résultats : nous en diminuerons le nombre peu à peu : elles nous provoqueront à aimer Dieu davantage et à le servir avec plus de zèle. En un instant, la barque aborde au rivage lorsque le Sauveur y est monté.

Aux difficultés, on peut opposer quelques autres moyens : premièrement, se dire que, pour les trois quarts, ce sont des imaginations; deuxièmement, prier; troisièmement, aller trouver son directeur ou son Supérieur et lui dire qu'on n'a pas le courage du sacrifice. — Après quoi, tout ira bien. — Donc, une fois encore : « Qui nous séparera de l'amour du Christ »? (*Rom.*, 8, 35).

Les miracles du lac.

(Application des sens.)

1. LA PÊCHE MIRACULEUSE

Ce Mystère se passe sur le lac de Génésareth. Ce lac (cinq lieues de long sur deux de large) présente la forme d'un bel ovale ou d'une énorme grappe de raisin. La rive orientale s'infléchit et prend la courbe d'un arc; ses bords sont escarpés, coupés à pic et bizarrement dentelés. A l'ouest, le paysage est aussi gracieux que varié. Les collines, qui tantôt baignent leurs pieds dans les eaux du lac et tantôt s'écartent de la rive, forment de petits promontoires et trois charmantes plaines dont l'une, celle du milieu, s'appelait Genesar. Probablement, le miracle a lieu à Bethsaïde, sur la rive occidentale du lac, car Jacques et Jean, qui sont de Bethsaïde, se trouvent sur le rivage avec leur barque; et comme, vraisemblablement, Pierre est leur associé et qu'il a passé la nuit à la pêche, il est là, lui aussi avec sa barque. Bethsaïde est agréablement située dans un repli des hauteurs qui, au nord, encadrent la petite plaine de Génésareth et, ici, s'avancent jusqu'au lac en formant un promontoire d'où un chemin, creusé dans le rocher, conduit plus loin vers la plaine de Capharnaüm et à l'embouchure du Jourdain. C'est là, que, semble-t-il, le Sauveur arrive, au matin, accompagné d'une foule à laquelle d'autres foules venues de tous les côtés se joignent avec le désir d'entendre sa parole.

En cet endroit, le rivage est quelque peu resserré par une hauteur. Le Sauveur, qui n'est jamais embarrassé et sait profiter de tout pour exercer son apostolat, montera donc dans une barque. Précisément les embarcations de Pierre et du fils de Zébédée sont là; revenus de leur pêche de la nuit, ils nettoient et réparent leurs filets. Jésus, d'un geste, appelle Pierre et lui demande la faculté de monter dans sa barque afin de pouvoir parler à la foule. Avec joie, Pierre accueille la demande, aide le Sauveur à s'embarquer et s'é-

loigne un peu du rivage, pour la commodité du Sauveur. La foule, alors, se partage en groupes sur la rive qui a la forme d'un amphithéâtre. L'auditoire offre un aspect vraiment pittoresque. D'un côté, à l'arrière plan, c'est Bethsaïde; de l'autre, le contrefort des rochers escarpés qui arrêtent la voix de Jésus et permettent de tout entendre. Le Sauveur s'assied et enseigne le peuple. Peut-être expose-t-il les paraboles du bon grain et de l'ivraie, ou celle du filet du pêcheur; et l'instruction se prolonge. Pierre a pris place à l'arrière, au gouvernail; il écoute avec attention et réfléchit. Toute la nuit, il a travaillé avec ses serviteurs et ses aides, et il n'a rien pris. Il songe, maintenant, que le Sauveur l'a appelé pour le suivre et partager sa mission. S'il doit tout quitter, affaires, famille, maison, qu'advient-il? qui donc s'occupera des siens? En outre, il lui faudra aller çà et là dans le pays, se donner à des occupations nouvelles pour lui, enseigner et expliquer la Loi, devenir un Rabbi — de quels moyens dispose-t-il pour cela? a-t-il les aptitudes voulues? La merveilleuse doctrine que le Sauveur expose en ce moment même, et qui le pénètre si vivement ne le rassure point : tout au contraire, et il réfléchit, et il se dit que jamais personne n'a parlé ainsi et que, cependant, il lui faudra faire de même. Bref, s'il prend sa vocation sérieusement, les difficultés ne manqueront pas. Ce sont là choses trop au-dessus de lui.

Le Sauveur a terminé son instruction et, sans doute, il remercie affectueusement Pierre du service qu'il lui a rendu. Afin de congédier le peuple, il demande à Pierre de gagner la haute mer avec deux barques. La foule comprend et se disperse. Quand les barques se sont éloignées du rivage, Jésus dit à Pierre de jeter ses filets pour la pêche. « Seigneur, répond Pierre, nous avons pêché toute la nuit et nous n'avons rien pris. » C'est dire qu'il n'y a pas de poissons en cet endroit, que le moment n'est pas favorable, que ce serait merveille si l'on prenait quelque chose. Néanmoins il ajoute : « Mais sur votre parole, je jetterai le

filet ». Ils jettent donc le filet, se rapprochent doucement du rivage, dans l'attente de ce qui arrivera. Jésus est assis sur l'avant, silencieux, réfléchi; Pierre et André, aidés des serviteurs, s'occupent du filet et le ramènent au milieu des deux barques. Tout à coup la surface des eaux s'agite, comme on le voit lorsque les poissons arrivent en bandes serrées. Et, de fait, ça et là, un poisson dresse sa tête hors de l'eau : le nombre va croissant; les poissons frétilent, se hâtent, se précipitent; en longues files, en groupes compacts ils tombent dans le filet qui devient de plus en plus lourd à tel point qu'on a de la peine à le retirer et qu'il menace de se rompre quand on approche du rivage. Les pêcheurs appellent à leur aide les fils de Zébédée qui viennent, plongent les bras dans le filet, saisissent les poissons et les jettent dans des filets plus petits ou dans des coffres amarrés aux flancs de la barque. Tous sont étonnés, stupéfaits. Jamais on n'a vu pêche semblable. Pierre est assis; il garde le silence, il voit avec confusion cette quantité miraculeuse de poissons; il n'ose élever son regard vers le Sauveur. En ce moment, il est comblé de grâces précieuses. Il sent que, jusqu'ici, il n'a pas compris suffisamment à quel point il doit compter sur Jésus; il voit soudain combien il lui est inutile de se préoccuper soit du présent, soit de l'avenir. Il s'est donné beaucoup de peines et il n'a pas réussi à grand'chose; et voici que, sur la parole du Seigneur, il a fait d'un seul coup plus qu'en plusieurs mois. Quand les pêcheurs arrivent enfin au rivage, Pierre est vraiment effrayé de voir tant de poissons; il se sent pénétré d'un sentiment si vif de la Divinité de Jésus qu'il se jette à ses pieds, et, honteux de son indignité et de ses vaines inquiétudes, il s'écrie : « Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pêcheur ». Le Sauveur lui répond avec bonté et majesté : « Ne crains pas! désormais tu seras un pêcheur d'hommes ». Pierre est transformé. Il n'a plus qu'une pensée : tout quitter et s'attacher pour toujours au Seigneur. André et les deux fils de Zébédée font de même et ils suivent le Sauveur.

2. LA TEMPÊTE APAISÉE

Le Sauveur se trouve probablement à Capharnaüm. Ses proches sont venus pour l'accueillir dans leur maison. Mais ils ne réussissent pas à traverser la foule et il leur fait répondre que ses frères et ses proches sont ceux qui font la volonté du Père. Il y a donc, évidemment, une grande foule de peuple à Capharnaüm, autour du Seigneur (*Marc*, 4, 36; *Matth.*, 8, 18; *Luc*, 8, 19). C'est pourquoi, sur le soir, Jésus ordonne aux Apôtres de traverser le lac. C'est, premièrement, une mesure inspirée par la prudence. Il ne veut pas laisser trop longtemps ses disciples avec ce grand concours de peuple, parce que ces rassemblements sont facilement l'occasion de désordres dont ses Apôtres et lui deviendraient responsables. — En outre, Jésus est certainement fatigué et il a besoin de repos. Or, cette traversée, faite pendant la nuit, était très favorable au repos et offrait l'avantage de gagner du temps. Dès le lendemain matin, Jésus pouvait reprendre ses travaux apostoliques sur l'autre rive du lac. — Enfin le Sauveur voulait habituer ses Apôtres à un travail pénible, éprouver leur foi et leur confiance dans la tempête qu'il prévoyait. — A cet ordre, les Apôtres obéissent aussitôt et volontiers bien que, sous plus d'un rapport, il puisse leur être désagréable, venant ainsi après le rude labeur de la journée; en outre il se fait tard et déjà l'orage s'annonce. Mais, ils font tout pour le Sauveur et conformément à sa volonté. Ils s'embarquent donc et le Sauveur est avec eux.

Ils partent et, vraisemblablement, le voyage est agréable sur une mer calme et belle, tandis que, sur la côte occidentale, les rives s'enveloppent d'ombres bleuâtres et purpurines et qu'à l'Orient les hauteurs reflètent encore les derniers rayons du soleil à son coucher. Le Sauveur est fatigué et pendant que les Apôtres et les disciples rament alternativement, il se retire à l'arrière de la barque et s'endort la tête appuyée sur un coussin. Son sommeil est un sommeil naturel, une preuve de la réalité de sa nature humaine. —

Durant le trajet, au cours de la nuit, une tempête violente s'élève. Le niveau du lac de Génésareth est sensiblement inférieur à celui de la Méditerranée et, dans le bassin du lac, la chaleur est très grande en été. La rive orientale est bordée de hauteurs escarpées, coupées de gorges profondes à travers lesquelles, au soir des chaudes journées, des tourbillons de vents venus des plateaux supérieurs et de l'Hermon se précipitent sur le lac. Le Sauveur peut donc avoir permis qu'une tempête de ce genre se formât naturellement. Elle doit être redoutable, puisque les flots recouvrent la barque qui se remplit d'eau, mettant réellement les passagers en danger ou de sombrer ou de se briser sur le rivage. Pour les Apôtres, c'est une dure épreuve. Pierre, qui a l'habitude de naviguer, et les Apôtres font tout pour sauver l'embarcation. Mais le péril devenant toujours plus menaçant, ils perdent courage, ils ont peur, ils désespèrent de se rendre maîtres de la tempête. Inquiets, ils tournent leurs regards vers le Sauveur. Jésus dort paisiblement malgré la furie de l'orage, car il est le maître de sa nature sensible et physique et il la laisse au sommeil en dépit des vents et des flots. Il le fait pour les Apôtres et pour d'excellents motifs. Ceux-ci ne peuvent comprendre pourquoi il les abandonne ainsi, puisque c'est sur son ordre qu'ils se sont embarqués et qu'il est là avec eux. A leur crainte, à leur frayeur s'ajoute le manque de confiance. Enfin la situation est si dangereuse qu'il n'y a, pensent-ils, qu'un seul moyen de tenir tête à l'orage : il faut réveiller le Seigneur, afin qu'il se charge de les sauver. Que Jésus puisse le faire, ils n'en doutent point; mais leur foi en sa puissance ne va pas jusqu'à croire qu'il peut les sauver, même endormi. Il faut donc le réveiller. Ils demandent à saint Pierre de le faire. En proie à une grande agitation, ils s'approchent de Jésus; leur figure est bouleversée; ils s'écrient : « Seigneur, ne vous mettez-vous point en peine de ce que nous périssons? Sauvez-nous, car nous périssons »; et ils le réveillent, en le touchant doucement et avec respect. Le Sauveur se lève;

il regarde ses Apôtres qui l'entourent tout tremblants; il leur dit avec un calme parfait : « Hommes de peu de foi, pourquoi vous découragez-vous? Où est votre foi? Comment n'avez-vous pas encore de foi? » Il leur reproche non pas leur crainte, qui est involontaire et qui a sa raison d'être, mais le manque d'une foi vive, se persuadant que, pour les sauver, il a besoin d'être éveillé. Alors il s'avance paisiblement; debout sur la barque, calme et majestueux, il regarde la tempête, il entend le tumulte des vents, il voit les flots soulevés et il dit, en accompagnant ses paroles d'un léger mouvement de la main : « Tais-toi! calme-toi! » Et les vents s'apaisent, et la mer se calme. D'un seul mot, il fait deux miracles : il apaise le vent, il rend soudain le calme à la mer qui, d'ordinaire, demeure encore agitée, parfois pendant plusieurs jours, après que le vent est tombé. Etonnés, pénétrés d'admiration, les Apôtres et les hommes de la barque, se demandent : « Quel est donc celui qui commande aux vents et aux flots et à qui ils obéissent? » — C'est là, assurément, une allusion aux textes des Psaumes qui décrivent la toute-puissance de Dieu dans l'empire qu'il exerce sur la mer; c'est en même temps, de la part des Apôtres, une confession de leur foi en la divinité de Jésus-Christ.

3. JÉSUS MARCHE SUR LES EAUX

Le Sauveur a opéré la première multiplication des pains sur la rive orientale du lac. Après cette réfection miraculeuse, les convives se sont levés; ravis d'admiration, ils s'entretiennent de ce qui vient de se passer. De bouche en bouche vole cette parole : « C'est un prophète! certainement, c'est le grand prophète qui doit venir. Il faut le proclamer Roi! ». Alors Jésus ordonne aux disciples de s'embarquer et de gagner la rive occidentale; il congédiera la foule, puis il les rejoindra. Les Apôtres partent, le Sauveur renvoie la foule : il se retire sur la hauteur où l'on ne pourra le trou-

ver, et il se met en prière. Pendant ce temps, sur le lac, les Apôtres ont le vent contraire et il souffle avec violence; ils se fatiguent à ramer presque inutilement pour avancer. Il est minuit depuis longtemps, ils ont fait tout au plus les deux tiers du trajet. La situation est fort pénible; mais ils sont accoutumés au travail, à la fatigue, à la peine et ils rament successivement et sans se lasser.

Mais, sur la colline solitaire, Jésus ne les oublie point. Il voit combien ils ont à lutter contre le vent et contre les flots; il a pitié d'eux; il veut leur venir en aide. Il se propose, en même temps, d'affermir leur foi en sa Divinité par un nouveau miracle. Il descend au lac et s'avance sur les eaux. Il marche sur les flots, plus vite qu'il ne marche d'ordinaire; une auréole lumineuse l'entoure et, sous ses pas, le lac se calme et devient uni comme un miroir. Ce n'est donc pas seulement un miracle opéré dans les eaux; c'est un miracle opéré dans son corps, c'est une faible image de sa Transfiguration sur le Thabor, une manifestation de sa puissance sur tous les éléments de la nature, sans en excepter son propre corps. Jésus fait un miracle qui prépare les Apôtres à la foi en sa présence réelle de son corps dans l'Eucharistie, dont il devait faire la promesse, le matin suivant, dans la synagogue de Capharnaüm. — Le Sauveur s'avance donc sur les eaux, lumineux à travers l'obscurité; il semble glisser doucement. Les Apôtres le voient; c'est d'abord de l'étonnement qui se change en effroi à mesure que Jésus approche. Dans leur terreur ils croient voir un fantôme; ils jettent des cris; et plus le fantôme approche, plus leur angoisse s'accroît; les cheveux se dressent sur leur tête; ils n'ont presque plus la force de crier. Jésus ne veut pas que leur terreur se prolonge. Tout près d'eux, de sa voix qu'ils connaissent bien, il leur crie : « Ne craignez rien! c'est moi ». Les écailles leur tombent des yeux; ce poids qui, lourd comme une montagne, oppressait leur cœur, ils ne le sentent plus. Ils reconnaissent Jésus! ils respirent. Mais ce n'est point assez pour Pierre. Afin d'attester l'ardeur de sa foi devant

Jésus et les disciples : « Seigneur, dit-il, si c'est vous, ordonnez que j'aille à vous sur les flots ! » Le Seigneur se réjouit, sans doute, de la foi de son Apôtre, mais il veut aussi le garantir contre l'orgueil et la présomption. « Venez ! » dit-il. Pierre descend par une petite échelle attachée à la barque et voici que les flots le portent, lui aussi. Il s'avance à la rencontre du Sauveur, et fait ainsi quelques pas. Mais il regarde à ses pieds, il regarde autour de lui ; il s'étonne, il pense à l'eau, aux vents, aux vagues plus qu'au Sauveur et à ses paroles. Alors, c'est l'angoisse. Les flots cèdent sous ses pas, ils ne le portent plus ; il s'y enfonce jusqu'à la poitrine. Dans son angoisse, il crie à Jésus : « Seigneur, sauvez-moi ! », et il tend la main. Jésus est là, tout proche ; il prend cette main tendue vers lui : « Homme de peu de foi », dit-il, « pourquoi avez-vous douté ? » Aussitôt Pierre se redresse sur les eaux et, la main dans la main du Sauveur, il regagne la barque. Quel spectacle à la fois aimable et sublime ! le Chef divin et le Chef humain de l'Eglise marchant ensemble, la main dans la main. La main de l'un, c'est la puissance, la main de l'autre, c'est la confiance. Tous deux ensemble entrent dans la barque ; tous deux conjurent la tempête ; tous deux ramènent le calme, la sécurité ; tous deux assurent à la barque de l'Eglise une prompte et heureuse traversée. Magnifique et touchante image de la primauté papale. Quand Jésus et Pierre sont dans la barque, tous se jettent aux pieds du Seigneur et confessent : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu ! ». — Jésus a opéré, ici, plusieurs miracles : il a plané à travers les airs, il a marché sur les eaux, apaisé la tempête, transporté soudain la barque sur le rivage ; il a fait marcher Pierre sur les flots. L'ardeur de Pierre dans sa foi, puis le manque de confiance qui a suivi, ont excité la foi et la confiance des autres disciples. Ils ne vont pas jusqu'à imiter Pierre marchant ainsi sur les flots : ils admirent sa foi et ils reconnaissent que cette foi, supérieure pourtant à la leur, n'est pas encore suffisante.

La mission des Apôtres.

(*Luc*, 9, 1-6; *Marc*, 6, 7, 13; *Matth.*, 10, 1, 5-15)

1. POURQUOI LE SEIGNEUR ENVOIE LES APOTRES

Il y a, de cette mission, trois raisons :

1) Le Sauveur veut, en face du monde entier, prouver qu'il possède la plénitude du pouvoir apostolique; qu'il en est la source; qu'il peut l'exercer lui-même et le communiquer à d'autres. Cette plénitude du pouvoir, il en fait usage maintenant et durant le cours de sa vie mortelle en prêchant et en opérant des miracles non seulement par lui-même, mais par ses disciples. Voilà pourquoi il envoie les Apôtres en son nom, avec son autorité, avec son pouvoir. — Et cette vérité s'applique à tous les temps : donc foi, confiance, obéissance envers l'Eglise enseignante, et particulièrement à l'égard du Souverain Pontife.

2) Deuxièmement, il veut convaincre Israël qu'il établit une économie nouvelle dans l'ordre du salut et qu'il emploie à ce but des instruments nouveaux. Voilà pourquoi il ne se contente pas d'avoir désigné et choisi ces instruments par l'élection des Apôtres : il veut aussi que ceux-ci se révèlent ostensiblement en agissant. Il prélude ainsi à la mission future des Apôtres, quand, sur la montagne de la Galilée, après sa Résurrection, il les enverra évangéliser le monde entier. C'est une nouvelle preuve que le Seigneur veut, en réalité, établir une société religieuse visible et fonder une Eglise. — Je crois en l'Eglise, une, sainte, catholique et apostolique.

3) Troisièmement, il se propose d'exercer ses Apôtres à leur vocation future. Jusqu'ici ils sont toujours restés près de sa Personne, écoutant ses enseignements et travaillant avec lui. Mais il y a une grande différence entre agir soi-même et voir un autre agir, entre prêcher soi-même et entendre la prédication d'un autre. Il faut, maintenant, qu'ils

en viennent à la pratique, qu'ils travaillent seuls : c'est le moyen d'entrer dans sa vocation, de s'en former une idée pratique, de s'y perfectionner, et enfin, ce qui est mieux encore, de s'y attacher de tout cœur.

2. INSTRUCTIONS DONNÉES AUX APOTRES

Le Sauveur donne à ses Apôtres de salutaires enseignements destinés à être, dans tous les temps, la règle de la conduite à tenir.

1) *relativement à leurs personnes.*

a) Il leur recommande formellement la pauvreté apostolique et la simplicité. « Ne portez rien pour le chemin, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent, et n'ayez point deux tuniques » (*Luc*, 9, 3).

b) Il leur recommande la modération, la modestie et l'édification. « En quelque maison que vous entriez, demeurez-y et n'en sortez point » (*Luc*, 9, 4). Ils se contenteront des aliments qu'on leur présentera.

c) Il leur recommande la douceur, la bonté. « Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups » (*Matth.*, 10, 16).

d) Enfin, il les exhorte à la prudence jointe à la simplicité évangélique; surtout quand ils se heurtent à l'hostilité. « Soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes. Mais donnez-vous de garde des hommes, car ils vous feront comparaître dans leurs assemblées et ils vous feront fouetter dans leurs synagogues... Le disciple n'est point au-dessus du maître, ni l'esclave au-dessus de son seigneur » (*Matth.*, 10, 16, 17, 24).

2) *relativement à leur fonction.*

a) Ils seront des messagers de paix. « Entrant dans la maison, saluez-la en disant : Que la paix soit dans cette

maison! Si cette maison en est digne, votre paix viendra sur elle; et si elle n'en est pas digne, votre paix reviendra à vous » (*Matth.*, 10, 12, 13). Les Apôtres et leurs successeurs doivent apporter la paix dont Jésus a parlé dans le Sermon sur la montagne, la paix qu'il annonçait dans le discours de la dernière Cène : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix : je ne vous la donne pas comme le monde la donne » (*Joann.*, 14, 27) : — la paix que lui-même, dans ses apparitions, il souhaite en disant : « La paix soit avec vous »! Et cette paix du Sauveur, ils doivent la donner par l'exemple de leur conduite, et non point seulement par quelque formule de souhait ou de bénédiction. Que, dans leur attitude et leur conduite, il n'y ait rien qui sente la recherche d'eux-mêmes, l'empire, la solennité, l'affirmation de leur droit, l'irascibilité, le dédain, la rudesse. L'esprit de Jésus-Christ est tout autre : il est charité, paix, bonté, longanimité, patience (voir l'hymne à la charité, *1 Cor.*, 13). — Retour sur nous-mêmes.

b) Ils seront les messagers du salut et du ciel. « Allez et prêchez en disant que le Royaume des cieux est proche » (*Matth.*, 10, 7).

Leur Seigneur et Maître ne leur a-t-il pas annoncé la beauté, la grandeur de ce Royaume de Dieu et du ciel? N'ont-ils pas encore dans les oreilles et surtout dans le cœur l'écho des huit Béatitudes et de tous les nobles enseignements du Sermon sur la montagne? — Maintenant, ils sont à leur tour les messagers de la Bonne nouvelle, de cette bienheureuse doctrine du salut. Quelle joie est la leur, quelle ardeur! Maintenant ils vont évangéliser, parler aux hommes de leur Père qui est dans les cieux, de son amour; ils vont leur parler du Fils de l'homme qui est venu en ce monde pour les sauver; ils vont prêcher la conversion du cœur et la pénitence qui ouvrent l'accès au Royaume du Père!

c) Ils seront les messagers de Dieu, les représentants du Christ qui les a envoyés et les a revêtus de sa puissance.

Voilà pourquoi Jésus dit cette grande, cette sublime parole qui est devenue la source de tout apostolat: « Allez! voici que je vous envoie! »; et, plus tard, il ajoutera: « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie » (*Joann.*, 20, 21). « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc et instruisez tous les peuples » (*Matth.*, 28, 18, 19).

Désormais, jusqu'à la fin des temps, partout où « un envoyé légitime », ou, ce qui est la même chose, un apôtre obéissant à une mission confiée par ses Supérieurs ecclésiastiques, prêche l'Evangile et enseigne la doctrine chrétienne en vertu d'une fonction « canonique », c'est-à-dire officielle, il peut s'appliquer la parole du Seigneur: « Voici que je vous envoie ». Sans cette mission, sans cette obéissance, il n'est pas d'apôtre véritable. Comment peut-on prêcher, si l'on n'est pas « envoyé ». Il est écrit: « Combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'évangile de paix, de ceux qui annoncent les vrais biens! » (*Rom.*, 10, 15). A la parole de ses envoyés le Seigneur attache ses grâces et les bénédictions célestes: « Guérissez les malades, ressuscitez les morts!... chassez les démons ».

L'apôtre doit toujours garder la conscience de sa mission. « Celui qui vous reçoit me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé » (*Matth.*, 10, 40). Avec quelle sainte fierté les disciples se glorifieront-ils plus tard d'être « les envoyés de Jésus-Christ ». « Dieu a mis en nous la parole de réconciliation. Nous faisons donc la fonction d'ambassadeur pour Jésus-Christ, et c'est Dieu qui vous exhorte par notre bouche. Nous vous conjurons au nom de Jésus-Christ de vous réconcilier avec Dieu » (*2 Cor.*, 5, 19-21).

3. LE VOYAGE APOSTOLIQUE DES DOUZE

1) *Le travail dans la vigne du Seigneur.*

Les Apôtres partent donc. Le Sauveur a pris soin de leur assurer le succès. Il les préserve, il bénit leur parole, il confirme leur ministère par les miracles. Ils vont de village en village, annonçant la bonne nouvelle, apportant partout le salut de l'âme et du corps (*Luc*, 9, 6); ils guérissent un grand nombre de possédés, ils font sur les malades l'onction de l'huile (*Marc*, 6, 12, 13). Accomignons-les dans ce voyage.

2) *Le retour vers le Seigneur.*

Au bout de quelques jours, les Apôtres reviennent conformément aux instructions reçues. Certainement ils reviennent pleins d'amour pour leur vocation, d'admiration pour les plans du Sauveur, avec une foi parfaite en lui et en sa puissance divine, parce qu'ils ont vu qu'il peut opérer par leur moyen ce qu'il fait par lui-même, que sa puissance n'est limitée à aucune condition. Le peuple, de son côté, doit partager cette conviction.

A leur retour, les Apôtres racontent au Seigneur comment ils ont prêché, ce qu'ils ont fait (*Marc*, 6, 30; *Luc*, 9. 10). Quel exemple de leur droiture, de leur désir de s'instruire et de se former à leur vocation! Et, assurément, Jésus ne laissa point de leur témoigner sa joie et la part qu'il prenait à leurs succès, il ne manqua pas de les encourager et de les enseigner.

Nous avons ainsi, dans ce Mystère, une nouvelle et belle révélation de l'esprit du Sauveur, de son amour pour les Apôtres, de son soin à les former en toutes choses, de ses ménagements pleins de sagesse et de sa douceur à les instruire. — En outre, nous voyons ici l'Eglise non plus seulement dans son organisation, mais dans son action. Le Sauveur voulait fonder sur la terre un Royaume visible et

prendre des hommes pour les revêtir de sa divine autorité dans l'Eglise. — Aimons de tout notre cœur cette Eglise!

« Qui vous écoute, m'écoute! »

Pour une répétition ou pour plus de développements, voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, I^{er}, 412-417.

La mission des Apôtres.

Deux vertus apostoliques : la pauvreté et le zèle.

(Répétition.)

1. COMMENT LE SAUVEUR FORME SES APOTRES

La Vie publique du Sauveur nous montre comment il forme ses Apôtres.

Il forme leur intelligence soit par des enseignements publics, soit par des instructions spéciales. Peu à peu il les transforme et leur fait prendre une façon nouvelle, surnaturelle de penser et de concevoir la vie.

Il emploie deux moyens pour former leur cœur.

a) il corrige leurs fautes et leurs défauts. Il combat leur ambition (*Marc*, 9, 32-34; *Matth.*, 20, 24-28), leur jalousie (*Luc*, 9, 50), leur susceptibilité et leur désir de vengeance (*Luc*, 9, 55), etc...

b) il leur fait connaître et aimer les vertus, celles surtout qui leur étaient nécessaires dans l'apostolat et dans leurs rapports avec les hommes. Et, dans ce but, il les exerce pratiquement à ces vertus.

Le Mystère de la mission des Apôtres nous offre précisément un exemple de cette méthode de formation. Arrêtons-nous à deux vertus : le détachement des biens terrestres — pauvreté — le zèle, — application généreuse aux travaux apostoliques. Ici, Jésus enseigne ces vertus par ses paroles; il les enseigne mieux encore par son exemple durant sa Vie publique tout entière.

2. PAUVRETÉ

1) *La pauvreté en général.*

On se tromperait si l'on croyait que la pauvreté est une vertu réservée aux religieux, à ceux-là seulement qui ont fait vœu de pauvreté. L'obéissance n'est-elle pas le devoir de tous les hommes, bien que tous ne s'y engagent point par vœu? Le Sauveur ne s'adresse-t-il pas à tous, sans exception, lorsqu'il proclame la première Béatitude : « Bienheureux les pauvres d'esprit, car le Royaume des cieux leur appartient? » Quiconque veut tendre à la perfection de la charité doit se former à la vertu et à l'esprit de pauvreté.

La pauvreté est une vertu qui incline le cœur du chrétien à se défaire de l'attachement aux biens temporels. Elle est donc le détachement du cœur : c'est le cœur rendu libre et renonçant aux choses terrestres. Le contraire est l'attachement déréglé aux biens matériels, la cupidité, la recherche inquiète du superflu et de la richesse, l'avarice, etc. — Ainsi comprise, la pauvreté n'est-elle pas une vertu pour moi?

Le vœu de pauvreté est le dépouillement volontaire des biens extérieurs, la privation volontaire de ces biens, dans un but surnaturel et en vue de la perfection évangélique.

2) *La pauvreté de Jésus.*

a) Elle a été très grande sous tous les rapports. Le Sauveur n'a point de demeure, du moins point d'habitation qui soit sienne et fixe. Il est partout et il n'est nulle part chez soi, toujours chez des amis, le jour dans les rues et sur les places publiques, la nuit en plein air, sous les arbres ou dans quelque grotte, quand des personnes compatissantes ne le recueillent point chez elles ou dans un abri public. En vérité, il n'a pas où reposer sa tête (*Matth.*, 8, 20). — Quant à ses repas, il se conforme aux circonstances toujours variables : aujourd'hui, chez Lazare, un ami, ou chez un

Pharisien hostile; demain, dans le désert, avec quelques pains qu'il partage à la foule; un autre jour, en pleins champs, sans un morceau de pain, avec ses Apôtres réduits à glaner des épis (*Matth.*, 12, 1). Tel est le camp du Roi du ciel et de la terre! — Ses vêtements sont décents et tels qu'il convient à un Docteur de la loi, mais simples, sans superfluité ni affectation, conformes à la coutume du pays. Au Calvaire les soldats font le partage de ses vêtements et l'on voit à quoi ils se réduisent (*Joann.*, 19, 23). — Il n'a jamais d'argent sur lui, pas même assez pour payer l'impôt du Temple (*Matth.*, 17, 26). — Il vit littéralement d'aumônes et il permet à quelques personnes dévouées de pourvoir à ses besoins (*Luc*, 8, 3; *Joann.*, 12, 6).

b) Toutefois la pauvreté du Sauveur n'est point une pauvreté absolue : elle est en rapport avec sa vocation et conforme au but apostolique qui est le sien.

c) Cette réserve faite, Jésus porte la pauvreté aussi loin qu'il est possible, c'est-à-dire autant que sa vocation apostolique le permet : et cette pauvreté va toujours plus avant. A Nazareth, il avait du moins une demeure fixe et sa Mère veillait à tout; plus tard, ces soins lui manquent et, jusque dans la mort, il n'a même pas un verre d'eau pour étancher sa soif, ni un linceul pour l'ensevelir, ni un sépulcre à lui pour y reposer. Son cadavre même sera mis sous séquestre. Ce qu'il disait à un Scribe est donc la vérité : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » (*Matth.*, 8, 20). Que cette pauvreté est grande et combien touchante, si nous songeons à ce qu'il est et à quoi il aurait pu prétendre. Ces vignobles, ces jardins d'agrément, ces villas, ces palais devant lesquels il passait si souvent et où les hommes vivaient dans le luxe et le plaisir, il aurait pu les posséder et il se contente de si peu! Où est le prince qui se réduit ainsi au strict nécessaire?

3) Notre pauvreté.

A tous les prêtres et religieux, à tous ceux qui veulent se donner particulièrement à l'apostolat, la pauvreté du Sauveur nous enseigne d'une manière éloquente et touchante comment pratiquer la pauvreté, à l'exemple de Jésus. Le pasteur des âmes, l'apôtre doivent être pauvres. Le Sauveur le demande (*Matth.*, 19, 21; 10, 9), et il le demande tout d'abord pour leur propre salut et pour leur perfection (*Matth.*, 19, 23); puis, à cause du bon exemple que doit donner celui qui prêche le détachement, la modération, la tempérance; troisièmement, pour assurer la liberté et la fécondité de ses travaux apostoliques (*Luc*, 12, 34), car autrement, il se rend dépendant, il s'expose à la paresse, à la mollesse; enfin il demande la pauvreté en raison des magnifiques récompenses qu'il promet aux pauvres dans le temps et dans l'éternité (*Matth.*, 19, 28). Nous devons donc être pauvres, si nous avons l'esprit de Jésus-Christ et si nous voulons être de véritables apôtres. Quant à la mesure de notre pauvreté, elle est déterminée par notre vocation, par le genre de nos devoirs d'état: et, cette mesure une fois reconnue, nous devons, dans ses limites, pratiquer la simplicité, le retranchement en toute notre manière d'être, si nous voulons imiter le Sauveur. C'est pourquoi il est bon de faire, de temps à autre, le « *scrutinium paupertatis* », c'est-à-dire l'examen de notre façon de nous comporter en ce qui concerne l'habitation, le vêtement, etc., examinant s'il n'y a là rien de superflu ou de mondain, à quoi notre cœur soit attaché et qui soit contraire à l'esprit de pauvreté. — Enfin la véritable pauvreté se révèle encore en ceci que l'on fait volontiers l'aumône aux pauvres de Jésus-Christ et qu'on distribue son superflu aux nécessiteux.

3. LE ZÈLE DANS LES TRAVAUX APOSTOLIQUES

La vie publique de Jésus était une vie de travail, de travail ininterrompu, intense. A une Mission succédait une au-

tre Mission. Le voyage, la prédication, la guérison des malades occupaient tous les instants de la journée et, souvent, une partie de la nuit. Un jour, par exemple, à Capharnaüm, après une journée laborieuse, on lui amène tous les malades des environs. Il ne cherche point à diminuer la fatigue et, quand il aurait pu, d'une seule bénédiction, les guérir tous, il ne le fait pas : il va de l'un à l'autre et ne les renvoie qu'après qu'ils sont guéris. (*Matth.* 8, 16). -- Il fait de même quand les mères lui présentent leurs enfants pour qu'il les bénisse (*Matth.* 19, 13). Jamais de repos, ou bien son repos est troublé et il n'en témoigne aucun déplaisir. Ainsi en est-il dans le désert où il veut se retirer avec les Apôtres : il y arrive et, dans le désert, se presse la foule et Jésus l'instruit longuement.

Il ne manifeste aucune préférence; il ne connaît que le travail, le devoir, quelque dur qu'il soit. Ces labeurs sont fatigants, et il éprouve cette fatigue. Harassé, il s'assoit près du puits de Jacob (*Joann.* 4, 6), ou bien il s'endort dans une barque (*Matth.* 8, 24). Mais rien ne l'arrête, ni les difficultés de la route, ni les intempéries de la saison, ni les privations inhérentes à son genre de vie, ni celles qu'il s'impose lui-même par les jeûnes et les prières prolongées dans la nuit (*Matth.* 4, 2; *Luc.* 6, 12). Le Sauveur est un travailleur, et cette vie si rude laisse en sa Personne des traces visibles. Le soleil de ses trente-trois ans a bruni ses joues : ses mains sont fermes et fortes : ses nombreux voyages ont endurci la plante de ses pieds; sa tête s'incline un peu sous le poids et la fatigue d'un apostolat ininterrompu; son visage est sérieux, les traits sont tirés — Jésus a connu les épreuves et les souffrances de la terre.

Partout, il est le même. Déjà, dans sa vie cachée, il nous donnait l'exemple de l'assiduité au travail : il le donne encore dans sa Vie publique, avec cette différence que le travail est plus étendu, plus difficile, plus sublime et absorbant. La croix du travail est inséparable du Sauveur. Cette croix doit être aussi notre compagne inséparable, notre première

croix, la croix du travail pour le bien de l'humanité. Le Sauveur, le Royaume du Christ veulent des travailleurs non des amateurs (*Luc.* 10, 2). L'apôtre doit, avant tout, être un travailleur. Voilà pourquoi Jésus choisit de préférence ses Apôtres dans la classe laborieuse; voilà pourquoi il compare l'apostolat à une pêche (*Marc.* 1, 17), aux travaux de la vigne ou des champs (*Luc.* 9, 62.) C'est par le travail que le Royaume de Jésus-Christ s'étend. Et que ne reste-t-il pas à faire encore! C'est pour cette raison que tous ceux qui ont l'esprit de Jésus, font une place si large au travail. Heureuses les mains, heureux les pieds qui se fatiguent au service de l'Eglise et des âmes! quelle sera grande dans le ciel! la récompense de ces ouvriers généreux.

La conversion de Madeleine.

(*Luc.* 7, 35-50)

Oraison préparatoire et Préludes comme à l'ordinaire.

Considérer, dans ce Mystère, les personnes, leurs sentiments, leurs paroles et leurs actes.

1. MADELEINE

Le Sauveur est assis à la table d'un Pharisien. Pendant le repas, une femme s'approche de Jésus : elle s'appelle Madeleine.

1) *Ce qu'elle était avant sa conversion.*

Elle est riche, semble-t-il, car elle apporte un vase d'albâtre précieux et rempli de parfum. Son caractère a de la noblesse; il a de la décision et de l'énergie pour le bien comme pour le mal. Le mal l'a emporté, et la chose est publique. C'est une grande pécheresse : on la montre du doigt. C'est un cœur égaré, une perle dans la boue.

2) *Sa conversion*a) *Foi vive.*

Le Sauveur lui dit plus tard : « Votre foi vous a sauvée ». (*Luc. 7, 50*). Sans doute, elle a été touchée et gagnée par les enseignements et par les miracles de Jésus, par la grandeur et le charme de son caractère, par sa gravité, sa majesté, sa douceur; la grâce l'éclaire et elle reconnaît en lui non seulement un prophète, mais le Fils de Dieu (*Luc. 7, 47*).

b) *Humilité profonde.*

Elle a très clairement conscience de ce que le Sauveur est pour elle, de ce qu'elle est elle-même : elle a une lourde dette à acquitter, et elle ne peut le faire (*Luc. 7, 41, 42*). Elle ne craint donc pas de s'avouer publiquement coupable; elle se jette aux pieds de Jésus, elle les arrose de ses larmes, elle essuie ces larmes avec ses cheveux qu'elle a dénoués, comme si elles étaient indignes de rester plus longtemps sur les pieds du Sauveur. Humilité bien profonde chez une femme remplie de l'orgueil du monde! (*Luc. 7, 38*).

c) *Ardent amour.*

Mais ce qu'il y a de plus précieux dans cette conversion, c'est l'amour, comme le Sauveur lui-même se plaît à le remarquer (*Luc. 7, 47*). C'est l'amour repentant, le regret que la pécheresse éprouve de s'être égarée loin du souverain bien, qu'elle retrouve maintenant.

C'est l'amour inspiré par la plus intime reconnaissance pour le pardon qui lui remet tant de péchés (*Luc. 7, 47*), et qui l'arrache à l'empire de Satan (*Luc. 8, 2; Marc. 16, 9*). Bien que ses fautes lui aient déjà été pardonnées grâce à la contrition parfaite, elle veut, une fois encore, voir son bienfaiteur, lui témoigner sa reconnaissance et entendre de sa bouche l'assurance formelle du pardon.

C'est enfin l'amour inspiré par le zèle pour la gloire du Seigneur. Vraisemblablement, elle a remarqué avec quel manque d'égards le Sauveur a été accueilli par le Pharisien; elle ne peut le supporter et sa pénitence devient une sorte de réparation, une satisfaction publique destinée à venger les droits de l'hospitalité (*Luc. 7, 44-46*). En un mot, c'est l'amour vrai, parfait, héroïque, tel qu'il convient de l'offrir à un Dieu. Qui ne serait touché en contemplant tant de foi, une contrition et un amour si humbles.

2. LE PHARISIEN

Le Pharisien est tout le contraire de Madeleine.

a) *Incrédule.*

Pour lui, le Sauveur n'est même point un prophète.

b) *Plein d'orgueil.*

Il contemple cette scène en se confiant dans sa propre justice, avec un sentiment de mépris pour le Sauveur comme pour la pécheresse. Cette femme est grandement coupable et sa dette est lourde; c'est une créature perdue, elle n'est point digne qu'on la regarde.

c) *Sans cœur.*

Il blâme, il condamne tout, le Sauveur et la pécheresse; il manque d'égards pour Jésus. Il ne doit rien au divin créancier.

3. LE SAUVEUR

Le Sauveur ne laisse pas sans réponse le procédé du Pharisien ni sans récompense la délicatesse de Madeleine.

a) Premièrement, il se justifie lui-même. Il se révèle prophète puisqu'il lit dans le secret des cœurs et qu'il découvre

au Pharisien ses moindres pensées (*Luc. 7, 40*), lui prouvant ainsi que cette pécheresse mérite, bien plus que lui, son indulgence.

b) Il condamne le Pharisien, finement et adroitement, par l'exposition d'une parabole extrêmement facile à comprendre et par une simple question qui oblige le Pharisien à prononcer lui-même (*Luc. 7, 41-43*). Il lui prouve que cette pécheresse lui est incomparablement supérieure par son amour (*Luc. 7, 47*). Quel besoin le Sauveur a-t-il des mets que le Pharisien lui offre à contre-cœur? ce qu'il veut, c'est le cœur, c'est l'amour!

c) Troisièmement, le Sauveur justifie la pécheresse d'une façon éclatante, à cause de sa foi et de son grand amour. Il voit avec complaisance les témoignages de cet amour; il les connaît tous, il les énumère avec soin (*Luc. 7, 44-46*). A cause de cet amour, il lui remet ses péchés. Qu'elle est belle et touchante la manière dont il parle de cet amour et de ses rapports avec la justification (*Luc. 7, 47, 48*). L'amour est une préparation à la justification; la mesure de l'amour est la mesure du pardon, comme le pardon devient, à son tour, le principe et l'aliment d'un nouvel amour (*Luc. 7, 42-49*). — Enfin, à l'amour de la pécheresse il répond par le don de son propre amour. On sent, à ses paroles, que cette âme lui est chère, qu'il l'aime comme son bien et sa propriété, qu'il la défend et la prend sous sa protection, au risque même d'être accusé de blasphémer contre Dieu en assurant le pardon des péchés (*Luc. 7, 49*). Il renvoie enfin la pécheresse en lui donnant la paix (*Luc. 7, 50*); et la paix avec Dieu, c'est le gage de tout bien.

REMARQUES COMPLÉMENTAIRES

LA VOCATION DES FEMMES, LEUR SITUATION DANS LE ROYAUME DE JÉSUS-CHRIST

La conversion de Madeleine est un magnifique exemple des effets que la première et la seconde Semaine des Exer-

cices peuvent et doivent produire en nous. Comme la pécheresse atteint parfaitement le but de la première Semaine! comme elle reconnaît et déteste ses fautes, le dérèglement de sa vie, la vanité et la malice du monde! Comme elle s'applique à elle-même la parole de saint Ignace : « Que dois-je faire, moi, pour Jésus-Christ »? Avec ces sentiments d'amour contrit et de générosité elle s'approche du Sauveur et elle entend l'appel à le suivre. Avec quelle grandeur d'âme, avec quelle énergie elle répond à cet appel à combattre contre sa propre sensualité et contre l'amour de la chair et du monde! La scène qui se passe dans la maison du Pharisien nous le révèle, comme nous le révélera désormais sa vie dans la compagnie d'autres saintes femmes, telles que Marthe, Jeanne, etc., etc...

Il est intéressant et encourageant de considérer comment le Sauveur appelle aussi les femmes à le suivre et comment elles répondent à cet appel.

Il les appelle d'abord à se sanctifier elles-mêmes. Il les délivre du démon et les sanctifie.

En outre, il les appelle à un service qui leur est propre, à une sorte de ministère dans son Royaume. Elles contribueront, du moins médiatement, à la prédication de l'Evangile, en recueillant de l'argent, des aumônes, en s'adonnant aux œuvres de miséricorde. Cette vocation est digne d'envie en raison de sa beauté et de son excellence; car elles apportent ainsi au Sauveur et à son Royaume les ressources temporelles; — à raison de son importance, car l'Evangile est dans ce monde, il a besoin de l'aide du monde et, souvent il faut recourir aux moyens temporels pour lui ouvrir l'accès des cœurs; — enfin, en raison de la récompense promise. Les femmes de l'Evangile ont répondu fidèlement à l'appel du Sauveur, sans se lasser, s'oubliant elles-mêmes pour ne reculer point devant le sacrifice. Le petit groupe des saintes femmes au pied de la croix en est la preuve. Voilà, assurément, un bel exemple pour toutes celles qui se consacrent à la vocation apostolique.

La Conversion de Madeleine.

(*L'amour de Jésus pour les pécheurs.*)

(*Répétition.*)

Ce Mystère nous enseigne surtout la bonté du Sauveur à l'égard des pécheurs. Il nous met sous les yeux un exemple de sa bienfaisance pour eux. Etudions cette leçon. Les pécheurs sont les plus malheureux entre tous les malheureux et voilà pourquoi Jésus leur témoigne tant de bonté.

Considérer l'amour du Bon Pasteur pour ces pauvres brebis!

1) *Il va à leur recherche.*

Il ne les dédaigne point, Il ne les méprise pas; il n'affecte pas de se tenir sur la réserve, comme le Pharisien. Il va à leur recherche et fait naître des occasions de les rencontrer — exemples : la Samaritaine (*Joann.* 4, 6) et les publicains (*Matth.*, 9, 10).

2) *Il les instruit avec amour.*

Lorsqu'il trouve un groupe de pécheurs, il leur prêche, et sa parole est douce; ses enseignements sont encourageants. Il recourt aux paraboles les plus belles et les plus touchantes, et nous avons les paraboles de la drachme perdue, de la brebis égarée, de l'Enfant prodigue (*Luc.* 15). Il veut que les autres hommes, les Pharisiens surtout, prennent à l'égard des pécheurs des sentiments de bonté et de miséricorde. Tel est le but de ces paraboles. Il déclare qu'il est venu surtout à cause des pécheurs (*Matth.* 9, 13).

3) *Il les accueille avec bonté.*

Quand les pécheurs viennent à lui, il les accueille avec bonté, par exemple : la femme adultère (*Joann.* 8, 10); avec

délicatesse et adresse il ouvre leur conscience (la Samaritaine; *Joann.* 4, 6); il les console avec douceur et ne leur impose qu'une pénitence légère (*Joann.* 5, 14; 8, 11; *Luc.* 7, 30). Se convertissent-ils, ils deviennent ses amis; les attaque-t-on, il les défend, comme il le fait pour Madeleine. Il est vraiment le Bon Pasteur de ces pauvres brebis égarées; il est la miséricorde personnifiée. Et il veut, par là, nous donner l'exemple.

Instruisons-nous donc à l'école du Bon Sauveur.

Prenons la ferme résolution d'imiter le Sauveur dans cette bonté et cette douceur envers les pécheurs. Combien d'âmes se perdent parce qu'elles ne trouvent personne qui les accueille, qui se rapproche d'elles. Qui sait jusqu'où peut s'élever une âme? La conversion de Madeleine nous le montre. Il n'est nullement nécessaire de décourager les pécheurs; il faut les encourager, les consoler, les soutenir. Ce n'est pas nous qui sommes les offensés : nous sommes les médiateurs, nous faisons œuvre de réconciliation. Nous ne sommes pas des bourreaux, mais des médecins. Le Bon Pasteur n'a point frappé ses brebis perdues; il les a prises sur ses épaules et les a ramenées au bercail. — Voilà l'esprit de Jésus. Nous sommes sous la loi du Nouveau Testament, loi d'amour; le Testament ancien était sous la loi de crainte.

La Conversion de Madeleine.

Application des sens.

1. LE REPAS

Probablement le Sauveur avait prêché dans la localité où se passe ce Mystère. Il avait parlé soit dans la synagogue, soit en plein air devant un grand concours de peuple. Madeleine a été touchée et gagnée par la puissance et la beauté de ses paroles, par la grandeur et le charme de son caractère. Elle regrette et pleure de tout cœur sa conduite coupable. Les miracles que Jésus a opérés en guérissant les

malades, en chassant les démons, l'ont amenée à croire fermement en la Mission divine du Sauveur, et en sa Divinité. Elle voit en lui non seulement le prophète, l'homme de Dieu, mais Dieu lui-même, le souverain Bien qu'elle a dédaigné et offensé. Elle veut lui faire une amende honorable, entendre de sa bouche la parole du pardon, lui offrir une satisfaction publique pour le scandale public qu'elle a donné, car elle a de la noblesse et de la décision de caractère pour le bien comme pour le mal. Ce qu'elle est, elle l'est franchement et complètement. A tout prix elle cherche à s'approcher de Jésus et comme, sans doute, elle n'a pu l'aborder au lieu où il a prêché, elle l'a suivi.

C'était la coutume d'inviter à un repas les Docteurs de la loi qui étaient de passage et qui venaient d'enseigner dans la synagogue. Le Pharisien a fait de même, non pas tant par amitié et par déférence pour le Sauveur, comme la suite le montre, que par égard pour la coutume et pour le peuple, afin de ne point paraître impoli. Peut-être même son intention est-elle moins bonne encore et se propose-t-il de poser à Jésus des questions qui le mettront dans l'embarras. Le Sauveur connaît son hôte, qui a bien l'esprit hostile de sa secte; mais il accepte l'invitation parce qu'il ne veut offenser ni choquer personne, parce qu'il n'évite jamais une croix qui se présente sur son chemin, parce que du moins il fera quelque bien à Madeleine. Il se rend donc avec ses Apôtres dans la demeure du Pharisien ou dans quelque salle aménagée pour les fêtes. D'autres Phariséens s'y trouvent déjà. Probablement la salle du festin touche à la cour sur laquelle elle ouvre et dont elle n'est séparée que par des colonnes, des balustrades peu élevées ou de simples treillis, de façon à laisser l'entrée libre. En Orient, la réception d'un hôte étranger et célèbre devient pour ainsi dire une solennité publique. Les amis et les voisins y viennent; ils se tiennent au fond de la salle, ils regardent, ils écoutent. Il se peut donc que le repas offert au Sauveur ait de nombreux témoins qui observent tout, soit dans l'intérieur

même de la salle, soit de la cour. Madeleine est de ce nombre et elle guette l'occasion de s'approcher de Jésus.

Le Pharisien n'a pas reçu le Sauveur avec la bonté et les égards convenables. Il ne lui donne aucun de ces témoignages d'amitié et de politesse qu'on ne manque pas, en Orient, de rendre aux personnes que l'on aime et qu'on estime. Il ne l'accueille point par un baiser, il ne lui offre pas d'eau pour se baigner les pieds, il ne verse aucun parfum sur la tête de son hôte. Il traite le Sauveur avec réserve et froideur, le conduit simplement à sa place; et le repas commence, durant lequel règnent la contrainte et la gêne, chacun observe Jésus avec une curiosité évidente et antipathique. L'entretien s'engage et le Sauveur, suivant sa coutume, commence à instruire en recourant à des paraboles, mais non sans assaisonner le repas de remarques aimables et édifiantes. Il ne tarde pas à lier conversation directement avec les Pharisiens qui n'attendent qu'une occasion de se prendre de querelle avec lui.

2. LA PÉNITENTE

Madeleine est impatiente : tout ce qu'elle a aujourd'hui, vu et entendu du Sauveur l'a touchée, ébranlée et enfin subjuguée. Ses sentiments sont nobles et généreux et, maintenant, elle veut venir au Christ non plus seulement afin d'obtenir le pardon de ses péchés, mais afin de lui offrir une réparation pour l'indigne manière dont on le traite. Elle a tout observé, elle est révoltée de voir avec quel manque d'égards est accueilli le plus admirable, le plus saint, le plus sage des Docteurs, le plus aimable et le plus secourable des bienfaiteurs, le Fils de Dieu. On lui refuse les honneurs qu'on rend d'ordinaire à un hôte, on le traite avec dédain ! Elle veut venger les droits de l'hospitalité. Elle entre donc et tout, dans son attitude, révèle l'humilité : sa tête est recouverte d'un voile; elle tient à la main un petit vase d'albâtre blanc, fermé d'un bouquet de verdure. D'un

pas rapide elle s'approche du Sauveur, derrière le coussin sur lequel il est étendu. Elle se jette à ses pieds, elle les arrose de ses larmes et des parfums qu'elle apporte, elle essuie larmes et parfums avec ses cheveux, si beaux et si souples, qu'elle a dénoués. Elle est tout à son repentir, à la honte, à la douleur de ses péchés, mais elle est pleine de confiance dans la bonté de Jésus, pénétrée de respect et d'amour devant sa majesté et sa dignité. Elle s'estime heureuse de pouvoir lui témoigner publiquement sa reconnaissance, sa vénération, son amour. Et le Sauveur agréé ses hommages.

3 LE BON PASTEUR

Cette soudaine intervention a sans doute interrompu les conversations. Le silence s'est fait et tous les regards se sont portés sur Madeleine et sur le Sauveur. La bonne odeur des parfums s'est répandue dans la salle. Jésus a cessé de parler et il semble, extérieurement du moins, n'accorder aucune attention à Madeleine. Quelques Pharisiens se penchent l'un vers l'autre et échangent des remarques désagréables pour Madeleine qu'ils regardent d'un air ironique et méprisant. L'hôte, surtout, est mécontent, il ne peut comprendre que le Sauveur accepte quelque chose d'une femme, de cette femme surtout. Il semble qu'il la reconnaisse à l'élégance de ses vêtements. Si Jésus est un prophète, pense-t-il, il ne doit point ignorer quelle est cette femme, et sa qualité de prophète devient suspecte, puisqu'il connaît si peu le secret des cœurs et permet une telle inconvenance. Et le Pharisien donne libre carrière à des pensées et à des sentiments défavorables à Madeleine et au Seigneur lui-même. Jésus voit le mauvais ange des pensées et des jugements téméraires gagner du terrain et inspirer les propos des convives. Il voit surtout la pharisaïque indignation de son hôte qui, glorieux de sa justice personnelle, s'exalte lui-même et se croit doublement saint dans un pareil milieu.

Soudain, le Sauveur rompt le silence : « Simon, j'ai quelque chose à vous dire ! » Et Simon de répondre : « Maître, dites ! » Et Jésus expose une simple parabole : un créancier avait deux débiteurs : il remet à chacun d'eux sa dette, parce qu'ils ne pouvaient payer. Alors le Sauveur pose directement à Simon une question fort innocente en apparence : Lequel des deux débiteurs, demande-t-il, aura, à votre avis, plus d'affection pour son créancier ? « Je crois, réplique Simon, que ce sera celui auquel il a plus remis. » Et Jésus lui dit : « Vous avez fort bien jugé » ; et il fait alors à Simon lui-même et à Madeleine l'application de la parabole. « Voyez-vous cette femme ? Je suis entré dans votre maison : vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds ; et elle, au contraire, a arrosé mes pieds de ses larmes et elle les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser, mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête, et elle a répandu ses parfums sur mes pieds. » Le Sauveur voit et reconnaît les témoignages d'amour que Madeleine lui offre : il les énumère avec soin : il en fait très grand cas : comme, d'autre part, il sent vivement, dans la conscience de sa dignité, les manques d'égards et les inconvenances dont le Pharisien s'est rendu coupable. — Alors, il tire la conclusion de ses paroles : « Il est vrai qu'elle a beaucoup péché, mais maintenant elle aime encore plus, c'est pourquoi beaucoup de péchés lui seront remis. Vous aussi, vous avez péché, beaucoup moins sans doute : mais vous n'aimez pas autant qu'elle ; peut-être n'aimez-vous pas du tout et vous vous croyez incomparablement meilleur. Il n'en est pas ainsi. Vous ne m'avez témoigné aucun amour ; elle, au contraire, pour remplacer votre amour, m'a donné entièrement le sien. » Et se tournant vers Madeleine, Jésus lui dit à haute voix et avec une tendre bonté : « Vos péchés vous sont remis ». Comment comprendre la consolation de la pauvre pécheresse ! De la bouche même du Sauveur elle reçoit l'assurance du pardon.

Qui donc ne se réjouirait point avec elle? Les Pharisiens sont loin de le faire. Ils s'offensent de ces paroles de Jésus et ils se disent entre eux : « Quel est donc celui qui s'arroge le pouvoir de pardonner les péchés! N'est-ce pas blasphémer? Veut-il se faire Dieu? » Sans se tourner vers eux, Jésus reprend la parole; il insiste, il confirme ce qu'il vient de dire : « Votre foi vous a sauvée. Allez en paix! » Et Madeleine comprend parfaitement ces paroles du Sauveur. Dans sa foi en la Divinité de Jésus elle s'est jetée à ses pieds, avec de vifs sentiments de pénitence, de regret et de confiance. Elle n'a point été trompée. Elle emporte avec elle ce qui résume tous les biens soit temporels soit éternels, — la paix avec Dieu, avec Jésus, avec sa conscience. Ce que les paroles de Jésus signifiaient, elle l'opèrent dans le cœur de Madeleine. Et Madeleine quitte la salle, son cœur déborde de joie, il goûte toutes les émotions, toutes les douceurs de la paix. — Heureuse Madeleine! heureux tous ceux qui l'imitent dans le regret de leurs fautes et dans l'amour pour Jésus!

La multiplication des pains.

(*Joann.* 6, 1-16; *Luc.* 9,10-17; *Marc.* 6, 31-46;

Matth. 14, 13-22.)

Oraison préparatoire et *Préludes* comme à l'ordinaire.

Considérer :

1, LES CIRCONSTANCES PRÉLIMINAIRES

Afin de se dérober aux embûches d'Hérode et de ménager quelque repos à ses Apôtres revenus de leur mission, Jésus voulut traverser le lac et gagner sur la rive orientale la petite plaine qui s'ouvre, au nord-ouest, entre Bethsaïde (Julias) et les hauteurs qui longent le lac (*Matth.* 14-3).

La foule s'en est aperçue, elle l'a suivi, et, durant trois

jours, elle ne le quitte pas. Naturellement, la faim se fait sentir et les provisions sont épuisées.

Les Apôtres viennent en avertir le Sauveur et ils l'engagent à congédier la foule afin qu'elle puisse se pourvoir d'aliments dans les villages des environs.

Telles sont les circonstances extérieures du miracle, ses causes éloignées. Mais la cause principale, c'est la compassion du Sauveur, sa bonté, sa miséricorde. Cela ressort du Conseil qu'il tient avec les Apôtres après l'avertissement qu'ils lui ont donné : « Pourquoi les renvoyer ? » demande-t-il. « Donnez-leur à manger. Combien de pains avez-vous ? » « Apportez-les. » « Faites asscoir la foule. » (*Matth.* 14, 16-19.) « Car il savait bien ce qu'il voulait faire. » (*Joann.* 6, 6.)

2. LE MIRACLE

En suivant le récit de l'Evangile, considérer les personnes, leurs paroles, leurs actions.

1) *Le Sauveur.*

Quelle noblesse, quelle sainteté dans les sentiments du Sauveur au moment où il va donner une preuve si éclatante de sa puissance ! Bien au delà de cette foule qui se presse autour de lui, il voit en esprit le monde entier et la suite des siècles. Il voit une autre multiplication des pains, bien plus merveilleuse encore — la sainte Eucharistie où il nous donne sa chair et son sang pour être notre nourriture ! — *Gratias agamus Domino Deo nostro !* : « Rendons grâces au Seigneur notre Dieu ! »

Considérer tous les détails : comment le Seigneur veille à ce que le miracle soit évident : Sa conversation avec les Apôtres, — les cinq pains qu'on lui apporte, — la manière dont il les bénit, etc., etc. « Ne les renvoyez pas, donnez-leur à manger », dit-il. — « Devons-nous nous rendre dans les villages voisins afin d'acheter du pain ? » demandent les Apôtres (*Marc.* 6, 37). A Philippe, le Sauveur dit :

« D'où (avec quoi) achèterons-nous assez de pain? » et Philippe répond que deux cents deniers (environ 170 francs) ne suffiront pas pour qu'on puisse en donner « tant soit peu » à chacun (*Joann.* 6, 7). « Combien de pains avez-vous? Allez voir », reprend le Sauveur (*Marc.* 6, 38). André fait observer qu'un jeune enfant a cinq pains d'orge et deux poissons : « Mais qu'est-ce que cela pour une si grande multitude! » (*Joann.* 6, 9). Tout cela atteste bien la grandeur du miracle.

2) *Les Apôtres.*

Chercher à pénétrer les sentiments des Apôtres, à comprendre la part qu'ils prennent à ce miracle. Le Sauveur confie tout à leur intervention. Il reste pour ainsi dire à l'arrière-plan. Il se contente de bénir le pain et sa bénédiction est la bénédiction d'un Dieu. Les Apôtres feront le reste suivant ses indications. — Considérons, avec les sentiments d'une joie reconnaissante et profonde, comment ils distribuent la foule en groupes nombreux et leur partagent le pain...

3) *La foule.*

Tous sont rassasiés; chacun peut prendre du pain autant qu'il veut et, à la fin, il en reste encore douze corbeilles. Or, il y avait là cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants.

3. LES EFFETS DU MIRACLE

a) Naturellement, l'effet produit par ce miracle fut extraordinaire. Quel étonnement! Quelle joie! Quels cris de reconnaissance et d'enthousiasme se font entendre! Le prodige rappelle à la foule comment les Israélites furent nourris dans le désert, la manne que le Seigneur leur envoya. Tous se demandent si Jésus n'est point le Messie, et les Gali-

léens, toujours vifs et impressionnables, songent aussitôt à le proclamer Roi (*Joann.* 6, 14-15). Cette solution s'explique facilement par la reconnaissance, par l'enthousiasme, par la conviction que Jésus est véritablement le Messie; mais la foule se trompe en croyant que son Royaume est un Royaume terrestre. Le bien et le mal, la foi et l'incrédulité, la reconnaissance et l'égoïsme se rencontrent donc ici.

b) Le Sauveur voit leur pensée et, pour prévenir leur dessein, il ordonne aux Apôtres de remonter aussitôt dans la barque; et il se retire seul sur les hauteurs voisines pour y prier (*Joann.*, 6, 15, 16).

La multiplication des pains.

La bonté de Jésus; sa bienveillance.

(Répétition.)

Chaque page de l'Évangile nous montre la bonté du Sauveur.

Comme nous l'avons vu dans la multiplication des pains, les grands miracles de Jésus sont, sans doute, des preuves de sa puissance, mais ils attestent aussi sa bonté. Si nous voulons être véritablement ses disciples, nous devons, nous aussi, être bons, bienveillants, aimables et travailler à le devenir toujours davantage. Nous devons mettre au service de Dieu et du prochain, toutes nos mortifications, tous nos actes de vertu. Considérons, dans cet esprit, le bel exemple de renoncement à soi-même que nous donne le Sauveur.

1. BONTÉ ET BIENFAISANCE DE JÉSUS

Le Sauveur est toujours plein de bonté et de bienfaisance pour tous, mais plus particulièrement pour les nécessiteux. Presque tous ses miracles sont des guérisons de malades ou de possédés, des résurrections de morts, des œuvres de bienfaisance pour venir en aide aux misères

diverses et aux souffrances. Les nécessités temporelles et physiques ne sont, certes, pas exclues, bien loin de là; il a des remèdes même pour des besoins relativement peu pressants, comme nous le voyons aux Noces de Cana (*Joann.*, 2, 9) et dans la double multiplication des pains. Plus d'une fois il n'attend pas que les malades viennent à lui; il va au devant d'eux, il les cherche, par exemple le paralytique (*Joann.*, 5, 6); sans qu'on le lui demande, il offre son assistance (la veuve de Naïm, *Luc*, 7, 13). Il se met tout entier au service des malades et tout lui devient un moyen de les secourir — ses vêtements (*Matth.*, 9, 21; 14, 36), sa salive (*Joann.*, 9, 6); ses mains (*Matth.*, 8, 3). Il ne renvoie personne mécontent : il guérit, il console tout le monde. Il est des localités — bourgs, villages, villes — où, après son départ, il ne reste plus un seul malade.

Et nous, cherchons-nous à secourir, à consoler dans toute la mesure où nous le pouvons? Sommes-nous les amis des pauvres? des malades? des faibles?

2. AMABILITÉ, AFFABILITÉ DE JÉSUS

Il en est qui viennent en aide au prochain, mais avec tant de froideur, avec si peu d'amabilité! Il n'en allait pas de même pour le Sauveur. Il exerçait toutes ses œuvres de miséricorde avec une grande affabilité et une invincible persévérance. Rien ne lui est trop, rien ne lui est déplaisant. Nous le voyons dans ce Mystère même (*Matth.*, 14, 14) et bien souvent en d'autres circonstances (*Matth.*, 8, 16). Avec quelle amabilité il rend à une mère son fils qu'il vient de ressusciter (*Luc*, 7, 15) et à son père un enfant qu'il a guéri (*Luc*, 9, 43).

3. LA TENDRESSE DE SON CŒUR

Contemplant encore, cependant, et cherchons quelle est, en Jésus, la source de cette bonté. C'est son Cœur dont

l'amour s'étend à tous les hommes, à tous les enfants de son Père céleste.

Jamais Cœur meilleur n'a battu dans une poitrine humaine.

Quelle compassion révèle cette parole qui précède la Multiplication des pains : « J'ai pitié de cette foule, parce qu'il y a déjà trois jours qu'ils demeurent continuellement avec moi ! ». On sent à quel point il est touché en son Cœur. Et toute sa vie il en a été ainsi.

Que de fois ses yeux se sont remplis de larmes à la vue des pauvres et des délaissés (*Matth.*, 15, 32; *Marc*, 6, 34). Et il montre bien au dehors la compassion qu'il éprouve. Dans ses bienfaits il y a toujours la vertu véritable, l'or pur de la charité. Ce n'est point une pitié superficielle.

Les motifs qui l'inspirent sont les meilleurs et les plus saints. S'il nous fait tant de bien, c'est à cause de Dieu. Il voit en nous les créatures, les images, les enfants de Dieu. — C'est aussi à cause de lui-même, parce qu'il est notre Dieu et qu'il nous aime. Il lui faudrait même faire violence à son Cœur pour ne point nous témoigner ainsi sa bonté. — C'est enfin à cause de nous, parce que nous sommes, en effet, malheureux, indigents, et que, par ses bienfaits, il veut gagner notre amour et nous attacher à ses enseignements. — C'est ainsi qu'il a passé en faisant le bien (*Act.*, 10, 36), avec une libéralité, une charité, une puissance divines.

4. QUEL BEL EXEMPLE POUR NOUS

Même abstraction faite de l'exemple que le Sauveur nous donne, nous avons bien des motifs de l'imiter.

La bonté, la bienveillance, la miséricorde sont une partie de l'amour du prochain (1). Elles appartiennent donc à la plus excellente des vertus — la charité.

(1) Dans ses *Conférences spirituelles* le P. W. FABER parle de cette « bienveillance », de cette « bonté » ; et il en parle excellemment.

Si nous faisons du bien au prochain, c'est en vue de Dieu : c'est donc à Dieu lui-même que nous faisons ce bien. Faire du bien à Dieu, est-il rien de plus digne d'envie !

Autre motif : les innombrables misères, spirituelles et temporelles, que nous voyons dans le monde. Il faut donc travailler à en diminuer le nombre, et, pour cela, les moyens ne nous manquent pas ; les ressources ne nous font pas défaut. Nous avons un cœur pour compatir, d'encourageantes paroles pour consoler, des œuvres pour alléger la misère, des yeux dont le regard peut ranimer l'espérance ; nous avons la prière, nous avons les ressources du sacerdoce.

Nous y gagnons nous-mêmes. Nous aussi, nous avons besoin que nos péchés nous soient pardonnés ; nous avons besoin de consolation pour l'heure de notre mort et dans nos prières ; nous avons besoin d'une force qui nous garantisse à l'avenir contre le péché.

C'est chose d'expérience que, pour être heureux, il faut s'efforcer de rendre les autres heureux ; que répandre la joie autour de soi, c'est s'assurer à soi-même la plus douce des joies. Il n'est pas de chemin plus sûr et plus agréable pour arriver au ciel ; et prendre plaisir à faire du bien au prochain, c'est se rendre victorieux du péché.

Enfin, cette bonté, cette bienfaisance sont extrêmement importantes si l'on veut travailler au bien des âmes. Nous ne pouvons faire des miracles : nous pouvons faire du bien, pratiquer la miséricorde ; et nul ne résiste à cette éloquence de l'exemple. C'est par là que le Sauveur a fait tant de bien. Et cela est si vrai que, pour empêcher l'Eglise de conquérir les âmes par les œuvres de charité et de miséricorde sous toutes leurs formes, ses ennemis la dépouillent de ses biens temporels. Ils voudraient qu'à l'égard des malheureux, l'Eglise soit ce que le prêtre et le lévite furent pour le voyageur de Jéricho : que le prêtre se contente de dire son bréviaire, de prier, de bénir, en laissant les pauvres à leur détresse. — Un homme bienfaisant et miséricordieux est, dans l'Eglise, une grande puissance :

La multiplication des pains.

(*Application des sens.*)

1. LA PRÉPARATION

Les Apôtres sont de retour de leur mission et ils ont besoin de repos, et ils ne le trouvent pas au milieu de la foule qui entoure le Sauveur. Ils ont à peine le temps de manger. En outre, dans la contrée, l'agitation est grande, provoquée par deux événements : la décollation de Jean-Baptiste et les miracles accomplis par le Sauveur et par les Apôtres. Jésus juge donc à propos, pour se mettre à l'abri d'un coup de main de la part d'Hérode Antipas, de quitter son territoire pour quelque temps. Il ordonne à ses disciples de passer sur la rive nord-est du lac, où il trouvera la sécurité, car cette région relève d'Hérode Philippe dont il n'y a rien à redouter et les Apôtres, accablés par la foule, ont besoin de repos et de recueillement. Au nord-est du lac, en effet, non loin de l'endroit où le Jourdain y débouche par une crevasse entre les rochers de basalte, à proximité de Bethsaïde (Julias), les hauteurs en s'écartant de la rive enserrent une petite plaine qui correspond à celle de Génésareth sur la côte occidentale. Trois ruisseaux la traversent, les lauriers roses y sont en pleine floraison : c'est le printemps. C'est là que le Sauveur se retire. Mais, lorsqu'il descend sur le rivage, une foule nombreuse l'attend déjà : ils ont vu la barque se diriger vers Bethsaïde et ils ont pris les devants par la voie de terre qui traverse le Jourdain. C'est le temps de la Pâque (*Joann.* VI, 4) : tout le monde est sur pied, les caravanes se forment pour se rendre à Jérusalem; elles se joignent à la foule avec les femmes, les enfants et les malades.

Le Sauveur est descendu à terre; il a choisi un lieu tranquille. La foule le cherche et le découvre. Que fait alors Jésus? Se montre-t-il mécontent qu'on trouble ainsi son repos et celui de ses Apôtres? Renvoie-t-il les importuns?

non : il a compassion de ce pauvre peuple; il est touché de l'abandon où le laissent ses guides spirituels : c'est vraiment un troupeau sans pasteur; il passe la journée jusqu'au soir à les instruire et à guérir leurs malades. Naturellement, le besoin de nourriture se fait sentir. Ils sont venus en suivant la rive du lac, et c'est un trajet de trois ou quatre heures; il y a, parmi eux, nombre d'enfants, de femmes, de malades; la plupart n'ont pas apporté des provisions. Beaucoup sont fatigués : les enfants pleurent et vont de tous côtés demandant du pain. Les Apôtres, qui vont et viennent pour maintenir l'ordre, entendent et voient tout. Ils vont trouver le Sauveur, l'informent de ce qui se passe et l'engagent respectueusement à congédier la foule afin qu'elle puisse se pourvoir d'aliments dans les villages des environs et s'y procurer un abri pour la nuit, car dans ce lieu solitaire il n'y faut pas songer. « Pourquoi les renvoyer? » répond Jésus : « Donnez-leur à manger ». Philippe demande s'ils doivent alors courir eux-mêmes dans les métairies, acheter le pain nécessaire, y accaparer les provisions; — et ce n'est peut-être pas surtout la crainte de la fatigue et de la dépense qui le fait parler ainsi. Après avoir sacrifié leur repos et s'être fatigués ainsi, leur faudra-t-il encore nourrir cette foule? « Combien de pains avez-vous? » reprend le Sauveur; « Quelles sont vos provisions? Allez voir! » André fait observer qu'un enfant a cinq pains et deux poissons — probablement une aumône que son père lui a confiée pour les Apôtres; mais qu'est-ce que cela pour une si grande multitude? Jésus s'adresse de nouveau à Philippe toujours préoccupé de l'achat des pains. « Philippe, avec quoi achèterons-nous tout ce pain? » Entre temps, Philippe a fait des calculs et, sans doute, pour montrer qu'il est impossible de faire ce que le Seigneur demande, il répond : « Quand on aurait pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun tant soit peu ». Evidemment, par ce colloque avec les Apôtres, Jésus se propose de faire constater l'impossibilité de nourrir, — par des moyens naturels et en de telles circonstances, — une si grande foule de

peuple. Mais le Sauveur est là; et il peut opérer ce miracle. Ce miracle, il voulait l'accomplir et il se proposait d'éprouver d'abord la foi de ses Apôtres et de les amener à lui demander cette intervention. Mais ils ne songent même pas à la possibilité du miracle et ils insistent sur les difficultés de la situation.

2. LE GRAND MIRACLE

Le Sauveur se fait apporter les cinq pains et les deux poissons. Le lieu où il enseigne la foule se trouve probablement sur le penchant des collines, au fond de la plaine : c'est une sorte de tertre bordé de gazon et où l'on peut accéder de plusieurs côtés. Sur ce tapis de gazon, il fait étendre une couverture où l'on dépose les pains et les poissons. Il ordonne aux Apôtres de partager le peuple en groupes de cinquante et de cent. Les Apôtres se dispersent aussitôt parmi la foule et sans crainte, avec adresse, ils exécutent l'ordre reçu, car ils sont déjà accoutumés à traiter avec le peuple. L'Apôtre Jean, lui-même, malgré sa jeunesse et son esprit plutôt porté à la contemplation, se montre habile. C'est alors un tableau ravissant que celui de cette multitude — cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants — distribuée en groupes et assise sur le gazon. Derrière elle s'élèvent les collines; devant elle la petite plaine fertile s'étend jusqu'au lac. Le soleil s'incline à l'horizon et répand une lumière dorée sur les hauteurs, la plaine elle-même, les bouquets de lauriers rosès, les ruisseaux, sur le lac si calme, uni comme un miroir où viennent se refléter encore les palmiers de ses rives. Debout sur la hauteur, dans la paix de sa majesté et le charme de sa douceur, Jésus contemple cette foule : tous sont ses enfants et tous ont les yeux fixés sur lui dans l'attente de ce qui va se passer. Il prend un pain sur lequel il met un poisson, l'élève vers le ciel en priant; il rend grâces au Père céleste de cette occasion de le glorifier, de se manifester lui-même

et de pouvoir faire du bien aux hommes. Il bénit les pains et les poissons, il rompt les pains, il partage les poissons qui sont déjà vidés et cuits. Suivant la coutume de l'Orient, les pains sont de forme allongée et portent de légères entailles permettant de les rompre facilement. Jésus place sur chaque morceau une partie des poissons, et il les dépose à mesure dans des corbeilles d'écorce que les Apôtres viennent d'apporter pour procéder à la distribution dans les groupes. C'est alors que s'opère le miracle. Les Apôtres ont beau distribuer pain et poisson, les corbeilles ne sont jamais vides : ils trouvent toujours de quoi puiser. Et la distribution se prolonge et tout se fait avec le plus grand ordre. La foule, les Apôtres eux-mêmes sont dans l'étonnement et constatent le miracle. L'étonnement devient bientôt une admiration qui se traduit en cris de joie et de reconnaissance. Les convives ne se privent ni de pain ni de poisson; ils trouvent tout excellent. Le Sauveur toujours debout est heureux de ce miracle; son Cœur se réjouit pour cette foule, pour les enfants, pour les Apôtres; il multiplie ses dons jusqu'à ce que tous soient rassasiés. Il songe à Moïse : il pense plus encore à cette autre multiplication des pains qui sera l'Eucharistie, qui rassasiera les âmes, qui leur donnera la joie véritable, et il se réjouit pour ses Apôtres, pour ses prêtres qui auront une part si grande à cette nouvelle multiplication. — Enfin il dit aux Apôtres de recueillir dans des corbeilles les restes du pain — et ils en remplissent douze corbeilles. — Ces restes sont destinés aux pauvres.

3. APRÈS LE MIRACLE

Quand la foule est rassasiée, tous se lèvent, les groupes se réunissent aux groupes et, ravis d'admiration, s'entre-tiennent du miracle. Partout on entend répéter : « C'est vraiment le prophète qui doit venir. Il n'est pas moins grand que Moïse; c'est le Messie ». Mais le Sauveur ne se mêle point à la foule; il ordonne aux Apôtres de s'embarquer

aussitôt et de regagner la rive occidentale du lac. Ils obéissent, bien que peïnés d'avoir à se séparer de Jésus. Le peuple se rassemble autour du Sauveur et le Sauveur leur parle de la bonté et de la puissance de Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui cherchent son Royaume, et il termine par une prière d'action de grâce. La foule est profondément émue et alors que Jésus descend de la petite hauteur d'où il a enseigné, de nombreuses voix se font entendre : « Il nous a donné du pain! C'est notre Roi! » « Nous voulons le faire roi! » Ils veulent se hâter vers le Sauveur et le rejoindre; mais il a disparu. Connaissant leur intention, il s'est retiré sur une montagne solitaire afin d'y prier.

La Transfiguration.

(Luc. 9, 28-36; Marc. 9, 1-12; Matth. 17, 1-13.)

Oraison préparatoire et Préludes comme à l'ordinaire.

1. SUR LA ROUTE DU THABOR

1) *Pourquoi le Seigneur se rend au Thabor.*

Le Sauveur avait beaucoup parlé à ses disciples de sa Passion prochaine et ils en avaient été troublés et affligés, ceux-là surtout qui aimaient davantage leur Maître. Maintenant, il veut les consoler et d'une manière toute spéciale et extraordinaire.

2) *Quels Apôtres prend-il avec lui?*

a) Il prend avec lui les trois Apôtres qui ont mérité sa prédilection : Pierre, dont la foi est si ferme, l'amour si ardent, et qui est le chef du Collège apostolique; — Jean, dont le cœur est si pur, Jean le disciple bien-aimé, à qui Jésus confiera sa Mère; — Jacques qui, le premier entre les Apôtres, souffrira le martyre, Jacques à qui Jésus a promis, comme à Jean, le calice de sa Passion.

b) Nous voyons déjà où vont l'amitié et l'amour du Sauveur — aux dons et privilèges surnaturels, fruits de son précieux Sang.

c) Nous pouvons apprendre aussi comment nous devenons les préférés du Sauveur. — Par l'attachement à sa Personne, par un attachement total, parce que « ton bien-aimé est de telle nature qu'il ne veut point admettre de partage, mais seul, il veut posséder ton cœur » (*Imit. de J. C.* 2, 7); par la foi, la pureté, par l'amour nous gagnons son cœur, nous serons ses amis privilégiés. Comment, dès lors, ne point aspirer de toutes nos forces à cette amitié de choix! Rien n'est plus doux, rien n'est plus bienfaisant. C'est le ciel sur la terre.

3). Où le Sauveur se rend-il pour sa Transfiguration?

a) Sur une montagne élevée, — le Thabor, au sud de la Galilée — dans la prière. C'est dans la prière qu'il est transfiguré, loin du monde et des bruits du monde, plus près du ciel.

b) Si nous voulons la consolation — elle nous est nécessaire, et nous cherchons la dévotion dans la prière — alors, travaillons à nous détacher du monde et de toutes les créatures; élevons-nous plus haut, *sursum corda!* aimons la retraite, le silence (20^e Annotation, M. I., 36); bref, soyons fidèles à ce qu'on appelle la préparation éloignée à la méditation.

c) Ne nous laissons pas de recourir aux deux Additions (M. I., 132 sq.), d'insister sur l'Oraison préparatoire et sur les Préludes pour gagner les hauteurs de la prière et nous rapprocher du ciel. — Telles sont les conditions requises pour notre transfiguration, pour notre consolation. Le peu de succès en ce point est souvent dû à notre faute (M. I., 305) : c'est que nous n'avons pas le courage de nous détacher du monde par la victoire sur nous-mêmes; c'est parce que nous n'avons pas l'énergie de gravir les hauteurs de la

contemplation. Donc, renouvelons en nous l'esprit de ferveur; secouons la fatigue. Si alors, nous ne goûtons pas la consolation, nous aurons du moins pratiqué de nombreux actes de vertu et reçu bien des grâces.

2. LA TRANSFIGURATION SUR LE SOMMET DU THABOR

En quoi consiste-t-elle?

1) *Gloire et magnificence de la Personne de Jésus.*

a) La joie dont son cœur est inondé pénètre toute la nature humaine du Sauveur; elle se communique au corps lui-même : « Mon cœur et ma chair ont tressailli pour le Dieu vivant » (*Ps.*, 83, 3); elle se reflète par l'aspect de son visage, par l'éblouissante blancheur de ses vêtements. Quelle beauté! quelle magnificence! quel soleil radieux!

b) Dans la consolation, et à des degrés divers, il se produit quelque chose de semblable (*M. L.*, 303; Règles pour le discernement des esprits I, 3). Lorsque Dieu accorde la consolation, ce n'est point seulement l'âme qui en est remplie : le corps y participe; il perd quelque chose de sa pesanteur, de la gêne dont il nous accable. La Transfiguration du Christ se renouvelle chez les saints, non pas au même degré, mais souvent d'une manière admirable.

S'il n'est pas donné à tous d'en faire, à ce degré, l'expérience, c'est notre devoir à tous de nous rapprocher de Dieu autant que possible et toujours davantage, afin d'éprouver les bienfaisants effets de ce rapprochement intime. Les religieux, les prêtres ne sont-ils pas les préférés de Dieu? Le fait de notre vocation n'en est-il pas la preuve? Où donc trouvera-t-on des saints sur la terre, sinon dans nos rangs? Tous ne devons-nous pas, à des degrés différents, être des saints? Donc, en avant! Assurément, la « familiarité avec Dieu » — *familiaritas cum Deo* — la cordialité avec Dieu — c'est à quoi nous devons tendre. Et alors, ce sera la transfiguration finale, bientôt, et pour jamais!

2) Apparition de Moïse et d'Elie.

a) Moïse, qui a délivré Israël de la captivité en Egypte;
Moïse, le Guide du peuple, le Législateur!

Elie, l'un des plus grands prophètes!

Jésus, — le Centre — le Soleil.

b) Lorsque nous sommes dans la consolation, tous les « hommes de Dieu » et surtout les saints, nous apparaissent sous une lumière tout autre : notre foi est une foi plus vive; nous comprenons plus clairement nos rapports avec eux : la vie surnaturelle de la grâce se révèle mieux en nous.

3) Le témoignage du Père céleste.

a) Quel sublime témoignage! et de quelle manière est-il donné! Une nuée lumineuse les enveloppe : de la nuée, une voix se fait entendre. Cette voix n'est-elle pas le symbole de l'Esprit Saint? Et cette voix puissante, divine, comme elle va retentir au plus profond des cœurs! « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances : écoutez-le! » Prosternons-nous avec les Apôtres : écoutons la parole du Père, prions le Fils : oui, nous voulons l'écouter.

b) Au temps de la consolation, nous expérimentons quelque chose de semblable : nous sentons plus intimement que nous sommes les enfants de Dieu. « Vous n'avez point reçu l'esprit de servitude, pour vous conduire encore par la crainte; mais vous avez reçu l'Esprit de l'adoption des enfants, par lequel nous crions : Mon Père, mon Père! Et c'est cet Esprit qui rend lui-même témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et co-héritiers de Jésus-Christ. (Rom. 8, 15-17). Ce témoignage de l'Esprit-Saint, proclamant que nous sommes les enfants de Dieu, nous le percevons alors d'une manière sensible. Nous voyons mieux que le Père céleste met en nous sa complaisance.

c) O douceur de ces instants! Ne sommes-nous pas des in-

sensés, si, par notre faute, ces consolants moments ne se renouvellent pas plus souvent? Toutes les joies du monde que sont-elles en comparaison? « *Quando cor nostrum visitas — Tunc lucet ei claritas; — Mundi vilesceit vanitas. — Et intus fervet caritas.* » « Quand vous visitez notre cœur, la clarté de la foi l'illumine : le vain éclat du monde s'évanouit; la charité nous enflamme. » Et, remarquons-le bien — ce n'est pas simplement une joie — une jouissance, un bonheur qu'il nous est donné de goûter : le principal, c'est un accroissement de forces que nous recevons, qui s'étend à toute la vie intérieure et qui se prolonge et se fixe. La belle lumière disparaît, mais l'esprit de foi demeure et il s'est accru; l'élan qui nous ferait rejeter bien loin toutes les satisfactions de la terre, s'est apaisé, mais l'esprit de renoncement s'est affermi et il se traduit plus fidèlement dans la pratique; le feu de la charité a été de courte durée, mais la chaleur intérieure, la force dans l'action ont grandi; la résolution de nous conformer à la volonté du Père en toutes choses, petites ou grandes, est plus profondément ancrée dans l'âme. Voilà pourquoi, — et surtout à cause de ces avantages — saint Ignace veut que nous nous rendions dignes de ces « visites spirituelles » (*visitationes spirituales*); voilà pourquoi il veut nous voir nous y disposer. Remettons-nous-en complètement à Dieu afin qu'il nous les accorde quand il lui plaira, de la manière et dans la mesure qui lui plairont. En tout cas, que ces consolations soient rares ou fréquentes, progressons dans la voie du service de Dieu; pour le faire, la grâce ne nous manquera jamais. Et, cette vérité, si nous en restons bien convaincus, sera toujours une consolation et un puissant encouragement à notre générosité.

3. LES CONSÉQUENCES

1) *La consolation des Apôtres.*

Pierre s'écrie : « Seigneur, nous sommes bien ici! » Il oublie tout : cependant ce n'est pas encore le ciel, mais

seulement un avant-goût du ciel. — Ainsi en est-il de toute consolation sur cette terre. Ne l'oublions pas.

2) *Accroissement de foi : force pour le temps de l'épreuve.*

a) Comme ils s'en souviendront, plus tard, lorsque viendront les travers, la croix, les souffrances! « Nous avons vu sa gloire! » diront-ils : et cela suffit. Donc, en avant!

b) C'est ainsi qu'aux heures de la désolation, nous devons nous souvenir des heures de la consolation, agir d'après les résolutions prises alors, d'après ce que nous y avons vu et éprouvé. J'ai vu alors, j'ai compris combien sont nécessaires la prière, la victoire sur soi-même, la patience, la fidélité; combien Jésus est aimable et digne d'amour. Donc, fidélité!

3) *Les Apôtres descendent de la montagne.*

Descendons avec eux. Mais nous n'avons pas été le jouet d'une illusion. C'est une réalité, et elle se renouvellera, et un jour, enfin, ce sera une réalité éternelle dans la béatitude.

Admirons, en terminant, la profonde humilité du Sauveur qui, par amour pour nous, s'est privé de cette glorification, de cette magnificence de la Transfiguration! pendant sa vie sur la terre.

Pour une répétition voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, I, 477-484.

La Transfiguration.

(Ardeur de Jésus dans la prière).

(Répétition.)

Dès le début et dans le cours de la Vie publique du Sauveur, nous le voyons prier. Il le fait à diverses reprises et, plus spécialement, dans les Mystères importants. Il est dit, ici, qu'il alla sur une haute montagne pour prier et, de

fait, c'est pendant sa prière nocturne que la Transfiguration a lieu (*Luc.* 9, 28, 29). La prière est l'une des plus excellentes vertus que le Sauveur ait pratiquées dans ses rapports avec le Père céleste. Elle est d'une importance telle qu'il faut en faire, ici, le sujet de notre méditation.

1. LE SAUVEUR DONNE L'EXEMPLE DE L'ARDEUR DANS LA PRIÈRE

1) *Il prie beaucoup.*

Il ne se contente point de parler de la prière, d'enseigner à prier, d'exhorter à la prière, il la pratique lui-même (*Luc.* 11, 1-14; 18, 1-8). Intérieurement, il jouit de la vision immédiate de Dieu et, par suite, il est en continuel colloque avec le Père céleste. Et cependant, souvent, il prie extérieurement, dans le secret et pendant la nuit (*Luc.* 6, 12), en public et oralement (*Matth.* 6, 9; *Joann.* 17) : aux temps ordinaires dans la synagogue ou dans les occasions particulières (*Matth.* 11, 25), mais plus spécialement, en des temps inaccoutumés, dans des circonstances importantes (*Luc.* 6, 12; 9, 18; *Joann.* 6, 21; 11, 41). Il recourt à tous les genres de prière et c'est avec son Père céleste un entretien animé et ininterrompu dans la prière. En effet la prière n'est pas autre chose qu'un commerce, un entretien, une relation avec Dieu; un échange de pensées et de sentiments dans la reconnaissance, la louange, la demande, l'amende honorable.

2) *Il prie bien.*

Extérieurement, il prie avec un grand respect, les regards élevés vers le ciel (*Joann.* 11, 41), à genoux (*Marc.* 14, 35); intérieurement, il prie avec un profond recueillement, avec dévotion, avec une efficacité infailible lorsqu'il prie et demande absolument (*Joann.* 11, 42) : C'est la prière du Médiateur divin et du Fils de Dieu (*Hebr.* 517).

3) *Pour quels motifs.*

a) Convenance et nécessité de la prière.

Le Sauveur, par sa nature humaine, est une créature et, à ce titre, il doit au Père l'hommage de la prière, de l'adoration et de la reconnaissance. Aussi loin que s'étend la condition de l'être créé, aussi loin s'étend le devoir de la prière.

b) Sublimité de la prière.

La prière est une relation, un commerce avec Dieu. Il n'est rien de plus sublime, de plus important, de plus doux que ces rapports avec le Père céleste.

c) Notre utilité.

S'il prie ainsi, c'est pour donner, par sa prière, l'efficacité à la nôtre; pour nous obtenir des grâces, pour glorifier Dieu en nous. Il n'a nul besoin de demander des grâces pour lui; il prie pour nous; par rapport à nous, il est soumis aux mêmes lois que nous : plus de prière attire plus de grâce; sans la prière, pas de grâce. Dieu l'a établi ainsi : le Sauveur doit nous mériter la grâce non seulement par ses travaux et ses souffrances, mais aussi par la prière. Nous comprenons maintenant pourquoi il prie tant : il a tant à demander et pour tant d'âmes ! Il voit en lui — et il l'est en réalité — le représentant, le Chef, le Médiateur, le Grand Prêtre de l'humanité entière, lorsqu'il est devant Dieu et prie soit pour honorer Dieu au nom de l'humanité, soit pour mériter des grâces aux hommes. Et alors chacun de ces hommes lui est présent avec ses besoins, ses intérêts, ses dangers et ses difficultés, qu'il s'agisse du corps ou de l'âme; l'Eglise entière lui est présente, avec son histoire, son développement, ses destinées, ses persécutions, ses succès, sa hiérarchie, papes, évêques, prêtres, fidèles; l'humana-

nité lui est présente dans sa totalité, à toutes les époques, dans toutes les conditions, avec toutes les variétés des nations, jusqu'à la consommation des siècles. Tout cela passe sous ses yeux; pour tous il prie, il lutte, il rend grâces; c'est alors que tout est mérité, décidé, scellé. Grâces, protection, force, lumière — tout nous vient de la prière du Sauveur. Tel un arbre puissant, le Sauveur est là; et l'arbre plonge ses racines dans le monde entier, dans toute vie humaine, dans tout cœur humain, dans le cœur de l'Eglise, dans toutes les familles et tous les peuples : il prend sur lui et en lui leurs devoirs de louange et de reconnaissance envers Dieu, leurs besoins et leurs intérêts : il les réunit dans sa prière, il en fait sa propre prière afin de répandre partout les bienfaits de sa toute puissante médiation. L'Eglise entière, le genre humain tout entier vivent de sa prière de Médiateur comme ils vivent de sa doctrine et de sa grâce. — Nous comprenons mieux ainsi la prière de l'Homme-Dieu, et nous savons maintenant pourquoi il consacre des nuits entières à prier. C'est la prière de l'Homme-Dieu dans toute sa vérité et sa sublimité. Qu'il en soit ainsi, nous le voyons par certaines paroles du Sauveur — par exemple, l'assurance donnée à Pierre qu'il a prié pour lui (*Luc*, 22, 32), — l'Oraison dominicale la prière sacerdotale (*Joann.*, 17).

2. IMITER L'ARDEUR DE JÉSUS DANS LA PRIÈRE

Une double conclusion s'impose :

1) *Nous devons prier.*

Les motifs pour lesquels Jésus prie valent aussi pour nous. Nous devons prier parce que, pour nous, il n'est rien de plus sublime que cet entretien avec Dieu ni rien de plus nécessaire. En outre, la prière est un moyen indispensable si nous voulons obtenir des grâces pour nous-mêmes et pour les autres. Dieu a fait de la prière une condition. — La prière est aussi un moyen qui suffit pour répondre à

tous nos besoins et à ceux du prochain, parce que l'efficacité de la prière en elle-même est sans bornes. Quel magnifique, puissant et universel moyen de glorifier Dieu! C'est pourquoi le Sauveur priait sans se lasser. En réalité, en priant, il travaillait pour son Père céleste. Nous sommes nous-mêmes des enfants de sa prière. Quel bonheur, quel honneur pour nous, s'il nous eût été donné de passer aux côtés du Sauveur une heure de la nuit en prière! Nous le pouvons : il nous y invite quand il nous attire à prier. Notre prière, faite en son nom, est une continuation de la sienne.

2) *Nous devons prier comme lui.*

a) beaucoup.

Tout d'abord nous devons prier beaucoup, autant que nous le pouvons, autant que nos autres devoirs d'état nous le permettent. C'est ainsi que nous apprendrons à prier. Il n'est pas de meilleur moyen : pour apprendre à prier, il faut prier. Faisons pour la prière ce qu'on fait pour l'aumône. Celui qui a beaucoup d'argent doit donner beaucoup; celui qui en a peu doit donner ce qu'il peut. Nous devons prier : c'est un devoir; et lorsqu'on aime une chose, on trouve toujours du temps pour cette chose.

b) prière catholique.

Deuxièmement nous devons prier dans l'esprit du Sauveur — faire une prière catholique, théandrique, c'est-à-dire non seulement pour nous, pour nos petits intérêts, pour nos croix domestiques, mais pour l'Eglise entière, pour toute l'humanité. C'est bien l'esprit de l'Oraison dominicale que le Sauveur nous a enseignée. Alors notre prière est une prière théandrique, une prière vraiment faite au nom de l'Homme-Dieu. De la sorte nous donnons à Dieu une gloire incomparablement plus grande et nous rendons plus de services à

l'humanité dans laquelle, à chaque instant de la journée, sont en jeu des questions et des intérêts dont la solution importe grandement au salut des âmes. — De cette manière, aussi, nous pouvons prier longuement, puisque nous avons à prier pour tant d'âmes et pour d'innombrables nécessités. C'est là une prière vraiment apostolique et catholique et c'est le seul moyen d'être à la hauteur de notre vocation qui nous fait de la prière un devoir. Cette intention de la prière théandrique doit être la nôtre, dans nos prières officielles — récitation du bréviaire, célébration de la sainte messe — qui ne sont point des prières privées, mais les prières de l'Eglise et de l'humanité. Dans sa prière officielle, le prêtre devient pour ainsi dire le cœur du monde. Chaque messe, chaque office récité, chaque *Pater* a son rôle dans l'histoire de l'Eglise et du monde.

La Transfiguration.

(*Application des sens.*)

1. LA MONTÉE

Le Sauveur est revenu de son voyage à Sidon et à Césarée (de Philippe) et, pour la première fois, il a parlé de sa Passion et de la glorification qui la suivra. Maintenant, il se retrouve de nouveau avec ses Apôtres dans le sud de la Galilée. Un soir, il dit à Pierre, à Jean et à André qu'il veut se rendre sur le Thabor pour y prier et qu'ils doivent l'accompagner : les Apôtres resteront où ils sont et ils attendront son retour. Les trois Apôtres le suivent avec joie et nous voyons par là qu'il ne faut point repousser l'inspiration qui nous porte à prier : nous ne savons pas quelles grâces et quelles consolations nous attendent dans la prière.

Le Thabor est au bord oriental de la plaine d'Esdrelon. Il faut environ une heure pour en faire l'ascension. Il dresse sa masse majestueuse dont la forme est celle d'une vaste

pyramide tronquée. Trois de ses faces sont dégagées; il regarde la plaine : au nord seulement il se rattache par des collines et des hauteurs boisées aux monts de la Galilée, et il forme ainsi un gigantesque contrefort; de ce côté la pente, quoique escarpée, permet une ascension peu rude et plutôt agréable. Probablement, le Sauveur a pris ce chemin qui traverse des collines boisées, puis, franchit des enfoncements et de petites vallées ombragées, pour aboutir enfin au sommet. On trouve sur les collines des sources abondantes et, dans les buissons touffus de rosiers et de storax odorants, dans les bois de chênes et de pistachiers, s'ébattent maintenant encore des gazelles, des daims et une foule de perdrix et d'oiseaux. Cette ascension, faite dans la soirée, doit être charmante et rafraîchissante. Une forte rosée tombe sur les monts et, même aux jours les plus chauds de l'été, alors que la plaine est desséchée par les ardeurs du soleil, le sommet est toujours rafraîchi par la brise. Le Sauveur est aimable, affectueux, serein; il raconte aux Apôtres des faits qui se sont passés en ces lieux; il leur rappelle que des prophètes ont habité ici dans des cavernes; où il a peut-être prié lui-même avec ses Apôtres. Ils atteignent ainsi le sommet qui forme un petit plateau, incliné un peu vers l'ouest, planté d'arbres, tapissé de gazon. Un merveilleux horizon s'offre à leurs regards : au sud, les monts du petit Hermon et de Gelboé et les chaînes bleuâtres des monts de la Samarie; à l'ouest, les hauteurs sombres du Carmel; au nord, les vallons et les collines de la Galilée qui s'élèvent jusqu'au grand Hermon dont le sommet est toujours couronné de neige ou de nuages; à l'ouest, dans une dépression profonde, le lac de Tibériade avec la vallée du Jourdain et, à l'arrière-plan, les monts de Galaad et de Basan. Au pied du Thabor s'étend la plaine d'Esdreton, le grenier de la Syrie : dans la saison des pluies, cette plaine est un vaste tapis de verdure et de fleurs; en été, elle ressemble à une énorme peau de lion de couleur brune. Une douce lumière baigne le paysage; dans les bas-fonds s'élève déjà la nuée

bleuâtre du crépuscule tandis que les sommets s'illuminent encore des derniers reflets du soleil. Jésus et ses compagnons prennent, probablement, une légère réfection et se rafraîchissent avec l'eau d'une citerne.

2. SUR LE THABOR

Ils se dirigent alors vers le lieu de la prière. D'après la tradition, il se trouve au sud-ouest du plateau. C'est probablement une petite excavation dans un roc qui surplombe. Les Apôtres s'asseoient sur le gazon parfumé et fleuri; le Sauveur prend place en face d'eux et s'appuie contre le roc. Il leur explique pourquoi il les a pris pour l'accompagner. Ils ont confessé sa Divinité; il leur a parlé de sa mort et de sa glorification; il veut, maintenant, leur montrer que ces choses sont vraies; ils le contempleront dans l'éclat de sa magnificence afin qu'ils restent fermes dans leur foi lorsqu'ils le verront bafoué, maltraité, dépouillé de toute gloire : ils vont maintenant prier avec lui pour se rendre dignes de cette manifestation. Jésus parle avec tant de bonté, tant d'ardeur intime, que les Apôtres sont profondément émus. Entre temps, le soleil s'est couché : il fait sombre; ils se couvrent la tête d'un voile et ils commencent à prier, mais ils sont fatigués de la route, et ils s'endorment bientôt.

Ils ne tardent pas à se réveiller et ils regardent autour d'eux. Le Sauveur est là, dans l'attitude de la prière; et voici qu'il s'élève de terre; il commence à briller d'un éclat qui, d'abord peu sensible, va sans cesse grandissant; on dirait une vapeur lumineuse qui émane de lui et l'entoure d'une auréole au milieu des ombres de la nuit; la lumière en est vive à ce point qu'on peut, comme en plein jour, discerner les brins d'herbe du gazon. Mais cette clarté est douce, agréable. Et en même temps que le Seigneur devient de plus en plus lumineux et pour ainsi dire diaphane, des effluves de parfums et des torrents de délices célestes inondent les Apôtres qui, ranimés par tant et de si douces consolations, ne sentent

plus la fatigue : ils sont là, muets, ravis du spectacle de cette magnificence. La gloire de Jésus devient toujours plus grande : alors deux formes brillantes paraissent dans la lumière et semblent y entrer naturellement, comme quelqu'un qui passerait de l'ombre de la nuit à un lieu éclairé. Ces formes sont nettes : des corps humains, pleins de vie, de jeunesse et de beauté. C'est Moïse, c'est Elie. Moïse est grand, majestueux ; il porte une longue robe ; sur sa tête il a deux cornes brillantes. Elie paraît aussi dans sa gloire, mais il est plus maigre, d'une apparence plus austère : il est revêtu du manteau des prophètes ; on voit sur son front la verrue bien connue. Ils se prosternent devant Jésus, ils l'adorent, ils lui disent combien ils sont heureux de voir Celui qui, autrefois, a sauvé son peuple et qui vient encore pour le racheter ; ils demandent respectueusement de quelle manière il pense accomplir cette rédemption. Le Sauveur les regarde avec une grande bonté : il leur révèle le mystère de la rédemption par sa Passion et par sa mort. Il leur dit les souffrances qu'il a endurées jusqu'ici, et celles qui l'attendent encore, leur exposant en détail toute l'histoire de sa Passion, mystère après mystère, et Moïse et Elie sont émus de ce récit et en même temps remplis de joie. Ils ont compassion de lui, ils le consolent, ils lui rendent gloire, ils le remercient de tant de bonté et d'amour, ils ne cessent de louer Dieu. Ils répondent souvent à Jésus, en lui rappelant diverses figures de sa Passion et de sa glorification, figures dans lesquelles ils ont eux-mêmes joué un rôle ; et ils remercient Jésus qui leur a fait cet honneur et ils rendent grâces à Dieu qui, de toute éternité, a eu pitié de son peuple. Ils font amende honorable au Sauveur pour toutes les persécutions, tous les outrages, toutes les ingratitude dont il a été l'objet de la part de son peuple et ils implorent son pardon. Quand Jésus décrivant sa Passion en vient à parler de son exaltation sur la Croix, il se dresse et étend les bras en disant : « C'est ainsi que le Fils de l'homme sera élevé de terre. » Et alors, il est tout pénétré de lumière ;

son visage brille comme le soleil, ses vêtements ont l'éclatante blancheur de la neige : les prophètes et les trois Apôtres sont ravis en extase. Alors Moïse et Elie disparaissent de la même manière qu'ils ont apparu; les Apôtres, revenus sur la terre, goûtent encore l'ivresse du bonheur, et Pierre, sans savoir ce qu'il dit, s'écrie : « Maître, nous sommes bien ici, faisons-y trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie ». Il croit qu'ils n'ont plus besoin ni de la terre ni du ciel; qu'ils ont ici tout ce que le cœur peut souhaiter; que c'est ici la tente du repos, de la béatitude, de la glorification, et de Dieu lui-même. Mais ils retrouvent le calme, ils reviennent à eux et voici qu'une nuée légère, blanche telle que la vapeur qui, le matin, flotte sur les prairies, descend sur Jésus et les enveloppe eux-mêmes. La nuée devient toujours plus brillante, tout paraît en flammes et des éclairs semblent jaillir. On dirait que le ciel s'entr'ouvre; un rayon de lumière est projeté sur le Sauveur, et une voix puissante fait entendre ces mots : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis ma complaisance. Ecoutez-le ». Les Apôtres sont saisis de crainte, ils tremblent de frayeur, ils se sentent en contact avec la Divinité, en sa présence. Ils se jettent à terre et ils ne reviennent à eux qu'au moment où le Sauveur les touche et leur adresse la parole.

3. LA DESCENTE

Jésus leur dit : « Ne craignez point : levez-vous! » Ils regardent, et ils ne voient personne que Jésus, seul avec eux. Toute magnificence, toute splendeur ont disparu : il est là, sous son apparence ordinaire de pèlerin terrestre. Ils sont graves, vivement émus, pénétrés du profond sentiment de leur faiblesse et de leur misère; ils ont conscience d'être de pauvres humains. Ils regardent le Sauveur, mais c'est avec plus de respect qu'auparavant; ils sont intimidés, hésitants, parce qu'ils ont vu sa gloire et qu'ils ont entendu le

témoignage du Père. Ils ont honte des doutes et des inquiétudes qu'ils ont pu avoir; ils les déplorent : leur foi s'est affermie grandement. Et Jésus leur répète qu'il a voulu leur permettre de contempler sa gloire afin qu'ils n'hésitent plus dans leur foi quand ils verront se réaliser en lui ce qu'ils ont entendu : quand il sera livré aux mains des pécheurs pour les péchés du monde. Alors, ils ne devront pas se scandaliser de ses abaissements dont ils seront les témoins : ils devront, au contraire, fortifier les autres. Et à Pierre, en particulier, il rappelle comment, à Césarée, il a confessé sa Divinité. — Les premières aubes du jour blanchissaient déjà le ciel. — Ils font encore une prière et, à l'aurore, ils descendent du Thabor par le même chemin qui les y a conduits. — En route le Sauveur leur explique encore ce qu'ils ont vu et entendu : mais il leur ordonne de n'en point parler jusqu'après sa Résurrection. Ils ne comprennent pas cette allusion à la Résurrection et ils s'en entretiennent au retour.

La Résurrection de Lazare.

(*Joann.* 11, 1-46.)

Oraison préparatoire et Préludes comme à l'ordinaire.

1. LE MIRACLE

Prendre l'Evangile pour guide et contempler ce Mystère. Considérer les personnes, les paroles, les actes, et rendre toutes choses présentes en notre pensée, comme si nous en étions les témoins.

1) *Ce qui se passe sur la rive orientale du Jourdain.*

(*Joann.* 11, 1-16.)

a) Le message des sœurs de Lazare (*Joann.*, 11, 1-3).

b) La conduite du Sauveur à l'égard de ce message (*Joann.* 11, 4-16). Le voyage différé. Entretien avec les disciples.

La parole de saint Thomas : « Allons, nous aussi, pour que nous mourions avec lui. » (11, 16).

2) *A Béthanie avant le miracle (Joann., 11, 17-42).*

- a) Entretien avec Marthe et Marie (11, 17-34).
- b) Les larmes de Jésus sur son ami mort (11, 35).
- c) Ouverture du tombeau (11, 38-41).
- d) La prière solennelle de Jésus à l'ouverture du tombeau (11, 42).

3) *Le grand miracle.*

a) Le miracle lui-même (une parole! quel témoignage de la puissance du Sauveur! Lazare sort du tombeau).

b) Les effets.

(Pour plus de détails, voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, II^e, 51-63).

Revenons sur certaines parties de ce Mystère ou, dans une Répétition, arrêtons-nous à quelques détails et considérons-le comme étant le plus grand des miracles que le Sauveur a opérés pour d'autres que pour lui-même. Nous pouvons le méditer sous le double rapport : de l'amour et de la bonté de Jésus.

2. PREUVE DE L'AMOUR DU SAUVEUR

Tous les miracles du Sauveur ont pour but le bien des hommes, soit dans leur corps, soit dans leur âme. C'est pourquoi ils n'ont pas, le plus souvent, le caractère effrayant que présentent un grand nombre des miracles opérés par les prophètes. Ils sont une preuve de l'amour et de la miséricorde du Sauveur.

Mais nulle part, aussi bien que dans la résurrection de Lazare, ne se révèlent, comme au foyer d'un puissant réflecteur, les caractères de l'amour et de la miséricorde du Sauveur.

1) *Amour attentif, omniscient.*

Tout d'abord c'est un amour omniscient. Remarquez-le : nous ne disons pas seulement : « Le Sauveur est omniscient » ; nous disons : « Son amour est omniscient. » Cet amour observe tout, remarque tout. L'omniscience de Jésus est au service de son amour ; rien ne reste caché à cet amour : il connaît tout, il voit tout, il embrasse tout dans son ensemble. Malgré l'absence, le Sauveur connaît l'état de son ami Lazare ; il parle souvent de lui ; il annonce son trépas (*Joann.* 11, 7, 11-14). Tel est l'amour de Jésus. Aucune mère ne veille avec autant d'attention et de sollicitude au chevet de son enfant dont elle étudie les besoins et les souffrances. Il y a des portraits dont les yeux nous suivent à quelque place que nous prenions. Il en est ainsi de l'amour de Jésus. Quelle consolation ! quel motif de cordiale confiance en lui ! Le Seigneur le sait : cela suffit !

2) *Amour sage, réglé.*

L'amour de Jésus n'est point un amour aveugle : il sait discerner. Il nous aime, mais il aime Dieu davantage encore. C'est ainsi qu'il permet la mort de Lazare, parce que cette mort est nécessaire à la gloire de Dieu. Il nous aime et, dans son amour pour nous, ce n'est pas tel ou tel bien, même excellent, qu'il veut nous donner, mais le meilleur pour nous. Il aurait pu guérir Lazare. Il avait souvent accordé ce bienfait. Il veut faire pour Lazare plus qu'il n'a fait pour d'autres. Et cette mort temporaire aura d'heureux résultats pour lui et pour ses sœurs. Elles ont déjà recueilli beaucoup d'avantages à l'occasion de la maladie de leur frère : et cet amour du Sauveur les a unies plus étroitement encore, les a fortifiées dans leur foi, dans leur confiance, dans leur amour pour lui. Elles lui devront leur frère. L'amour de Jésus n'est pas l'amour d'un serviteur pour son maître : Le serviteur n'a d'autre devoir que celui d'exécuter la volonté du maître. L'amour de Jésus est l'amour d'un

père pour son enfant : il voit ce qui est le plus utile à l'enfant et il le fait.

3) *Amour prêt au sacrifice.*

Le Sauveur savait bien que ce voyage à Béthanie était dangereux pour lui, et ses Apôtres lui en font la remarque. Il ne se conforme point à leur avertissement et répond simplement que son heure n'est pas venue. Cependant il marche à la mort, il sait que ce miracle sera la cause prochaine de cette mort. Il se met en route, néanmoins. Ce miracle lui coûte la vie. Il y a donc quelque chose de vrai dans les paroles de saint Thomas : « Allons, nous aussi, pour que nous mourions avec lui. » Ce qu'il fait pour Lazare, le Sauveur l'a fait pour chacun de nous : il m'a aimé et il s'est livré à la mort pour moi!

4) *Amour tendre, compatissant.*

Combien cette tendresse, cette compassion se révèlent belles et touchantes dans la scène où le Sauveur pleure! et quelles larmes! quelle évidente compassion! il pleure volontairement, il pleure en public! Ici nous avons non seulement une preuve — et combien émouvante — de la réalité de sa nature humaine qui suppose la sensibilité, le sentiment, mais une preuve de la bonté de son Cœur, de sa bonté vraiment humaine, de sa sensibilité et de la tendresse vraiment humaine de ce Cœur. Il ne pleure pas seulement sur le mal de nos péchés : il pleure aussi sur nos maux temporels et par une bonté et une compassion sincères. Quel excellent cœur cela suppose! Les larmes sont le sang du cœur et de l'amour; mieux que le sang lui-même, elles attestent l'amour. On peut, par simple sentiment du devoir, aller à la mort pour quelqu'un; mais celui sur qui nous pleurons, il a certainement notre cœur. Et le Sauveur a toujours le même Cœur. Avec le même amour et la même ardeur il bat pour chacun de nous dans le tabernacle et au

ciel. Le ciel n'est point une pétrification. Jésus nous aime toujours du même Cœur plein de tendresse.

5) *Amour tout puissant.*

L'amour de Jésus peut nous aider alors que personne ne peut nous venir en aide, alors que tout est désespéré, que les mains se tordent devant les sombres portes du tombeau scellées par la mort. La parole toute puissante de Jésus commande en deçà et au delà du tombeau; et rien n'est impossible à la parole de son amour.

3. PREUVE DE SA PUISSANCE

1) *But des miracles de Jésus.*

Les miracles de Jésus sont des preuves de sa Divinité. Le but premier, le but principal de ses miracles est de confirmer et de prouver ce qu'il enseigne relativement à sa mission divine et à sa propre divinité. Il le déclare à plusieurs reprises : s'il opère des miracles, c'est parce que le miracle est un témoignage rendu à lui-même et à ses enseignements (*Joann.* 5, 36; 10, 25)), et l'on doit ajouter foi à ces miracles (*Joann.* 10, 38; 14, 12). C'est à ses miracles qu'il renvoie les envoyés de Jean (*Matth.* 11, 5). Mais la résurrection de Lazare est la plus éclatante de ces attestations. — Assurément le miracle était le meilleur moyen de susciter la foi, parce qu'il est un témoignage rendu par Dieu lui-même, un témoignage que tout le monde comprend et qui n'admet pas de contradiction. En même temps, le Sauveur devait confirmer ses enseignements par les miracles, parce que les prophètes l'ont prédit (*Is.* 55, 5). Ainsi compris, les miracles de Jésus prennent une importance et une grandeur qui leur appartiennent exclusivement; ce sont des miracles messianiques.

2) *Ils sont appropriés à ce but.*

Les miracles du Sauveur sont parfaitement appropriés au but, premièrement par leur variété et leur diversité : Jésus opère des miracles dans tous les ordres de la nature — raisonnable ou privée de raison, matérielle ou spirituelle, démons; — deuxièmement, par leur publicité, leur soudaineté, — tantôt en recourant à quelque cérémonie, tantôt par une simple parole, par un seul acte de volonté et à distance, en sorte que le pouvoir des miracles lui appartient pleinement, que ces prodiges s'accomplissent non seulement grâce à sa prière, mais par son action personnelle (*Luc. 9, 16; Marc. 5, 30*); — troisièmement, par le caractère de bonté et de bienfaisance qui les distingue et contribue puissamment à soumettre les volontés à la foi en sa Divinité; — enfin et très souvent par leur merveilleux et frappant rapport avec ses enseignements. Que de fois il confirme aussitôt par un miracle la doctrine qu'il vient de prêcher! Il dit qu'il est la Lumière du monde, et il rend la vue à un aveugle de naissance; il dit qu'il est le pain de vie, et il multiplie les pains; il s'attribue le pouvoir de remettre les péchés, et il guérit la paralysie qui est une image du péché; il affirme qu'il est la résurrection et la vie, et il tire Lazare du tombeau. Et ainsi les miracles de Jésus sont la preuve la plus belle, la plus claire de sa mission divine et de la vérité de ses paroles.

3) *Effets des miracles de Jésus pour nous.*

Ces miracles doivent premièrement nous affermir dans la foi. Telle est bien l'intention du Sauveur. Notre foi s'appuie sur les miracles de Jésus comme sur un fondement.

Deuxièmement, ils fortifient notre confiance dans le Sauveur puisqu'il se montre si bon et si puissant. Il n'est pas de nécessité dans laquelle l'homme ne puisse dire : « Vous pouvez me venir en aide! »

Troisièmement, ces miracles excitent notre amour, parce qu'ils nous révèlent excellemment l'amabilité du Cœur de Jésus. Ces miracles ne sont pas seulement, en eux-mêmes, une preuve de cette bonté : ils attestent cette bonté par la manière même dont Jésus les opère — par exemple, le gouteux de la piscine de Bethesda, la veuve de Naïm, et, ici même dans la résurrection de Lazare, les larmes de compassion que verse le Sauveur.

La Résurrection de Lazare.

(Application des sens.)

1. LE MESSAGE DES SŒURS DE LAZARE

Le Sauveur est dans la Pérée. Avec une gravité particulière il a exposé, devant les Pharisiens, la parabole du Mauvais riche et du pauvre Lazare; et il a dit qu'ils ne croiraient pas, même quand un mort reviendrait de l'éternité. Alors un messenger des sœurs de Lazare lui annonce que leur frère, l'ami du Sauveur, est gravement malade. Que fait Jésus? Se montre-t-il inquiet? s'empresse-t-il aussitôt? laisse-t-il toutes choses en suspens et interrompt-il sa mission en Pérée pour se hâter vers Lazare, parce que Lazare est son ami, son bienfaiteur et que sa famille est du nombre de ses fidèles les plus influents? Il reste tranquille; il fait dire aux sœurs, afin de les consoler, que « cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de l'homme soit glorifié par elle ». Il aime de tout cœur Lazare et ses sœurs; et, pourtant il n'interrompt point ses travaux apostoliques : il reste encore deux jours en ce même lieu. Il ne veut pas sacrifier les devoirs de sa vocation à des considérations personnelles; il sait aussi que, pour la gloire de Dieu, il faut que Lazare meure, et il aime Dieu plus encore que tous les hommes : cette mort sera, pour Lazare et ses sœurs, l'occasion d'un grand bien, d'un

bien préférable à la guérison. Voilà pourquoi Jésus attend encore deux jours en Pérée. Le troisième jour il dit à ses disciples : « Retournons en Judée. » Les disciples s'effrayent et lui représentent que, dernièrement encore, à la fête de la Dédicace, les Juifs ont voulu le lapider; pourquoi donc s'exposer lui-même et les exposer eux aussi au danger? Jésus les rassure par une comparaison ou parabole. Un voyageur, dit-il, ne court aucun danger tant qu'il fait jour; ainsi en est-il pour lui : il fait jour et il peut encore travailler : la nuit de la Passion n'est pas encore venue. Le voyageur n'a pas en lui la lumière du jour et de la vie : il a en lui-même cette lumière. Et il ajoute que s'il va en Judée, c'est parce que Lazare, son ami, est endormi et qu'il veut le réveiller. Les Apôtres croient qu'il s'agit du sommeil ordinaire et c'est, disent-ils, un signe de bonne et meilleure santé. Non, reprend Jésus, Lazare est mort : « Je me réjouis, à cause de vous, de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez. Mais allons à lui! » Alors Thomas, courageux et d'un ton résolu s'écrie : « Allons, nous aussi, afin que nous mourions avec lui! » Le Sauveur sait donc très bien ce qu'il en est de Lazare : il est en esprit auprès de lui, il suit les progrès de sa maladie; il suit l'angoisse de ses sœurs; il les aide de sa grâce; il se réjouit de leur vertu et de leur sainteté; de leur patience et de leur soumission, de leur foi et de leur confiance. Il sait aussi, et mieux que les Apôtres, quelles seront pour sa vie les conséquences de ce voyage et de ce miracle; et, malgré tout, il se rend à Béthanie qu'il peut atteindre en une journée, et ses Apôtres le suivent.

2. JÉSUS A BÉTHANIE

Béthanie se trouve sur le versant sud-est du mont des Oliviers, dans un enfoncement, sur la route qui conduit de Jérusalem à Jéricho et au Jourdain. Les figuiers, les caroubiers, les amandiers et les oliviers, les champs verdoyants font

de Béthanie, en la saison du printemps, un ravissant village. Au nord du village, on montre encore le tombeau de Lazare, profondément creusé dans le roc et surmonté d'une petite tour. A l'est de ce tombeau et à quelques minutes de marche, sur une colline du sommet de laquelle on aperçoit Béthanie dans la vallée, on vénère « la pierre du repos » ou (pierre de Marthe), où le Sauveur se serait assis après sa rencontre avec Marthe. Non loin de là se trouvent la citerne de Marthe et l'emplacement probable de la maison de Lazare.

Le Sauveur avec sa suite vient donc de Jéricho en traversant des gorges sauvages. Peut-être vers le milieu de la journée il atteint sur la colline « la pierre de Marthe » et il s'y repose. De là, il découvre à ses pieds Béthanie dans sa parure printanière, et, sans doute, ses regards se portent sur la maison de Lazare, sur ses cours, ses jardins, ses ombrages. Quel deuil maintenant dans cette demeure, où régnaient la paix, une douce joie, et la bienfaisante charité! Son ami Lazare est mort; il a été déposé dans le tombeau, et les deux sœurs ont le cœur brisé par le chagrin. Elles avaient perdu leurs parents et Lazare, devenu le chef de la famille, leur tenait lieu de père. Avec quelle douleur elles ont vu la maladie venir, s'aggraver, menacer d'un dénouement prochain! Quelle tendresse, quelle sollicitude dans les soins prodigués à leur frère! combien de prières, de bonnes œuvres offertes pour sa guérison! Jour et nuit elles veillent auprès de lui. Elles mettent toute leur confiance dans le Sauveur : elles l'ont informé du danger que court le malade; elles l'ont fait avec une grande discrétion, avec humilité, mais avec la pleine confiance que le Seigneur les exaucerait; et d'heure en heure elles l'attendent. Combien de fois elles se sont dit l'une à l'autre : « Si seulement il était ici, Lazare ne mourrait point! » — Cependant, Jésus n'est pas venu et Lazare est mort. Il est mort dans leurs bras; elles l'ont mis au tombeau, et Jésus ne vient pas! Comme elles se sentent seules sur la terre! Malgré tout, elles ne se dé-

couragent pas : leurs pensées se tournent plus pressantes et plus ferventes vers le Seigneur. Les paroles qu'il leur a fait transmettre en réponse à leur message sont pour elles une grâce précieuse et leur donnent le ferme espoir qu'il viendra à leur secours. Assurément, elles ne songent pas une minute à l'héritage de Lazare; elles ont d'autres pensées, elles laissent toutes choses en état jusqu'à l'arrivée du Sauveur; et elles comptent les heures. — Et la quatrième journée est venue et déjà elle va vers sa fin!

Un grand nombre de Juifs de distinction sont venus rendre visite à Marthe et à Marie. Ils sont assis, dans la salle de réception, sur des coussins et des divans. Les hommes sont séparés des femmes. C'est le silence, c'est la tristesse! On appelle Marthe : c'est un serviteur l'informant que le Sauveur est dans le voisinage et qu'il l'attend; rien ne peut plus la retenir : il faut qu'elle voie le Sauveur, qu'elle lui parle. Elle se hâte donc vers lui en traversant cours et jardins. Arrivée sur la hauteur, elle voit Jésus, et transportée tout ensemble de chagrin, de respect, de reconnaissance et de confiance, elle tombe à ses pieds en versant un torrent de larmes et s'écrie : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! » Elle veut dire que, dans sa pensée, le Sauveur a un cœur si bon qu'il n'aurait point permis cette douleur et que, certainement, il aurait guéri Lazare. « Cependant, ajoute-t-elle avec confiance, maintenant même je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le donnera ». Elle insinue par là, d'une façon touchante, discrète et confiante, que Jésus pourrait bien ressusciter Lazare. Jésus la regarde avec une bonté compatissante et il la console lui donnant à entendre, en termes mystérieux, que son frère ressuscitera. Jésus veut de la part de Marthe une foi parfaite, il veut l'entendre confesser qu'il peut ressusciter Lazare non seulement par ses prières auprès du Père, mais par sa propre puissance. De son côté Marthe veut, avec humilité et en toute confiance, insister auprès de Jésus : « Je sais, répond-elle, qu'il res-

suscitera à la résurrection, au dernier jour », avec tous les autres et comme tous les autres; mais, pour lui, ne ferez-vous rien de spécial? » Alors le Sauveur se lève majestueusement et d'un ton solennel il dit : « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Croyez-vous cela? » Il veut dire qu'il est lui-même la vie, la vie divine, qu'il est vrai Dieu, qu'il peut, s'il lui plaît, rendre la vie perdue : Marthe le croit-elle? Cette foi, cette profession de foi, telles sont les conditions du miracle, et voilà ce que le Sauveur attend d'elle. Et Marthe, dans l'élan de sa foi et sous l'inspiration de l'Esprit Saint, s'écrie : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde! » Jésus, alors, la regarde avec complaisance et il lui demande où est sa sœur; il faut l'appeler.

Marthe se hâte donc d'aller trouver Marie qui est dans la salle de réception, avec les femmes. Par déférence pour le Sauveur, Marthe ne veut pas annoncer son arrivée à ses hôtes parmi lesquels Jésus compte des ennemis; elle veut donc lui épargner le désagrément d'une rencontre. Voilà pourquoi c'est à voix basse qu'elle dit à sa sœur : « Le Maître est là et il t'appelle ». Marie oublie tout le reste : elle disparaît en hâte sans dire un seul mot, sans s'excuser, et elle court rejoindre le Sauveur à l'endroit où Marthe l'a trouvé et lui a parlé. Les hôtes s'étonnent de ce brusque départ; ils pensent que, dans sa douleur, elle est allée au tombeau de Lazare pour y pleurer, et qu'il convient donc de l'accompagner. Et tous, faisant à sa douleur un cortège de deuil, se dirigent vers Jésus qui se voit alors entouré d'une foule nombreuse. D'autres personnes de Béthanie et du voisinage sont venues en apprenant la présence du Sauveur et les serviteurs de la maison se sont joints à elles. A la vue de Jésus, Marie, en larmes, se prosterne à ses pieds et, comme sa sœur, elle s'écrie : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort! » Sans doute,

les deux sœurs s'étaient souvent répété ces paroles l'une à l'autre et c'est dans les mêmes termes qu'elles expriment alors leur chagrin et leur confiance. Quel tableau touchant : Marie est agenouillée, fondant en larmes ; Marthe, de son côté, est aux pieds de Jésus et elle pleure amèrement ; auprès d'elles sont les Juifs bien pensants, les amis du Sauveur et de la famille, peut-être aussi les serviteurs de la maison ; les Juifs hostiles à Jésus se tiennent debout, plus loin, ils ne peuvent retenir leurs larmes et ils regardent Jésus qui voit ces pleurs, cet appel à lui, l'unique secours en cette détresse. C'est trop pour son bon cœur, que cette douleur inconsolable, ces âmes si saintes, qui lui sont si fidèles, si dévouées ! Leur chagrin est légitime, il est saint : comment pourrait-il n'en être point touché ? Des larmes montent à ses yeux. Quel tableau ! Jésus pleurant, joignant ses larmes à tant de larmes versées auprès de lui ! Avec bonté et compassion il regarde autour de lui ; et tandis qu'il ne voit de toutes parts que des yeux baignés de larmes, la majesté de son visage s'adoucit pour prendre l'expression d'une douleur profonde : et il pleure, lui aussi ? O belles larmes, larmes précieuses qui coulez sur les joues de l'Homme-Dieu ! vraies larmes d'une vraie compassion pour la douleur, d'une sainte pitié pour ceux dont il partage la souffrance et qu'il aime ! Ses ennemis eux-mêmes se sentent émus : et, surpris, ils se disent l'un à l'autre : « Voyez comme il l'aimait ! Lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, ne pouvait-il pas faire que celui-ci ne mourût point ? » a-t-il perdu sa puissance d'opérer des miracles ? — Jésus demande où se trouve le tombeau de Lazare : on lui répond : « Seigneur, venez et voyez ! »

3. LE GRAND MIRACLE DE LA RÉSURRECTION DE LAZARE

Jésus se rend alors au tombeau, qui est probablement dans le jardin près de la maison parce que les Juifs aiment à avoir les tombeaux de leurs morts à proximité. Le cortège

des Juifs et le reste de la foule l'accompagnent. A la vue du tombeau, Marthe et Marie et leurs amis versent de nouveau des larmes et, de nouveau, le Sauveur lui-même est ému : il pleure ! Le sépulcre est creusé dans le roc : il se compose d'une sorte de vestibule et de la chambre funéraire proprement dite. Dans cette dernière est la fosse qui a reçu le cadavre et une large dalle la recouvre. Jésus, debout devant la grotte et le vestibule, ordonne d'enlever la dalle du tombeau, que l'on peut voir de l'extérieur. Quelques hommes et les Apôtres pénètrent avec Marthe et Marie dans la chambre funéraire, la dalle est enlevée et aussitôt une odeur de putréfaction se répand. Marthe, troublée et effrayée, se tourne vers Jésus et s'écrie : « Seigneur, il sent déjà mauvais, car il est de quatre jours ! » Et Jésus l'encourageant lui répond : « Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyiez, vous verriez la gloire de Dieu ? » Tous se pressent auprès de la grotte et du Sauveur, dans l'attente de ce qui va arriver. Jésus est debout, dans sa majesté ; il élève ses yeux vers le ciel, il étend ses bras dans l'attitude de la prière et il dit : « Père, je vous rends grâces parce que vous m'avez écouté. Pour moi, je savais que vous m'écoutez toujours, mais je l'ai dit à cause du peuple qui m'environne afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé ». Le Sauveur veut dire que sa prière est toujours efficace et par conséquent divine ; que l'œuvre qu'il va accomplir est également une œuvre divine, un vrai miracle et qu'il l'accomplit dans l'intention de prouver sa mission divine et sa propre Divinité. Alors il porte ses regards sur la grotte et crie d'une voix forte ! « Lazare, viens dehors ! » Et voici que s'opère un double miracle. Le mort s'agite, il se dresse dans le tombeau et, toujours les pieds et les mains liés de bandelettes, le visage couvert d'un suaire, il sort du sépulcre et se tient devant le Seigneur. Tous les témoins sont comme frappés de la foudre ; les uns reculent d'épouvante, les autres se jettent à terre pleurant, sanglotant, priant. Le Sauveur ordonne : « Déliez-le et laissez-le aller ! » Les Apôtres enlevant le voile qui recouvre la

tête, détachent les bandelettes qui lient les pieds et les mains et jettent sur Lazare un large manteau. Alors Jésus, avec bonté et gravité, prend les deux mains de Lazare comme pour le saluer et l'encourager dans cette vie nouvelle. Lazare se prosterne à ses pieds, il l'adore et remercie celui qui l'a réveillé de la mort. Le Seigneur le bénit, le relève; il le conduit à ses sœurs et à ses amis qui l'embrassent avec joie et, à genoux, rendent grâces à Jésus. Nombre d'entre les Juifs hostiles au Sauveur se convertissent en cet instant et croient en lui. Jamais ils n'ont vu merveille semblable; un vif sentiment de crainte les pénètre en présence de la Divinité : ce n'est plus le Jésus de Nazareth, le Docteur de la loi, le Prophète, qui est là; c'est le Dieu vivant dont la parole toute puissante retentit dans les profondeurs de l'éternité, va dans les tombeaux rendre la vie aux ossements des morts, et, en un instant, rend à la corruption et à la pourriture la fraîcheur de la jeunesse — c'est Jésus, la Vie véritable, le souverain Juge des vivants et des morts. Et voici qu'aussitôt le jugement s'accomplit : tandis que les uns, subjugués par la force de ce témoignage, croient en Jésus, les autres, tels des démons frappés de la foudre, courent aux Pharisiens et au grand Conseil « et lui disent ce qu'avait fait Jésus ».

L'ENTRÉE SOLENNELLE A JÉRUSALEM

(*Marc.* 11, 1-11; *Luc.* 19, 29-44; *Matth.* 21, 1-11;
Joann. 12, 12-19).

Oraison préparatoire et Préludes comme à l'ordinaire.

S'attacher à l'Evangile et méditer le récit de cette entrée triomphale. Considérer les personnes, leurs paroles, leurs actes comme si nous assistions à cette fête en l'honneur du Sauveur.

1. CIRCONSTANCES PRÉLIMINAIRES

1) *Le temps.*

D'après *Exode* 12, 3, tout père de famille devait, le dixième jour du premier mois, prendre un agneau et le garder jusqu'au quatorzième jour. Ce même jour, Jésus, le véritable agneau pascal, veut faire son entrée solennelle et se présenter dans le Temple à son Père céleste.

2) *Les montures.*

Ce jour, donc, Jésus s'approchant de Jérusalem a gravi le mont des Oliviers; il ordonne à deux de ses disciples d'aller au village de Bethphagé qui est devant eux : « Allez, leur dit-il, vous trouverez aussitôt une ânesse attachée et avec elle un ânon sur lequel jamais aucun homme ne s'est assis : déliez-les et amenez-les moi. Et si quelqu'un vous demande : Pourquoi les déliez-vous? vous répondrez ainsi : Parce que le Seigneur en a besoin. Et aussitôt on les laissera aller . » Et ceux qui étaient envoyés s'en vont et tout se passe comme Jésus l'avait annoncé. Ils conduisent donc au Sauveur l'ânesse et l'ânon sur lesquels ils étendent leurs vêtements et ils le font asseoir dessus. Et tout cela fut fait afin que s'accomplît ce qui a été prédit par le prophète, disant : « Dites à la fille de Sion : Ne crains point, fille de Sion! Voici que ton roi vient à toi, plein de douceur, monté sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui est sous le joug ».

2. L'ENTRÉE SOLENNELLE A JÉRUSALEM

1) *L'allégresse du peuple.*

Sans doute, alors, les disciples forment un cortège au milieu duquel se trouve le Sauveur; et le peuple, qui est dans le voisinage, se joint à eux. Dans leur enthousiasme les

uns étendent leurs vêtements sur la route; d'autres coupent des branches d'arbres dont ils jonchent le chemin. En descendant du mont des Oliviers, les disciples chantent des louanges à Dieu à cause de tous les miracles dont ils ont été les témoins : « Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur! Paix dans le ciel et gloire au plus haut des cieux! » Et ceux qui précèdent Jésus, et ceux qui le suivent, s'écrient : « Hosanna au fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Béni soit le règne de notre père David qui arrive! Hosanna! » Les pèlerins venus pour la Pâque et campés autour de la ville voient le cortège, ils entendent ces louanges; ils prennent des rameaux de palmiers et s'avancent en troupes au devant du Sauveur, et ils crient : « Hosanna! Béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur! » Et ceux qui étaient auprès de Jésus, quand il appelait Lazare hors du tombeau et le ressuscitait d'entre les morts, lui rendent témoignage, et la foule vient à lui parce qu'elle a appris qu'il a opéré ce miracle.

2) Le Sauveur au milieu de cette allégresse.

« Et lorsque Jésus fut proche, voyant la ville, il pleura sur elle, disant : Ah! si tu connaissais, toi aussi, du moins en ce jour, qui est encore à toi, ce qui te donnerait la paix! mais maintenant c'est caché à tes yeux. Car des jours viendront sur toi où tes ennemis t'environneront de tranchées, et t'enfermeront, et te serreront de toutes parts, et renverseront par terre toi et tes enfants qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée! »

3) Le scandale des ennemis de Jésus.

« Les Pharisiens donc se disaient entre eux : Vous voyez que nous ne faisons rien; voilà que tout le monde va après lui. » Et quelques Pharisiens dans la foule lui dirent :

Maître, réprimandez vos disciples! Il leur répondit : Je vous dis que, s'ils se taisent, les pierres crieront. »

3. JÉSUS, DANS JÉRUSALEM, AU JOUR DES PALMES

1) *La ville s'émue.*

Et quand Jésus entre dans Jérusalem, la ville entière est émue, et tous se demandent qui donc est celui-ci qui entre de la sorte. C'est Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée — telle est la réponse.

2) *Jésus entre dans le Temple.*

Alors le Sauveur entre dans le Temple : les aveugles et les boiteux viennent à lui, et il les guérit tous, tandis que, dans le Temple, les enfants crient : Hosanna au fils de David!

3) *Indignation des princes des prêtres.*

Lorsque les princes des prêtres et les Scribes entendent ces cris et voient les miracles que Jésus opère, ils s'indignent et demandent : « Entendez-vous ce qu'ils disent? » Et Jésus leur répond : « Oui : n'avez-vous jamais lu : Vous avez mis une louange parfaite dans la bouche des enfants et de ceux qui sont allaités? » Et il les quitta.

Pour une Répétition et pour les détails, voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, II sq., 127-137.

L'entrée solennelle à Jérusalem.

(Humilité de Jésus.)

(Répétition.)

Ce Mystère nous offre une excellente occasion de considérer l'humilité que le Sauveur a pratiquée dans sa Vie

publique. Cette humilité nous l'étudierons en sa Personne même, pour ainsi dire dans sa source et non pas seulement en tant qu'elle se révèle à nous dans le support des injures et des outrages dont il est l'objet.

1. L'humilité dont le Sauveur nous donne l'exemple sous ce rapport se ramène à ce principe : Jésus ne cherche point à plaire au monde. Ce serait manquer d'humilité et vaine recherche de soi-même. Au contraire, il est entièrement détaché d'une telle inclination. Nous le voyons d'après les trois réflexions suivantes :

Premièrement, en lui, dans toute sa conduite, dans la manière dont il apparaît, rien qui flatte les espérances grossières et toutes mondaines du peuple. Les Juifs attendaient un Sauveur qui viendrait à eux avec la richesse, le bonheur, la gloire, et Jésus apparaît dans l'humilité et la pauvreté. Il cache tous les trésors de sa puissance et de sa sagesse, lorsqu'il n'y a pas nécessité de les révéler. Il recommande de taire ses miracles. Il prêche la pénitence; il se plaît à se nommer le Sauveur des pécheurs, et exige le renoncement à soi-même (*Luc*, 5, 32; 13, 5); pas la moindre concession à la vanité nationale des Juifs, aussi dit-il : « Bienheureux celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale ! » (*Luc*. 7, 23).

Deuxièmement, le Sauveur combat ouvertement les Phariséens qui sont la classe dirigeante de la nation; il dénonce leurs vues secrètes et coupables; il flagelle sans miséricorde leur vanité, leur sottise, leur immoralité, leur cupidité, leur hypocrisie (*Luc*. 11, 39-52; *Matth*. 23, 25-39).

Troisièmement il s'attire l'hostilité du peuple juif tout entier, en donnant clairement à entendre qu'en sa qualité de Messie et de Fils de Dieu, il est le Seigneur et Maître de toute la Religion (*Matth.*, 12, 8; *Joann*. 2, 16; *Luc*. 19, 46); qu'il établit une autre économie religieuse (*Matth*. 16, 18); que, par leur propre faute, les Juifs ne feront point partie de ce nouveau Royaume de Dieu (*Luc*. 13, 28; *Matth*. 21, 43); qu'à leur place il y appellera les pécheurs et les gentils,

tandis qu'eux-mêmes courent à leur perte et dans le temps et dans l'éternité. C'en était trop, et il s'aliène ainsi tout le peuple juif, il est l'objet de leur haine, de leur persécution sanglante. Mais rien ne l'arrête. Avant tout, il cherche Dieu et sa justice, il a assez d'humilité pour s'exposer volontiers au mécontentement général, à l'hostilité de tous. Voilà pour-quoi saint Paul dit de lui : « Jésus-Christ n'a point cherché à se satisfaire lui-même » (*Rom.* 15, 3).

2. Il faut, pour cela, une véritable et profonde humilité. Il y a tant d'écueils à éviter et, pourtant, combien l'humilité est nécessaire! Sans elle, nous sommes toujours exposés à abandonner la cause de Dieu. Celui qui cherche à plaire aux hommes ne peut être un fidèle serviteur de Dieu, un serviteur sur qui compter (*Galat.* 1, 10). Combien, parmi ceux qui ont vécu et conversé avec Jésus, ont donné la preuve de cette vérité! Ils croyaient en Jésus; mais, par respect humain, ils n'ont pas osé se déclarer pour lui (*Joann.* 12, 42).

L'entrée solennelle à Jérusalem.

(*Application des sens.*)

1. LE DÉPART

Le lendemain du repas chez Simon, le Sauveur vient à ses Apôtres. Il est grave et tout en lui a une apparence de solennité : il a revêtu ses vêtements des jours de fête : sa tunique de fine laine blanche et un léger manteau de nuance un peu sombre. Il annonce à ses Apôtres qu'il veut, aujourd'hui, entrer solennellement à Jérusalem; puis il ordonne à deux disciples d'aller au village voisin, à Bethphagé qui se trouve sur le versant du Mont des Oliviers, près de Béthanie. Ils trouveront là une ânesse et son ânon attachés dans un enclos, ils détacheront l'ânesse et la lui amèneront, l'ânon suivra de lui-même; si quelqu'un leur fait une obser-

vation, ils répondront que le Seigneur a besoin de ces bêtes. Tout se passe ainsi. Entre temps, le Sauveur organise le cortège. En tête marchent les disciples; les Apôtres viennent ensuite deux à deux : derrière le Sauveur sont d'autres disciples, des amis de Jésus et, à quelque distance, les saintes femmes. Les disciples étendent un manteau sur les montures, ainsi qu'une étroite bande d'étoffe précieuse qu'ils attachent au col. Les Apôtres et tous les disciples qui font partie du cortège se sont pourvus de rameaux de palmiers dans les jardins de Lazare; et dès que le Sauveur est monté sur l'ânon, c'est un enthousiasme merveilleux : Ils se mettent à agiter leurs palmes, à chanter et le cortège se dirige vers Jérusalem. Les chemins fourmillent de pèlerins qui sont gagnés par un tel enthousiasme. En poussant des cris de joie ils se joignent au cortège qui va toujours grandissant en nombre.

2. EN ROUTE VERS LA VILLE

A la sortie de Béthanie, le cortège tourne le versant méridional du mont des Oliviers, par une dépression de terrain entre le mont du Scandale et les prolongements du mont des Oliviers. Là, pour la première fois, on découvre la partie sud-ouest de la ville avec le palais du roi et les tours d'Hérode. Plus enthousiastes encore retentissent les acclamations : « Hosanna au fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » Et les échos de la montagne répètent ces cris. Le silence se rétablit; le chemin descend, Jérusalem disparaît aux regards; mais bientôt c'est une montée et l'on atteint un plateau et alors la ville se montre aux regards dans toute sa magnificence. Quel admirable tableau! c'est le Temple avec le Saint des Saints recouvert d'or, avec ses splendides portiques et ses tours et ses parvis; c'est la ville entière dans toute sa longueur avec ses palais et ses forteresses; à l'arrière-plan, ce sont les jardins en fleurs, les faubourgs dans l'éclat du soleil du

matin. A ce spectacle, à la vue du Temple et de la ville, l'enthousiasme des disciples et de la foule ne connaît plus de bornes; et les acclamations redoublent : « Hosanna au fils de David! » Tous croient voir l'aurore du Royaume du Messie. Un tonnerre d'acclamations retentit dans la vallée, s'élève jusqu'aux murs de la ville et du Temple, et va surprendre les pèlerins campés aux environs. Ces derniers aperçoivent le cortège; ils entendent les cris, comprennent que Jésus est là; et l'enthousiasme s'empare d'eux. Ils se forment en groupes et vont à la rencontre du cortège; dans les jardins et sur le versant occidental du mont des Oliviers, ils coupent des rameaux de palmiers et crient à leur tour : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, roi d'Israël. » Ils se joignent au cortège. Ainsi se forment deux torrents humains : l'un vient à la rencontre du Seigneur, fait respectivement volte-face et le précède, tandis que l'autre, à l'arrière, s'attache à ses pas.

3. JÉSUS PLEURE SUR LA VILLE

Au milieu de cette allégresse, dans cette foule d'hommes criant leur joie, il en est un — un seul — qui est triste. C'est le Sauveur. La vue du Temple et de la ville, qui a été une joie pour les autres, l'a rempli d'une profonde douleur; elle lui rappelle tout autre chose que l'aurore du Règne du Messie. Il songe à toutes les miséricordes de Dieu dont cette ville et ce peuple ont été favorisés, à l'ingratitude par laquelle ils y ont répondu, à l'abus qu'ils en ont fait et, par suite, au jugement qui les attend. « Ah! si tu connaissais, toi aussi, du moins en ce jour qui est encore à toi, ce qui te donnerait la paix! mais maintenant c'est caché à tes yeux! Car des jours viendront sur toi où tes ennemis t'environneront de tranchées, et t'enfermeront, et t'enserreront de toutes parts, et te renverseront par terre toi et tes enfants qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas

connu le temps où tu as été visitée! » Ces murailles orgueilleuses dans leur blancheur Jésus les voit en esprit noircies par les flammes, abattues, rasées jusqu'au sol; ces enfants, si frais et si aimables qui, maintenant, courent auprès de lui en chantant, il les voit réduits à l'état de cadavres sanglants, mutilés, calcinés et gisant dans les rues de la ville emportée d'assaut ou mourant crucifiés en ce lieu même où passe le cortège; — il voit le magnifique sanctuaire s'effondrer à jamais dans les flammes. De ce mont des Oliviers il voit en esprit un autre Messie, le romain Titus, dirigeant le siège, lançant ses légions à l'assaut; il voit les machines de guerre s'avancer contre les remparts et les tours. Il voit cette misère, ce malheur sans nom; il voit cette catastrophe qui sera la fin de toutes. Il la voit; la pitié, la douleur lui arrachent des gémissements et des larmes : au milieu de ces honneurs qu'on lui rend, dans la gloire de son triomphe, Jésus pleure!

4. L'ENTRÉE DANS LA VILLE

Le cortège innombrable s'approche de la ville et la joie est indescriptible. Et Jérusalem s'agite. Tous se demandent ce qui se passe, qui donc entre ainsi dans la ville. Et l'on répond : « C'est Jésus, le prophète de Nazareth, en Galilée ». Alors, des groupes nombreux se forment, vont à la rencontre du Sauveur en criant, eux aussi : « Hosanna au fils de David, paix dans le ciel et gloire dans les hauteurs! » Mais des ennemis se sont glissés parmi la foule et, scandalisés d'entendre chanter l'Hosanna et de voir rendre des honneurs religieux au Sauveur qu'on appelle en même temps fils de David et Messie, ils s'avancent dans la vallée du Cedron, en dessous des murs de la ville et ils reprochent à Jésus et à ses disciples ces manifestations. Le Sauveur leur répond : « Je vous dis que s'ils se taisent, les pierres crieront. » Et, devant l'opposition de la foule, ils sont contraints de se retirer. Alors le Sauveur pénètre dans la ville, non point, semble-t-il, par la « Porte dorée » qui conduit

directement dans le Temple, mais probablement par la « Porte des brebis », en sorte que le cortège doit traverser une partie de la ville. Le triomphe devient alors plus imposant encore. Un grand nombre de Juifs quittent leur vêtement de dessus et leur manteau pour les étendre sur les pas du Sauveur. La rue est tellement jonchée de branches de feuillage, de vêtements, de tapis, que le cortège doit s'avancer lentement et, parfois, sous les arcs de triomphe qu'on a élevés à la hâte. Aux abords du Temple se trouvent les clôtures derrière lesquelles sont des agneaux et des jeunes chevreux ornés de fleurs et de rubans : c'est là que se vendent les agneaux pour la célébration de la Pâque.

Au milieu de cette pompe et de cette joie, le Sauveur reste humble et grave. Il sait combien ces honneurs terrestres sont vains et périssables et que tout cet enthousiasme de la foule est une grâce qui émane de lui. C'est lui, lui seul, qui a suscité ce triomphe. Et comme il prendra vite fin, ce triomphe, pour se changer en son contraire ! Et Jésus le célèbre avec la tristesse de sa Passion en son Cœur ! Tout la lui rappelle ! les lieux qu'il traverse, Gethsémani, le Cédron, les palais, les rues, ceux-là mêmes qui lui font escorte. Derrière ces murs, ses ennemis le guettent et ce triomphe aiguise leur haine. Ces palmes que foulent les pieds de sa monture, il les foulera lui-même, bientôt, quand on le conduira, tel un malfaiteur, de tribunal en tribunal jusqu'au lieu du crucifiement. Parmi ces hommes qui, maintenant, étendent leurs vêtements sur le sol et chantent l'Hosanna, il en est qui réclameront sa mort à grands cris et le traîneront au supplice ! Judas, le visage dur, marche devant lui. Et ainsi ce cortège triomphal est plutôt pour Jésus un cortège funèbre. Paré comme une victime, il est un agneau conduit à l'immolation. Les agneaux de la Pâque, qu'il voit là, lui disent dans leurs bêlements le sort qui l'attend.

5. DANS LE TEMPLE

Enfin le cortège arrive à la colline du Temple. Le Sauveur met pied à terre et, accompagné de ses disciples et de la foule ravie de joie, il entre dans le Temple au grand scandale des prêtres et des princes des prêtres. On lui présente un grand nombre de boiteux et d'aveugles, et il les guérit tous. Les cris d'allégresse redoublent et même les enfants du Temple viennent et chantent les textes prophétiques de la fête des Tabernacles : « Hosanna au fils de David. » Les princes des prêtres ne peuvent se contenir; ils viennent au Sauveur et lui demandent : « Entendez-vous ce que disent ceux-ci? » et ils lui reprochent de tolérer ces chants. Et Jésus répond : « Oui, je l'entends. N'avez-vous jamais lu : Vous avez mis une louange parfaite dans la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle? » Et il ne s'inquiète plus d'eux, et jusqu'au soir il multiplie les guérisons et alors « il s'en alla hors de la ville, à Béthanie ».

TROISIÈME SEMAINE

Les Mystères de la Passion de Jésus

« Tout le miel qu'on pourrait recueillir à toutes les fleurs du monde n'aurait pas autant de douceur que le vinaigre et le fiel dont notre Seigneur fut abreuvé sur la Croix. »

(SAINT IGNACE : *Pensées.*)

La Cène.

(*Matth.* 26, 1-6; 17-35; *Marc.* 14, 12-31;

Luc. 22, 7-39; *Joann.* 13-17.)

1. DÉPART DE BÉTHANIE. EN ROUTE VERS JÉRUSALEM

En se rendant à Jérusalem pour la Cène, le Sauveur, naturellement, commence par prendre congé de Béthanie et des siens. Et à cette occasion, nous avons deux choses à considérer.

a) La tristesse de ce départ. Il convient que le Sauveur informe les siens que, maintenant, il va à sa Passion et à sa mort, qu'il les quitte pour ne plus revenir. — On ne peut que se sentir douloureusement ému lorsqu'on pense à ceux dont Jésus prend congé — sa sainte Mère, son ami Lazare, les sœurs de Lazare, et d'autres âmes chères et saintes qui lui sont entièrement dévouées, dont il a reçu de nombreux témoignages d'amour et des bienfaits. Là, il aurait été à

l'abri et voici qu'il va au devant de ses ennemis; et il marche à la mort la plus ignominieuse et la plus amère. Quelle tristesse pour ses amis!

b) Considérer avec quelle résolution, avec quel courage le Sauveur fait ainsi ses adieux, avec quelle fermeté il marche vers Jérusalem. La tristesse des siens, la claire connaissance que son heure est venue, l'angoisse de ses souffrances qui l'attendent, rien ne ralentit ses pas. Calme et courageux, il marche au but.

2. LA CÈNE

Deux choses à considérer.

a) Dans quelles dispositions est l'âme de Jésus pendant la Cène. La nuit de sa Passion pèse sur son âme de tout le poids de son attente, de ses tristesses, de ses frayeurs; elle l'enveloppe de tous côtés. Tout la lui rappelle autour de lui : ses Apôtres, Judas surtout, le traître, l'agneau pascal figure de son immolation, l'Eucharistie qui est la commémoration et le complément du sacrifice de la Croix. Ses paroles en sont la preuve. Il parle toujours d'adieux, de la fin de sa vie (*Luc. 22, 15-18*), de sa mort; il prédit expressément cette mort et il annonce que l'un des Apôtres le trahira (*Luc. 22, 21-23*).

Ces images de la mort, elles surgissent de tous côtés; elles assiègent son Cœur, elles l'angoissent à ce point qu'à deux reprises il est troublé, frissonne (*Joann., 13, 21*), et que ses disciples sont dans la tristesse, oppressés par la crainte (*Marc. 14, 19; Joann. 16, 6*).

b) Deuxièmement, considérer comment le Sauveur se comporte et quelles vertus il pratique. Tout d'abord il observe avec calme et dignité toutes les cérémonies, tous les rites sacrés de la Cène.

En outre, il se montre magnanime. Quelles magnifiques œuvres d'amour il accomplit pendant la Cène! Quels ménagements, quelle charité, quelle patience à l'égard du traître!

comme il cherche plusieurs fois à le sauver par tous les moyens! Il instruit ses Apôtres, il les fait pénétrer dans les mystères de la foi, comme il ne l'a jamais fait auparavant, et comme le prouve le discours d'adieu. Il leur lave les pieds en signe de son humilité dans la charité et de la charité dans l'humilité. Et enfin, il institue le très saint sacrement de l'autel, le chef-d'œuvre de son amour pour l'Eglise et pour nous. Il ne peut abandonner ni nous-mêmes ni l'Eglise et, avant de mourir, il trouve dans son amour un nouveau et merveilleux moyen de prolonger sa demeure parmi nous.

Enfin, le Sauveur se montre plein d'amabilité et de tendresse. Son Cœur est accablé par l'angoisse, déchiré par la douleur, et cependant il encourage les Apôtres, il les console pour leur propre compte : c'est le temps de l'épreuve, mais l'épreuve leur sera bonne (*Luc. 22, 32; Joann. 13, 36*); — il les rassure à son propre sujet : c'est une souffrance passagère, une courte séparation; bientôt ce sera un joyeux revoir en des jours d'allégresse (*Joann. 14, 1, 27; 16, 22*) — et les Apôtres retrouvent la joie (*Joann. 16, 29*). Et le Sauveur parle, il agit avec une tendresse d'amour et de sentiment qu'il n'a jamais montrée jusqu'ici. Le discours d'adieu et la prière sacerdotale sont la plus admirable manifestation de l'amour de l'Homme-Dieu; c'est le vrai cantique du soleil de l'amour.

3. LA MARCHE VERS LE JARDIN DES OLIVIERS

Trois circonstances sont à remarquer :

a) Le Sauveur quitte la salle où il a célébré la Cène. Il ne veut pas être arrêté par ses ennemis dans le Cénacle. En réalité, il ne pouvait point être surpris, car il sait tout ce qui doit arriver, et, en ce sens, il souffre librement, de quelque part que vienne la souffrance. Mais il veut que rien ne semble fait par surprise et par violence, qu'aucune

ombre n'obscurcisse la majesté de sa Passion. C'est pourquoi il sort.

b) Deuxièmement, sur le chemin, le Sauveur parle de nouveau de sa Passion prochaine et de sa mort; il prédit à ses Apôtres qu'ils seront tous scandalisés à son sujet et l'abandonneront; à Pierre en particulier, à Pierre qui proteste, il dit qu'il reniera trois fois son Maître (*Matth.*, 26, 31-35). Et loin de se laisser aller au mécontentement, il console les Apôtres et Pierre en leur rappelant les prophètes et il répète que l'épreuve aura une heureuse issue (*Matth.*, 26, 31-32).

c) Troisièmement, Jésus entre dans le jardin de Gethsémani, bien qu'il sache que Judas s'y rendra avec des soldats pour s'emparer de lui (*Joann.* 18, 4). Cette prévision, jointe à la crainte naturelle qu'il doit éprouver en entrant ainsi dans la première station de sa Passion, ne l'empêche point de vaquer à sa prière du soir.

Ce Mystère est le majestueux portique, comme le vestibule du sanctuaire de la Passion — vestibule obscur et triste, porte sombre qui conduit à la prison et au lieu du supplice. Partout s'offrent aux yeux du Sauveur, à ses oreilles, à son esprit, des images de souffrances et de mort et elles remplissent son Cœur de tristesse, d'anxiété et d'effroi. Et tels sont bien les sentiments qu'il éprouve; mais ce sombre chemin, il le parcourt avec la sérénité de l'esprit, avec toute la grandeur et la majesté du courage, avec la touchante amabilité et la magnanimité de son Cœur. N'oublions pas ce qu'il en est du cœur humain en des circonstances pareilles! L'effroi le paralyse; il se refuse à avancer, il veut reculer, il se contracte dans la souffrance; il lui est si pénible de sortir de lui-même, de penser à autre chose; combien lui est-il plus pénible de donner de la joie, de consoler, alors qu'il a lui-même un si grand besoin de consolation! — Quel bel exemple, quel exemple fortifiant le Sauveur nous donne ici! Il nous apprend comment nous devons nous comporter à l'approche de la souffrance et du sacrifice.

L'Agonie au jardin des Oliviers.

L'Oraison préparatoire et les trois Préludes comme à l'ordinaire (M. I. 253).

Considérer :

1. CE QUE JÉSUS SOUFFRE AU JARDIN DES OLIVIERS

Ce sont les souffrances de l'âme, bien plus profondes que les souffrances du corps, et il en est pénétré jusqu'au plus intime de lui-même : c'est la crainte et l'angoisse, la répugnance, l'effroi, la tristesse, la désolation — et avec une acuité indicible.

Considérer l'intensité de ces souffrances intérieures, de ces souffrances du Cœur de Jésus! « Mon âme est triste jusqu'à la mort, dit-il. » Et sa sueur devient comme des gouttes de sang découlant jusqu'à terre (*Luc*, 22, 44). Cela suppose que ses vêtements étaient déjà trempés par le sang!

Considérer à quel point les Apôtres restent étrangers à cette souffrance : Ils le laissent sans consolation. Jésus est seul, dans cette détresse.

Appliquer à ces considérations les six Points que saint Ignace indique pour la méditation des Mystères de la Passion; et faire de même pour les méditations qui suivent.

2. POURQUOI JÉSUS SOUFFRE AINSI

Interroger son Cœur sacré.

Jésus voit d'avance toutes les souffrances de sa Passion — de là, l'angoisse de son Cœur.

Il voit tous les péchés de tous les hommes, de toutes les générations. Dieu a mis sur lui tous nos péchés... de là la répugnance et le dégoût.

Il voit le peu de fruits que produiront ces souffrances. A quoi servent-elles? les hommes en profiteront-ils? ils les dédaignent, ils les font servir à leur perte. Quelle recon-

naissance en recevra-t-il : par quel zèle, par quel amour répondra-t-on à son amour? — Et son Cœur est plein de tristesse.

Gethsémani est donc véritablement un pressoir où le Cœur du Sauveur est broyé par la crainte, la tristesse et le dégoût, où son sang précieux s'échappe à travers les pores de son corps, comme le vin s'échappe de la grappe, comme l'huile s'échappe de l'olive.

Comment ne point pleurer avec Jésus! comment ne point partager sa tristesse! Renouvelons notre promesse : « Cœur Sacré de Jésus, tout pour vous! Je veux ne vous refuser aucun sacrifice. Dites-moi comment je puis vous donner quelque joie; je le ferai de tout cœur. »

3. COMMENT JÉSUS SOUFFRE AU JARDIN DES OLIVIERS

1. Volontairement.

2. Avec une touchante humilité.

3. Avec constance, générosité, persévérance.

4. Afin de nous consoler dans nos heures de souffrances et d'agonie. Car des heures de souffrance viendront pour nous et il faut que nous sachions comment nous comporter alors. Nous devons, alors, nous réfugier auprès du Sauveur, le considérer, apprendre de lui à l'imiter, apprendre surtout que nulle difficulté intérieure, aucune souffrance de l'âme ne doivent nous faire oublier notre devoir ni les résolutions que nous avons prises de nous dévouer à son service.

Pour une Répétition et pour les détails, voir MESCHLER, *Vie de Jésus* II^m 305-315.

L'arrestation de Jésus.

(*Joann.* 18, 2-12; *Matth.* 26, 45-56); *Marc.* 14 41-52;
Luc. 22, 47-54.)

L'Oraison préparatoire et les trois *Préludes* comme à l'ordinaire.

1. JÉSUS VA A LA RENCONTRE DE SES ENNEMIS

Fortifié par l'ange Jésus a retrouvé le calme et la paix. Il vient à ses Apôtres qui se sont de nouveau endormis; il leur demande de se lever et de marcher avec lui à la rencontre de ses ennemis. Il leur dit : « L'heure est venue. Voici que le Fils de l'homme sera livré aux mains des pécheurs. Levez-vous, allons; voici que celui qui me livrera est proche. » (*Marc. 14, 41-42*).

1) Considérer la troupe des ennemis de Jésus s'avancant vers lui. En tête, marche le traître Judas, l'un des Douze... et, avec lui, c'est une troupe de soldats et de valets des grands prêtres... ils portent des lanternes et des torches; dans l'ombre que ne dissipe point la blafarde clarté de la lune, ils semblent être des fantômes — ils sont armés d'épées et de bâtons... ils ont apporté des cordes... dans la troupe, il y a quelques prêtres de haut rang et des Anciens du peuple... Le signal convenu sera un baiser d'ami... (Belle image de l'Eglise en face des ennemis et des persécuteurs qu'elle rencontre toujours en ce monde.)

2) Considérer le Sauveur allant au devant de cette troupe. De son côté, le calme, la paix, la sérénité, le courage; — du côté de ses adversaires l'incertitude, la hâte, l'agitation, la violence. Dans le trouble et l'agitation qui l'entourent, lui seul demeure calme et ferme.

2. LE SAUVEUR SE FAIT RECONNAITRE

1) *Le baiser de Judas.*

Le Sauveur accepte le baiser de Judas, bien qu'il sache que c'est le signe qui le fera reconnaître. Considérer :

a) L'infamie, l'insolence, l'hypocrisie, quelle dureté de cœur dans ce baiser de Judas;

b) La douceur, la bonté, l'humilité de Jésus. Ce disciple infidèle, dont quelques heures auparavant il a lavé les pieds,

le Sauveur veut l'effrayer en lui montrant qu'il sait tout, et le toucher par sa douceur.

2) *Les ennemis de Jésus renversés à terre.*

« Dès qu'il leur eut dit : C'est moi ! ils reculèrent et tombèrent à terre. » (*Joann.* 18, 6).

3. LE SAUVEUR SE LAISSE PRENDRE

1) *Deux circonstances préliminaires.*

a) Pierre, dans la pensée d'empêcher l'arrestation de son Maître, tire son épée et tranche l'oreille d'un serviteur du grand prêtre. Jésus l'en reprend pour un triple motif : « Remets ton glaive à sa place, car tous ceux qui prendront le glaive périront par le glaive. » (*Matth.*, 26, 52). — « Penses-tu que je ne puisse pas prier mon Père, et il m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'anges. » (*Matth.*, 26, 53.) Mais « le calice que le Père m'a donné, ne le boirais-je pas ? » (*Joann.* 18, 11.). — Considérer les sentiments du Cœur de Jésus à ce début de sa Passion : Il va librement, volontairement à cette Passion, lui qui commande à toutes les milices célestes — c'est par amour pour nous qu'il marche à la mort.

b) La fuite des Apôtres (*Matth.*, 26, 56). Cet abandon est également une partie du calice du Sauveur ; c'était l'accomplissement des paroles de Jésus et des Prophètes (*Ps.* 21, 12 ; 87, 9, 19).

2) *L'arrestation.*

Alors le Sauveur est arrêté. Les soldats se saisissent de lui, ils le chargent de liens et l'emmènent, sans doute en l'accablant de mauvais traitements, d'injures et d'outrages (*Matth.* 26, 57), Jésus se soumet à tout avec patience. Ses mains, bien plus puissantes que celles de Samson, se laissent

lier. C'est en permettant à ses ennemis de s'emparer de lui qu'il accomplit, à proprement parler, le sacrifice de sa liberté, de son honneur, de sa vie.

Méditer ces diverses scènes en s'aidant des considérations indiquées par saint Ignace pour les Mystères de la Passion, et terminer par un long colloque avec le Sauveur garrotté, insulté, outragé.

Pour une Répétition et les détails, voir MESCHLER, *Vie de Jésus* II^u 315-321.

Le commencement de la Passion.

(Application des sens.)

I. LE DÉPART DE BÉTHANIE

Le jeudi est le dernier jour passé à Béthanie, dans l'aimable et confiante demeure de Lazare. Il ne doit plus revenir : il y songe et son Cœur en souffre, mais il ne se laisse point aller à des pensées qui affaiblissent le courage, à des effusions de cœur. Au matin il envoie les Apôtres Pierre et Jean à la ville afin de demander la salle où il célébrera la Cène et de tout préparer. Même pour ce mystère de son amour pour les hommes Jésus n'a pas une demeure qui lui appartienne!

Dans le cours de l'après-midi, il rassemble une fois encore, dans une vaste salle, les Apôtres, ses disciples, les saintes femmes et la famille de Lazare. Tout ému, mais avec dignité et fermeté, il leur déclare que, maintenant, va s'accomplir ce qu'il leur a, depuis longtemps, prédit de sa Passion et de son « passage »; voici l'heure du baptême dont il leur a parlé; ses ennemis, dont ils ont eux-mêmes remarqué la fureur et la rage, vont avoir tout pouvoir sur lui, parce qu'il le veut ainsi; il célébrera, une fois encore, la Pâque avec ses amis mais il ne reviendra plus et il va mourir. Alors ce sont des sanglots et des larmes; Marthe et Madeleine surtout sont dans l'affliction à la pensée que Jésus ne reviendra plus. Le Sauveur les console; il console plus particulièrement sa

sainte Mère : il leur rappelle que toutes ces choses devaient arriver, mais qu'il les reverra.

Combien volontiers ces saintes âmes donneraient tout pour lui! Combien volontiers tous lui sacrifieraient jusqu'à leur vie! Qu'il serait heureux parmi eux! Et à quels hommes va-t-il, maintenant, se livrer!

Le Sauveur part : tous, le cœur serré par la tristesse, l'accompagnent à travers les cours et les jardins jusqu'à la porte qui ouvre sur la route de Jérusalem.

Ce départ est touchant : il est, en même temps, instructif, Jésus est homme, et, tout comme nous, il est accessible aux sentiments naturels, mais dans la mesure où il le veut. Assurément son cœur doit souffrir lorsqu'il songe aux âmes dont il se sépare, à leur affection pour lui, au chagrin que leur cause son départ, aux soins et aux attentions dont ils l'entoureraient — lorsqu'il sait, par contre, où il va, et quel sort l'attend! Mais aucune considération ne le retient et, si pénible que sa mission lui puisse paraître, il veut nous donner l'exemple, nous acquérir des grâces dans les circonstances où nous devons quitter les lieux que nous aimons, des amis qui nous sont chers. N'oublions point que c'est pour nous aussi que le Sauveur a accompli ce sacrifice.

Il faut descendre les pentes du mont des Oliviers, traverser la vallée du Cédron et de Hinnom pour gagner la ville haute et le Cénacle. Le trajet est triste. Sombre et menaçante comme une prison et un immense échafaud, Jérusalem se dresse avec ses tours et ses murailles dans l'ombre du soir, prête à recevoir le Sauveur et à l'immoler. Mais Jésus s'avance d'un pas ferme et résolu : il marche au but.

2. DANS LE CÉNACLE

Le Sauveur arrive au lieu où il doit célébrer la Pâque, — le Cénacle qui se trouve dans une vaste construction avec une salle basse et une salle haute, entourée de divers bâtiments, dans la ville haute, — le Cénacle est la salle basse. Suivant les prescriptions rituelles, tous revêtent le

vêtement du voyageur, se ceignent les reins et, un bâton à la main, prennent place autour de la table. Jésus récite une courte prière pour bénir la table et tous se lavent les mains. Alors il bénit une première coupe qu'il fait circuler parmi les convives avec ces herbes amères trempés dans le Charoceth — sauce rougeâtre, faite de dattes, d'amandes, de figues et de cannelle. Une seconde coupe est vidée pendant que, suivant la coutume, Jésus explique brièvement la signification de la Pâque; il rompt ensuite les pains azymes qu'il distribue avec les herbes amères. Probablement, à cette explication, il ajoute ces paroles : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir. Car je vous dis que désormais je ne la mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le Royaume de Dieu. » Et prenant le calice, il rend grâces et dit : « Prenez et partagez entre vous, car je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que vienne le Royaume de Dieu. » C'est donc le repas des adieux de Jésus à ses disciples et au monde. Il a sa mort devant les yeux, nettement, distinctement, et le repas commence sous ces impressions de tristesse et d'angoisse. Tout rappelle au Sauveur cette mort. — Les convives s'assoient sur des coussins et l'on mange l'agneau pascal qui, dépouillé de sa peau, vidé, rôti, a été déposé sur la table, transpercé par deux bâtons de grenadier formant une croix. Là encore, la forme donnée ainsi à l'agneau pascal, et sa signification rappellent à Jésus le sacrifice de la croix; la conversation de ses hôtes, la vue des convives, évoquent la même pensée, suscitent le même souvenir. — Pendant qu'on mange l'agneau, et que circulent la troisième et la quatrième coupe, le Sauveur prédit clairement et solennellement à ses Apôtres que l'un d'entre eux le trahira et, en même temps, il arrête son regard sur le malheureux Judas. Ainsi, de tous côtés, les images de la mort l'entourent; de plus en plus profondément elles jettent en son âme la tristesse et l'effroi, et, parfois, à ce point que, dominé par ces sentiments, il s'interrompt et parle avec peine.

Malgré tout, il observe toutes les cérémonies avec calme, avec dignité, dans un profond recueillement et avec une grande piété. Mieux que personne il connaît le sens et l'importance des cérémonies prescrites, il les accompagne d'un vif sentiment de reconnaissance pour Dieu dont elles rappellent tant de bienfaits importants, il se réjouit à la pensée que, bientôt, il va remplacer la figure par la réalité. Il se montre plein de calme et d'amabilité, de tendresse et d'amour; et c'est dans ces circonstances si douloureuses qu'il accomplit les œuvres les plus grandes de cet amour. Après la quatrième coupe, c'est la touchante cérémonie du lavement des pieds et son enseignement sur le gouvernement de l'Eglise. Puis — probablement après la cinquième coupe — il institue le très saint Sacrement de l'autel, au moment où l'on veut lui arracher sa vie terrestre, et, après, il prononce le magnifique discours d'adieux qui renferme, avec la prière sacerdotale, les enseignements les plus sublimes des révélations le concernant lui-même, et les plus fortifiantes consolations. Et lui, qui a si grand besoin d'être consolé, il répand des torrents d'encouragement, d'amour, de générosité; il les prodigue aux autres, à tous, même à ses ennemis. Et celui qui est dans la désolation, et sait combien il est difficile de s'occuper alors des autres, de s'accommoder à eux, d'avoir compassion de leurs besoins et de leurs souffrances, en s'oubliant soi-même avec générosité, celui-là sait aussi apprécier à sa juste valeur l'exemple que, dans ces circonstances, le Sauveur vous donne de ces vertus. — Jésus termine l'institution de l'Eucharistie et les discours d'adieux par le grand Hallel (*Ps.* 120-137) qui devait suivre la cinquième coupe.

3. EN ROUTE VERS GETHSÉMANI

Jésus cesse de parler et se dirige vers Gethsémani. Gethsémani est un domaine avec un jardin planté d'oliviers, sur le versant occidental du mont des Oliviers. On voit, aujourd'hui encore, une partie de ce domaine qui renferme huit

oliviers séculaires, contemporains, dit la tradition, de Notre-Seigneur Jésus-Christ et témoins de son agonie. Ils sont dans un jardin paisible, où fleurissent constamment des romarins, des immortelles rouges, appelées « Sang du Messie », — petit coin de terre charmant, qui réjouit et console dans cette mortelle désolation de la vallée de Josaphat! — Jésus traverse probablement le faubourg d'Ophel, au côté sud de la colline du Temple, pour descendre dans la vallée de Josaphat. Il n'y a peut-être pas au monde un lieu plus sombre et plus triste que cette vallée, avec le lit desséché du torrent du Cédron, avec ses gorges, ses rocs escarpés, ses collines désolées, ses arbres rabougris qui croissent péniblement à l'ombre des murailles de Jérusalem. Il est possible qu'autrefois il en fût autrement, quand les hauteurs étaient boisées et que de nombreux canaux conduisaient au Temple l'eau des ruisseaux. Toujours est-il que le trajet du Sauveur est triste. La nuit est sombre. C'est ce morne chemin que David fit nu-pieds, la tête voilée, lorsque, fuyant son fils Absalon révolté, il eut franchi le Cédron pour se retirer dans le désert. Peut-être ce souvenir se présente-t-il au Sauveur lorsqu'il passe sur la rive gauche du torrent, en traversant l'un des ponts et que, suivant la vallée, il aperçoit dans l'ombre Jérusalem où un nouveau fils révolté, un Apôtre déchu de sa vocation, rassemble des valets et des soldats pour consommer le mystère d'iniquité.

Plus le Sauveur approche de Gethsémani, plus sa tristesse et son angoisse grandissent. Quant à l'entretien qui a lieu durant le trajet, il n'est rien moins que consolant. Jésus parle de sa Passion imminente, de sa mort, de la fuite de ses disciples. Il leur rappelle le texte du prophète : « O épée, réveille-toi; viens contre mon pasteur, contre l'homme qui se tient toujours attaché à moi, frappe le pasteur, et les brebis seront dispersées ». (*Zach.* 13, 7.) Mais le Sauveur console aussitôt les Apôtres. Le prophète ajoutait : « J'étendrai ma main sur les petits ». Le Sauveur dit formellement : « Après que je serai ressuscité, je vous pré-

céderai en Galilée ». (*Matth.* 26, 32). Les disciples protestent : jamais ils n'abandonneront le Maître, plutôt mourir avec lui : Pierre, en particulier, renchérit sur ces assurances : quand tous abandonneraient le Sauveur, lui, il ne se scandalisera jamais. Jésus lui répond : Vous me renoncerez trois fois, cette nuit (*Matth.* 26, 33-35). Cependant Jésus le console, il encourage ses Apôtres en leur rappelant l'Écriture et en leur promettant que l'épreuve passera et qu'il ne renonce point à ses desseins sur eux. — Quel bon Pasteur ! Qui donc n'apprécierait tout le prix de ces consolations en de semblables circonstances !

4. DANS LE JARDIN DE GETHSÉMANI

Arrivé à Gethsémani Jésus laisse à l'écart huit de ses Apôtres, en leur recommandant de prier afin de ne point tomber en tentation ; puis, prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, il les emmène à quelque distance, probablement dans une partie du jardin séparée de l'autre par un chemin. De fait, aujourd'hui encore, le chemin conduisant au mont des Oliviers passe entre la grotte de l'Agonie et le jardin de Gethsémani. — C'est là, encore en présence de ses Apôtres, que Jésus commence sa Passion. Il est ineffablement triste. Il regarde autour de lui et ne voit de tous côtés que d'effrayantes images d'angoisse, tels des nuages menaçants elles s'accumulent et fondent sur lui. Et il dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. Tenez-vous ici et veillez avec moi, et priez afin que vous n'entriez pas en tentation ». Puis il se retire, seul, dans une petite grotte, sous un roc qui surplombe.

Son angoisse devient toujours plus terrible. Comment essayer même de la décrire ? Les images effrayantes resserrent toujours plus étroitement leur cercle autour de lui, qui se jette dans la grotte, comme poursuivi par un orage épouvantable. Les images effrayantes l'y suivent, se précisent, prennent consistance, de plus en plus menaçantes.

a) *Jésus voit sa Passion imminente.*

Et Jésus permet que ces images cruelles agissent sur sa vive imagination et, par elle, sur ses facultés inférieures et sur son corps. Il voit, il sent tout : la trahison de Judas, la fuite des Apôtres, les moqueries et les souffrances qui l'attendent chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, la flagellation, le couronnement d'épines, la condamnation à mort, le portement de la croix, sa rencontre avec sa Mère, le crucifiement, l'agonie sur la croix, les railleries de ses ennemis, la douleur de sa Mère et de Madeleine, sa mort enfin. Il voit tout, il reconnaît tout dans la représentation qu'il s'en fait, en même temps que les douleurs causées par les divers instruments de son supplice et la sauvage cruauté de ceux qui le torturent. Il accepte tout; il prend sur lui tout ce déchainement de passions et de péchés — véritablement « homme de douleurs » dans chacun des membres de son corps, dans chacune des facultés de son âme. Les affres de la mort, tels des spectres effroyables, l'enserrent et l'assailent. Dans l'excès de son angoisse et de sa détresse, il supplie, il se prosterne la face contre terre : « Père, tout vous est possible : éloignez de moi ce calice; cependant, non ce que je veux mais ce que vous voulez ! » Et il veut souffrir et mourir pour nous; il veut, par ses souffrances et par sa mort, offrir satisfaction au Père céleste. La Passion est juste et sainte; mais Jésus voit aussi l'excès des souffrances et de la honte; il sait la valeur et l'importance de sa vie pour le ciel et pour la terre, pour sa Mère et pour ses amis; il sait que la vie est chose douce, que la quitter est amer; il sait également l'indignité et l'horreur de la mort... et la sueur de l'agonie baigne son visage; il frémit, il tremble, gisant sur le sol. Il se lève, il va trouver ses Apôtres : à peine ses jambes peuvent-elles le porter. Il est défiguré, son visage est pâle, ses membres tremblent, sa poitrine se contracte péniblement, sa respiration est haletante; ses yeux tantôt s'élèvent vers le ciel, tantôt fixent la terre, et tantôt s'arrêtent

sur les Apôtres : c'est ainsi qu'un moribond, d'un regard troublé, cherche autour de lui ceux qui l'entourent. — Les Apôtres sont endormis : « Simon, tu dors? Ainsi, vous n'avez pu veiller une heure avec moi! » Et il tombe presque de tristesse et d'abattement. Les Apôtres le voient défait, pâle, chancelant, couvert de sueur et ils ne savent que penser. Ils se lèvent, ils veulent le soutenir; ils lui demandent ce qu'il a, s'ils doivent fuir, s'il faut appeler les autres Apôtres. Probablement il leur dit de n'en rien faire, que les autres Apôtres ne pourraient supporter sa vue : il ne leur a pas été donné de le contempler dans sa Transfiguration, ils ne le verront pas dans l'humiliation et le délaissement. « Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. »

Et il retourne dans la grotte et, la face contre terre, il prie son Père céleste. Et, dans son âme, c'est un nouveau combat. Tant souffrir mais pour quoi et pour qui? Pour les péchés et pour les hommes.

b) Il se voit chargé des péchés du monde.

Il contemple la beauté, la magnificence de l'homme avant la chute — de l'homme, image de Dieu; il contemple la dégradation de l'homme et sa corruption après le péché. Il voit le premier péché et tous ceux dont il est la source; il les voit dans toute leur multitude; il voit les péchés de tous les hommes, de toutes les générations, de tous les siècles; il en voit la laideur, l'ignominie, la malice; il voit combien ils sont opposés à la majesté de Dieu, à sa beauté, à sa justice, à sa bonté; il voit les maux déplorables qu'ils causent aux hommes, leurs funestes effets pour le temps et pour l'éternité. Quelle horreur, quel dégoût que la vue de ces péchés, de leur honte, de leur insolence! Il voit les péchés de tous les siècles couler devant lui comme un fleuve de boue. Il voit tant de hideuses souillures, et chacune de ces turpitudes remplit d'une répugnance et d'une horreur indicibles

son Cœur sensible, si noble et si saint! Et toutes ces fautes, il faut les expier douloureusement!

c) Il voit les hommes pour qui il souffrira.

Et ces hommes, pour qui il va souffrir et expier, que sont-ils pour lui? Que sont pour lui ces multitudes de païens et d'infidèles de tous les temps? Ils se tiennent éloignés de lui; ils ne le connaissent pas; jamais il ne reçoit d'eux la moindre preuve de gratitude; et c'est pour eux qu'il doit souffrir! Que sont pour lui tous ceux que l'hérésie, le péché mortel, l'indifférence, l'amour du monde, la tiédeur éloignent de lui? Même parmi les chrétiens n'en est-il pas un grand nombre qui sont pour lui des ennemis personnels, pleins de haine et de rage? Ne le persécutent-ils pas dans les âmes, dans son Eglise, dans sa doctrine, dans ses sacrements, dans ses représentants, dans sa propre Personne? Il voit, au cours des siècles, des légions entières d'ennemis marcher contre lui et l'accabler de leurs traits. Et, en face de ces légions, quel « petit troupeau » d'âmes fidèles! Et chez ces fidèles eux-mêmes, que voit-il encore? Qui d'entre eux peut dire qu'il fait tout ce qu'il doit, qu'il correspond en toutes choses aux vues d'un si bon Maître, qu'il le sert avec zèle, avec désintéressement, avec magnanimité? Comme facilement nous nous laissons à son service; comme nous ménageons nos peines et comptons nos efforts; que nous jugeons vite que c'en est assez, que c'en est trop! Comme nous marchandons chaque sacrifice et que de fois ce marchandage tourne au détriment du Sauveur! Et Jésus voit tout cela! et il voit en même temps l'excellence de sa Personne divine, les droits qu'il possède à notre service, à notre fidélité, à notre amour, à notre générosité. Est-il donc étonnant qu'en songeant à ces hommes qui ne veulent rien faire pour lui, il éprouve une répugnance, un dégoût, un ennui indicible? Il joint les mains, il s'écrie : « Ces hommes! est-il donc possible de souffrir pour de tels ingrats! » Et sa

sueur commence à se condenser et à devenir du sang qui s'échappe de ses pores et coule sur son visage. « Père, est-il possible que je meure pour ces ingrats! Cependant, comme vous le voulez! Si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté se fasse! » Telle est son affliction qu'il regarde de tous côtés, comme s'il voulait prendre le ciel et la terre à témoin de sa détresse. Et pour échapper aux fantômes qui l'effraient, pour secouer le poids qui l'accable, il se relève avec effort et se dirige vers les Apôtres. Il les trouve la tête enveloppée; à genoux, ils se sont, dans leur tristesse, endormis en priant. Lorsqu'ils le voient défiguré, tremblant, le visage pâle et sanglant, ils ont peine à le reconnaître à la lumière de la lune et ils sont effrayés. Il leur dit que, dans une heure, il sera arrêté et que, cependant, ils dorment! ils doivent veiller et prier, car l'heure du grand scandale approche pour eux et pour lui. Les Apôtres l'entourent, le prennent dans leurs bras, mais ils ne savent que répondre, parce que sa vue et ses paroles les ont jetés dans le trouble. — Quelques instants après, Jésus retourne à la grotte.

d) *Le commencement de l'agonie.*

Alors commence le dernier combat. De nouvelles angoisses surgissent. Quels seront les fruits, les résultats de ses souffrances! Et la prévision effrayante de l'avenir oppresse son Cœur. Par l'Incarnation, il s'est fiancé l'humanité pour la sauver et l'introduire dans la gloire de son Père. Il s'est fiancé l'Eglise et, en elle, de tous les hommes il a fait son Corps mystique. A cette Eglise il a donné sa doctrine, le sang de la Rédemption, son Esprit, ses sacrements, pour qu'elle soit la Mère de tous les vivants et, pour tous, la Porte du ciel. Quel sera le fruit de tous ces dons, de tous ces sacrifices? Il voit toutes les hérésies et tous les schismes causés par l'orgueil, la désobéissance et la sensualité; il voit la tiédeur, la malice d'innombrables chrétiens, la vanité et

la présomption des savants, les sacrilèges des prêtres, l'abomination de la désolation dans son Eglise; les sources vivifiantes des sacrements, il les voit méprisées, profanées par ceux qui en ont la dispensation et par ceux qui y recourent, détournées ou taries par le crime. Les hommes ne veulent pas être sauvés : à l'aliment des saines doctrines ils préfèrent les pâturages empoisonnés du monde; au lieu de se laisser guider par le pasteur légitime, ils veulent être conduits par des mercenaires; au lieu de le suivre, lui, le véritable Maître et légitime Pasteur, aux sources de la vie, ils préfèrent se laisser tromper, égorger et dévorer par l'ancien Serpent qui prend toutes les formes pour les séduire. Il voit de cette manière et grâce à ces mensonges, des multitudes d'hommes, des peuples entiers s'arracher à son Cœur et perdre les trésors et les grâces de son Eglise; il voit comment tous ceux qui se sont séparés de lui, dans leur infidélité, leurs hérésies et leur fausse science, s'unissent en phalanges serrées pour attaquer l'Eglise et la détruire; et, au milieu d'eux, c'est toujours le même Serpent menteur, qui les excite et les pousse à l'assaut. Il voit des âmes sans nombre qui ne sont sauvées que par force, et d'autres innombrables qui se perdent à jamais. Il les voit toutes; des yeux il les suit et sa tristesse est profonde, douloureuse. Rien n'afflige le Sauveur et ne perce son Cœur miséricordieux comme la séparation, la dispersion et le malheur des âmes; et ces maux il les voit se perpétuer jusqu'à la fin des temps, jusqu'à l'heure où il n'y aura plus de salut pour ces âmes. Son plus ardent désir est de les sauver toutes et voici qu'en si grand nombre elles vont à leur perte! Ces hommes, ils sont les membres de son Corps mystique et, en les perdant, il semble qu'on lui arrache un membre, que son corps est mis en lambeaux. Sous l'impression de ces visions de tristesse et de douleurs, il s'affaisse à terre comme un moribond; la sueur de sang coule très abondante et pénètre ses vêtements. En gouttes épaisses elle marque des taches sombres sur la pâleur de son visage; dans ses cheveux en

désordre, le sang se coagule. Il est complètement épuisé; d'une voix à peine perceptible il dit : « Père, que votre volonté se fasse, et non la mienne! » — C'est, en vérité, la plus redoutable agonie.

e) *L'ange consolateur.*

C'est assez, maintenant, souffrir et plier sous le poids des peines intérieures. Le Sauveur doit être fortifié et consolé dans ses facultés naturelles. Un ange lui apparaît : il porte les vêtements des prêtres et tient, devant sa poitrine, un calice. Il s'approche respectueusement et étend la main droite, et quand Jésus s'est relevé, il lui présente le calice, que le Sauveur reçoit de sa main. Que signifie cette apparition? sans doute, elle veut dire que la volonté du Père est que Jésus opère la Rédemption par les souffrances; et, en acceptant le calice, Jésus atteste qu'il se soumet librement et avec amour à cette volonté du Père. En quoi consistent la consolation et la force apportées par l'ange? Probablement il fait voir au Sauveur, sous des images sensibles, toute la sublimité de la Passion, tout ce qui devait en résulter pour la gloire de Dieu et pour le salut des hommes. Il lui montre les limbes où les saints patriarches, — ses ancêtres selon la chair, — les prophètes et tous les saints de l'Ancien Testament, les parents de sa Mère et Jean-Baptiste attendent si ardemment sa Rédemption. Et cette vision est pour le Cœur de Jésus une consolation et une force. Il voit aussi les âmes nombreuses qui, par les mérites de sa Passion, et grâce à lui, seront unies au Père. Il les voit toutes, se présenter à lui, suivant le caractère de leur sainteté et d'après leur dignité; elles sont parées de leurs souffrances et des mérites de leurs œuvres — Apôtres, disciples, vierges, confesseurs, martyrs, ermites, évêques, prêtres et papes — et chacun porte la couronne des vainqueurs, les attributs de sa dignité ou de sa vocation — merveilleux tableau, variété admirable de couleurs, de parfums, de

formes! — toute cette gloire et cette puissance, toute cette lumière et toutes ces couleurs, toute cette magnificence, attestent l'inépuisable vertu de la Rédemption accomplie par la mort du Sauveur: c'est par l'union avec Jésus que les Saints ont tout reçu. Les rapports des Saints entre eux, les salutaires effets de cette influence que les âmes exercent les unes sur les autres, le commun empressement des Saints à venir puiser leurs forces à une même source — l'Eucharistie et la Passion du Sauveur — toutes ces merveilles, il est donné à Jésus de les voir, et c'est pour son Cœur une ineffable consolation, une force rafraîchissante. Cette variété dans l'unité, quel tableau ravissant! on dirait un Soleil unique qui répand de tous côtés d'innombrables rayons aux nuances multiples et d'un éclat toujours nouveau. C'est la future Communion des Saints, formée de tous les bienheureux de l'Ancien Testament et du Nouveau qui entourent comme une glorieuse couronne le Cœur du Sauveur; et cette vision touchante lui est, à son tour, une force et une consolation. Il nous aime à ce point qu'il aurait tout souffert pour sauver une seule âme et voici, à ses yeux, une multitude d'âmes sauvées par lui! Certes un tel spectacle dut le consoler et l'encourager. De tout son cœur il embrasse sa Croix, si lourde, si accablante qu'elle puisse être. — L'ange le quitte. — C'est le dernier assaut de l'Agonie; et le sang en grosses gouttes coule jusqu'à terre (*Luc*, 22, 44). — D'un pas ferme, Jésus va trouver les Apôtres. Il a essuyé son visage, réparé le désordre de ses cheveux dont les mèches restent encore humectées de sang et de sueur. Il voit les Apôtres endormis, il leur dit : « Dormez maintenant et reposez-vous! » — la lutte est finie. Il leur ordonne de se lever pour aller au-devant des ennemis; et il leur montre la route de Jérusalem, et ils aperçoivent une troupe d'hommes portant des lanternes et marchant dans leur direction.

5. L'ARRESTATION

Avec les trois Apôtres le Sauveur s'avance vers cette troupe, probablement par le chemin qui passe entre le Jardin de Gethsémani et la grotte de l'Agonie. Les huit Apôtres, laissés à l'écart, ont de leur côté remarqué la troupe et ils rejoignent leur Maître, qui, faisant encore quelques pas en avant, se trouve en face de ses ennemis. En tête marche Judas, l'Apôtre renégat, le traître, le chef de la bande. Derrière lui sont des gens armés, des soldats et des valets portant des cordes et des menottes; parmi les soldats on voit quelques prêtres et des serviteurs du Sanhédrin. Les soldats ne connaissent pas Jésus: le signal auquel ils le reconnaîtront pour l'arrêter sera le baiser que Judas donnera à son Maître. En même temps le traître leur recommande une grande prudence. Afin de ne point se présenter comme un traître devant le Sauveur et les Apôtres, les soldats et les sbires auront soin de le suivre à quelque distance; ils paraîtront arriver par hasard au moment où Judas embrassera Jésus. Cependant les prêtres et les serviteurs du Sanhédrin ne se fient point à Judas; ils s'attachent à ses pas et se trouvent soudain en face de lui. Judas surpris et troublé, hésite un instant. Le Sauveur profite de cette pause pour dire d'une voix forte : « Qui cherchez-vous? » Les soldats répondent : « Jésus de Nazareth ». « C'est moi », réplique le Sauveur. A ces mots, toute la troupe tombe à terre, comme frappée de stupeur. A peine se sont-ils relevés et ont-ils repris leurs rangs, que Jésus demande de nouveau : « Qui cherchez-vous? », et sur leur réponse : « Jésus de Nazareth », il reprend : « Je vous l'ai dit. C'est moi. Si donc vous me cherchez, laissez aller ceux-ci ». Pour la seconde fois, les soldats sont renversés à terre, comme frappés de la foudre. Ils se relèvent bientôt et excités, pressés par les prêtres et leurs serviteurs, ils menacent Judas qui, troublé, confus, est là sous les yeux des Apôtres indignés et en présence de la majesté du Sauveur. Ils somment Judas de

donner le signal convenu. Le traître ne peut plus différer. Tremblant il s'approche du Seigneur, l'embrasse et lui donne un baiser en disant : « Salut, Maître ! » Et Jésus ne refuse point le baiser, et il dit à Judas cette parole d'une infinie douceur : « Mon ami, qu'es-tu venu faire ? » Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser ! » En cet instant, que n'aurait pas mérité le traître, le voleur infâme ! Mais Jésus accepte le baiser, parce qu'il voulait encore sauver l'âme de son malheureux Apôtre.

Alors les soldats s'approchent : ils entourent Jésus, les sbires mettent la main sur lui, et Judas disparaît dans la foule. Les Apôtres, à cette vue, s'élancent vers le Sauveur pour le délivrer et Pierre, plus courageux et plus résolu, tire son glaive, se jette sur le premier ennemi qu'il rencontre — c'est Malchus, un serviteur du grand prêtre — et lui coupe l'oreille droite. Jésus se tourne vers lui et lui dit : « Remets ton glaive à sa place ; car tous ceux qui prendront le glaive périront par le glaive. Penses-tu que je ne puisse pas prier mon Père, et il m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'anges. Le calice que mon Père m'a donné, ne le boirai-je point ? » Et s'approchant de Malchus, il touche l'oreille du blessé et Malchus est guéri ! — Les Apôtres s'enfuient de tous côtés. — Aux prêtres et aux serviteurs du Sanhédrin qui, franchissant les rangs des soldats se sont approchés de lui, le Sauveur dit alors : « Vous êtes venus me prendre avec des glaives et des bâtons, comme pour un voleur ; tous les jours j'étais assis parmi vous, enseignant dans le Temple, et vous ne m'avez pas saisi ; mais voici votre heure et la puissance des ténèbres ». Il veut ainsi les toucher, les détourner de se faire les instruments de l'enfer. Mais ils ont au cœur la haine et ils ordonnent aux sbires de lier Jésus, le plus étroitement possible. Ceux-ci obéissent, ils lient le Sauveur, et, avec barbarie et grossièreté, ils multiplient les mauvais traitements. Les prêtres et les Pharisiens regardent ; ils sont dans la joie — joie diabolique — Jésus est en leur pouvoir ; ils ordonnent de regagner Jérusalem. —

Jésus se tait et souffre tout avec patience : il n'est plus que la victime volontaire de ses bourreaux et de notre Rédemption.

Le but de ces trois Mystères est de nous fortifier contre toutes les difficultés intérieures, — sacrifices et renoncements de tout genre — dont notre Election peut devenir la cause. N'oublions donc pas le Sauveur au Jardin des Oliviers, la résistance qu'il a opposée à toutes les attaques, la manière dont il a triomphé par amour pour nous. Songeons à son exemple : il persévère dans la patience, et la lutte prend fin; il prie et il est consolé. Confions-nous dans les grâces qu'il nous a méritées par sa prière au Jardin des Oliviers. Toujours il marche de l'avant, il ne fait point un seul pas hors de la route qui le conduit à la Croix. Faisons comme lui. Rien n'est plus propre à nous faire recouvrer la paix et la consolation de Dieu.

Le Sauveur chez Caïphe.

(*Matth.*, 26, 57-75; *Marc*, 14, 53-72; *Luc*, 22, 54-71;
Joann., 18, 14-27.)

Dans ce Mystère, nous nous arrêterons à trois considérations surtout.

1. LA DISCUSSION JUDICIAIRE PENDANT LA NUIT

Cinq circonstances sont particulièrement dignes de méditation.

1) *On demande au Sauveur de témoigner contre lui-même.*

Le grand prêtre interroge Jésus sur sa doctrine et sur ses disciples. Jésus répond : « J'ai parlé publiquement au monde, j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le Temple où se rassemblent tous les Juifs, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous? Interrogez ceux qui ont entendu ce que je leur ai dit : ceux-là savent ce que j'ai dit » (*Joann.*, 18, 20, 21).

2) Jésus souffleté par un soldat.

Sur cette réponse, encouragé sans doute par le mécontentement et l'irritation que le grand prêtre témoigne, un soldat soufflette le Sauveur en disant : « C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre? » (*Joann.*, 18, 22). Pour comprendre la gravité de ce mauvais traitement, il suffit de considérer en quoi il consiste : c'est un soufflet donné en public, par conséquent un douloureux outrage; en outre, qui reçoit cet outrage? de la part de qui? et pourquoi? pour une réponse pleine d'équité et de douceur.

Jésus, très calme, se tourne vers cet homme et lui dit : « Si j'ai mal parlé, rends témoignage du mal; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu » (*Joann.*, 18, 23). — Méditer cette scène et prier pour en retirer le fruit.

3) Audition des témoins à charge.

Le grand prêtre se voit donc forcé de procéder à l'interrogatoire des témoins. Les ennemis de Jésus se sont déjà ménagé de faux témoins. La procédure habituelle voulant que chacun soit entendu séparément, le résultat de la procédure est lamentable. Les témoignages ne s'accordent même pas sur les points essentiels et on ne peut s'appuyer sur eux (*Matth.*, 25, 59-61). — Des témoins à décharge ne sont pas admis, et Jésus se tait.

4) L'adjuration solennelle.

Au nom du Dieu vivant, Caïphe, en sa qualité de représentant du peuple choisi, pose alors cette question : « Dis-nous si tu es le Christ, fils de Dieu. » Et le Sauveur fait très nettement cette magnifique et glorieuse réponse : Je le suis » et il confirme ce témoignage qu'il se rend à lui-même en prédisant la gloire dans laquelle, malgré son état actuel d'abaissement et d'humiliation, il viendra un jour pour juger

le monde et punir l'incrédulité (*Matth.* 26, 64). Jamais il ne s'est, en public, exprimé si clairement, si franchement, sur sa dignité de Messie. Il le fait ici, en face du grand prêtre et de tout le peuple, il le fait devant Dieu et devant l'humanité, tout entière. A genoux devant Jésus, adorons-le avec tous les anges qui l'environnent.

5) *La condamnation préalable.*

Caïphe déchire ses vêtements et s'écrie : « Il a blasphémé Dieu ! » et tous le condamnent « comme digne de mort ». — C'est une condamnation préalable : tout est préparé pour la sentence définitive qui doit être rendue de jour.

2. LA NUIT CHEZ CAÏPHE

Considérer.

1) *Les moqueries et outrages de la part des Juifs*

Ces outrages attaquent sa Personne, sa mission, ses attributs. Ses ennemis lui voilent la face, le frappent et lui demandent qui l'a frappé (*Matth.* 26, 68) : Ils blasphèment contre lui (*Marc.* 22, 65), ils crachent sur lui, ce qui est, chez les Israélites, la pire ignominie (*Matth.* 26, 67; *Numer.* 12, 14; *Job.* 30, 10). Aux moqueries s'ajoutent les mauvais traitements : ils le meurtrissent de coups de poing, ils le soufflettent (*Luc.* 22, 64; *Marc.* 14, 65; *Matth.*, 26, 67) — comme le prophète l'a prédit (*Is.* 59, 6).

Contempler cette scène avec des sentiments d'amour et de douleur. — « Mon peuple, que t'ai-je fait ? »

2) *Le reniement de Pierre.*

Pierre s'est arrêté dans la cour de Caïphe. Des servantes et d'autres gens de service lui demandent s'il est, lui aussi, un des disciples du Nazaréen. D'abord, il le nie;

il ne sait pas ce qu'on lui veut (*Joann.* 18, 18; *Luc.* 22, 57; *Marc.* 14, 68; *Matth.* 26, 70); alors, une seconde fois il ajoute à sa réponse un serment (*Matth.* 26, 72; *Marc.* 14, 69-70; *Luc.* 22, 58); une troisième fois, pressé davantage, il affirme, avec serment et imprécations, qu'il n'est pas disciple du Nazaréen, qu'il ne connaît point l'homme dont on lui parle (*Matth.*, 26, 73, 74; *Marc.* 14, 70, 71-72; *Luc.* 22, 59-60; *Joann.* 18, 26-27). Et tout cela a lieu dans l'espace d'une heure entre le premier et le second chant du coq.

Combien douloureuse pour le Cœur de Jésus, cette conduite de Pierre! « Que t'ai-je fait, Pierre? »

3. SENTENCE DÉFINITIVE DU GRAND CONSEIL

A peine le jour est-il commencé que tous les membres du grand Conseil se réunissent : anciens du peuple, grands-prêtres et docteurs de la loi (*Luc.* 22, 66).

Le Sauveur est introduit. C'est de nouveau la même question : « Es-tu le Christ? Es-tu le fils de Dieu? » C'est de nouveau la même réponse claire, précise : « Oui, je le suis. » Tous alors de s'écrier : « Qu'avons-nous encore besoin de témoignages? car nous l'avons entendu nous mêmes de sa bouche. » (*Luc.* 22, 71). La sentence est prononcée à l'unanimité : Jésus est condamné à mort comme blasphémateur. — Tel est le procès « religieux » et telle sa conclusion. Le juste est jugé et condamné à mort par le représentant du droit; le Messie, par son peuple; Dieu, par ses propres créatures.

Quelle horrible injustice! Quel aveuglement volontaire!

Celui qu'ils devraient adorer à genoux, ils le condamnent comme un blasphémateur! — Et nous? ne devons-nous pas le remercier davantage pour ce magnifique et glorieux témoignage qui lui a coûté la vie? Nous devons l'adorer, lui offrir réparation, lui rendre grâces en ce lieu même où il a été condamné à mort et lui dire, lui répéter : *Deus sanc-*

tus, Deus fortis, Deus immortalis, miserere nobis! Dieu saint, Dieu fort, Dieu immortel, ayez pitié de nous! »

Pour une répétition et pour les développements voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, II sq. 322-341.

Le Sauveur chez Hérode.

(*Luc. 23, 7-12.*)

1. JÉSUS EST CONDUIT CHEZ HÉRODE

Le trajet, si court qu'il soit, est pour le Sauveur une nouvelle cause d'amertume et de souffrances, pour deux raisons.

1) *Il subit de nombreux mauvais traitements*

Les Juifs sont fort mécontents que l'affaire soit renvoyée à Hérode, d'abord à cause du retard qui en résultera, ensuite à cause des dangers que l'on peut redouter de la part du peuple et des partisans de Jésus, enfin à cause de l'humiliation qu'il y a pour eux à mendier ainsi à travers la ville, et surtout auprès d'Hérode qu'ils détestent, une sentence définitive. Ils ne manquent donc pas de décharger leur colère sur le Sauveur en l'abreuvant de toutes sortes d'outrages et d'ignominies.

2) *et une profonde humiliation.*

Jésus devient ainsi le jouet des intérêts politiques et des passions des autres. — Il a toujours évité Hérode, il ne l'a jamais flatté; il a même été persécuté par lui (*Luc. 13, 31-32; Marc. 8, 15*), et aujourd'hui on le renvoie à Hérode qui devient l'arbitre de son sort. — Jésus, chargé de liens, est, à travers les rues de la ville, conduit au palais de cet homme. Quelle humiliation!

2. LE SAUVEUR DEVANT HÉRODE

Considérer les personnes, les paroles, les actions; ce qu'est Jésus, ce qu'il souffre, dans son âme surtout : comment ici la Divinité se cache et pourquoi il souffre tant.

1) Hérode — cet efféminé, ce libertin, ce meurtrier de Jean-Baptiste, cet adultère éhonté, — Hérode se réjouit à la vue du Sauveur : « Depuis longtemps il désirait le voir, parce qu'il avait entendu dire de lui beaucoup de choses, et il espérait lui voir faire quelque prodige. Il l'interrogea donc avec beaucoup de paroles, mais Jésus ne lui répondit point. Et les princes des prêtres et les scribes étaient là, l'accusant opiniâtrement » (*Luc*, 23, 8, 9, 10).

2) Contempler le Sauveur dans cette société. — Il se tient là, calme, les yeux baissés; son extérieur est celui d'un homme misérable, meurtri, défiguré, couvert de souillures. Il se tait, rien ne lui fait rompre son silence. Pour tous il a une parole d'exhortation, un accueil bienveillant, des miracles même : pour Hérode et ses mille questions il n'a pas un mot de réponse; il n'accorde rien à sa vanité, il n'a rien à lui demander, pas un regard à lui donner : c'est l'indifférence.

3. IL EST MOQUÉ ET BAFOUÉ PAR HÉRODE

« Mais Hérode avec sa cour le méprisa^{et}, se jouant de lui, il le revêtit d'une robe blanche et le renvoya à Pilate. Et Hérode et Pilate devinrent amis ce jour même, car auparavant ils étaient ennemis l'un de l'autre (*Luc*, 23, 21, 22).

Considérer chaque détail.

L'aube que le prêtre revêt pour célébrer la sainte Messe doit lui rappeler sans cesse la robe blanche dont le Sauveur a été revêtu ainsi par moquerie. — Quelle n'est pas l'humilité de Jésus! Il est la Sagesse divine, et on le revêt du vêtement des malheureux privés de raison; il est bafoué par un prince débauché et, ainsi revêtu, on lui fait traverser,

une fois encore, les rues de Jérusalem! — « Mon peuple, que t'ai-je fait? » — Pouvons-nous refuser à Jésus un seul sacrifice?

(Pour une répétition et pour les développements, voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, II, 351-355.)

Le Sauveur devant Pilate.

(*Matth.*, 27, 11-26; *Marc*, 15, 1-15; *Luc*, 23, 1-25; *Joann.* 18, 28-30; 19, 1-16.)

1. LE SAUVEUR EST ACCUSÉ DEVANT PILATE

1) *Accusation des Juifs.*

• Les Juifs présentent le Sauveur à Pilate, ils le lui livrent condamné d'avance comme un criminel (*Joann.*, 18, 30, qui doit être puni très rigoureusement (*Joann.*, 18, 31). Jésus est un criminel politique; il soulève le peuple, il défend de payer le tribut à César, il dit qu'il est le Messie, c'est-à-dire Roi (*Luc*, 23, 25). Dans la procédure faite devant le Sanhédrin, l'unique accusation, l'unique motif de la condamnation avait été le blasphème : les Juifs font ainsi d'un procès religieux un procès politique.

2) *Le silence du Sauveur*

En face de ces accusations, Jésus garde le silence; il se tait, alors même que, plusieurs fois, Pilate l'invite à répondre pour se défendre (*Marc*, 15, 4, 5; *Matth.*, 27, 13, 14). Qu'il lui était facile de se défendre, de se défendre brillamment, de retourner contre les Juifs leurs accusations! Il s'agit de son honneur, il y va de sa vie! Il se tait cependant, et pourquoi? parce que Pilate est déjà suffisamment informé; parce que les Juifs savent bien ce qu'il en est de ces accusations; parce que, enfin, il veut mourir, nous apprendre à ne point céder toujours au désir de nous défendre, et conso-

ler ceux qui, pour de nobles motifs, ne veulent pas se défendre. Ce n'est donc pas, chez lui, le silence de l'impuissance, de la sottise, du dépit, de l'orgueil. En lui c'est la majesté de la patience, de la sagesse, de l'humilité, de l'intrepidité, de la noblesse des sentiments, de l'amour de Dieu et de l'amour de nos âmes. — Avons-nous, pour nous défendre, de plus nombreuses raisons, des motifs plus importants? N'avons-nous pas, au contraire, les mêmes motifs pour ne le faire point, à l'exemple du Sauveur?

2. LE SAUVEUR EST INTERROGÉ PAR PILATE

1) *Les personnes.*

Les Evangélistes nous ont conservé cet interrogatoire : les paroles qu'ils emploient sont importantes : elles valent d'être méditées. Jésus est debout devant le Procureur (*Matth.*, 27, 21) : le futur héritier du monde est là, en face de celui qui représente la puissance de la terre; — l'innocence et la sainteté sont en face d'un vil pécheur et d'un païen; Dieu est en face de sa créature — il est pauvre, il est vrai, dépouillé de toute puissance extérieure; il est rejeté et accusé par son peuple et livré aux Gentils; il est là pour être interrogé et condamné.

2) *Les paroles.*

Le Procureur demande : « Es-tu le Roi des Juifs? » Jésus répond : « Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi? » « Est-ce que je suis Juif? » réplique Pilate; « ta nation et ton peuple t'ont livré à moi : qu'as-tu fait? ». — Et Jésus de répondre : « Mon Royaume n'est pas de ce monde. Si Mon Royaume était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs, mais maintenant mon Royaume n'est pas d'ici ». Alors Pilate lui dit : « Tu es donc Roi? » Jésus répond : « Vous le dites, je suis roi; je suis né pour ceci et je suis

venu au monde pour ceci, pour rendre témoignage à la vérité : Quiconque écoute la vérité écoute ma voix ». Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité? » (*Joann.*, 19, 33-38).

Quelle profondeur dans ces paroles de Jésus! Les méditer, s'en pénétrer, et s'en faire l'application.

Considérer aussi de quelle manière Jésus parle. S'il se tait, c'est avec réflexion; s'il parle, c'est également avec réflexion. S'il parle pour des motifs sérieux, il le fait avec humilité et modestie. — Exemple à imiter lorsque nous devons nous défendre; gardons toujours dans notre cœur quelque chose pour l'humilité et pour l'amour du Sauveur.

3. LE SAUVEUR EST VILIPENDÉ PAR PILATE ET CONDAMNÉ A MORT

1) Jusqu'à six fois Jésus est déclaré innocent par Pilate. Saint Jean écrit : « Lorsqu'il (Pilate) eut dit cela, il sortit de nouveau, alla aux Juifs et leur dit : Je ne trouve en lui aucune cause de condamnation » (*Joann.* 18, 38).

2) Jésus est mis au-dessous de Barabbas. — Comment comprendre une telle injure. Quel affront! Considérer ce qu'est Jésus, ce qu'est Barabbas; qui inflige cet affront au Sauveur; ce qu'est cet affront, c'est-à-dire un révoltant mépris, l'odieuse négation de l'innocence de Jésus, de ses mérites, de sa Personne, de sa dignité. — « Et tous dirent : Crucifiez-le »... « Et tout le peuple répondit : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants! » (*Matth.*, 27, 23, 25).

3) Enfin, par respect humain, Pilate se résigne à condamner à mort Jésus qui est innocent.

Considérez à quel point cette sentence est

- a) la plus injuste des sentences,
- b) la plus cruelle,
- c) la plus infamante.

Et Jésus l'accueille sans amertume, avec humilité, avec soumission à la volonté de son Père — avec un ardent amour pour nous.

Il est bien juste qu'en esprit nous nous prosternions en cette place où le Sauveur a été, pour nous, si injustement condamné; il est juste que nous l'adorions; nous devons le remercier du fond du cœur d'avoir pris sur lui une sentence qui devait nous frapper. Apprenons, pauvres pécheurs, à souffrir, à l'occasion, les jugements injustes et les affronts.

Pour une Répétition et les développements, voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, n^{os} 344-351; 355-361.

Le Sauveur devant trois tribunaux.

(*Application des sens.*)

1. DEVANT LE TRIBUNAL DES JUIFS

1) *Séance de nuit chez Caïphe.*

La troupe qui conduit le Sauveur arrive vers minuit à la demeure de Caïphe. Le vestibule est éclairé; il est encombré d'hommes, de soldats, de valets, de Pharisiens et de curieux qui s'y pressent afin de voir le Nazaréen. Au milieu des cris et des outrages proférés par cette foule, Jésus est conduit dans la salle extérieure du tribunal de Caïphe. Les membres du Grand Conseil y sont déjà réunis pour la plupart : Ils sont assis sur de hauts sièges disposés contre la muraille : celui de Caïphe est particulièrement orné. Le grand-prêtre porte quelques-uns des insignes de sa dignité; sa face est rouge et, dans ses traits, on lit une violente colère. Jésus, entouré de soldats et de sbires, est placé vis-à-vis du grand-prêtre, au milieu de la salle qui ne tarde pas à se remplir de secrétaires, de témoins, d'accusateurs. Jésus est debout, pâle, exténué; son vêtement est humide, souillé de boue; il a les mains liées, et les sbires le tiennent lui-même attaché par des cordes : il incline la tête et regarde paisiblement devant lui, mais ce regard douloureux ne s'arrête sur personne. Caïphe et les ennemis du Sauveur ont une joie diabo-

lique à voir cette attitude humble, cet abaissement; chuchotant entre eux, ils échangent des railleries sur le compte de l'accusé. « Voilà donc le Roi, le Messie! le bonheur semble l'avoir déserté! Finis ses blasphèmes contre les prêtres! finies ses invectives! » — Caïphe commence alors à poser à Jésus quantité de questions¹. L'accusé a voulu apporter une doctrine nouvelle : où a-t-il enseigné? d'où tient-il ce droit? quelle est cette doctrine? quels sont ses adeptes? Jésus redresse sa tête fatiguée, il regarde Caïphe et répond qu'il a toujours enseigné publiquement et jamais en secret, toujours dans le Temple où tous les Juifs ont coutume de s'assembler; pourquoi Caïphe l'interroge-t-il? qu'il interroge ceux qui l'ont entendu et qui savent tout. — La colère et la rage se lisent dans les yeux et sur le visage de Caïphe, qui attendait un aveu lui permettant de conclure aussitôt le procès par une condamnation. Les autres Conseillers murmurent, eux aussi, et commentent entre eux la réponse de Jésus. Alors un valet du tribunal, homme grossier, servile, lève la main et frappe violemment la bouche et les joues du Sauveur, en disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre? » Jésus, que la violence du coup fait chanceler, recule. De tous côtés partent des cris injurieux, des rires, des moqueries; mais, paisible, le Sauveur reprend : « Si j'ai mal parlé, montre-le; sinon, pourquoi me frappes-tu? »

Pour sortir d'embarras, Caïphe recourt à l'interrogatoire des témoins : il leur demandera de témoigner contre le Nazaréen, en disant, comme il le veut, ce que Jésus a enseigné et ce qu'il a fait. Les témoins, qui ont été réunis en un seul lieu, sont alors interrogés séparément : « Il chasse les démons par la vertu du démon, disent-ils; il viole le sabbat, il n'observe pas les jeûnes, il ne se lave point les mains avant le repas, il soulève le peuple, il appelle les Pharisiens adultères et race de vipères », il invoque la malédiction sur la ville et sur le Temple, il va avec les publicains et les femmes de mauvaise vie; il se laisse appeler Roi, Prophète, Fils de Dieu; il défend le divorce; il se

donne le nom de Pain de vie et il veut qu'on mange sa chair. — Tout cela est cent fois répété, dénaturé, tourné en accusations. Mais lorsqu'il s'agit de faire confirmer par les témoins la déposition de ceux qui les ont précédés; ils ne cessent de se contredire. L'un d'eux a-t-il dit que Jésus veut se faire Roi, l'autre prétend que Jésus permet seulement qu'on lui donne ce nom, mais qu'il a fui quand on a voulu proclamer sa royauté. Ces dépositions sont lamentables, cet interrogatoire tourne au ridicule : impossible d'en tirer une accusation ferme. — Enfin deux témoins se présentent: Jésus, disent-ils, veut détruire le Temple et, en trois jours, il en construira un nouveau sans recourir aux hommes; et c'est là un blasphème contre le Temple. Mais ces deux hommes se contredisent eux aussi : l'autre affirme que le Nazaréen n'a pas dit qu'il détruira le Temple, mais simplement que, si on le détruisait, il le rebâtirait sans le secours des hommes et que c'est là une sottise, une folie. — Entre temps, Jésus demeure calme; il ne lève pas les yeux; en sorte que, parmi les assistants, il en est beaucoup qui sont touchés par sa patience et sa douceur. Caïphe n'en devient que plus furieux : il se lève de son siège, en descend les degrés pour aller à Jésus et s'écrie : « Qu'as-tu à répondre à ces témoignages portés contre toi? tu ne dis rien? ». Jésus ne le regarde même point, et les sbires le tirent, le malmènent pour le forcer à répondre. Et Jésus se tait.

Caïphe, que la colère bouleverse, veut mettre fin à cette situation si embarrassante pour lui et amener d'un mot la décision. Il lève les mains au ciel et d'une voix irritée : « Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, fils de Dieu ». Soudain, le silence se fait, silence profond; et d'une voix indiciblement grave, d'une dignité et d'une majesté qui font tout trembler, de cette voix qui est celle du Verbe éternel, Jésus répond : « Je le suis; tu l'as dit. Néanmoins, je vous le dis, un jour vous verrez le Fils de l'homme siégeant à la droite de la puissance du Père et venant sur les nuées du ciel ». Ce témoi-

gnage magnifique et si incontestablement vrai, fait tressaillir de joie et d'allégresse le ciel entier, les anges, les justes dans les limbes; sur les confins du monde sur lesquels pèse encore la nuit du paganisme, commence à se lever une aube lumineuse; l'enfer est ébranlé jusque dans ses profondeurs et une foule de mauvais esprits se répand dans le tribunal de Caïphe et dans le monde pour éteindre la clarté sublime de ce témoignage. L'épouvante, la terreur de l'enfer se trahissent aussitôt par une explosion de colère et de rage chez les ennemis de Jésus. Caïphe surtout, comme possédé de l'enfer, recule de quelques pas, saisit des deux mains le bord de son vêtement de dessus, à la hauteur du col, et avec un bruit strident le déchire jusqu'à la ceinture, en s'écriant : « Blasphème! vous l'avez entendu! A quoi bon encore des témoins? Que vous en semble, n'a-t-il pas mérité la mort! ». Tous s'agitent comme des possédés et crient : « Il est digne de mort! » Et c'est, dans toute la salle, un désordre, un tumulte à faire croire que l'enfer est en eux pour proclamer leur triomphe sur la vérité et sur Dieu. Plein d'une joie diabolique, fier du succès, Caïphe lève la séance, mais il convoque le Conseil pour le lendemain matin, afin de prononcer la sentence définitive. Il abandonne le Sauveur à la garde de ses serviteurs ou plutôt à leur caprice.

2) *Jésus bafoué par les Juifs.*

Loin de laisser quelque repos au Sauveur fatigué, épuisé par les mauvais traitements, la troupe des serviteurs et des soldats et tout le ramassis des gens qui se sont faufilés parmi eux se ruent sur lui comme un essaim de guêpes pour le harceler et l'accabler d'outrages. Ils le poussent, ils le tirent, ils lui arrachent les cheveux et la barbe, ils crachent sur lui de telle façon que cheveux et barbe sont complètement souillés. Ils lui mettent sur les yeux un hideux chiffon, et alors ils le frappent avec le poing ou avec des bâtons et crient : « Grand prophète, allons! prophétise et

dis-nous qui t'a frappé. Il y a ici plus que Salomon; voici le Roi qui célèbre les noces de son fils! » Et, crachant sur lui, ils répètent : « Tu as l'onction des prophètes et des rois, et du nard pour trois cents deniers! » Et les moqueries, les mauvais traitements ne cessent point. Personne ne s'y oppose; au contraire, ils sont certains de se trouver d'accord avec le bon plaisir de leurs maîtres et de leur être d'autant plus agréables qu'ils bafouèrent d'avantage le Sauveur.

3) *Jésus attend le matin.*

Pour le reste de la nuit, les soldats jettent le Sauveur dans un cachot souterrain, étroit et profond. Il est assis, une chaîne de fer est à son cou et le tient attaché à la muraille, ses mains sont liées sur la poitrine; sa noble tête, meurtrie, s'incline en avant comme cherchant, sans le trouver, un point d'appui. Il ne faut pas songer à un repos quelconque. Il ressent vivement en son Cœur ses souffrances et son délaissement. Tandis que dorment ses gardiens, il prie et il offre à Dieu toutes les douleurs qu'il a déjà endurées, toutes celles qu'il subira encore : il les offre pour la gloire de son Père et pour notre salut. — Enfin le jour commence à poindre et un rayon de lumière pénètre dans le cachot à travers les barreaux du jour de souffrance : il vient timide, hésitant, comme le juge vient au prisonnier pour lui annoncer que la sentence va se prononcer et, pour ainsi dire, il demande pardon à Jésus de lui faire tant de mal et de lui prendre sa vie. C'est vraiment le jour des infinies douleurs, le jour de la mort indiciblement cruelle. Mais Jésus lève les yeux vers le ciel, il salue ce jour avec une émotion, et une gravité touchante; il prie son Père céleste, il le remercie de lui avoir envoyé ce jour après lequel les ancêtres ont soupiré; qu'il a lui-même désiré si vivement, qui est le but de sa vie; ce jour où il consommera notre salut, ouvrira le ciel, triomphera de l'enfer, et accomplira enfin la volonté du Père.

4) Séance matinale du Grand Conseil.

De grand matin, les soldats et les serviteurs du tribunal viennent bruyamment dans le cachot. Ils détachent Jésus de ses liens et, en grande hâte, avec une grossièreté sans nom, entre des soldats et des serviteurs armés, ils le conduisent, comme une victime vouée à l'immolation, dans la salle du Conseil. Cette salle se trouve dans le Temple. Le Grand Conseil y est déjà réuni et il attend impatiemment. Jésus est complètement épuisé par les mauvais traitements, défiguré sous les souillures. Loin d'être touchés à cette vue, ses puissants ennemis sentent s'accroître leur haine et leur fureur. Le temps presse : Caïphe reprend la question relative au Messie et demande au Sauveur de leur déclarer s'il est réellement le Messie. Jésus lève la tête et répond avec dignité : « Si je vous le dis, vous ne me croirez pas. Et si je vous interroge, vous ne me répondrez pas et ne me laisserez point aller. Mais désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu ». Furieux, se moquant en même temps, ils demandent : « Tu es donc le Fils de Dieu? » — « Je le suis », répond Jésus; « vous le dites, je le suis ». Et ils s'écrient qu'il n'est plus besoin de témoignages, et ils le condamnent à mort comme blasphémateur. Et alors, ce sont des moqueries, des injures, des ricanements : Comment peut-il, lui, sans ressources, vagabond, de basse condition, être le Messie et prétendre s'asseoir à la droite de Dieu? Sans retard ils décident de le livrer au Procureur romain pour la condamnation définitive. Mais le Procureur renvoie Jésus à Hérode.

2. DEVANT LE TRIBUNAL D'HÉRODE

Le palais d'Hérode était peut-être situé sur la colline de Bézéthà au nord et non loin de la résidence du Procureur romain. Toutefois ce trajet, si court qu'il soit, n'en est pas moins pour le Sauveur une cause d'amertumes et de souff-

frances, parce que les Juifs sont irrités d'avoir à traverser ainsi la ville en quête d'une condamnation, sans pouvoir immédiatement exécuter leur plan et mettre Jésus à mort. La Pâque presse et tout retard peut faire craindre quelque danger du côté des partisans du Nazaréen. Ils ne manquent donc pas de se venger sur Jésus et ils l'abreuvent en route d'outrages et d'ignominies. C'est, aussi, pour lui un outrage d'être regardé comme le jouet des vulgaires intérêts de Pilate. Le Procureur a fait prévenir Hérode de l'arrivée de Jésus. Dans l'accusé, dit-il, il ne trouve rien qui mérite la condamnation, mais il laisse à Hérode le soin de traiter son sujet comme il le voudra. Et Hérode est très flatté de cette attention du Procureur; il se réjouit de voir les Juifs venir à lui pour demander un service; il est heureux aussi de connaître enfin le Sauveur dont il a si souvent entendu parler sans jamais pouvoir le rencontrer. Il est donc tout fier, tout affairé! il prend de l'importance et pense diriger un interrogatoire célèbre dans lequel il pourra faire montre de sa puissance et de sa profonde sagesse! Il convoque toute sa maison, toute sa cour militaire et, solennel, assis sur une sorte de trône dans une grande salle, il attend le cortège.

Les princes des prêtres et les membres du Grand Conseil sont introduits et se rangent sur deux lignes; Jésus se tient à une distance respectueuse, à proximité de l'entrée. Aussitôt les princes des prêtres s'empressent de formuler leurs plaintes. Hérode regarde avec curiosité le Sauveur. Hérode est un prince voluptueux, efféminé et, voyant Jésus ainsi maltraité, la barbe et les cheveux en désordre, les vêtements souillés, il pousse des cris comme ceux d'une femme et, de la main, fait des signes de dégoût et de pitié. Pour flatter Pilate et feindre l'impartialité, il se comporte à l'égard de l'accusé et des Juifs comme s'est comporté le Procureur. Il fait à peine attention aux plaintes et aux accusations des grands-prêtres; il s'occupe beaucoup plus du Sauveur pour obtenir de lui quelque signe de reconnaissance. Il est lo-

quace, il veut paraître au courant de toute l'affaire. Il multiplie ses interrogations; il voudrait un miracle. Jésus reste silencieux. Alors Hérode s'irrite, il se sent humilié devant les témoins; mais, sans en laisser rien paraître, il s'épuise en questions; il feint la compassion; il souffre de voir Jésus ainsi accusé; le Procureur lui a renvoyé l'affaire; il a entendu parler de sa grande éloquence, il serait heureux de l'entendre; il lui demande s'il est le Roi des Juifs, s'il est Dieu; a-t-il vraiment accompli les miracles qu'on raconte; est-ce bien lui que les Mages d'Orient sont venus adorer; comment a-t-il échappé au massacre des Innocents; aujourd'hui, en vérité, il n'a rien d'un Roi; pourquoi donc ne peut-il plus rien? Jésus ne le regarde même point et Hérode en est exaspéré. Les princes des prêtres remarquent cette irritation : ils apportent alors une accusation nouvelle qui concerne la personne même d'Hérode : Jésus, disent-ils, l'a appelé un « renard » ; Jésus est l'ennemi de la famille royale, il a partie liée avec Jean. Maintenant encore, le Sauveur n'a pas un mot pour se défendre. Alors, c'en est fait de la sagesse d'Hérode : il se sent humilié et comme jugé devant toute sa cour. Il est évident que Jésus ne veut en rien avoir affaire à lui. Mais Hérode est assez rusé politique pour ne point sortir de son rôle. Il ne veut point condamner le Sauveur dont il a peur, et il recule devant un nouveau meurtre; il ne veut pas donner aux Juifs, mal disposés pour lui, la satisfaction de les débarrasser de leur ennemi mortel; enfin, il ne veut pas offenser Pilate : il veut au contraire le flatter à son tour et n'exercer aucune juridiction dans la capitale. Il se décide donc à renvoyer Jésus au Procureur. Il se lève et avec une majesté toute d'apparat il déclare à sa Cour qu'ils ont à faire sortir cet insensé et à rendre à ce Roi ridicule les honneurs qui lui sont dus; c'est un fou plutôt qu'un criminel. Les grands-prêtres s'efforcent encore, par tous les moyens, d'obtenir la condamnation : Hérode réplique qu'il croirait faire une faute en condamnant l'accusé, et qu'il appartient à Pilate de décider; — et il les quitte. —

Du haut d'une terrasse il peut voir, maintenant, les mauvais traitements et les outrages dont on accable Jésus dans la cour. La troupe des serviteurs et des soldats se conforme aux paroles de leur maître. Ils poussent le Sauveur dans la cour où la foule s'est assemblée; ils multiplient les outrages, les insultes, les moqueries les plus cruelles. Ils apportent un vêtement blanc — sorte de robe de cérémonie — que revêtent les rois, les prêtres, les chefs d'armée qui reçoivent les honneurs du triomphe; ils le jettent sur les épaules de Jésus, devant lequel ils s'inclinent en raillant; ils crachent sur lui, ils le frappent au visage et le visage est baigné de sang. Les Philistins qui, à Gaza, torturèrent Samson devenu aveugle, n'ont pu se montrer plus féroces. Les grands-prêtres mettent fin à ce jeu cruel : ils ont hâte de revenir à Pilate.

3. DEVANT LE TRIBUNAL POLITIQUE

Le palais de Pilate est situé dans la citadelle Antonia. Par un perron et une terrasse, derrière laquelle s'ouvre immédiatement la salle d'audience, il communique avec la grande place — le Forum — où se trouvent le poste de la garde du Procurateur, la colonne de la flagellation, le tribunal de la haute justice, c'est-à-dire le lieu où les sentences sont publiées. C'est là que le Sauveur est conduit, accompagné d'un nombreux cortège. Pilate demande quelle est la cause du procès, quel en est l'objet. Les Juifs irrités répondent que, si l'accusé n'était pas un malfaiteur, ils ne le lui auraient pas amené. Pilate entre donc dans la salle d'audience et il interroge Jésus. Pilate est un païen : il est superstitieux, irrésolu; ces histoires de fils de dieux ne lui plaisent guère; il a de sombres pressentiments; il a appris que, d'après d'anciennes prophéties, les Juifs attendent un grand libérateur, un Dieu-Roi; il ne peut donc avoir, sur ces points, d'autres pensées que celles des Juifs éclairés et des Hérodiens : il croit, par conséquent, qu'il s'agit d'un Dominateur

politique. Dès lors, il est très étonné de voir devant lui un homme qui, dans la pauvreté et la misère, se donne comme l'envoyé de Dieu et comme un Roi. Cependant, on accuse cet homme de haute trahison contre l'empereur; et, Pilate, alors, lui demande s'il est vraiment le Roi des Juifs. Jésus répond avec dignité : « Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi? » Le coup a porté, mais Pilate n'en laisse rien paraître et réplique : « Est-ce que je suis Juif? », pour m'occuper de ces sottises : on lui a livré l'accusé pour qu'il le condamne; que l'accusé dise ce qu'il a fait. Humblement, mais avec gravité, Jésus répond que son Royaume n'est pas de ce monde, sans quoi ses sujets ne l'auraient point laissé aux mains des Juifs. « Es-tu donc roi? » demande Pilate sous l'impression de la réponse de Jésus. — « Vous le dites, je suis Roi; je suis né pour ceci et je suis venu au monde pour ceci, pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité, écoute ma voix. » — La vérité? « qu'est-ce que la vérité? » dit Pilate, et il sort. — Il n'a pas compris le Sauveur, mais il voit qu'il s'agit d'une royauté que l'empereur, son maître, n'a pas à redouter; quant à un autre royaume, il ne s'en préoccupe point. Il déclare donc aux Juifs qu'il ne trouve aucune cause de condamnation en cet Homme. Alors les princes des prêtres commencent à accumuler implacablement les plaintes et les accusations. Pilate ordonne d'amener Jésus afin qu'il les entende et il lui demande s'il n'a rien à dire. Jésus garde le silence, un silence absolu. Ce calme, cette inaltérable attitude de dignité et de majesté, dans sa misère, son impuissance et son délaissement, remplissent Pilate d'étonnement et de crainte; cet homme est pour lui un mystère! Il ne peut ni ne veut le condamner. L'accusé a pour lui le droit et l'innocence : la passion des Juifs, leur insistance, leur rage suffisent à le prouver. Mais cette même animosité ébranle Pilate et c'est pourquoi une accusation nouvelle qui se fait entendre lui semble arriver à souhait : on accuse le Nazaréen de soulever le peuple depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem.

salem. « Est-il donc Galiléen? » demande le Procureur. Sur la réponse affirmative, il se décide aussitôt à se débarrasser de ce procès désagréable et à en charger Hérode qui se trouve en ce moment à Jérusalem. Il veut, en même temps, par cette attention, se réconcilier avec Hérode qui est son ennemi. Il se dégage donc du Sauveur et le livre à tout hasard à des mains étrangères et impures.

Mais, à son grand mécontentement, le Sauveur lui revient et le procès recommence. Comme il l'a déjà dit, Pilate déclare qu'il ne trouve dans l'accusé aucune cause de condamnation; qu'Hérode est du même avis et le lui a renvoyé; qu'il ne peut donc condamner Jésus: il ne peut qu'une chose : le faire flageller et le remettre ensuite en liberté. — De là, fureur des princes des prêtres et des Pharisiens.

Alors, il se fait un grand mouvement dans la foule qui se presse vers la terrasse de Pilate. Un groupe s'avance et des voix somment Pilate de leur accorder ce qu'il a coutume de leur accorder en cette fête. Pilate s'y attendait et il avait son plan. Il veut, leur dit-il, suivant l'habitude, leur délivrer un condamné à l'occasion de la Pâque : qu'ils choisissent donc entre Barabbas, un assassin, un séditieux, un malfaiteur insigne, — et Jésus, le Roi des Juifs. S'il l'appelle Roi, c'est par une crainte superstitieuse, par orgueil, par irritation contre les Juifs et les grands-prêtres qui l'ont mis dans une mauvaise affaire et ne cessent de l'importuner. Mais les grands-prêtres ont pris leurs précautions : à prix d'argent et en répandant de faux bruits ils ont amené leurs partisans et le peuple à exiger formellement la mort de Jésus. Et toute la foule de crier : « Enlevez celui-ci et délivrez-nous Barabbas! » Pilate est anéanti : « Que ferai-je donc de Jésus, qui est appelé Christ? » demande-t-il. — Crucifiez-le! crucifiez-le! » hurle la foule. — « Mais quel mal a-t-il fait? » — Et ils crient encore plus : « Crucifiez-le! » c'est une clameur qui s'élève de tous côtés, — clameur infernale! et les grands-prêtres eux-mêmes et les Pharisiens s'y associent. Les cris s'apaisent enfin et l'habile Procureur recourt à un

nouveau moyen. Il se fait apporter de l'eau par un serviteur qui lui verse cette eau sur les mains; puis, se tournant vers la foule : « Je suis innocent du sang de ce juste », dit-il, « c'est à vous de voir ! » Il veut ainsi faire appel à la conscience des grands-prêtres et du peuple; mais, dans l'état de surexcitation où se trouve la foule, il n'y a rien à faire. Un cri épouvantable s'élève de toutes parts : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » Pilate cède au point de rendre la liberté à Barabbas et de faire flageller Jésus; et il compte sur cette flagellation pour obtenir quelque chose. — Durant toute cette scène, le Sauveur est resté au fond de la terrasse et il a vu tout ce qui se passait; il a tout entendu! Se tenir ainsi debout, en présence de tout le peuple et lorsque de tels cris se font entendre, quelle honte pour lui et quelle souffrance! entendre son peuple l'accuser, un païen le défendre, contre ce peuple qui exige sa mort, Pilate essayer de le sauver! entendre enfin ce peuple, par haine et par mépris, prendre si légèrement sur lui la responsabilité de son sang! Qu'y a-t-il donc entre son peuple et lui? à quel point les choses en sont-elles donc venues? Que répondre après tant de bienfaits, après tant de bénédictions dont il a favorisé ce peuple? Dans cette foule ameutée contre lui, combien en est-il qui ont reçu de lui la consolation, l'aide, la guérison! — Mais Jésus se tait patiemment et il prie pour les hommes!

Les soldats se chargent de flageller le Sauveur et ils l'accablent d'outrages. Pilate compte que la vue de Jésus ainsi bafoué et maltraité touchera la foule et provoquera quelque pitié. Il le fait donc venir et l'expose à la vue du peuple. Jésus paraît, couronné d'épines, un roseau dans les mains en guise de sceptre, un lambeau de pourpre sur les épaules; il s'avance courbé et chancelant, à grand-peine il gravit les marches de la terrasse. — Pilate, à sa vue, éprouve un sentiment d'effroi et de compassion : « Voici, dit-il, que je vous l'amène dehors afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucune cause (de condamnation) ». Alors il fait avan-

cer Jésus de manière à ce que tous puissent le voir; puis, le désignant d'un geste, il ajoute : « Voici l'homme! » Quel lamentable spectacle! Le Fils de Dieu, chancelant, affaîssé sous le poids de la douleur, un sceptre de roseau entre ses mains chargées de liens, à peine couvert d'un lambeau de pourpre, le corps meurtri et déchiré par les fouets, la tête souillée de sang et couronnée d'épines, brisé par la souffrance, paraît comme une ombre sanglante sur la terrasse du palais de Pilate! Sous sa cruelle couronne d'épines, il tourne vers son peuple des regards pleins d'une indicible tristesse et d'une ineffable douceur; il pardonne, il aime. Après un instant de silence, pendant lequel peut-être plus d'un cœur a senti se réveiller en lui des sentiments de justice et de pitié, les pontifes et leurs partisans immédiats, troublés par ce regard de Jésus où ils semblent lire leur crime, s'écrient avec plus de rage encore : « Enlevez-le! crucifiez-le! » Bientôt ils entraînent la foule et la place retentit de ces cris furieux : « Crucifiez-le! » Pilate répond qu'ils peuvent le faire; que, pour lui, il ne s'en mêle point. Mais les Juifs ne l'entendent pas ainsi : Pilate doit condamner Jésus et faire exécuter la sentence. Ils donnent donc à l'accusation une forme nouvelle et ils mettent le Procureur dans le plus grand embarras : « Nous avons une loi », crient-ils, « et selon la loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait le fils de Dieu! » Pilate est fort troublé et il commence à craindre en présence de ce personnage mystérieux : la superstition et l'incrédulité vont souvent de pair. Il ordonne de ramener le Sauveur dans la salle d'audience où il le suit. Perplexe, déconcerté, il regarde Jésus couvert de sang, que personne ne pourrait voir sans effroi; il l'interroge des yeux et finit par lui demander d'où il est, qui il est, Jésus ne répond pas. Et Pilate irrité : « Tu ne me parles pas? » dit-il; « ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier et que j'ai le pouvoir de te délivrer? » Et Jésus répond dans tout le calme de sa majesté : « Vous n'auriez contre moi aucun pouvoir, s'il ne vous avait été

donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré à vous a un plus grand péché; mais vous péchez aussi, si vous me laissez condamner ». — Pilate a senti le coup : il sort et à tout prix il veut sauver l'accusé. Les Juifs le prennent alors par un autre côté : « Si vous le délivrez, vous n'êtes pas l'ami de César; car quiconque se fait roi se déclare contre César. — En d'autres termes, Pilate se rend coupable de haute trahison s'il ne condamne point Jésus, et ils l'accuseront devant César. — Sous le règne de Tibère, rien n'était plus dangereux qu'une telle accusation. Pilate est faible; sa résistance est brisée par cet argument, et il abandonne Jésus!

Pilate va donc procéder à la condamnation officielle qui doit toujours se faire à ciel ouvert, du haut d'une sorte de perron de pierre, sur la place, et avec une grande solennité. Il s'avance, orné des insignes de sa dignité, entouré de soldats : il prend place à son tribunal et le Sauveur lui est présenté comme coupable. Soit qu'avec une ironie amère il veuille reprocher aux Juifs l'infamie de leur conduite, soit qu'il veuille les prendre ouvertement à témoin qu'il a fait son devoir envers l'empereur, Pilate s'écrie du haut de son tribunal, en désignant le Sauveur : « Voilà votre Roi! » Des cris sauvages lui répondent : « Enlevez-le! enlevez-le! crucifiez-le! » — « Crucifierai-je votre Roi? » reprend Pilate. — « Nous n'avons pas d'autre Roi que César », répliquent les Juifs. — C'est le dernier mot de cette affaire, et Pilate prononce l'arrêt; il condamne Jésus au supplice de la croix parce qu'il s'est attribué le titre de Roi. La sentence est écrite et elle est proclamée. — Quelle joie pour les grands-prêtres et pour les Pharisiens! leur triomphe est complet! leur adversaire le plus redoutable mourra sur la croix! Quelle tristesse, quelle douleur pour les amis et les partisans de Jésus, pour sa sainte Mère et les saintes femmes qui, peut-être, se tiennent à l'écart sous le portique à colonnes qui entoure la place. Jésus se tait, il accepte l'arrêt librement et avec un amour infini pour son Père céleste, et il l'offre pour

nous, pauvres pécheurs, pour ceux qui le condamnent si injustement.

Voilà donc la marche suivie dans cette affaire; voilà l'enchaînement de ce procès à la fois religieux et politique. Du commencement à la fin c'est une triste comédie du droit et de la justice : le Sauveur perd toujours dans ces débats et il y souffre des affronts, des outrages, des mauvais traitements indicibles. Quel exemple d'amour pour l'humiliation ne nous donne-t-il pas! Jusqu'à quel point ne porte-t-il pas cet amour! Il est livré, abandonné, renié par tous, même par ses amis et ses disciples. De tous côtés, c'est le mépris, l'ingratitude, la haine, il est mis au-dessous des pires scélérats, des malfaiteurs les plus décriés; son peuple tout entier le rejette; il se soumet à toutes les autorités, il les reconnaît, il leur répond avec réserve, il permet qu'on le traite comme on le veut, qu'on l'outrage, qu'on l'accable de mauvais traitements, il ne se dérobe à personne; il se dépouille de sa force, il n'oppose aucune résistance alors qu'il pourrait si bien se défendre; et lorsqu'il doit se défendre, il le fait modestement, avec discrétion et jamais dans toute la mesure possible; il souffre l'injustice et la persécution sous toutes les formes et de la part de tous; les autorités qui devraient le défendre et le protéger lui refusent justice et protection, se désintéressent de lui ou le persécutent : elles lui enlèvent tout son honneur en le condamnant à mort comme blasphémateur; elles lui retirent toute existence civile et religieuse.

Nous avons ici, assurément, un modèle, des motifs et des forces pour nous confirmer et nous fortifier dans notre résolution d'aimer l'humiliation. Apprenons en particulier, du Sauveur, à ne point avoir pour le grand monde des regards de complaisance; à ne point nous défendre toujours et nous justifier et à le faire avec modestie et discrétion, lorsque c'est notre devoir de le faire, en sorte qu'il y ait encore une part réservée à l'humilité. Apprenons à demeurer dans la patience, si l'on nous accuse, si l'on nous interroge, si l'on nous demande compte de notre conduite, même si on nous

accuse injustement, s'il y a des malentendus; si nous avons à souffrir quelque manque d'égards vrais ou imaginaires; si nos supérieurs ne s'occupent pas de nous ou ont des préventions contre nous; si nous sommes atteints dans notre honneur. Supportons toutes choses patiemment, avec joie autant que possible, sans nous plaindre de l'injustice, sans invoquer le droit formel, sans protester ni en appeler. Rappelons alors à notre pensée les Mystères où nous avons vu le Sauveur supporter de si douloureuses attaques à son honneur et à sa réputation : demandons-nous s'il est vrai que Jésus a ainsi souffert et comment il a souffert; si nous pouvons supporter d'être traités autrement que lui. Demandons-nous s'il nous reste encore un honneur à défendre, après qu'il a sacrifié le sien auprès des hommes; recourons à lui, confions-nous en lui dans ses humiliations et ses délaissements et regardons comme un précieux avantage d'être admis à les partager. Ainsi nous réagissons contre notre mauvaise et vaine nature et nous commençons à être vraiment les disciples de Jésus, à vivre pour Dieu, à faire de lui notre « tout » : sans quoi, nous resterons toujours, suivant le mot de Tertullien, des *animalia gloriae*. Par ce dépouillement de notre honneur nous faisons, pour l'extension du Règne de Jésus-Christ, beaucoup plus que par toute autre chose.

La Flagellation.

(*Joann.* 19, 1; *Marc.* 15, 15; *Matth.* 27, 26.)

Oraison préparatoire. Trois *Préludes* comme à l'ordinaire.

Considérer :

1. CE QUE JÉSUS A SOUFFERT DANS LA FLAGELLATION

En général, le supplice de la flagellation est une peine extrêmement cruelle et redoutable. C'est là un des principaux Mystères de la Passion de Jésus-Christ : aussi, d'ordinaire,

le Sauveur en parle-t-il expressément, quand il prédit la Passion (*Matth.* 20, 19; *Marc.* 10, 34; *Luc.* 18, 33).

Considérer en détail :

1) Quel déshonneur et quelle honte il y a là pour le Fils de Dieu. Qui est-il? C'est de lui qu'il est dit : « Votre trône, ô Dieu, est un trône éternel, le sceptre de votre empire sera un sceptre d'équité. Que tous les anges de Dieu l'adorent! » (*Hebr.* 1, 8, 6).

Or, le fouet est réservé aux hommes de basse condition, aux criminels, aux esclaves, aux assassins, aux animaux; c'est un moyen de se faire comprendre de ceux-ci, et de ramener ceux-là au sentiment de leur conscience. Quiconque avait passé une seule fois par le fouet était à jamais déshonoré, condamné, flétri (*Act.* 22, 25). A cela s'ajoutait une autre honte : la nudité; d'ordinaire, cependant, le supplicié n'était dépouillé de ses vêtements que jusqu'à la ceinture.

2) Les souffrances et les tortures de ce supplice. On se servait de branches d'ormeau ou de verges (*Act.* 16, 22; *Cor.* 11, 25), ou de fouets formés de lanières de cuir que, bien souvent, on garnissait de pointes, de griffes, d'aiguillons, d'osselets ou de morceaux de bois ou d'os. Ce dernier instrument était le plus cruel. Les effets de ces différents modes de flagellation sont exprimés par certains termes classiques : fouetter, cingler, meurtrir, broyer.

3) Combien était douloureux pour le Cœur du Sauveur cette humiliation subie en public. — Le supplice de la flagellation se subissait ou en public ou en secret. Ici, il semble que la flagellation eut lieu sur la place publique (*Matth.* 27, 27; *Marc.* 15, 16). La colonne de la flagellation s'élevait à la moitié de la hauteur d'un homme; et alors le coupable, incliné sur elle, présentait le dos aux exécuteurs : ou bien c'était une haute colonne, et alors le coupable y était attaché de telle sorte que la pointe de ses pieds touchait seule à terre. Il semble que ce second mode fut employé pour le Sauveur, en sorte qu'il fut littéralement suspendu et lié à la colonne (*Deuter.* 25, 2).

2. CE QUI REND LA FLAGELLATION DU SAUVEUR PARTICULIÈREMENT DOULOUREUSE

1) *La criante injustice du supplice.*

Pilate dit tout ensemble qu'il ne trouve en Jésus aucune cause de condamnation, mais qu'il va le faire flageller et lui rendre la liberté (*Luc. 23, 16, 22*). Le Cœur de Jésus a vivement senti cette violation de tout droit.

2) *La cruauté du supplice.*

L'intention de Pilate, en ordonnant la flagellation, est d'apitoyer les Juifs sur le Sauveur; il sépare donc la flagellation du crucifiement et il fait sans doute flageller Jésus sur la place publique devant le palais du Procureur. Peut-être même, pour répondre à l'intention de Pilate, le supplice fut-il plus violent et plus cruel, devenant ainsi, et par le nombre des coups et par la cruauté des bourreaux, la flagellation usitée dans la torture; et, dans ce cas, la durée du supplice n'était point fixée; les exécuteurs pouvaient user de la plus grande cruauté : c'était un moyen d'arriver au but : celui d'arracher un aveu au coupable. En dehors de cette exception, le nombre des coups ne devait pas dépasser quarante (*Deuter. 25, 3*). Chez les Romains il était fixé à soixante-six. C'était assez pour que, plus d'une fois, le coupable expirât sous les coups ou en demeurât estropié durant la vie entière.

3) *La complexion extrêmement délicate du Sauveur.*

Enfin, il faut joindre à cela la délicatesse extrême de l'Humanité sainte du Sauveur. Quand il s'agit de souffrances, la sensibilité peut être fort différente selon les dispositions physiques du patient, ou suivant que les circonstances l'ont plus ou moins endurci, et préparé à la douleur.

D'après toutes ces circonstances on peut se faire quelque

idée de la rigueur, de la cruauté de la Flagellation du Sauveur.

3. SENTIMENTS DU CŒUR DE JÉSUS PENDANT LE SUPPLICE

Considérer :

1) Avec quel admirable esprit intérieur le Sauveur endure cet horrible supplice. La violence de la douleur ne l'empêche point de faire les actes des vertus les plus sublimes. Il souffre la flagellation, d'abord avec une patience céleste, les yeux et le cœur élevés vers Dieu; il souffre avec un admirable amour pour tous les hommes, même pour ses bourreaux, pour Pilate et pour les Juifs.

2) Avec quelles intentions. — Quant à ses intentions dans ces épouvantables souffrances, il n'est pas difficile de les connaître. La flagellation est surtout une souffrance physique, sensible, une souffrance du sens du toucher. Comment ne pas voir qu'il veut, par là, satisfaire pour tous les péchés de la chair et en prendre sur lui les châtiments? D'après la loi, c'étaient les fautes de ce genre qui étaient punies du fouet (*Levit.* 19, 20). Que celui qui y est tombé se représente donc le Sauveur flagellé, déchiré par les fouets; qu'il contemple ses sanglantes blessures et qu'il se demande pourquoi Jésus a voulu subir ce supplice atroce, quelles souffrances il a endurées. Qu'à cette vue personne ne désespère ni ne perde courage. Il y a là une satisfaction surabondante, des grâces de conversion, le plus tendre amour pour nous.

En outre, dans sa Flagellation, le Sauveur se propose de nous donner un exemple, de nous apprendre comment traiter notre corps et le plier au service de Dieu. S'agirait-il de sacrifier au service de cette majesté souveraine la beauté de notre corps, son bien-être, sa force, songeons comment le Sauveur a immolé pour nous son corps et tous ses biens. A quelles mains barbares il se livre! quels cruels instruments de supplice le déchirent! Et cependant quelles ne

sont pas sa pureté, sa noblesse, sa beauté, sa bonté, sa dignité! Qu'est-ce que notre corps en comparaison? Offrons-le donc à Dieu comme une hostie sainte et agréable, en travaillant, en souffrant jusqu'à la mort.

Pour une Répétition et des développements, voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, II, sq. 361-365.

Le couronnement d'épines.

(*Matth.* 27, 27, 30; *Marc.* 15, 16-19; *Joann.* 19, 23.)

Oraison préparatoire. Trois *Préludes* comme à l'ordinaire.
Considérer :

1. L'OCCASION ET LES CIRCONSTANCES DU COURONNEMENT D'ÉPINES

Après la flagellation, les soldats conduisent le Sauveur au principal corps de garde pour y attendre l'issue du procès. Ils emploient ce temps à se jouer de Jésus et à l'outrager. L'idée de ce passe-temps a été évidemment donnée par Hérode et par les Juifs eux-mêmes qui ont déjà raillé la royauté du Sauveur. A leur tour, les soldats veulent parodier sa royauté et la tourner en dérision.

Combien injuste ce traitement! L'accusé reste toujours une chose sacrée : on doit le défendre contre tout traitement illégal.

Combien cruel et déshonorant! Comment concevoir un pareil outrage? Le Fils de Dieu, que tous les anges doivent servir et adorer, devient le jouet d'une soldatesque barbare!

2. COMMENT LE SAUVEUR EST BAFOUÉ ET OUTRAGÉ

Ce jeu cruel est donc, dans l'idée des bourreaux, une parodie du couronnement d'un roi et des hommages qu'on lui rend.

1) *Les ornements d'un roi.*

a) Le manteau de pourpre. — Les soldats arrachent les vêtements qui couvraient les épaules sanglantes de Jésus et ils les remplacent par un lambeau d'étoffe — un manteau de soldat. (*Matth.* 27, 28; *Joann.* 19, 5; *Marc.* 15, 17.)

b) Le trône sera un tronçon de colonne, la *columna improperiorum* que l'on montre encore aujourd'hui.

c) En guise de sceptre, les soldats placent un roseau dans ses mains enchaînées (*Matth.* 27, 29).

d) La couronne n'est pas le diadème de Malchom que son ancêtre David a porté; elle n'est point en or ni ornée de pierres précieuses; elle n'est point de fer; on ne l'a point tressée avec des branches d'olivier ni avec des fleurs : par une invention diabolique on l'a formée de branches armées d'épines longues et pointues (*Matth.* 27, 29). Les soldats lui mettent sur la tête cette cruelle couronne.

2) *Les hommages rendus au roi.*

Voici maintenant les hommages rendus au nouveau roi. Les soldats fléchissent le genou devant lui (*Matth.* 27, 29); ils l'acclament comme roi (*Marc.* 15, 18), par moquerie et avec des gestes ridicules (*Matth.* 29, 31). Alors ils se relèvent, ils le meurtrissent de soufflets, ils le frappent sur la tête avec le sceptre de roseau, en sorte que les épines le blessent et pénètrent dans les tempes (*Matth.* 27, 30); au lieu de baiser le sceptre et la main (*Esth.* 5, 2), au lieu de l'embrasser et de lui offrir des présents, ils le couvrent de crachats (*Marc.* 15, 19); peut-être, au milieu de leurs moqueries et de leurs rires, le renversent-ils de son trône, l'accablant de tous les outrages et épuisant sur lui les inventions de leur malice.

3. POURQUOI JÉSUS SUPPORTE CES MOQUERIES

1) *A cause de nos péchés d'orgueil et d'ambition.*

Le Sauveur couronné d'épines est la victime qui expie les péchés d'orgueil et d'ambition dont souffrent tous les enfants d'Adam; il est la victime qui expie toutes les injustices que fait commettre la recherche de la gloire et de la puissance, toutes les atteintes portées à la réputation et à l'honneur du prochain, toutes les impatiences à souffrir les mépris et les railleries, tous les outrages et toutes les révoltes dont on se rend coupable envers l'autorité légitime, surtout envers la majesté de l'Eglise. — Que d'amères souffrances n'a-t-il pas dû endurer pour expier tant de fautes!

2) *Pour nous donner l'exemple des plus belles vertus.*

Le Sauveur veut nous apprendre, en même temps, quel mal peut faire une raillerie injuste : Les railleries, les moqueries sont autant d'épines dont nous perçons le prochain. D'autre part Jésus nous enseigne ici, par son exemple, comment nous devons nous-mêmes supporter ce mal : avec patience, avec humilité, avec l'amour du prochain.

3) *Pour la glorification du Fils de l'Homme.*

Au prix de ces railleries et de ces outrages, le Sauveur achète l'empire du monde. Cette couronne d'épines deviendra une couronne de gloire et de magnificence; ce misérable roseau, le sceptre d'airain qui, un jour, brisera les trônes et les empires, ces soldats insolents feront place aux rois et aux nations de la terre qui viendront adorer le Sauveur. Par ces outrages, l'empire romain deviendra son héritage.

« Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon fils : je vous ai engendré aujourd'hui (dans l'éternité). Demandez-moi et je

vous donnerai les nations en héritage et la terre entière en possession. Vous les gouvernerez avec une verge de fer et vous les briserez comme un vase d'argile (*Ps.* 27, 2-9).

Pour une Répétition et les développements, voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, II^m 365-369.

Le portement de la croix et le crucifiement.

(*Matth.* 27, 31-35; *Marc.* 15, 20-24; *Luc.* 23, 33-34;
Joann. 17, 16-18.)

Oraison préparatoire. Trois *Préludes* comme à l'ordinaire.

Considérer :

1. COMMENT JÉSUS REÇOIT LA CROIX

Assurément, ce n'est pas sans un sentiment naturel de crainte et d'effroi. La croix, c'est le résumé de toutes les souffrances et de toutes les hontes. Mais il la reçoit aussi avec soumission, avec un religieux respect; plus que cela, il l'accueille avec joie, avec amour. C'est que, dans la croix, il ne voit pas seulement la souffrance et la honte, mais l'adorable volonté de son Père, l'instrument de notre salut, la source de toutes les bénédictions, le sceptre de la gloire et de la puissance qu'il possèdera un jour. Où donc saint André et tant d'autres saints ont-ils puisé les adorables sentiments avec lesquels ils saluaient la croix, sinon dans l'exemple du Sauveur? (*Luc.*, 12, 50; *Hébr.*, 12, 2.)

2. COMMENT JÉSUS PORTE SA CROIX

Avec amour, avec des sentiments de reconnaissance et de profonde douleur, accompagnons le Sauveur, de station en station sur le chemin du Calvaire. Chacune de ces stations a tant de choses à nous dire! A chacune posons-nous les six questions que nous propose le Livre des Exercices —

tantôt l'une, tantôt l'autre — et répondons! Les personnes, les paroles, les actions, les souffrances de la sainte Humanité de Jésus, l'attitude de la Divinité en lui, l'amour avec lequel il supporte souffrances et humiliations — tout réclame notre attention, tout nous donne d'admirables leçons.

1. Le Sauveur porte la croix.

a) dans la honte et l'ignominie;

b) dans la douleur et la souffrance;

c) sans rencontrer ni compassion ni soulagement.

Si, enfin, on le décharge de sa croix, au fond c'est dans la crainte qu'il n'expire : ce soulagement est une cruauté : on veut qu'il meure sur la croix.

d) avec une grande patience;

e) avec un ardent amour.

2. Considérer :

a) Marie, la Mère de Jésus, sur la route du Calvaire. Il n'a pas été question d'elle, au jour où le Sauveur est entré triomphalement dans Jérusalem; mais Marie veut partager la croix avec son Fils : « Votre affliction est grande comme la mer. » (*Lament.*, 2, 13.)

b) Simon le Cyrénéen. On le rencontre à la porte de la ville et on le contraint de porter la croix du Sauveur. Il le fait par force d'abord, puis volontiers.

c) Véronique qui, d'après la légende, offre au Sauveur un linge dont il s'essuiera le visage.

d) Les saintes femmes de Jérusalem et leur rencontre avec Jésus.

e) Le Sauveur succombant à plusieurs reprises sous le fardeau de la croix.

3. Et tout cela pour nous! pour nous apprendre que nous aurons à porter la croix et comment nous devons le faire. Notre croix, c'est la pénitence; notre croix, c'est le joug des commandements de Dieu; notre croix, c'est la lutte contre les passions mauvaises; notre croix, enfin, c'est tous les maux que nous souffrons. Nul ne peut se soustraire à cette croix qui se présente à nous sous des formes si diverses.

Notre-Seigneur lui-même nous le dit : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive! » (*Matth.*, 10, 38; 16, 24; *Marc*, 8, 34; *Luc*, 9, 23; 14, 27). — Nous devons, en outre, porter notre croix comme il faut. Nous la portons comme il faut, si nous la portons pour Jésus, par des motifs surnaturels : si nous nous unissons à lui par des pensées de foi et d'amour : si nous la portons, enfin, dans les mêmes sentiments intérieurs et de la même manière que le Sauveur a porté la sienne. Il ne l'a point allégée, il ne s'en est point débarrassé : il l'a portée humblement, avec amour, avec générosité, jusqu'à la fin, jusqu'à la mort sur la croix.

3. COMMENT JÉSUS EST ATTACHÉ A LA CROIX.

1) *Jésus est cloué sur la Croix.*

Le Sauveur est dépouillé de ses vêtements. On renouvelle ainsi le supplice de la flagellation, en rouvrant toutes les blessures dans lesquelles, sous le poids de la croix, les vêtements sont entrés.

Le Sauveur est saisi par les bourreaux et jeté sur la croix. Probablement, la croix est étendue à terre; Jésus y est fixé par les clous qui transpercent ses mains et ses pieds; puis la croix est dressée.

Quelles souffrances effroyables! Les paroles de Jésus le disent mieux que tout le reste : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font! » (*Luc*, 23, 34).

Méditer ces paroles, elles s'adressent également à nous.

2) *La sainte Croix est dressée.*

La croix, avec son précieux fardeau, est approchée du lieu où on doit la fixer. Au moyen de cordes et d'échelles on l'élève, puis on la descend dans l'ouverture creusée pour la recevoir. Sans doute, chacun de ces mouvements cause au Sauveur d'intolérables souffrances. — Quel moment à ja-

mais mémorable et, en même temps, quel moment à la fois terrible et touchant, que celui où la croix se dresse enfin, dominant tout ce qui l'entoure! Pour les ennemis du Sauveur, c'est l'heure du triomphe! pour ses amis et ses disciples, c'est l'heure d'une douleur indicible! — La croix se dresse donc :

a) *Comme un signe de la justice divine.*

La croix montre au monde l'image d'un Dieu qui est, sur l'instrument du supplice, comme un infâme scélérat, entre deux criminels, dans la misère la plus absolue, dans l'abandon le plus entier, dans les souffrances les plus cruelles... et il est là afin d'y mourir à cause du péché!

b) *Comme un signe de la miséricorde et de la grâce.*

C'est le véritable arbre de vie qui est planté aujourd'hui. Des flots de grâces en découlent sur la terre pour laver ses crimes et la changer en un Paradis. En dehors de ce signe, ni grâce ni salut!

c) *Comme le grand étendard du Royaume du Christ.*

Vers la croix, toutes les nations se hâtent d'accourir. « En ce jour-là, viendra le rejeton de Jessé, qui est comme un étendard pour les peuples; les nations adresseront leurs prières » (Is., 11, 10).

C'est la première fête de l'Exaltation de la sainte Croix! « *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam, redemisti mundum.* Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons, parce que par votre sainte croix vous avez racheté le monde ».

Pour une Répétition et les développements, voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, II^e, 378-391.

La Flagellation, le Couronnement d'épines, le Crucifiement.

(Application des sens.)

1. LA FLAGELLATION

Pendant que quelques soldats apportent des fouets et des verges et les jettent auprès de la colonne de la flagellation, d'autres y conduisent le Christ. C'est avec horreur et épouvante, mais avec fermeté et résolution en même temps qu'il élève ses yeux vers le Père céleste, que Jésus regarde cette colonne. Les soldats le dégagent de ses chaînes et lui-même, de ses mains gonflées et ensanglantées, il dépose son vêtement. Qui dira la honte qu'il ressent à se dépouiller ainsi, même partiellement? Il offre cette souffrance pour le manque de pudeur de tant d'hommes, il prie et il gémit. Ses poignets sont ensuite attachés par des cordes au moyen desquelles le corps tout entier est alors hissé à la colonne de sorte qu'il touche à peine le sol de la pointe de ses pieds qui, en tout cas, sont solidement serrés contre la colonne.

Alors les verges ou les fouets frappent à coups redoublés; ils déchirent son dos et ses épaules. Les chairs s'enflamment et se tuméfient; des meurtrissures sanglantes se forment en longues stries bleues, rouges, brunes, sur tout le corps. La peau se crevasse et se fend; des sillons se creusent et s'ouvrent, toujours plus longs, toujours plus profonds; les chairs se déchirent, et les coups portent sur les vertèbres et sur les os. Le sang jaillit; bientôt il ruisselle, puis il se répand à flots; il coule au loin, il forme une mare au pied de la colonne. Quelles souffrances! La douleur d'abord sourde, étendue, pareille au broiement, devient ensuite aiguë et pénétrante; c'est un feu, une horrible cuisson qui dévore les membres, va atteindre jusqu'à l'âme, fait jaillir les larmes des yeux du patient, lui arrache un faible gémissement. Ah! quels cris le Cœur de Jésus jette-t-il vers

le ciel! quels regards il élève vers son Père céleste! Mais les bouffréaux continuent; toujours des coups, toujours des blessures, encore du sang, encore de nouvelles souffrances, jusqu'à ce que la pauvre victime semble être sur le point d'expirer. Quel affreux spectacle! Notre Maître, notre Sauveur, le Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai homme, frissonne et tremble sous les coups qui le déchirent; ses lèvres laissent entendre une douce plainte, qui est comme une touchante prière; et le sifflement des fouets et des verges n'étouffe pas cette gémissante prière! Parfois ces gémissements, ces plaintes sacrées, si douloureuses pour Jésus, si salutaires pour nous, se perdent dans les clameurs du peuple et des Pharisiens; puis, de nouveau, c'est le bruit des coups, ce sont les blasphèmes des soldats... et toujours le doux gémissement de Jésus.

On détache enfin le Sauveur qui, sans doute, s'affaisse auprès de la colonne. Contemplez-le baigné dans son sang, engourdi par l'excès de la douleur, pareil à un ver de terre qu'on a foulé du pied. En quel état le voyons-nous! Il est couché à terre, exposé à un froid glacial, sans secours, sans adoucissement à ses maux, sans un ami qui lui vienne en aide. A grand'peine il recueille ses vêtements et parvient à les rejeter sur ses épaules déchirées par les fouets. Pas une main ne se tend vers lui. Où donc, demanderons-nous, où donc sont-ils maintenant ceux qui, en des jours meilleurs, se pressaient autour de lui, ceux qui l'aimaient, qui l'honoraient et le suivaient? où sont-ils ceux qu'il a consolés, à qui il a rendu la santé et la vie? N'y a-t-il donc plus ni baume, ni huile, ni tissu délicat pour panser ses blessures, dans un pays où l'huile et le baume coulent en abondance? Quoi! pas une main pour le secourir, pas un œil pour lui jeter un regard de compassion! Combien cependant l'ont vu, l'ont connu; et ils rougissent de lui, et il en est qui se moquent de lui jusque dans ses souffrances. O mon Sauveur, pauvre Sauveur, mourez! Que voulez-vous encore? Vous ne pouvez plus paraître au milieu de votre peuple! vous êtes

à jamais déshonoré. Comme les prophéties se sont accomplies! Oui, « les pécheurs ont frappé sur son épaule, ils ont tracé sur sa chair de larges et longs sillons » (*Ps.*, 128, 3). « Il est sans beauté et sans éclat... il est méprisé, il est le dernier des hommes, un homme de douleurs... son visage est comme caché » (*Is.* 53, 1-4). — Il convient donc de nous agenouiller auprès du Sauveur flagellé et de lui demander la cause de tant de douleurs, d'implorer notre pardon, et de lui offrir, à la place des services que nous lui aurions rendus alors, nos meilleures, nos plus fermes résolutions.

2. LE COURONNEMENT D'ÉPINES

Après la flagellation, les soldats ont conduit Jésus dans la cour de garde principale, près du Forum. Le peuple est agité, mécontent, et Pilate a renforcé la garde : les soldats entourent le poste et le surveillent. Le Sauveur est là, debout, brisé, tremblant de souffrance et de fièvre. Quel besoin n'a-t-il pas de repos, de ménagement, de soins! Et c'est là que l'attendent et l'effroyable supplice du couronnement d'épines et les moqueries qui l'accompagnent. Ce sont, vraisemblablement, des goujats, des valets, des gardiens de la prison, des serviteurs du prétoire qui, les premiers, s'approchent de Jésus, se raillent de son lamentable état, se moquent de sa « soi-disant royauté », comme ils ont appris qu'on l'avait fait chez Caïphe et chez Hérode. Cette idée fait son chemin et reçoit pleine approbation de la soldatesque : il faut parodier la royauté du Christ, la cérémonie du couronnement et de l'hommage : cette parodie aura un caractère exclusivement militaire, parce que les acteurs seront des soldats. — Ces hommes grossiers arrachent donc les vêtements qui recouvrent les épaules encore sanglantes de Jésus et ils les remplacent par un rude manteau de soldat. Ils le poussent vers le tronçon d'une antique colonne et, brutalement, l'y installent : ce sera le trône. En guise de sceptre, ils mettent un roseau entre ses mains enchaînées. Il

faut compléter ces ornements par la couronne : ce sera ce bandeau, large, habilement formé de branches armées d'épines longues et pointues; et ce bandeau, ils le placent sur le front et sur les tempes du Sauveur; ils le fixent par des cordons derrière la tête, en sorte que Jésus paraît entièrement coiffé d'épines. Et tout cela se fait avec une solennité dérisoire, et des gestes ridicules, comme s'il s'agissait de couronner un roi ou un chef d'armée victorieux. — Maintenant, il faut rendre hommage. Ils se jettent à ses genoux et tirent la langue; au lieu de baiser la main et le sceptre, ils se relèvent, ils le meurtrissent de soufflets, ils le frappent sur la tête avec le sceptre de roseau; ils le poussent à droite et à gauche; ils le battent; — il faut offrir des présents au nouveau roi, et alors ils le couvrent de crachats, sans épargner même le visage; ils poussent des acclamations en l'honneur du Roi des Juifs, du Chef des Juifs; enfin, au milieu de leurs éclats de rire, ils le renversent de son trône. Toute la cour retentit de cris insolents, de rires grossiers. Les soldats qui, cependant, se tiennent en rang et font la garde au dehors, s'associent à ces moqueries et, par leurs applaudissements, encouragent leurs camarades à de nouveaux exploits.

Quelle image de lamentable misère nous offre le Sauveur! Il est assis, courbé, replié sur lui-même : c'est la douleur personnifiée. Sur son beau front pèse l'infame diadème d'épines qui l'enserre et l'écrase. Ses cheveux s'entremêlent aux tiges noueuses de la couronne. Sous les épines son visage disparaît presque entièrement. Le sang coule de toutes parts, il descend en ruisseaux sur ses tempes et sur son cou, il voile ses yeux, il empourpre ses épaules; les boucles de ses cheveux s'en imprègnent et se couvrent de caillots sanglants. Il tremble de fièvre; sa langue se contracte, et n'a pour se retremper, que le sang qui pénètre dans sa bouche entr'ouverte. Combien d'épines entrent dans les tempes où la douleur est si sensible! chaque coup, chaque secousse, le moindre mouvement les enfonce plus profondément : l'in-

tensité de la souffrance retentit dans le corps tout entier et pénètre jusqu'à l'âme. — Quel supplice et quelle ignominie! Qui est-il donc, celui qui est ainsi livré à ces inhumains, abreuvé d'outrages et de tortures? Il est plus grand que Salomon dans toute sa sagesse et sa magnificence; il est plus grand qu'Assuérus dans sa redoutable majesté; plus grand que David revêtu de ses armes; c'est le Dieu vivant, le Dieu qui, en ce moment, étend son sceptre sur la brillante armée des phalanges angéliques. Et voici qu'il est abîmé dans la souffrance et dans la honte, la proie d'une misérable soldatesque, le jouet de ses créatures qui le rassasient d'opprobres (*Lament.* 3, 30). C'est le Messie, l'attente de son peuple, et voilà comment son peuple le traite au jour où il lui tend la main pour recevoir un gage d'amour et le tribut de son hommage. La Synagogue, sa fiancée, est devenue pour lui une marâtre. C'est une couronne d'ignominie et de souffrances qu'elle lui offre, la terre aimée de ses ancêtres n'a pour lui que des épines et des ronces. A quel prix il a dû acheter l'empire du monde! Combien amèrement il a expié toutes les révoltes contre l'autorité légitime! — Apprenons aussi le mal que fait la raillerie et la manière dont nous devons la supporter.

3. LE CHEMIN DE LA CROIX

Après la condamnation du Sauveur, la sentence est aussitôt exécutée. On dépouille Jésus de la pourpre dont on l'a recouvert par dérision et on lui rend ses vêtements. Les soldats et les valets se rassemblent; on amène les deux larrons; on apporte les croix. Celle du Sauveur a deux fois la longueur d'un homme, par conséquent a peu près trois mètres et pèse environ quarante livres. La traverse est assujettie à la partie principale de la croix. — Naturellement, ce n'est pas sans un sentiment de crainte et d'effroi que Jésus aperçoit l'instrument de son supplice. Mais il reçoit la croix avec soumission, avec courage, avec un respect et

un amour filial, car il voit en elle un présent de son Père céleste, l'instrument de sa propre exaltation et de notre Rédemption, la source de toutes les bénédictions. Peut-être la baise-t-il et la reçoit-il à genoux.

Alors commence le dernier et douloureux trajet du Sauveur, de la forteresse Antonia au lieu du supplice, situé hors de la ville. La voie qu'il suit parcourt la ville dans la direction du sud-ouest, traverse la seconde muraille intérieure, franchit la porte appelée *Porta judiciaria*, pour aboutir au lieu de l'exécution. Elle est longue d'environ mille pas et se nomme la *Via dolorosa*. — Le triste cortège se met en marche. En avant est un centurion romain à cheval; les condamnés le suivent, escortés de quatre soldats : puis viennent les archers et les valets du bourreau portant les instruments du crucifiement et la sentence attachée à une sorte de lance; à côté et derrière se presse la foule des spectateurs; ils appartiennent à toutes les classes de la société; on y voit surtout des Pharisiens, soit ceux qui résident à Jérusalem, soit ceux qui sont venus d'ailleurs. Au milieu de cette multitude un homme s'avance, courbé sous le faix, chancelant : à peine le voit-on sous la croix et sous la couronne d'épines : C'est Notre-Seigneur, c'est Jésus portant sa croix! Il est anéanti par les mauvais traitements, dévoré par la soif, épuisé par la perte de son sang. De sa main droite il maintient le lourd fardeau de la croix sur son épaule droite; de la gauche, il cherche péniblement à soulever son long vêtement qui embarrasse sa marche et l'expose à tomber. Son visage est encore couvert de sang, tuméfié; les cheveux et la barbe sont en désordre et coagulés par le sang; le fardeau de la croix et les cordes auxquelles il est attaché pressent le lourd vêtement de laine sur ses membres meurtris et le font pénétrer dans les blessures ouvertes. C'est une misère, une souffrance indicible; ses lèvres prient, ses yeux sont ensanglantés, et profondément enfoncés sous les branches de la couronne d'épines, et, dans ces yeux-là il y a de la majesté, de la pitié; Jésus prie et il pardonne. —

Autour de lui, il n'y a que raillerie et méchanceté. Sur la voie inégale et étroite il chancelle et, plusieurs fois, il tombe d'épuisement et sous les cruautés des bourreaux qui le tirent de tous côtés avec les cordes. En vain il tend la main et demande du secours; personne n'a pitié de lui : c'est sous les blasphèmes et les coups qu'il parvient à se relever. Dans une de ces chutes, il rencontre sa Mère plongée dans l'affliction : elle veut l'aider; on la repousse. Une dernière fois, il ne peut se relever!

Alors les soldats arrêtent Simon le Cyrénéen qui, avec ses deux fils, revient de son jardin situé hors de la ville; ils le contraignent à prendre sur lui la croix de Jésus. D'abord, Simon s'en défend, il montre de la répugnance : il voit Jésus horriblement défiguré, ses vêtements couverts de boue. Mais Jésus pleure, son regard est si suppliant que Simon s'adoucit et lui vient en aide et se charge de la croix.

Le Sauveur rencontre une consolation : Véronique, à travers la foule, s'approche courageusement de lui; elle lui tend un voile pour essuyer la sueur de son visage; mais elle est ensuite repoussée, avant d'avoir pu offrir à la victime quelque autre secours.

De même, Jésus est consolé par quelques jeunes filles et quelques femmes qui, loin de fuir devant lui, comme tant d'autres, par horreur ou dans la crainte pharisaïque de contracter une souillure, se tiennent près de lui, lui témoignent de la pitié, le plaignent hautement et accusent de cruauté les bourreaux. Jésus les récompense de leur compassion : il leur adresse la parole : c'est sur elles-mêmes, leur dit-il, et sur leurs enfants qu'elles doivent pleurer, car des jours viendront où elles seraient heureuses de n'avoir pas d'enfants.

4. SUR LE GOLGOTHA

Vers midi, le cortège arrive au lieu de l'exécution. Épuisé de fatigue, de misère, pâle, sanglant, Jésus atteint le Calvaire. On fait alors les préparatifs du crucifiement : les

deux larrons subissent la flagellation; les traverses des croix sont disposées et ajustées; on creuse les ouvertures qui recevront l'instrument du supplice. Pendant ces préparatifs, Jésus est sans doute gardé dans une sorte d'excavation qui est à la base septentrionale du rocher du Calvaire. Assurément, il prie : c'est son *Introït* au grand sacrifice de la croix. -- Le Sauveur est conduit au lieu du crucifiement. De nouveau, on lui arrache ses vêtements; on renouvelle ainsi, en quelque sorte, le supplice de la flagellation. On ne lui laisse, sans doute, qu'un voile autour des reins : c'était l'usage chez les Romains et les Juifs avaient horreur de la nudité. Quelle souffrance, cependant, pour le Cœur si pur de Jésus! --- On lui présente alors du vin myrrhé ou vin de palmier; il y trempe ses lèvres, mais il ne le boit pas. Les soldats se forment en cercle autour de l'emplacement où a lieu le crucifiement, et les bourreaux commencent leur œuvre. Oh! comme à cet instant le Cœur du Sauveur doit battre! Il est saisi par les bourreaux et jeté sur la croix, s'il ne s'y étend pas lui-même de son propre mouvement. Qu'il est beau sous les plaies qui le défigurent, qu'il est digne de respect dans sa faiblesse, ce Dieu éternel couché sur la croix et levant au ciel des yeux pleins de douceur! Les bourreaux attachent solidement à l'arbre de la croix le haut du corps; l'un d'eux, peut-être, presse du genou la poitrine du Sauveur; un autre pèse sur le bras droit; un troisième s'empare de la main droite, place dans la paume de la main le clou raboteux, triangulaire et pointu, et l'enfonce à grands coups à travers les tissus et les muscles, dans le trou destiné à le recevoir. Une souffrance effroyable retentit dans tous les membres de Jésus; le sang jaillit et les doigts se contractent autour du clou. C'est alors le tour de la main gauche. Le bras est tendu violemment, la poitrine se soulève, les muscles se rompent et le même martyr intolérable recommence. - Puis ce sont les pieds qui se sont relevés : on les tire avec force et le clou, déchirant les nerfs, broyant les os, les transperce pour pénétrer dans le

tasseau fixé au bois de la croix. — Voilà donc le Sauveur cloué au gibet, le corps douloureusement distendu, les nerfs secoués par les convulsions de la souffrance; son visage est d'une pâleur livide, souillé de sang; ses larmes, ses soupirs, ses faibles gémissements se mêlent au bruit des marteaux qui enfoncent les clous, au sang qui coule des larges blessures. Qui comprendrait l'épouvante et la douleur de Notre-Dame, de saint Jean, des saintes femmes qui sont là, assez près pour entendre le bruit des coups et les gémissements de l'innocente victime? — Et c'est dans ces douleurs sans nom du crucifiement que Jésus prononce ces belles et touchantes paroles : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». De même que l'olive, la grappe de raisin et le baume rendent l'huile, le vin et leur doux parfum quand on les broie, ainsi le Cœur du Sauveur, broyé par l'excès de la souffrance et par la malice acharnée de ses ennemis, a exhalé cette précieuse prière.

La croix est alors approchée du lieu où on doit la fixer. Au moyen de cordes et d'échelles on l'élève et on la descend dans l'ouverture creusée pour la recevoir. Chacun de ces mouvements, par contre-coup, cause au Sauveur d'intolérables souffrances, surtout lorsque la croix tombe lourdement dans le trou. Sous la violence du choc, le corps du Sauveur pèse de tout son poids et rend la tension plus horrible : les plaies s'ouvrent et le sang jaillit à flots. La croix se dresse donc : pour la première fois, elle domine la terre. L'enfer pousse un cri de victoire par la bouche de ses suppôts, nous voulons dire les bourreaux, les Pharisiens, les ennemis de Jésus qui se pressent au lieu du supplice et sur les hauteurs voisines pour contempler ce spectacle. C'est pour eux, pensent-ils, l'heure du triomphe : ils l'annoncent par des clameurs impies, par de nouvelles railleries, par de nouveaux outrages. Mais il y a là, aussi, d'autres cœurs, d'autres yeux, d'autres voix, d'autres mains; ces yeux et ces mains s'élèvent vers la croix qui se dresse, ces voix et ces cœurs la saluent en lui offrant le tribut de la pitié, de l'amour, de

l'adoration. Ces autres témoins sont Marie, Jean, les saintes femmes et le petit groupe des âmes fidèles. — Voici le Sauveur suspendu entre le ciel et la terre, en face de la ville, banni et condamné par son peuple comme un criminel maudit, attaché à une croix entre deux coupables comme coupable lui-même : quelle misère, quel abandon, quelles tortures ! Sous l'épaisse couronne d'épines la tête s'incline : le sang coule sur les yeux, dans la bouche. La poitrine se soulève, tout le corps est distendu ; des plaies des mains et des pieds des ruisseaux de sang découlent jusqu'à terre. Les prophètes l'ont vu dans l'avenir et ils s'écrient : « Qui a cru à notre parole et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? — Nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu et humilié. Il a été percé de plaies pour nos iniquités... Dieu l'a chargé de l'iniquité de nous tous. Il a été offert parce que lui-même l'a voulu ; et il n'a point ouvert la bouche. Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger ; il demeurera dans le silence sans ouvrir la bouche, comme un agneau est muet devant celui qui le tond... Il a été retranché de la terre des vivants » (*Is.*, 53).

Ces trois derniers Mystères sont surtout des Mystères de souffrances physiques, de mauvais traitements corporels et ils sont bien propres à nous confirmer dans nos résolutions de vaincre notre mollesse, de nous mortifier courageusement. Les motifs que nous en avons sont évidents. Il y en a trois en particulier. — C'est d'abord l'exemple du Sauveur. Il rejette tout adoucissement, il s'abandonne à tous les mauvais traitements, même les plus cruels et les plus révoltants. Assurément, il se propose un plan, quand il permet que tous ses membres, successivement ou dans leur ensemble, soient ainsi maltraités, torturés de la manière la plus effroyable, — flagellation pour le dos, couronnement d'épines pour la tête, crucifiement pour les pieds et les mains — à ce point que, sur la Croix, il est une victime parfaite. Sa volonté, ses maximes nous sont, ainsi, suffisamment manifestées : il veut

offrir pour nous en sacrifice non seulement son honneur, mais son corps, et sa santé. Comment être les disciples de Jésus, sans nous conformer à ces maximes, sans les mettre en pratique? Comment baiser la Croix, si nous ne voulons point l'honorer par le sacrifice de nous-mêmes? Le Sauveur livre son corps à tous les supplices, à tous les outrages, et nous voulons défendre notre corps, le traiter comme une sainte relique! — Deuxième motif : l'exemple des Saints. Leur esprit, leur vie sont la traduction fidèle de la doctrine et des sentiments de Jésus. Où donc est-il le Saint, si délicat qu'il fut, qui n'ait poussé la rigueur envers lui-même aussi loin qu'il le pouvait et qu'il lui était permis? La seule limite à leur zèle dans la mortification était celle imposée par l'obéissance. Telle était leur règle, telle doit être la nôtre. — Troisième motif : notre propre avantage. D'abord nous devons satisfaire pour nos fautes. Ne laissons point le Sauveur souffrir seul pour nous; n'imitons point Barabbas qui, passant devant la croix, se disait peut-être : « C'est moi qui devrais être crucifié. Mais je suis libre, et toi, te voilà sur la croix! » Tel serait, au fond, notre sentiment si nous ne voulions rien souffrir. En outre, il nous faut des grâces puissantes pour secouer le joug des passions que nous subissons par suite de nos fautes passées. Et ces grâces, on ne les obtient que par la mortification extérieure. — En troisième lieu, si nous voulons arriver à prier facilement, avec ferveur, il nous faut nécessairement cette même mortification extérieure. Quatrièmement, nous devons nous assurer des mérites pour l'éternité; et combien de mérites nous perdons par la négligence en ce genre de mortification! Que nous reste-t-il, en définitive, de ces joies frivoles dont le sacrifice nous aurait valu des joies éternelles? Enfin il est bien dangereux de flatter notre corps. Il regimbera, soyons-en certains; il se révoltera et nous en pâtirons. Nous resterons les esclaves de la sensualité, incapables du moindre sacrifice. Nous ne serons même plus des « hommes ».

Quant à la manière de pratiquer la mortification exté-

rieure, la règle à suivre en général et par tous est celle-ci : Avant tout, accepter tous les sacrifices qui accompagnent la vie ordinaire, relativement à la pauvreté, à l'obéissance, à la chasteté, à la tempérance, au travail, à la discrétion et aux convenances; ne point se plaindre sans nécessité, du moins quand la plainte serait injuste; ne point chercher du soulagement pour les moindres choses; ne pas vouloir des exceptions; ne point nous préoccuper outre mesure de notre santé; savoir nous refuser certaines choses qui nous seraient agréables et accepter celles qui nous déplaisent; ne point vivre comme si nous avions fait le vœu de ne jamais manquer de rien et de jouir de tout. — Sur ces points s'entendre avec son Directeur, se faire préciser par lui la mesure à garder dans les pénitences et ne jamais s'en écarter sans motif sérieux. Aller aussi loin que l'obéissance le permet, voilà la règle de la perfection!

Les souffrances de Jésus en croix.

Oraison préparatoire : les trois Préludes habituels.

Se tenir en esprit sur le Calvaire les yeux fixés sur le crucifix. Que nous dit le Sauveur crucifié? Méditer, dans un profond recueillement, les souffrances de Jésus.

I. QUE SOUFFRE JÉSUS, QUE VEUT-IL SOUFFRIR DANS SON CORPS

L'état dans lequel, sur la croix, se trouve le corps du Sauveur doit lui causer d'atroces souffrances. Il est suspendu à la croix par des clous qui ont ouvert des blessures, et ces plaies s'avivent à l'air glacial. Le corps n'est pas dans sa position naturelle; les jambes et les bras sont violemment distendus; les membres se paralysent peu à peu; la vie s'arrête dans la poitrine oppressée; les poumons engorgés par le sang respirent avec peine; le cœur bat

difficilement, il s'éteint; c'est une angoisse mortelle, ce sont les affres suprêmes. Le sang qui ne peut descendre de la tête par les veines trop tendues produit dans les tempes et dans le cou une douleur lancinante; le front est brûlant; les nombreuses plaies exposées à l'air vif s'enflamment peu à peu et causent une intolérable souffrance; ses mains clouées ne lui sont d'aucun secours. Son sang a coulé à flots; il éprouve une fièvre dévorante; la soif le torture et cette torture accompagne toujours le crucifiement. — Ainsi la croix est un martyre effroyable; ce sont des souffrances sans adoucissement.

2. CE QU'IL SOUFFRE ET VEUT SOUFFRIR DANS SON ÂME

1) *Moqueries et railleries.*

Les moqueries, les railleries viennent de toutes parts : du peuple (*Luc*, 23, 35), des passants — peut-être des pèlerins de Pâque qui suivent le chemin proche du Calvaire (*Matth.*, 27, 39) — des prêtres et des pontifes (*Marc*, 15, 31), des Anciens et des scribes (*Luc*, 23, 35), des soldats (*Luc*, 23, 36), des larrons crucifiés à ses côtés (*Matth.*, 27, 44). Il est outragé à tous les points de vue, dans toutes ses fonctions, dans tous ses titres; on raille en lui le prophète (*Matth.*, 27, 40), le Fils de Dieu (*Matth.*, 27, 43), le thaumaturge (*Luc*, 23, 35), le Messie (*Marc*, 15, 32), sa sainteté et sa confiance en Dieu (*Matth.*, 27, 43). Les soldats approchent de ses lèvres une éponge imprégnée de vinaigre; mais ils veulent se jouer de lui, à ce qu'il semble, et ils ne lui donnent point à boire (*Luc*, 23, 36). Il n'est donc rien dont on ne profite pour l'insulter. — Le mépris, les railleries sont toujours une souffrance; mais que dire de tels outrages en de telles circonstances! Il y a là une barbarie, une ingratitude, des blasphèmes horribles!

2) *Délaissement.*

Du haut de sa croix, Jésus voit le petit groupe de ses fidèles — sa sainte Mère, les saintes femmes, saint Jean; mais ils ne peuvent rien pour lui; ils ne peuvent alléger ses souffrances. Il voit leur amour pour lui, leur fidélité jusque dans la mort; et, seul, il peut mesurer leur indicible douleur. Ah! quels regards s'échangent entre Jésus et sa Mère bien aimée, entre Jésus et Jean, entre Jésus et Madeleine! et, de part et d'autre, ces regards et ces paroles creusent de cruelles et profondes blessures dans les cœurs! Les adieux sont toujours douloureux, mais ces adieux, adieux à des âmes si chères et si aimantes!

3) *Abandon de Dieu.*

Mais la plus grande souffrance intérieure de Jésus, c'est le délaissement, l'abandon de Dieu. C'est, semble-t-il, l'agonie de Gethsémani qui se renouvelle, c'est Dieu délaissant le Sauveur; c'est la Divinité retirant à la sainte Humanité souffrante tout secours et toute consolation. En réalité, la seconde Personne de la Trinité et, par conséquent, la Divinité ne s'est jamais séparée de l'Humanité sainte. Mais, dans la vision intuitive, l'Humanité du Sauveur n'éprouve plus de cette union les fortifiants effets de lumière, de protection, de consolation et de joie : elle est plongée dans un insondable abîme de tous les maux. C'est le délaissement suprême, délaissement intérieur, délaissement extérieur. Que les hommes nous abandonnent, Dieu nous reste, Dieu notre Bien suprême, l'intime consolation de l'âme. Mais quand il se retire, lui aussi, notre malheur est à son comble; la nuit est complète. Or, jamais une âme ne fut plus chère à Dieu, plus intimement unie à lui que l'âme du Sauveur. C'est une conséquence de l'union de l'Humanité sainte avec la seconde des Personnes divines; c'est un effet de la vision intuitive de Dieu, source de toute joie, de tout amour, de

toute félicité. Mais, maintenant, l'âme du Sauveur ne goûte plus cette joie, cette paix et cette consolation, ce sont les ténèbres, l'impuissance, la désolation, la tristesse, l'effroi. Il n'y eut donc jamais douleur comparable à ce délaissement de Jésus sur la croix; ce fut peut-être, dans sa Passion, la souffrance la plus cruelle et la plus redoutable. Il y a là un mystère insondable. Ce seul fait que le Sauveur jette un cri : — « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » (*Matth.*, 27, 46) — prouve l'horreur d'une telle souffrance. Ce n'est pas son Père qu'il appelle : c'est Dieu. Les prophètes ont annoncé cette douleur : « O Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Je crierai pendant le jour, et vous ne m'exaucerez pas... Je suis un ver de terre et non un homme... Toute ma force s'est desséchée comme la terre qui est cuite au feu, et ma langue est demeurée attachée à mon palais et vous m'avez conduit jusqu'à la poussière du tombeau... Ils ont percé mes mains et mes pieds et ils ont compté tous mes os... Mais vous, Seigneur, n'éloignez point de moi votre assistance : appliquez-vous à me défendre! » (*Ps.*, 21). — O désolation du Calvaire! jamais lieu n'a été plus abandonné de Dieu, jamais heure ne fut plus désespérée!

3. ET TOUT CELA POUR MOI!

- 1) Pour mes péchés, pour les péchés de tous les hommes.
- 2) Pour mon salut et pour me donner l'exemple de toutes les vertus et de la sainteté; pour me préparer les grâces les plus précieuses.
- 3) Pour me consoler dans toutes les heures de souffrance, en particulier à l'heure dernière où je devrai, moi aussi, quitter la vie.

Le délaissement de Jésus, cette suprême désolation devient un trésor précieux dont profiteront, jusqu'à la fin des siècles, tous ceux qui connaîtront le délaissement et la désolation. Par là il nous a mérité et préparé la force nécessaire pour

ne point nous décourager quand nous marchons seuls, sans lumière et sans consolation, dans le désert de la vie, pour ne point désespérer même à la dernière heure. Le Sauveur a passé par là : il y a dressé la Croix pour nous consoler; et ce cri de Jésus est comme la voix d'un guide ami, d'un protecteur puissant qui vient à nous dans le désert et qui nous offre son assistance.

Les sept Paroles de Jésus sur la Croix.

Préludes, comme dans la Méditation précédente.

Joignez-vous au petit groupe que forment Marie, Jean et les saintes femmes au pied de la Croix, comme si vous étiez présent sur le Calvaire. Contemplez Jésus dans cet abîme de douleurs et méditez les sept Paroles qu'il nous fait entendre du haut de cette chaire.

1. JÉSUS PRIE POUR CEUX QUI LE CRUCIFIENT

« Lorsqu'ils furent arrivés au lieu appelé Calvaire, ils y crucifièrent Jésus et les deux voleurs, l'un à droite, et l'autre à gauche. Et Jésus disait : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! » Ils partagèrent ensuite ses vêtements et les jetèrent au sort. Cependant le peuple se tenait là et le regardait » (*Luc*, 23, 33, 35).

Méditez cette sublime prière. « Père, pardonnez! » Quelles sont les pensées, quels sont les sentiments du Sauveur? Demandez-vous ce que signifie cette parole; ce qu'elle vous dit à vous-même... plus particulièrement aujourd'hui peut-être. Quelle leçon en tirer? etc., etc. — Faites de même pour les paroles suivantes.

2. JÉSUS PARDONNE AU BON LARRON

« Or, l'un des deux voleurs qui étaient attachés avec lui le blasphémait en disant : « Si tu es le Christ, sauve-toi

toi-même et nous avec toi? » Mais l'autre le reprenant lui disait : « N'avez-vous donc point de crainte de Dieu, vous qui vous trouvez condamné au même supplice? Encore pour nous, c'est avec justice, puisque nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée; mais celui-ci n'a fait aucun mal ». Et il disait à Jésus : « Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez arrivé dans votre royaume ». Et Jésus lui répondit : « Je vous le dis, en vérité, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis » (*Luc*, 23, 39-43).

Le passé de ce criminel, son présent, son avenir... quel riche sujet de réflexions! un voleur — un pénitent — un saint — proclamé bienheureux par le Seigneur lui-même!

3. JÉSUS CONFIE SA MÈRE A SAINT JEAN ET SAINT JEAN A SA MÈRE

« Cependant la Mère de Jésus, et la sœur de sa Mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine, se tenaient auprès de sa croix. Jésus ayant donc vu sa Mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère : « Femme, voilà votre fils ». Puis il dit au disciple : « Voilà votre Mère ». « Et, depuis cette heure, le disciple la prit chez lui » (*Joann.*, 19, 25-27).

En la personne de saint Jean, le Sauveur nous a tous confiés à sa Mère. « Voilà votre Mère. » La Mère de l'Eglise entière, du Chef et des membres. C'est elle qui a donné la Vie, c'est elle qui ne cesse de la donner. « *Monstra te esse matrem!* Montrez que vous êtes Mère! »

4. JÉSUS DANS SON DÉLAISSEMENT, APPELLE SON DIEU

« Or, depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, toute la terre fut couverte de ténèbres. Et, sur la neuvième heure, Jésus jeta un grand cri : « Eli, Eli, Iamma sabachthani? c'est-à-dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » (*Matth.*, 27, 45, 46).

Vers la fin de ces heures si longues et si douloureuses, alors que les ténèbres s'étendent sur toute la terre et y jettent l'épouvante; alors que le silence profond et l'obscurité menaçante enveloppent le Calvaire, Jésus pousse ce grand cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Comment sonder cet abîme de souffrances, ces douleurs qui envahissent le Cœur du Sauveur, le pénètrent tout entier et lui arrachent ce cri! C'est un insondable mystère!

5. « J'AI SOIF! »

« Ensuite Jésus voyant que tout était consommé, afin que l'Ecriture fût accomplie, il dit : « J'ai soif! » « Or, un vase plein de vinaigre était posé là. Ils fixèrent à un rameau d'hysope une éponge pleine de vinaigre et ils la présentèrent à sa bouche » (*Joann.*, 19, 28, 29).

La soif est, pour le crucifié, une des tortures les plus intolérables, et Jésus a voulu l'éprouver! Le prophète l'avait dit : « Je me suis écoulé comme l'eau, tous mes os se sont disloqués. Au milieu de mes entrailles mon cœur est devenu comme une cire fondante. Ma force s'est desséchée comme l'argile; ma langue s'est attachée à mon palais, et vous m'avez réduit à la poussière de la mort » (*Ps.*, 21, 15-16).

Jésus se plaint pour accomplir la prophétie et pour nous apprendre qu'il souffre d'une autre soif dont la soif physique n'est qu'une bien faible image.

6. « TOUT EST CONSOMMÉ! »

« Lorsque Jésus eut reçu le vinaigre, il dit : « Tout est consommé! » (*Joann.*, 19, 30).

7. « MON PÈRE, JE REMETS MON ESPRIT ENTRE VOS MAINS »

« Et le soleil s'obscurcit, et le voile du Temple se déchira par le milieu. Et criant d'une voix forte Jésus dit : « Mon

Père, je remets mon esprit entre vos mains! » Et disant cela, il expira » (*Luc*, 23, 45, 46).

Sur ces deux dernières paroles, faire la Méditation suivante.

La mort de Jésus sur la Croix.

Préludes, comme dans les deux Méditations précédentes.
Considérer :

1. COMMENT JÉSUS A SOUFFERT SUR LA CROIX

Se rappeler brièvement les souffrances, soit intérieures, soit extérieures que le Sauveur a endurées durant ces heures cruelles sur la croix. Jésus les a supportées :

1) *avec un grand calme, avec une grande attention
et une grande présence d'esprit.*

Jésus n'est pas absorbé par ses indicibles souffrances au point de ne pas apercevoir ce qui se passe autour de lui. Il voit tout, il entend tout, jusqu'au moindre soupir. Il entend le soupir du larron repentant et il lui ouvre aussitôt ce paradis qui lui coûte si cher à lui-même (*Luc.*, 23, 42, 43). Il voit sa Mère et son disciple, et il s'occupe d'eux. Il parcourt les prophéties pour voir s'il reste quelque chose à réaliser et lorsqu'elles sont entièrement accomplies, il dit : « Tout est consommé! » (*Joann.*, 19, 30). Il n'est pas de prêtre qui, à l'autel, offre le Saint Sacrifice avec le calme, le recueillement, la majesté du Sauveur s'immolant sur la croix.

2) *avec une grande patience, un grand amour,
dans la pratique des vertus les plus excellentes,
de la sainteté la plus sublime.*

Délaissé, sans aucun soulagement, il est attaché à la croix, il souffre tout ce qu'un homme torturé, broyé, peut endurer

de plus cruel; il n'a ni consolation humaine, ni consolation divine, — et il prie, il se sacrifie sans réserve; de ses souffrances et de son délaissement il forme le plus riche trésor de grâces pour notre salut et pour la gloire de Dieu. Il fait son testament devant Dieu, il lègue tous ses mérites à l'Eglise et aux pécheurs; et rien — ni ingratitude, ni souffrances, ni abandon, ni même le délaissement de Dieu, ni même les exigences de sa justice — rien ne peut troubler sa soumission filiale, son amour profond. Délaisse si cruellement pour lui par son Père, il ne laisse point de dire en expirant : « Père, je remets mon esprit entre vos mains » (*Luc*, 23, 46). Ainsi, il reconnaît en son Père le principe et l'auteur de toutes choses, l'auteur et le principe de sa propre vie et c'est entre ses mains qu'il remet son âme et sa vie. Il n'est personne à qui confier ce qu'il a de plus précieux avec plus d'amour et d'absolue confiance. Et il meurt ainsi avec toutes les marques de la sainteté la plus parfaite, dans l'exercice des vertus les plus excellentes — amour des ennemis et des parents, reconnaissance du souverain domaine du Père, obéissance, dévouement, entière dépendance à l'égard de Dieu. Sa mort n'est point seulement précieuse devant Dieu comme celle des Saints (*Ps.*, 115, 15) : elle est le modèle, le couronnement, la consommation, la source de toutes les saintes morts.

3) avec une liberté et une force divines.

En toute réalité, il meurt de la mort de la Croix, des effets du crucifiement, des souffrances endurées, de l'effusion du sang — toutes choses inhérentes au supplice de la croix et mortelles par elles-mêmes; mais qui ne pouvaient lui arracher la vie sans un libre consentement de sa part. Ce consentement, il le donne au moment où il incline la tête. L'Ecriture semble l'indiquer en disant : « Et inclinant la tête, il rendit l'esprit » (*Joann.*, 19, 30). D'ordinaire la mort arrive et la tête s'incline. — En outre les Evangélistes

font remarquer qu'au moment de la mort, Jésus poussa un grand cri (*Luc*, 23, 46; *Matth.*, 27, 50; *Marc*, 15, 37), à ce point que le centurion en fut frappé, reconnut là un signe de la Divinité et confessa ouvertement cette Divinité (*Marc*, 15, 39). Et ainsi la mort du Sauveur ne porte point seulement le signe de la faiblesse de sa très réelle nature humaine : elle atteste aussi l'absolue puissance de sa Divinité; et il meurt dans toute la majesté de cette puissance souveraine.

2. COMMENT JÉSUS MEURT SUR LA CROIX

Il y a trois heures — heures douloureuses — que le Sauveur est attaché à la Croix. Ses forces sont épuisées. La mort vient enfin, la mort, la nécessité suprême, la mort si dure, si redoutable à notre nature; la mort, cette grande humiliation où le corps et l'âme, comme deux coupables, sont séparés l'un de l'autre; la mort, ce combat acharné où la vie, attaquée de toutes parts, soutient une lutte désespérée; la mort la plus profonde des douleurs, dont la violence se traduit souvent par les larmes et par l'amère expression des traits du visage : la mort, cette fille du péché, qui étend son sceptre impitoyable sur tous les enfants d'Adam, pour les réduire en poussière — elle vient : va-t-elle porter la main sur le Saint par excellence, sur l'auteur de toute vie? va-t-elle le soumettre à son empire? Oui, il le faut, parce que Jésus le veut ainsi. Et quand le Sauveur a jeté ce cri d'une voix forte : « Tout est consommé! » l'agonie commence. « Les souffrances ont épuisé mon corps; la mission que j'avais dans ma vie est accomplie; il ne me reste qu'à mourir. » Et d'une voix puissante, il dit : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains » (*Luc*, 23, 46), il incline la tête et il expire (*Joann.*, 19, 30). Il était trois heures de l'après-midi (1).

(1) D'après BELSER (*Geschichte des Leidens... des Herrn.* — Fribourg en B. 1903, pp. 390 sqq.), le travail sanglant du cruci-

Méditer, prier et dire avec saint Bonaventure: « *Crucifixe, fac me fortem — Ut libenter tuam mortem — Plangam, donec vixero — Tecum volo vulnerari — Te libenter amplexari. — In cruce desidero.* — Divin crucifié, donnez-moi la force afin de pleurer votre mort aussi longtemps que je vivrai. Avec vous je veux être blessé; et, sur la croix, je désire vous embrasser ».

3. LES EFFETS DE LA MORT DE JÉSUS

1) sur la nature inanimée.

Au moment où Jésus expire, la terre s'agite et tremble. Le rocher du Calvaire se brise en une crevasse, les sépulcres s'entr'ouvrent, et, après la Résurrection, plusieurs saints de l'Ancien Testament apparaissent pour rendre témoignage à Jésus. Dans le Temple, la confusion est extrême : le grand voile, le voile précieux qui est entre le Saint et le Saint des Saints, se déchire, par le milieu, depuis le haut jusqu'en bas (*Matth.*, 27, 51); c'est le signe que l'Ancien Testament est fini, que les ombres et les figures font place à la réalité, que l'accès est ouvert et que le peuple peut s'approcher de Jéhovah (*Hebr.*, 9, 8). C'est par la crainte et par l'effroi que Dieu se rend témoignage à lui-même dans la nature inanimée.

2) parmi les hommes.

Quant aux hommes, le centurion est le premier à éprouver les effets de la mort de Jésus. A la vue de ces signes,

fiement se fit à 9 heures du matin. — « D'après *Marc*, 15, 25, il était 9 heures; en sorte qu'au moment où les ténèbres commencèrent, le Sauveur était déjà depuis trois heures environ sur la croix » (*Ibid.*, p. 428). D'après tous les synoptiques (*Marc*, 15, 33), les ténèbres durèrent trois heures jusqu'à la mort de Jésus qui expira à 3 heures de l'après-midi. Le Sauveur aurait donc souffert sur la croix pendant six heures. — D'autres commentateurs réduisent cette durée.

la crainte s'empare de lui : éclairé par la grâce il rend gloire à Dieu en proclamant l'innocence et la Divinité de Jésus (*Luc*, 23, 47; *Marc*, 15, 39).

Le peuple qui est près de la croix ou sur les hauteurs voisines pour contempler le Calvaire est saisi d'épouvante à la vue de ces prodiges. Ils rentrent en eux-mêmes, ils se frappent la poitrine, ils se lamentent, ils fuient en tumulte vers la ville (*Luc*, 23, 48). Là aussi, règnent sans doute le trouble et la crainte.

Mais pour la Mère de Dieu, pour Jean, pour les saintes femmes, les effets de la mort de Jésus sont la foi, l'adoration, l'amour crucifié, l'ineffable douleur causée à la Mère par la mort de son Fils chéri, à Jean et aux saintes femmes par la mort d'un Maître bien-aimé.

4. CE QUE NOUS ENSEIGNE LA MORT DE JÉSUS

La mort de Jésus est l'apogée de la vie et de tous les mystères du Seigneur; elle confirme les vérités fondamentales de la foi, en particulier la foi en la réalité de la nature humaine du Sauveur et la foi en sa Divinité.

Elle met le sceau à sa doctrine morale : elle atteste l'excellence de notre fin surnaturelle et la majesté de la loi éternelle, l'horreur et la malice du péché; l'expiation et la satisfaction que Jésus-Christ a offertes pour le péché.

Que dire de l'importance de la mort du Sauveur dans l'ordre de la grâce? Le trésor des mérites de Jésus-Christ nous est acquis ainsi que le trésor de toutes les grâces.

Cette mort est le modèle de la vie nouvelle où, morts au péché, nous devons vivre pour Dieu dans l'heureuse espérance de la résurrection de nos corps (*Rom.*, 6, 8).

En un mot, elle nous apprend à vivre et à mourir pour Jésus. « Le Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et qui est ressuscité pour eux » (2 *Cor.*, 5, 15).

Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous lui appartenons » (*Rom.*, 14, 8). - Depuis que Jésus a voulu mourir, la mort n'a plus rien de redoutable pour nous. La mort chrétienne, la mort en état de grâce, dans la foi, dans la charité, dans l'union avec les sentiments du Sauveur mourant, est un sacrifice infiniment précieux, le couronnement de la vie chrétienne. Par sa dernière parole : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains », Jésus s'est en quelque sorte emparé des mains du Père auxquelles il nous a tous confiés comme un legs précieux. Ne redoutons plus le sombre passage du trépas. Jésus est là; et là où est Jésus, Marie y est aussi parce qu'elle était au pied de la croix où son Fils unique expirait. « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. » « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, maintenant et à l'heure de la mort », telle est la double prière du chrétien mourant, telle son arme de défense contre les puissances des ténèbres.

Pour une Répétition et les développements voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, II¹¹, 412-420.

Le côté de Jésus ouvert par la lance.

Oraison préparatoire. Trois *Préludes* comme à l'ordinaire.

Jésus est mort. Son Cœur brûlant d'amour a cessé de battre; mais il est encore plein de sang chaud; et ces dernières gouttes de son sang, il veut nous les donner sans réserve.

Considérer :

1. A QUELLE OCCASION LE CÔTÉ DU SAUVEUR EST OUVERT

D'après la coutume romaine, les crucifiés étaient brûlés sur la croix, ou percés d'une lance, ou bien on les laissait mourir de faim ou on les jetait en proie aux animaux sauvages. - D'après la loi juive, le condamné qu'on avait atta-

ché au gibet afin que la honte fût plus grande, devait être détaché et enseveli avant le soir (*Deuter.*, 21, 23). Les Juifs s'appuyant sur cette loi demandent à Pilate des soldats qui, afin de compenser une plus longue torture sur la croix, devront briser avec des massues les jambes des suppliciés, les achever et les détacher pour les inhumer. — Pilate envoie donc des soldats qui se conformeront au désir des Juifs.

Considérer avec une vive compassion l'angoisse de la sainte Mère du Sauveur, de saint Jean, des saintes femmes, et leur sollicitude pour le Corps de Jésus. Quelle n'est pas leur douleur en apprenant ce qui va se passer!

2. COMMENT LE COTÉ ET LE CŒUR DE JÉSUS SONT TRANSPERCÉS

1) *Le coup porté au côté*

Mais le Sauveur est déjà mort lorsque les soldats arrivent. Cédant peut-être aux prières de Notre-Dame et des saintes femmes, ils s'abstiennent de profaner le corps en brisant les jambes et les bras, en enfonçant la poitrine (*Joann.*, 19, 33). Cependant, probablement pour obéir à l'ordre donné et pour s'assurer de la mort de Jésus, un des soldats plonge sa lance dans le côté du Sauveur (*Joann.*, 19, 34). D'après la tradition, il frappa le côté droit et, par la violence du choc, la lance pénètre jusqu'au Cœur. La blessure dut être large et profonde, puisque l'apôtre saint Thomas put y introduire la main (*Joann.* 20, 27).

Contempler avec piété le Cœur du Sauveur ainsi ouvert. Cette blessure, si large, et d'où le sang s'échappe, ne dit-elle pas tout à notre âme?

« Je vous salue mille et mille fois, aimable Cœur de Jésus! Par la suavité de ce Cœur, adoucissez ma douleur. Heureuse blessure faite par la lance! la source des grâces nous est ouverte : elle ne se refermera jamais! »

2) « *Et il en sortit de l'eau et du sang.* »

Aussitôt, de la blessure il sort de l'eau et du sang (*Joann.* 19, 34). Qu'il en sorte du sang, la chose est naturelle, puisque le sang ne se coagule que quatre heures environ après la mort; mais qu'il en sorte de l'eau — et, d'après le texte, c'est bien de l'eau — il y a là, évidemment, un prodige. C'est ainsi que les Saints Pères l'expliquent; c'est ce qu'indique l'insistance avec laquelle saint Jean constate le fait (*Joann.* 19, 35).

O amour infini! « Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à l'excès (*Joann.* 13, 1).

3) « *Voilà ce Cœur.* »

L'ouverture du côté de Jésus, le sang et l'eau qui découlent de la blessure sont comme le sceau apposé à la Vie et à la Passion tout entière du Sauveur. Le Cœur de Jésus ainsi ouvert, c'est :

a) le don par excellence du Seigneur, la preuve qu'il veut tout nous donner, l'affirmation irrécusable que Jésus est mort par amour pour nous. « Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (*Joann.*, 15, 13).

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes! » (paroles de Notre-Seigneur à sainte Marie Marguerite Alacoque). Qu'ai-je encore que je puisse vous donner? — Donc reposons-nous, en paix et avec amour, dans le Cœur de Jésus, océan de douleurs et d'amour. — Ces deux sentiments, la douleur et l'amour — ont toujours dominé dans le Cœur du Sauveur durant sa vie mortelle tout entière; ils se révèlent surtout dans les Mystères de sa Passion; ils ont été incomparablement plus grands dans ce Cœur que dans toutes les marques qu'au cours de sa vie et de sa Passion il a pu en donner (ROOTHANN).

b) Le Cœur de Jésus est le livre de la Loi du Testament

Nouveau, un appel à l'amour et à la perfection intérieure. Comprenons-nous le langage de ce livre? Que veut-il nous montrer par ce Cœur transpercé? le couronnement du sacrifice offert pour nous! Je n'ai rien gardé pour moi, nous dit-il; et c'est par amour que j'ai tout donné; et cet amour, il a son foyer dans mon Cœur.

Donc que l'amour inspire nos résolutions! L'amour est la force qui triomphe de tout. Que cet amour nous préserve de rien garder pour nous. Et cet amour victorieux, nous le puisons dans le Cœur de Jésus, dans la pratique d'une véritable dévotion au Cœur de Jésus.

c) Le Cœur de Jésus est la source de toutes les grâces. De ce Cœur est sortie l'Eglise avec les sacrements et tous les moyens de grâces dont elle dispose. Et telle est bien la doctrine des Saints Pères : Comme Eve, disent-ils, est sortie du côté d'Adam, ainsi l'Eglise est sortie du côté de Jésus. L'eau est le symbole du baptême, le sang celui de l'Eucharistie. « Avec joie vous puiserez aux sources du Rédempteur »... Chantez le Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa magnificence, publiez-le dans toute la terre. Tressaille de joie, maison du Seigneur; loue le Seigneur, parce que le grand, le Saint d'Israël est au milieu de toi » (*Is.*, 12, 3, 5).

C'est bien ici, en présence du Sauveur qui s'est immolé sans réserve pour notre salut; c'est bien ici, devant ce Cœur blessé par amour, que nous devons renouveler notre offrande, et le remercier de tout ce qu'il a fait pour nous, de toutes les souffrances que, pour nous, il a endurées.

Marie et le petit groupe qui l'entoure — saint Jean et les saintes femmes — contemplant ce Mystère avec des sentiments de douleur, de compassion, d'adoration, d'amour et de réparation — nous offrent un modèle à imiter. C'est un premier hommage d'amour et de réparation offert au Sacré-Cœur, le premier acte de la dévotion à ce Cœur sacré. C'est ainsi que la dévotion au Sacré-Cœur est révélée et établie, avec son objet propre qui est le Cœur même du Sauveur comme siège et symbole de l'amour, avec les touchants

motifs et les actes qui constituent cette dévotion et qui sont l'amour et la réparation.

Dans ce Cœur, déposons nos résolutions; dans ce Cœur, fixons nous-mêmes notre demeure. Tout pour vous, Cœur sacré de Jésus; tout pour vous et rien pour moi!

La Sépulture.

Oraison préparatoire et *Préludes* comme à l'ordinaire.

Le corps de Jésus est déposé de la Croix et mis dans un sépulcre neuf. Considérer :

1. LA DÉPOSITION DE LA CROIX

1) *Les personnes.*

Contempler d'abord les personnes qui, envoyées par la Providence, viennent prêter leur aide à Marie et à saint Jean. Les soldats auraient volontiers porté au lieu de la sépulture commune le corps de Jésus avec ceux des deux larrons.

a) *Joseph d'Arimathie.*

Joseph est d'Arimathie; il est riche (*Matth.*, 27, 57); il jouit d'une grande considération; il est membre du Grand Conseil (*Marc.*, 15, 43).

Par sa noble attitude, il n'a rien de commun avec les autres membres du Sanhédrin, meurtriers du Sauveur. Il est juste (*Luc*, 23, 50) : il attend le Royaume de Dieu et le Messie; en secret, il est du nombre des partisans de Jésus (*Joann*, 19, 38; *Matth.*, 27, 57); dans la séance du Conseil, il n'a pas consenti au jugement que les autres ont porté contre le Sauveur; il a rompu publiquement avec les ennemis de Jésus (*Luc*, 23, 51). Cette première démarche l'amène à prendre une autre résolution; il veut donner à Jésus une sépulture honorable ; à proximité du Calvaire, il possède un

sépulcre neuf; il y déposera le corps du Sauveur. Il va donc hardiment trouver Pilate (*Marc.* 15, 43) et, au nom des amis et des parents, il réclame le corps (*Joann.*, 19, 38). La loi romaine permettait d'accorder cette demande. Pilate s'étonne seulement que Jésus soit déjà mort; les Juifs, en effet, sont venus, il n'y a qu'un instant, réclamer l'ordre de le faire achever sur la croix. (*Joann.*, 19, 31). Apprenant par le centurion que le Sauveur est mort, il lui permet de le détacher de la croix et ordonne qu'on le remette à Joseph (*Marc.* 15, 44, 45; *Joann.* 19, 38). Joseph achète alors un tissu de fin lin, comme en portent les prêtres et les riches et il se rend aussitôt au Calvaire avec ses serviteurs (*Marc.* 15, 46).

b) Nicodème.

L'autre personnage est Nicodème : c'est également un disciple de Jésus (*Joann.* 19, 39), un docteur en réputation, un sénateur (*Joann.* 3, 1, 10). Il a, lui aussi, dans une séance du Conseil, défendu le bon droit de Jésus, il y a environ six mois, à la fête des Tabernacles, quand les Juifs avaient envoyé des archers pour arrêter le Sauveur et que ceux-ci revinrent s'excusant de n'avoir pas réussi, parce que « j'aurais homme n'a parlé comme cet homme-là »; et Nicodème indigné de ce procédé de ses collègues avait protesté en disant : « Notre loi permet-elle de condamner personne sans l'avoir auparavant entendu et sans s'être informé de ses actions? » (*Joann.* 7, 51). Sur quoi, « chacun s'en retourna dans sa maison » (*Joann.* 7, 53).

Et maintenant, il reste fidèle au Seigneur; il veut participer à l'ensevelissement et il a acheté environ cent livres d'aloès, de myrrhe, de baume et de parfums (*Joann.*, 19, 30).

Voilà donc deux nobles figures. Ce sont deux laïques qui pourraient faire honte aux prêtres et aux Apôtres. Ils sont un excellent modèle de tous ces laïques de toutes conditions qui, en public, confessent hardiment le Christ par leurs dis-

cours et leurs actes, malgré le nombre et la puissance, parfois redoutable, de ses adversaires.

2) *Les actions.*

Joseph et Nicodème, aidés de leurs serviteurs et des amis de Jésus, détachent donc le corps de la croix. Avec un grand soin, une vive compassion, un profond respect, ils contemplent ce corps et les blessures qui l'ont déchiré. Jamais prêtre n'apportera au Sacrement de l'autel plus de respect et de soin que Joseph et Nicodème n'en témoignent au corps du Sauveur. Combien ils doivent nous être chers pour l'amour dont ils font preuve envers Jésus et envers sa Mère, pour la générosité avec laquelle, non contents de donner ce qui leur appartient — Nicodème, sa richesse; Joseph, son tombeau — ils s'emploient eux-mêmes personnellement à les servir; enfin pour le courage qu'ils ont dû montrer. Et il fallait réellement du courage pour agir ainsi, malgré la haine fanatique que les princes des prêtres nourrissaient contre Jésus. La noble conduite de ces hommes est assurément l'effet de la mort de Jésus.

2. LE SAUVEUR ENTRE LES BRAS DE SA MÈRE

Suivant la tradition, Notre-Dame reçoit entre ses bras le corps de son Fils. Rien de plus naturel : ce corps lui appartient. — Que fait-elle? Elle contemple les cruels ravages exercés sur ce corps sacré, ces blessures effrayantes, ces plaies. Maintenant, elle peut tout contempler de près.

Quelles sont ses pensées? Elle songe, sans doute, à des jours meilleurs, à la majesté et à l'excellence de l'Humanité sainte du Sauveur, aux jours heureux de Nazareth, alors que Jésus reposait entre ses bras comme son trésor et qu'elle pouvait lui prodiguer ses soins maternels. — Quels sont ses sentiments? C'est le glaive de douleur prédit par Siméon

qui pénètre son cœur (*Luc.* 2, 35), multipliant ses vives blessures autant qu'il y a de plaies sur le corps de son Fils; c'est une souffrance ineffable, c'est l'amour pour Jésus, c'est l'amour pour nous-mêmes. Et toutes ces blessures que lui disent-elles? elles sont le témoignage de l'amour de Jésus pour nous : c'est pour nous qu'il les a reçues, pour nous qu'il a donné sa vie! Marie peut-elle nous oublier, peut-elle oublier ceux dont les noms sont gravés dans son cœur par ces mille blessures? — De notre côté, nous ne saurions l'oublier. Aussi longtemps que la mort de Jésus sera prêchée, aussi longtemps qu'une croix se dressera dans le monde, la dévotion envers Notre-Dame ne peut disparaître. Nul ne peut passer devant la croix, sans voir en même temps cette Mère tenant entre ses bras le corps inanimé de son Fils, sans redire ces paroles : « Bénie soyez-vous entre toutes les femmes; béni soit le Seigneur... qui a rendu votre nom si célèbre que les hommes, se souvenant éternellement de la puissance du Seigneur, ne cesseront jamais de vous louer, parce que vous n'avez pas craint d'exposer votre vie, en voyant l'extrême affliction où votre peuple était réduit; mais vous vous êtes présentée devant Dieu pour empêcher sa ruine » (*Judith.* 13, 23-25).

3. LA MISE AU TOMBEAU

On prépare tout pour la sépulture de Jésus, suivant la coutume des Juifs. Ils enveloppent le corps dans un linceul et dans des bandelettes de lin (*Marc.* 15, 46; *Luc.* 23, 53); entre le corps et le linceul, ils mettent des aromates et des parfums, ils en imprègnent le linceul lui-même (*Joann.* 19, 40); ils recouvrent le visage d'un suaire (*Joann.* 20, 7). Les préparatifs achevés, on se dispose à mettre le corps dans le tombeau, car le temps presse et le soir arrive (*Matth.*, 27, 57). Le sépulcre que Joseph d'Arimathie a fait tailler dans le roc est entièrement neuf (*Matth.* 27, 60); il est à quelques minutes du lieu du crucifiement, dans la direction du nord-

ouest. C'est là que les hommes apportent le corps de Jésus; ils sont accompagnés de Notre-Dame, de saint Jean et des saintes femmes. Tous sont dans la tristesse, et le prophète l'a prédit : « Ils pleureront sur lui avec larmes et soupirs comme on pleure un fils unique; ils seront pénétrés de douleur comme on l'est à la mort d'un fils aîné » (*Zach.*, 12, 10). Joignons-nous en esprit à ce douloureux cortège et aidons à coucher le Seigneur dans sa tombe. Selon la parole de l'Apôtre, nous y sommes ensevelis avec lui : « Ne savez-vous pas que nous tous, qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort? Car nous avons été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir (au péché), afin que, comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire de son Père, nous marchions aussi dans une nouvelle vie » (*Rom.*, 6, 3, 4; Cf. *Coloss.*, 2, 12).

Le Sauveur a trouvé le lieu de son repos. Une grosse pierre est roulée devant le tombeau. Accompagnée des saintes femmes, Marie revient au Mont de Sion.

La mort de Jésus : ouverture du côté, la mise au tombeau.

(Application des sens.)

1. LA MORT DE JÉSUS

Il y a de longues heures — heures douloureuses! — que le Sauveur est suspendu à la croix. Qui peut comprendre les souffrances, les tortures qu'il a endurées? Jetons sur lui un rapide coup d'œil : peut-être nous ferons-nous une idée de son martyre. Il est là, étendu sur un bois rude et dur, sur le lit de la croix; ses épaules, son dos sont écorchés; de la tête aux pieds, ce n'est qu'une plaie; ce sont ses blessures toutes vives qui le tiennent suspendu; un clou est enfoncé dans chaque pied, dans chaque main, qui le brûle comme du feu; sur sa tête et dans ses tempes les pointes des

épines forment une couronne de blessures enflammées. La tête, avec la cruelle couronne et avec le sang qui coule sur les cavités des yeux, sur la barbe et les cheveux, sur les lèvres entr'ouvertes, est penchée sur la poitrine et ne peut, empêchée par la couronne d'épines, se soulever qu'à grand' peine. Les membres sont tellement distendus, ainsi que les muscles, que l'on peut compter tous les os. De ses mains, dont les blessures s'élargissent, le sang coule sur les bras; de ses pieds transpercés par les clous, il ruisselle sur le tronc de la Croix; sur le corps entier, ce sont des enflures rouges, des écorchures, des stries rouges de sang. Aux endroits meurtris, des crevasses se forment et, sous la tension de tout le corps, se rompent et laissent s'échapper le sang. Les poumons engorgés par le sang coagulé respirent difficilement; le cœur bat avec peine et c'est l'angoisse de l'agonie. Les tempes et le cou éprouvent une souffrance poignante, le front est brûlant; et les blessures sous l'action de l'air causent peu à peu une douleur cuisante. Tout le corps a les frissons de la fièvre qui provoque une soif intolérable. Les lèvres sont desséchées, la langue est pour ainsi dire carbonisée; le gosier et le palais sont en feu. Dans sa soif, il demande à boire et on lui présente quelques gouttes de vinaigre; et voilà, dans sa détresse extrême, le rafraîchissement offert à Celui qui donne aux hommes toutes choses en abondance : les sources des eaux, les boissons les plus précieuses. Et lui, il n'a même pas un verre d'eau!

Et de même qu'en lui tout est souffrance, ainsi, autour de lui, tout lui apporte une douleur. La terre le repousse et le ciel ne l'accueille pas encore. Les derniers liens qui l'attachent à la terre sont brisés. On se partage ses vêtements; il a légué à Jean sa Mère bénie; ses partisans l'ont trahi ou se sont dispersés; tout le peuple l'a rejeté. Autour de lui ses regards ne découvrent qu'un peuple d'ennemis, de bourreaux qui se réjouissent de sa misère, le blasphèment et l'injurient. Partout des regards moqueurs ou insultants, des poings qui le menacent, des gestes de fureur. Tout ce

qu'il voit, tout ce qu'il entend devient pour lui cruelle affliction; c'est partout le mépris et la haine. Le petit groupe de ses fidèles se tient à l'écart; ils ne peuvent rien pour lui, sinon ajouter à ses souffrances par cette fidélité même, par leur tristesse et leur perplexité. Quelle souffrance pour son Cœur!

Du côté de la terre, donc, rien que des douleurs; et le ciel n'a pour lui aucune consolation. Ténèbres autour de lui; en lui, ténèbres! le soleil s'est obscurci et l'abandon de Dieu accable l'âme de Jésus! Seul, délaissé de tous, il est suspendu à la Croix et il souffre tout ce que peut souffrir le plus malheureux des hommes, sans consolation, sans soulagement, ni du côté de ses semblables, ni du côté de Dieu, sans l'appui de la foi, de l'espérance, de la charité; sans lumière dans les amertumes de l'épreuve, en proie au plus effroyable des martyres. Et le cri qu'il jette traduit cette agonie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » De ce délaissement, le Sauveur fait pour nous un précieux trésor; ce martyre ineffable devient pour nous une richesse; c'est pour nous qu'il offre au Père céleste sa vie et sa Passion afin que jamais ne se désespèrent ceux qui connaîtront le délaissement et l'abandon. Quand les hommes nous abandonnent, Dieu nous reste et il en coûte peu de renoncer à toutes les consolations de la terre, lorsqu'on possède la grâce, qu'on a la foi et que, par la charité, on demeure dans l'union avec Jésus-Christ. Par cette agonie, par ce délaissement Jésus nous a mérité et nous a préparé la force nécessaire pour ne point désespérer même à la dernière heure. Il est la Lumière, la Voie et la Vérité; et il est là nous soutenant dans ce redoutable passage : il y a dressé sa Croix pour nous consoler. Ce cri a été le témoignage de son délaissement, mais il permet à tous ceux qui souffrent et reconnaissent en Dieu un Père de jeter ce même cri comme un appel inspiré d'une filiale confiance. Nul ne sera jamais délaissé comme Jésus l'a été : délaissé des hommes qui le haïssent. qui l'accablent; — de Dieu, qui

semble l'oublier entièrement, et cela au moment même où il donne à ce Dieu la preuve suprême de son amour en s'immolant pour sa gloire.

Depuis la troisième heure (9 heures) où il a été crucifié (Marc, 15, 25) le Sauveur a souffert. La fin est venue. Son corps s'affaisse sur la croix, comme si les clous ne pouvaient plus le porter; sa pâleur augmente; le sang qui coule de ses plaies se coagule. Le visage s'allonge, les traits s'aminçissent, les joues se creusent, les yeux injectés de sang ont le regard fixe... Jésus se tait, et, tandis qu'il souffre mystérieusement et qu'il s'entretient avec son Père, la mort s'approche. Alors il soulève péniblement sa tête couronnée d'épines et il dit : « Tout est consommé ! » puis, après un court silence, d'une voix forte il s'écrie : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains ! » C'est l'agonie ! Une sueur froide couvre ses membres; la lividité de la mort se répand sur tout son corps; la douleur le fait frissonner; les bras s'étendent, le corps s'affaisse; les genoux fléchissent d'un même côté; les pieds se contractent sur les clous dont ils sont percés. La tête s'incline sur la poitrine, les lèvres bleuies s'entr'ouvrent et laissent apercevoir la langue ensanglantée; — un dernier et profond soupir, et Jésus meurt ! L'âme séparée du corps et immédiatement glorifiée descend aux lieux inférieurs avec la rapidité de l'éclair. Le dernier objet qui s'offre à ses regards c'est le regard de sa Mère comme le visage de cette Mère bénie a été le premier objet sur lequel ses regards se sont arrêtés en s'ouvrant à la lumière terrestre. Mais ce regard pénétrant du Sauveur mourant est pour le cœur de Marie le glaive de douleur prédit par Siméon. — Et, en ce moment même, peut-être commence-t-on, dans le Temple, l'immolation de l'agneau pascal; dans les parvis le son prolongé des trompettes retentit pour annoncer au ciel et à la terre et aux habitants des lieux inférieurs que le grand sacrifice, le véritable sacrifice de la Pâque vient d'être immolé.

2. L'OUVERTURE DU COTÉ

Après la mort de Jésus les ténèbres se dissipent peu à peu; le soleil, encore pâle et voilé, éclaire de nouveau les collines, les hauteurs, le lieu de l'exécution et, sur le rocher du Calvaire, les trois croix qui portent les suppliciés et au pied desquelles veillent les soldats romains et les amis du Sauveur plongés dans la douleur. De la ville d'autres soldats viennent avec des échelles et des massues, pour briser les bras et les jambes des crucifiés et les achever ainsi. Pilate les a envoyés sur les représentations des Juifs et sur leur demande, et ils devront, après avoir brisé les bras et les jambes, jeter les corps dans une fosse commune, de peur que leur vue ne devienne l'occasion de contracter une souillure en ce jour du « grand sabbat ». — Aussitôt ils commencent cette œuvre de cruauté, au grand effroi de Notre-Dame et de ceux qui sont avec elles. Ils brisent les jambes des deux larrons qui poussent des gémissements et des cris effroyables; ils enfoncent violemment leur lance dans leur poitrine; ils délient les cordes qui les retiennent à la croix, et les deux cadavres s'écroulent à terre. Les soldats s'approchent alors du Sauveur. Cédant probablement aux prières de Notre-Dame, aux observations de saint Jean affirmant que Jésus est déjà mort, ils s'abstiennent de profaner le corps du Sauveur et ils traînent au bas de la colline les cadavres des deux larrons. Notre-Dame, saint Jean et les saintes femmes voient avec terreur ce spectacle, et redoutent que les soldats ne reviennent pour traiter de la même manière le corps de Jésus et le jeter dans la fosse commune. Mais Dieu en dispose autrement.

Soudain s'élance l'officier qui commande aux soldats. D'après la tradition, il se nomme Longin et il souffre des yeux. Comme sous une inspiration du ciel, il pousse vivement son cheval vers la Croix du Sauveur et, avant qu'on ait pu le prévoir, il plonge sa lance dans le côté droit de Jésus, avec tant de force qu'elle transperce la poitrine et

traverse le Cœur. Lorsqu'il retire la lance, il sort de la large blessure une grande quantité de sang et d'eau qui se répand sur le roc. Sans doute, en agissant de la sorte, Longin a voulu obéir à l'ordre donné et s'assurer de la mort de Jésus pour en rendre compte en haut lieu; peut-être, aussi, fut-il saisi de pitié et de compassion pour le Sauveur et n'a-t-il point voulu que ce Corps fût profané par les bourreaux. En tout cas, il accomplit la prophétie, annonçant qu'aucun des os du Sauveur ne serait brisé et que le Messie serait transpercé de la lance. — La tradition rapporte que les yeux de Longin furent guéris par le contact des gouttes de sang et d'eau qui, de la blessure de Jésus, les atteignirent. Et, comme le centurion à la mort du Sauveur, Longin tombe à genoux et confesse la Divinité de la Victime. — Notre-Dame, les saintes femmes et saint Jean ont vu avec terreur Longin s'élancer vers la croix, et porter à la poitrine de Jésus un coup si violent. Ils jettent des cris d'effroi. Marie sent le fer de la lance pénétrer son propre cœur. Indiciblement ému à la vue du sang qui coule, le petit groupe se prosterne à genoux et recueille avec le plus profond respect les gouttes de sang et d'eau qui s'amassent dans une excavation du rocher. — Le double miracle de la guérison et de la conversion de Longin les console; mais avec quelle tristesse et quelle douleur ils contemplent la cruelle blessure qui a entr'ouvert le Cœur si cher, si fidèle, si adorable de Jésus! — Et maintenant le sacrifice est entier : tout est détruit; la dernière goutte de sang a été versée.

3. LA MISE AU TOMBEAU

Pendant ce temps, Joseph d'Arimathie a obtenu de Pilate le corps du Sauveur avec l'autorisation de lui donner la sépulture. Tandis qu'avec Nicodème il fait divers achats en vue de l'embaumement, il envoie ses serviteurs avec l'ordre d'approprier le tombeau et de prévenir les amis qui sont sur le Calvaire qu'il va procéder à la sépulture de Jésus. Cette

nouvelle est, pour Notre-Dame, une consolation dans son inexprimable douleur. Seule, qu'aurait-elle pu faire pour son Fils? Elle ne peut ni ne doit le déposer de la croix : Jésus ne lui appartient plus, il est la propriété de Pilate et des Juifs. Toute démarche de sa part aurait les pires conséquences. A chaque instant elle craint que les bourreaux ne reviennent et n'emportent le corps. Elle n'a pas un tombeau où le déposer : elle a toujours été pauvre — pauvre à Bethléem, pauvre en Egypte — mais alors, du moins, elle pouvait presser sur son cœur son Enfant et l'adorer! Ici, rien! et elle n'a jamais senti sa pauvreté plus douloureusement qu'à cette heure. La charité, le dévouement d'Arimathie la délivrent de toutes ces angoisses.

Joseph et Nicodème arrivent bientôt avec leurs serviteurs, avec des échelles, et tout ce qui est nécessaire pour l'ensevelissement. Ils communiquent à Longin, l'officier de garde, l'ordre de Pilate et Longin leur offre son aide pour déposer le corps de la croix. Avec quel respect, avec quelle compassion ils saluent Notre-Dame! avec quels sentiments de douleur et d'amour ils contemplent le corps livide et si cruellement maltraité de leur Maître! Après lui avoir rendu leurs témoignages d'amour et d'adoration, ils dressent les échelles et y montent pour commencer leur œuvre à la fois si triste et inspirée par tant de charité. Les clous sont successivement retirés, et de mains en mains, sont remis à Notre-Dame. C'est enfin le Corps lui-même qui, reçu dans un drap, lentement, avec précaution, est confié aux bras de Joseph, de Nicodème et de saint Jean, qui mettent aux moindres détails autant de soin et de précaution que s'ils portaient, vivant encore, un ami bien aimé, grièvement blessé : ils ont pour Jésus un respect plus grand, un plus grand amour qu'ils ne lui en ont jamais témoigné durant sa vie. Les saintes femmes ne peuvent détacher leurs regards de ce Corps du Seigneur tandis qu'on le dépose; elles suivent chacun des mouvements; elles tendent les mains vers lui, elles versent des larmes, toute leur attitude révèle et leur

douleur et leur sollicitude. Mais toutes demeurent silencieuses. De leur côté, si les hommes échangent quelques mots, c'est avec le respect qu'on apporte à un acte sacré; à mi-voix, ils se demandent l'un à l'autre les services nécessaires.

Notre-Dame est assise à terre, sur une sorte de couverture : la jambe droite est légèrement relevée; le dos s'appuie sur un coussin. Le corps de Jésus est étendu sur la couverture, la tête repose sur le genou droit de Notre-Dame. De nouveau elle tient son Fils entre ses bras; elle voit de ses yeux, avec quelle douleur! — les mauvais traitements qu'il a subis, les ravages exercés sur ce corps, les blessures qui l'ont déchiré — et elle se met à lui donner ses soins, à le purifier des souillures qui l'ont défiguré. Elle dénoue l'horrible couronne d'épines et la met de côté. A peine peut-on reconnaître le visage, tant il est souillé par le sang et les blessures; et, doucement, Marie l'essuie avec des éponges humides; elle détache des cheveux et des yeux le sang qui s'y est desséché; délicatement, elle nettoie la bouche et la langue. Alors elle en vient aux épaules, à la poitrine, aux mains couvertes de sang et transpercées. Tous les os de la poitrine, tous les tissus sont déchirés ou distendus, sans flexibilité; l'épaule droite porte une large plaie; le dos est tout déchiré et, sur le côté droit, s'ouvre la profonde blessure ouverte par le fer de la lance. — Quand le Corps du Sauveur est ainsi lavé et purifié; lorsque, ayant perdu tout son sang, livide, portant des cicatrices sans nombre, le Corps de Jésus repose sur le sein de sa Mère, elle commence à oindre les blessures, à y verser le baume, à répandre sur la tête une huile précieuse; puis elle enveloppe la tête à l'aide de bandes de toile; elle ferme doucement les yeux à demi entr'ouverts, elle y appuie légèrement la main; elle ferme également la bouche; elle embrasse le Corps de son Fils et, pleurant, elle laisse sa tête s'incliner sur la sienne. — Sans doute, elle songe aux jours heureux où il lui était donné de rendre à l'aimable enfant des services semblables. Comment

comprendre sa douleur et son amour — son amour pour son Fils et, aussi, son amour pour nous? Elle ne s'irrite point contre nous. Elle nous avait donné ce Fils, le plus beau, le plus aimable des enfants des hommes, — elle nous l'avait donné pour qu'il fût notre joie et notre salut. Et dans quel état le reçoit-elle aujourd'hui! Il est pauvre, déchiré par les blessures; c'est un cadavre défiguré — voilà dans quel état l'Enfant de Bethléem repose maintenant sur le sein de sa Mère! Aujourd'hui encore Jésus élève les bras; mais ce n'est plus comme dans l'étable de Bethléem! Ses bras sont cruellement meurtris; ils ne se plient que très difficilement et, dans les bras de sa Mère, Jésus a l'attitude du Crucifié. Mais ces blessures, ces plaies du Sauveur de quoi parlent-elles à Marie, sinon de son amour pour nous? Nous sommes le prix de ces blessures; le prix de sa vie; et elles gravent notre souvenir dans le cœur de Marie. Comment pourrait-elle nous oublier et ne point nous aimer?

Il pouvait être cinq heures du soir lorsque Joseph d'Arimathie et Nicodème déposèrent sur une sorte de civière le Corps de Jésus enveloppé dans le linceul. Aidés par saint Jean et peut-être par quelques soldats, ils descendent la pente du Calvaire, ils le portent dans le jardin où se trouve le tombeau. Notre-Dame, les saintes femmes et les serviteurs les accompagnent. Quelques âmes fidèles, voilà le cortège qui conduit le Créateur du monde à son tombeau! Ce tombeau, il est là, tout proche de la ville, qui, plongée dans les ténèbres et livrée aux remords, ne se préoccupe point de ce qui se passe en ce moment. Mais, pour Marie, que de tristesse dans ce dernier trajet! C'est le tombeau, c'est la séparation! Le sépulcre se trouve dans la direction nord-ouest, en face du Calvaire; il est creusé dans le roc, entouré de palmiers, d'oliviers, de plantes odoriférantes et de fleurs, comme les Juifs aimaient à en avoir auprès de leurs tombeaux de famille. Le sépulcre se compose d'une sorte de vestibule, puis de la chambre funéraire où l'on ne peut pénétrer que courbé. Le Corps est déposé doucement dans le

sépulcre qui, à la droite de la porte d'entrée, est formé d'une longue pierre creuse. Cette pierre on l'a garnie d'une couche de feuillage et d'herbes. Les saintes femmes s'asseoient à l'entrée du sépulcre; seule, la Mère de Jésus pénétre à l'intérieur; elle se penche en pleurant sur le Corps de son Fils et prend congé de lui! Puis la porte se referme sur le tombeau et une grosse pierre est roulée à l'entrée.

Le Sauveur a trouvé le lieu de son repos; sa Mère n'a pas trouvé le sien. Elle reprend la route de sa demeure, ou plutôt la route de l'exil, de l'abandon. Elle n'a plus de patrie. Tel un vaisseau désarmé flotte au gré des vents, accompagnée des saintes femmes, Marie revient au mont de Sion.

QUATRIÈME SEMAINE

LES MYSTÈRES DE LA GLORIFICATION DE JÉSUS

« Demander ce que je veux, et ici ce sera demander la grâce de me réjouir et d'être dans la joie intense d'une si grande gloire et joie du Christ Notre Seigneur. » — « Contempler l'office de consoler que le Christ Notre Seigneur exerce et en comparant de quelle manière les amis ont coutume de consoler les amis. »

(Quatrième Semaine; troisième Prélude et cinquième Point.)

Le matin de Pâques

(Application des sens.)

1. LA RÉSURRECTION

Dans la sainte nuit de Pâques, vers minuit, l'âme glorifiée du Christ, accompagnée du grand et magnifique cortège des saints Patriarches et des saints Anges, sortit des limbes pour se diriger vers Jérusalem. Avec eux, le Sauveur parcourt la voie de sa Passion, il leur expose tout le martyre, tous les mauvais traitements qu'il a endurés, jusqu'à la mort. Alors, l'âme du Christ se rend au tombeau où le Corps est étendu, tandis qu'à sa tête et à ses pieds des Anges veillent sur lui en l'adorant. Et Jésus montre aux Patriarches ce Corps martyrisé, couvert de blessures, et ces saintes âmes le contemplent avec le plus profond respect, dans des sentiments de compassion, d'amour, de piété et de reconnaissance. C'est alors que l'âme de Jésus, comme se penchant vers son Corps, se réunit à lui et, quelle merveille! aussitôt

le Corps se hausse, et, lumineux, vivant, pénétré par l'âme et par la Divinité, il s'élève au-dessus du sépulcre. Tout est éclatant de lumière et le sombre rocher du tombeau disparaît devant la gloire et la majesté du Christ ressuscité.

Quelle beauté, quelle majesté, quelle splendeur. Le Corps est comme spiritualisé, transparent, d'une ravissante fraîcheur. Sur ce beau front, pur et calme, plus de couronne d'épines, mais une auréole lumineuse. Les yeux ont le doux éclat de l'étoile du matin; les cheveux et la barbe se répandent en boucles dorées; la bouche exprime la douceur, la bienveillance, la joie. Son vêtement, posé sur les membres comme un ample manteau, flotte au souffle de la brise et semble se parer de nuances variées — tantôt, c'est le blanc et le bleu des légers nuages sous la lumière du soleil; tantôt c'est la pourpre de l'horizon à l'aurore ou au crépuscule. Les blessures elles-mêmes sont brillantes et belles : il en sort des rayons; ces plaies n'ont rien d'une cicatrice béante : elles ont la grâce et le charme des fossettes dans un visage d'enfant. Mais comment comprendre les joies, les délices, la félicité de ce Corps ressuscité dans la force, l'immortalité, l'agilité, la clarté, la liberté de cette vie nouvelle : quel ciel, quels mondes de beautés de tout genre s'offrent à un seul regard de ses yeux! Quelles douces et ravissantes harmonies pour ses oreilles! Les torrents de joies pénètrent par les sens, pour se changer en ineffables délices dans le Cœur de l'Homme-Dieu. Et de même qu'à chaque instant ce Cœur reçoit ainsi un océan de joies de la création entière qui lui rend hommage et s'anime pour le féliciter, de même, partout où il se trouve, une surabondance de joie, de bonheur, rayonne sur tous ceux qui l'approchent. Quelle joie pour lui, maintenant, d'être l'Homme-Dieu! Oui, c'est la joie, toujours la joie, joie infinie. Fini le drame de sa vie terrestre! Ses labeurs, ses souffrances ne sont plus qu'un rêve dont on sourit. De ces souffrances, le Seigneur se réjouit (Ps. 3, 5, 6) et, sans fin, s'ouvre devant ses yeux un ciel de magnificence et de gloire. Dans la

nouveauté de cette vie, le Sauveur élève ses regards et ses mains vers le Père céleste, comme s'il voulait s'offrir à lui dans la parure de sa beauté en tant que Roi de gloire et lui présenter les prémices de sa vie glorieuse. « *Exsurrexi et adhuc sum tecum*; Je me suis éveillé, et je suis encore avec vous » (Ps. 138, 18). « *Posuisti super me manum tuam. Mirabilis facta est scientia tua ex me*; Vous avez posé votre main sur moi. Votre science est merveilleusement élevée au-dessus de moi. » (Ps. 138, 5, 6 : voir aussi Ps. 29). Et il semble qu'en retour la Sainte Trinité s'incline sur lui et que le Père lui dit : « *Filius meus es tu, ego hodie genui te* — Vous êtes mon Fils et je vous ai engendré aujourd'hui (dans l'éternité) » (Ps., 2, 7); et, le Saint-Esprit, comme le sceau et le baiser de l'amour et de la joie, repose de nouveau en son Cœur. Les saints Patriarches sont dans le ravissement; ils adorent et louent le Seigneur ressuscité, leur Dieu; et s'unissant aux anges en un chœur grandiose, ils chantent : « Le lion de Juda a triomphé » (Apoc., 5, 5); « *Exsultabimus et lætabimur in salutari tuo*. Nous nous réjouissons, nous serons dans la joie à cause de votre salut » (Is., 25, 9); « *Hæc est dies quam fecit Dominus, exsultemus et lætemur in ea*. Voici le jour que le Seigneur a fait; réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse en ce jour » (Ps., 117, 24); « *Venite, exsultemus Domino, jubilemus Deo*; Venez dans notre joie célébrer le Seigneur; chantons les louanges de Dieu notre Sauveur » (Ps., 94, 1). — Telle est la solennité — celle-là invisible à nos regards — de la Résurrection.

2. LA RÉSURRECTION RÉVÉLÉE AUX ENNEMIS DU SAUVEUR

Cependant le tombeau du Sauveur est toujours dans l'ombre. Au matin un blanc rayon de lumière se lève au ciel. Les soldats, auprès du sépulcre, sont encore endormis; ils ont fixé leurs lances dans le sol et leurs fanaux n'entretiennent plus qu'une faible clarté. Mais lorsque le Seigneur

resplendissant sort du tombeau, accompagné des Patriarches, la terre tremble et un ange — il a l'aspect d'un guerrier — descend du ciel comme un éclair, repousse à sa droite la pierre fermant l'entrée du sépulcre, s'assied sur cette pierre, pareil à une flamme menaçante. Telle est la violence de la secousse que les fanaux chancellent. Les gardes, comme frappés de la foudre, sont renversés à terre et gisent sans connaissance; mais bientôt ils reviennent à eux, se relèvent et, la peur dans les yeux, ils regardent par l'ouverture du sépulcre. Le sépulcre est vide! Ils prennent leurs lances, ramassent les fanaux et courent vers Pilate. Le Procurateur effrayé les écoute : il les renvoie aux grands prêtres avec l'ordre de faire ce qu'ils leur diront. Ils gagnent donc le palais des grands prêtres où un grand nombre de Juifs se trouvent réunis. Ces pécheurs endurcis sont saisis de crainte en apprenant ce qui s'est passé; ils s'efforcent de n'en rien laisser paraître, se consultent entre eux, prennent les gardes à part et ils obtiennent d'eux, à prix d'argent, la promesse de dire que pendant qu'ils dormaient, les disciples de Jésus sont venus et ont enlevé le Corps. Les grands prêtres et les Pharisiens font circuler partout ce mensonge; ils le propagent dans toutes les synagogues, en y ajoutant des injures contre le Sauveur. Plus tard, grâce à de nombreuses apparitions de morts sortis de leurs tombeaux, grâce peut-être, également, aux soldats qui se décidèrent à parler, la vérité fut connue et confirmée.

3. LES SAINTES FEMMES AU TOMBEAU

De grand matin, « lorsque commençait à luire le premier jour après le sabbat » (*Luc*, 24, 1; *Marc*, 16, 2), Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques (femme de Cléophas), Salomé, Jeanne et d'autres femmes, couvertes d'un manteau, quittent la maison du Cénacle. Elles portent des aromates, des fleurs, des huiles parfumées, des lumières et se dirigent vers le tombeau du Seigneur; elles veulent offrir à son Corps un

témoignage d'honneur et d'amour; elles veulent achever ce qu'il ne leur a pas été possible de faire la veille. Elles ne sont pas sans craindre quelque peu les ennemis de Jésus, mais leur amour triomphe de cette crainte. Elles ignorent, semble-t-il, que le tombeau a été scellé, qu'il est gardé par des soldats. Elles s'entretiennent à voix basse et se demandent comment elles pourront écarter la pierre qui ferme l'entrée. En tout cas, elles veulent voir le tombeau et se rendre compte de ce qui pourra arriver. Tout au moins, elles déposeront les aromates sur la pierre et, en pleurant, elles attendront que quelqu'un vienne à leur aide. — Elles entrent dans le vestibule du tombeau, elles voient avec effroi les traces indiquant que des soldats ont, pendant la nuit, gardé le tombeau; elles voient le désordre qui règne autour d'elles. La pierre a été ôtée; le sépulcre est ouvert. Stupéfaites, elles s'approchent et voici que Madeleine, plus courageuse que les autres, pénètre plus avant, se penche sur le sépulcre, voit le linceul vide et les linges déposés à part. Inquiète, troublée, elle montre à ses compagnes le tombeau vide et, aussitôt, quittant le jardin, elle se hâte vers le Cénacle pour porter cette nouvelle aux Apôtres. Les autres femmes s'enhardissent; à leur tour elles pénètrent dans le vestibule, se penchent sous la porte d'entrée et constatent qu'en effet le sépulcre est vide. Elles restent stupéfaites et voici que deux anges leur apparaissent à la droite du sépulcre, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Les anges leur témoignent beaucoup d'honneur et d'amitié; ils se montrent à elles, vêtus d'une robe d'une blancheur éblouissante, symbole de joie, et dans l'éclat d'une jeunesse qui, étant éternelle, ne connaît pas le changement. Mais celles-ci s'effrayent; elles se serrent l'une contre l'autre et inclinent vers la terre leur tête cachée entre leurs mains. Les anges les rassurent : elles n'ont rien à craindre, leur disent-ils; elles cherchent Jésus, le Crucifié; elles ne doivent pas chercher parmi les morts Celui qui est vivant; il n'est point là; il est ressuscité, comme il l'avait prédit; voici le tombeau dans lequel on l'a déposé, mais ce

tombeau est vide, comme elles peuvent s'en rendre compte; qu'elles se rendent donc auprès des Apôtres et de Pierre afin de leur annoncer que le Sauveur les précédera en Galilée.

Les anges disparaissent, et les saintes femmes, heureuses et tremblantes à la fois, considèrent le sépulcre et les linges, puis elles se retirent en pleurant; mais elles ne se hâtent point; elles s'arrêtent plus d'une fois et, silencieuses, se demandent si elles ne verront point le Seigneur, en regardant si Madeleine ne revient pas. Elles se dirigent ainsi du côté de la ville et du Golgotha, mais non sans s'arrêter encore à maintes reprises. — Cependant Madeleine revient; elle a vu l'ange et le Seigneur, mais elle est aussitôt repartie pour le Cénacle sans avoir rencontré ses compagnes. Il se peut très bien que le Seigneur leur soit apparu tandis qu'elles s'attardent aux environs du jardin et cherchent des yeux leur maître ressuscité. Soudain, il se montre à elles, vêtu de blanc; il se montre plein de bonté et de douceur; il les aborde affectueusement : « Salut ! » leur dit-il. Elles le reconnaissent aussitôt et, sans hésiter, tombent à genoux et baisent ses pieds; leur cœur est inondé de joie et ce sont des larmes de joie qu'elles versent. Lui aussi, il les rassure : qu'elles ne craignent point, mais qu'elles aillent trouver ses frères et leur disent qu'il les précédera en Galilée — confirmant ainsi ce que les anges ont dit de leur côté. Alors le Seigneur disparaît; et les saintes femmes se hâtent vers le Cénacle pour apporter aux Apôtres et aux disciples le message que le Seigneur leur a confié.

Jésus apparaît tout d'abord à sa Mère.

Livre des Exercices.

Jésus apparut à la Vierge Marie; ce qui est tenu pour dit, bien que ce ne soit pas dit dans l'Écriture, puisqu'elle dit qu'il a apparu à tant d'autres, parce que l'Écriture suppose que nous avons l'intelligence, comme il est écrit (« Etes-vous donc, vous aussi, sans intelligence? »).

Commentaire.

1. MARIE ATTEND LA RÉSURRECTION

La sainte Mère de Dieu s'est préparée avec un ardent désir à la venue de son divin Fils. Considérons dans son Cœur :

1) *sa foi vive et son inébranlable espérance.*

Chez elle ni hésitation, ni perplexité, comme chez les saintes femmes et les Apôtres. Elle connaît les paroles que son Fils a dites et elle s'attend à la Résurrection pour le troisième jour. C'est pourquoi, sans doute, elle ne va pas au tombeau avec les saintes femmes.

2) *son grand désir, sa vive ardeur.*

Pour les comprendre, il faudrait connaître le cœur d'une mère et surtout le cœur d'une telle Mère. Le patriarche Jacob aspirant à revoir Joseph (*Genes.*, 43, 28), Tobie attendant son fils (*Tob.*, 10; 22, 56), ne sont que des images très imparfaites de l'attente de Marie.

3) *ses longues et ferventes prières.*

Comme l'Épouse du Cantique, elle disait en son cœur : « Que mon bien-aimé vienne dans son jardin et qu'il mange du fruit de ses arbres! » (*Cant.*, 5, 1). — Cette foi et ces désirs, elle les offre à Dieu dans ses prières, comme elle le faisait avant l'Incarnation.

2. LA JOIE PASCALE DE MARIE

1) *L'apparition de son Fils.*

Le Sauveur apparaît à Marie et il la console, comme on console une mère, comme on la rend heureuse, en lui prou-

vant par sa présence que son fils est vivant, qu'il est heureux, qu'il aime sa mère (*Genes.*, 46, 30). Jamais le Sauveur n'a révélé aussi pleinement, aussi tendrement qu'à Marie la gloire de la Résurrection. N'est-il pas permis de penser qu'il l'éleva à une contemplation plus sublime, à une jouissance plus douce de sa propre gloire? Sans doute lui révéla-t-il aussi pourquoi il demeurerait encore quelque temps sur la terre, montrant à Marie la part qu'elle aurait à son œuvre.

2) *La joie de son cœur maternel.*

Les effets de cette apparition sont la consolation et la joie, si grandes et si vives que, pour les porter et les goûter sans faiblir, il faut une âme enrichie, comme l'âme de Marie, de tous les dons du ciel. — C'est une joie toute pure et toute spirituelle dont l'unique objet est le Sauveur et sa gloire.

C'est une joie calme, intérieure, discrète. A ce qu'il semble, Marie ne parle à personne de cette apparition. Comme toujours elle garde et médite toutes choses en son cœur (*Luc*, 2, 19).

Enfin, c'est une joie noble et parfaite, qui s'étend aux Apôtres et à nous-mêmes. Marie se réjouit de tous les dons que la Résurrection nous apporte; elle s'associe avec bonheur à tous les témoignages de bonté et de miséricorde que le Sauveur donne aux siens.

• 3) *Raison de cette récompense accordée à Marie.*

Pourquoi Jésus témoigne-t-il à sa Mère tant d'amour et de bonté? On le comprend sans peine : Marie est, de toutes les créatures, celle qui lui tient de plus près dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce. C'est d'elle qu'il a reçu la vie, si merveilleusement transformée dans la gloire; c'est elle qui a pris une part si intime aux mystères dont cette gloire est la récompense; nous voulons parler des Mys-

tères de la Passion dans lesquels Marie a souffert si cruellement et avec tant de générosité. N'est-il pas juste qu'elle soit maintenant associée plus particulièrement à sa gloire?

3. NOTRE PARTICIPATION A CETTE JOIE

Conclusion : Premièrement, réjouissons-nous de la joie de Notre-Dame et félicitons-la de tout notre cœur. Nous lui devons bien cela!

Deuxièmement, voyons comment nous pouvons, nous aussi, goûter les vraies joies pascales, en marchant toujours fidèlement et généreusement à la suite du Sauveur.

Troisièmement, apprenons en quoi consistent ces joies pascales, comment nous devons témoigner notre joie. Comme pour Marie l'objet de notre joie doit être le Sauveur; notre joie doit être une joie spirituelle; elle doit être calme, intérieure, dans la prière et le recueillement, noble et désintéressée; nous ne devons pas en exclure le prochain. Tous ces sentiments sont contenus dans l'Antienne pascal : « *Regina coeli, lætare. Alleluia!* »

Pour une répétition et pour les développements, voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, IIⁿ, 438-450.

Jésus ressuscité apparaît à Marie.

(*Application des sens.*)

Avant d'apparaître aux saintes femmes, le Seigneur apparaît à sa Mère. Marie n'est pas allée au tombeau avec les saintes femmes, parce qu'elle sait que le Sauveur doit ressusciter. Elle attend sa venue dans sa demeure qui est dans la maison du Cénacle; et d'avance elle se réjouit de cette venue. Le désir et l'attente l'empêchent de dormir. Elle revêt ses vêtements de fête, car elle veut, sous tous rapports, célébrer dignement cette fête pascal en l'honneur de son Fils. Elle orne convenablement sa modeste chambre; elle place sur la fenêtre des plantes de romarin et de myrrhe,

puis se met en prière. Avec quelle ardeur elle soupire après son Fils bien-aimé dont l'âme est dans les Limbes; avec quel amour, avec quels ardents désirs, son esprit et son cœur s'élancent vers le sépulcre silencieux et sombre qui est, là-bas, en dehors de la ville et où repose le Corps sacré! C'est ainsi qu'autrefois elle priait pour hâter l'avènement du Sauveur sur la terre; c'est ainsi qu'elle prie aujourd'hui pour hâter sa sortie du tombeau.

Alors, vers minuit, elle entend un chant plein de douceur; on dirait des voix célestes. La petite chambre s'illumine au point que la lampe semble ne plus briller. Le Sauveur est là, entouré d'un grand nombre d'anges et de patriarches qui, respectueusement, veulent saluer Marie et lui rendre hommage. Jésus apparaît dans toute la magnificence de sa vie ressuscitée : ses vêtements sont d'une éclatante blancheur : sur son visage, on lit la joie, la gloire, la beauté. Il salue Marie avec tendresse, mais Marie se prosterne à ses pieds et l'adore; dans son émotion elle lui demande si c'est bien lui qu'elle voit. « Oui, répond Jésus; c'est moi, Mère chérie! Je suis ressuscité et je viens vous l'annoncer! » Alors il la relève avec la plus délicate tendresse, il approche son visage du visage de sa Mère et il la presse sur son Cœur. En même temps il l'élève à une contemplation plus intime, à une vision plus merveilleuse de sa Divinité et de son Humanité; et le cœur de Marie est rempli d'une joie, d'une félicité ineffables. Nul n'a jamais goûté comme elle les joies pascales. Le Sauveur la dédommage ainsi des amères souffrances que sa mort lui a causées. — Alors, ils s'assoient tous deux : avec une indicible tendresse, avec les sentiments les plus profonds d'amour et de joie, Marie contemple les traits si beaux, si glorieusement transfigurés de son Fils, son visage, ses mains. Et Jésus montre ses blessures, hier encore si horribles, et qui maintenant rayonnent d'une douce lumière. Elle lui demande si toute douleur est finie, s'il ne souffre plus. Et Jésus répond : « Mère, que je respecte, toute douleur est finie pour moi. J'ai triomphé

de tout; jamais je ne souffrirai rien de semblable ». Et Marie se réjouit et elle loue Dieu qui lui a rendu son Fils. — L'entretien se poursuit. Jésus révèle à sa Mère qu'il prolongera quelque temps encore son séjour sur la terre avant de monter vers son Père. Il lui expose ce qu'il veut faire encore pour achever l'édification de son Eglise; il lui dit la part qu'elle-même prendra à cette œuvre. Marie le remercie et se réjouit pour nous; elle lui recommande les Apôtres, Pierre, Jean, et Madeleine, afin qu'il daigne les consoler tous, puisqu'ils ont partagé ses souffrances. — C'est ainsi que Notre-Dame a célébré dans la joie sa fête de Pâques.

Trois apparitions dans la journée de Pâques.

1. MARIE-MADELEINE

Contempler :

1. L'affliction de Madeleine (*Joann.*, 20, 11-15).
2. La joie pascalle de Madeleine (*Joann.*, 20, 16).
3. Le message pascal de Madeleine (*Joann.*, 20, 17-18).

Pour les développements, voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, II^m 458-462.

2. PIERRE ET JEAN AU TOMBEAU. JÉSUS APPARAÎT A PIERRE

Contempler :

1. Les deux Apôtres allant au tombeau (*Joann.*, 20, 1-4).
2. Comment ils constatent que le tombeau est vide (*Joann.*, 20, 5-10).
3. L'apparition du Seigneur à Pierre (*Luc*, 24, 34).

Pour les développements voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, II^m, 455-458.

3. LES DISCIPLES D'EMMAUS

Contempler :

1. Combien ces disciples ont besoin de consolation (*Luc*, 24, 13-24).

Causes de leur trouble :

- a) la fin lamentable du Sauveur;
- b) l'échec complet de son œuvre;
- c) leur propre situation qui est dangereuse.

2. Comment le Sauveur les console (*Luc*, 24, 25-31) :

- a) en s'intéressant à leur tristesse;
- b) en leur expliquant les leçons de la Croix;
- c) par la fraction du pain et la révélation de sa gloire.

3. Comment les disciples se réjouissent :

dans leur cœur en manifestant leur joie par leurs paroles.

Pour les développements voir MESCHLER, *Vie de Jésus* II¹ 462-465 et par leurs actes (*Luc*, 24, 32-35).

Trois apparitions dans la journée de Pâques.

(*Application des sens.*)

1. MARIE-MADELEINE

Marie-Madeleine a vu que le tombeau a été ouvert, que le sépulcre est vide; elle revient en toute hâte au Cénacle et frappe vivement à la porte. Pierre et Jean ouvrent la porte, et Madeleine leur jette ces mots : « Ils ont enlevé le Seigneur de son tombeau et je ne sais où ils l'ont mis ». Et, de nouveau, elle court au jardin. Pierre et Jean sont tout à la fois étonnés, partagés entre la joie et la crainte; ils referment la porte et font part aux autres Apôtres et disciples de ce qu'ils viennent d'apprendre. La plupart ne veulent rien entendre et pensent que c'est une imagination due à l'état d'excitation dans lequel se trouve Madeleine. Cependant Pierre et Jean estiment qu'il ne faut point dédaigner ce renseignement et ils se décident à voir par eux-mêmes ce qu'il en est. Ils se rendent donc au tombeau. Cet empressement a pour cause l'affectueux intérêt qu'ils portent à tout ce qui touche le Seigneur, leur tendre amour pour

leur Maître. Chez le disciple bien-aimé, surtout, on voit l'ardeur et la jeunesse de l'amour dans la hâte qui lui fait devancer Pierre.

1) *Madeleine seule au tombeau.*

Cependant, Madeleine a devancé les deux Apôtres : elle est revenue au tombeau. L'agitation, le trouble, cette course rapide l'ont mise hors d'haleine; le manteau qui l'enveloppe s'est rabattu de la tête sur les épaules; ses longs cheveux se sont dénoués et pendent de tous côtés. Sans hésiter elle pénètre dans le vestibule du tombeau; elle se penche afin de plonger ses regards dans la chambre funéraire par l'ouverture de la porte; elle écarte des mains ses cheveux qui l'empêchent de bien voir, elle examine tout et voici qu'un torrent de larmes s'échappe de ses yeux.

2) *Les Anges et le jardinier.*

Elle voit deux anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête, l'autre aux pieds du tombeau. Ils lui demandent : « Femme, pourquoi pleurez-vous? » « Parce qu'ils ont pris mon Seigneur », répond-elle, « et je ne sais où ils l'ont mis. » Elle ne s'effraye point, elle ne se réjouit point : elle répond simplement à la question. Elle voit le linceul et les autres linges; elle voit que le Corps de son Seigneur n'est plus là. Elle semble ne point songer même que ce sont des Anges qui lui parlent. Elle ne pense qu'à son Seigneur et, comme si elle avait un secret pressentiment de sa proximité, elle croit le trouver partout. Elle se retourne donc comme pour le chercher et elle entrevoit près d'elle une forme blanche, coiffée d'un chapeau plat. Sans y prêter plus d'attention, elle pense que c'est le jardinier; et ce quelqu'un, quel qu'il soit, lui ayant demandé pourquoi elle pleure, elle répond : « Seigneur, si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis! »

3) *L'apparition.*

De sa voix accoutumée le Sauveur lui dit alors : « Marie! » Aussitôt, Marie-Madeleine reconnaît cette voix; elle oublie tout, et le crucifiement, et la mort, et la sépulture; elle s'écrie : « Mon Maître! » Elle tombe à genoux, elle tend les bras vers les pieds du Sauveur. Dans un ravissement céleste, elle lève ses yeux vers lui. Jésus est là, devant elle, dans toute sa bonté comme dans toute sa magnificence. Elle ne peut, semble-t-il, se lasser de baiser les pieds de son Seigneur! c'est l'enfant devant son Maître; c'est le respect, l'affectueux dévouement, la reconnaissance. Mais le Seigneur étend la main pour l'écarter doucement : « Cela suffit! Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père; mais allez à mes frères et dites-leur : Je monte à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu ». Et sur ces mots le Sauveur disparaît. — Maintenant Madeleine sait avec certitude que Jésus est ressuscité. Elle se met en route pour retrouver ses compagnes qui s'attardent encore non loin du jardin avant de regagner la maison du Cénacle.

2. PIERRE

1) *Pierre s'informe par lui-même.*

Lorsque Madeleine sort du jardin, Pierre et Jean arrivent. Pierre suit Jean de près. Jean se penche et, regardant par l'ouverture, il voit les linges posés à terre, mais, par respect pour Pierre, il n'entre pas dans la chambre funéraire. Quant à Pierre, il entre résolument, et alors Jean le suit. Ils voient le linceul, vide et replié sur lui-même avec les aromates et les fleurs odorantes dont Joseph d'Arimathie et Nicodème l'ont garni, et les autres linges encore enroulés. Le voile qui couvrait la tête est mis à part, tel que si la tête du Sauveur y reposait. Pierre et Jean examinent tout soigneusement et Jean explique comment Joseph et Nicodème ont

procédé à la préparation et à l'ensevelissement du Corps. C'est donc évident : on ne peut songer que le Corps a été dérobé; il ne reste plus qu'à croire à la Résurrection du Seigneur. Ils se rappellent alors que plusieurs fois Jésus a annoncé qu'il ressusciterait. Ils croient donc fermement et, pleins de consolation, de courage et de joie, ils quittent le tombeau.

2) « *Il a apparu à Simon* » (Luc, 24, 34).

Saint Pierre est consolé; mais il se demande encore où peut être le Sauveur et pourquoi il ne vient pas encourager les siens. Il ne se juge point digne d'une apparition, car il pense avec douleur à son infidélité. Mais cette humilité plaît au Sauveur et, vraisemblablement, alors que Pierre est rentré au Cénacle, tandis que, peut-être, il prie et réfléchit, voici que, soudain, Jésus apparaît. Dans un transport de joie et d'humilité, Pierre se prosterne à ses pieds, il les baise; il se frappe la poitrine en pleurant; il se proclame indigne d'être son Apôtre; que Jésus daigne seulement lui rendre sa grâce et son amour, et il sera heureux! Il confie tout le reste au Seigneur; il s'enferme dans l'humilité. Mais Jésus lui dit avec bonté : « La paix soit avec toi! Ne crains point : c'est moi; ta faute est pardonnée : ce que je t'avais prédit est arrivé. Voici que je renouvelle toutes choses ». Et maintenant, affermis tes frères! » — Pierre est au comble de la joie. Il ne reste plus le moindre nuage. Et Pierre se rend aussitôt auprès de Notre-Dame et des autres Apôtres pour leur dire ce qu'il a vu et entendu.

3. LES DISCIPLES D'EMMAUS

1) *Ils ont besoin de consolation.*

Dans l'après-midi du jour de Pâques, deux disciples — Cléophas et, d'après la tradition, Luc — sortent du Cénacle. Un bâton dans une main, un petit sac de voyage dans l'autre,

ils paraissent craindre. L'un passe par la Porte de Bethléem, l'autre par celle des Juifs, et une fois hors de la ville, ils se rejoignent et hâtent le pas, regardant de temps à autre autour d'eux. Ils vont dans la direction d'Emmaüs. Ils sont tristes, et dès qu'ils ont perdu de vue Jérusalem ils engagent la conversation. Ils ont besoin de s'expliquer sur tout ce qu'ils ont vu en ces derniers jours. Le sort du Seigneur leur est particulièrement pénible. Comment un homme si bon, si grand, si saint, un prophète, le véritable Sauveur d'Israël, le Messie enfin, est-il mort si tristement, condamné par les chefs du peuple? Ils ne peuvent le comprendre. Et l'on est au troisième jour, et il n'a pas encore attesté sa Résurrection par quelque apparition triomphante pour accomplir la délivrance d'Israël. Leurs espérances sont déçues. Et maintenant, tout le monde peut voir qu'ils ont été dans l'illusion : à peine peuvent-ils se montrer en public sans honte et sans danger. Voilà pourquoi ils quittent Jérusalem qui n'est pas un séjour sûr et ils se retirent à la campagne.

2) Jésus se joint à eux sur la route.

Tandis qu'ils se font part l'un à l'autre de leurs tristes pensées, voici que, par un chemin de traverse, un homme vient à eux, qui semble être un pèlerin et, probablement, s'en retourne chez lui. A sa vue, ils ralentissent le pas afin de le laisser passer : ils craignent de se joindre à lui; et ils ne veulent pas qu'il entende leur entretien. De son côté, l'homme ralentit le pas et s'engage dans le même chemin qu'eux, lorsqu'ils l'ont un peu devancé. Pendant quelque temps il se contente de les suivre; puis il s'approche d'eux. Ils voudraient l'éviter; mais il les salue amicalement et leur dit qu'il se rend à Emmaüs. Les voyant tristes et se tenant sur la réserve il leur demande directement ce qu'ils ont, d'où vient cette tristesse et de quoi ils s'entretiennent. Ils hésitent d'abord; ils examinent l'étranger et fixent sur lui des regards scrutateurs, puis, se décidant à parler, ils ne lui

cachent rien de leurs doutes et de leurs souffrances. Le Seigneur les écoute, prend part à leurs peines, et quand ils ont enfin déchargé leur cœur, il s'arrête, les regarde avec bonté et presque en souriant : « Voilà, dit-il, ce qui vous rend tristes? Le sort du Messie? Hommes insensés, cœurs incrédules! Il n'est donc pas le Messie parce qu'il a souffert et parce qu'il a été mis à mort? Ne savez-vous pas que tout cela devait arriver au Messie et qu'il ne serait pas le Messie si les choses s'étaient passées autrement? » Et alors il développe à leurs yeux tout le plan divin de la Rédemption en descendant jusqu'aux plus petits détails; il leur montre la grande figure du Messie dans les diverses circonstances de ses souffrances et de sa gloire : tout cela a été annoncé, depuis des siècles, par les prophètes et par l'histoire d'Israël. — Et, à mesure qu'il déroule ce plan merveilleux, les deux disciples se regardent l'un l'autre, ils écoutent avidement! ils retrouvent la sérénité et la joie et, à la fin, tous leurs doutes ont disparu; ils croient même que le Sauveur doit être ressuscité : on a trouvé le tombeau vide et des anges ont dit aux femmes que Jésus est vivant. Et alors ils n'ont plus qu'un désir, un désir ardent — ils voudraient revoir leur Maître bien-aimé.

3) A Emmaüs.

Les voyageurs arrivent à Emmaüs et déjà le soleil descend derrière les montagnes. A l'endroit où deux routes se croisent, dont l'une conduit à Bethléem, le Sauveur s'arrête et se prépare à quitter les disciples pour prendre cette direction. Mais ils l'invitent à venir avec eux et à partager ensemble l'hospitalité d'une hôtellerie pour la nuit. Il semble hésiter. Ils lui représentent que c'est déjà le soir, qu'il n'aura pas le temps d'arriver à Bethléem avant la nuit; qu'il les a trop bien entretenus et consolés pour ne point lui témoigner leur reconnaissance — et ils le contraignent à accepter leur invitation. L'un des deux disciples prend le bâton du voya-

geur, l'autre le débarrasse de son sac, et ils le conduisent dans l'hôtellerie en l'entourant des plus grands égards. Cléophas recommande aux gens de l'hôtellerie de bien soigner leur hôte, qui est un homme de bien et qui leur a rendu un très grand service. On lave les pieds du Sauveur et les trois voyageurs se mettent à table : on leur sert des rayons de miel, des gâteaux de farine, des poissons et des fruits. Les deux disciples ont, pour leur invité, un tel respect qu'ils lui réservent la place d'honneur et le prient de rompre le pain. Le Sauveur prend le couteau d'ivoire, il coupe le pain dans le sens des rayures tracées à la surface, il dépose les morceaux sur une petite assiette; il les bénit; et alors, se levant, il prend le pain entre ses deux mains, les yeux levés au ciel, il prie, comme il l'a fait souvent lorsqu'il a rompu et béni le pain au milieu de ses Apôtres. En même temps, il se transfigure et les disciples retrouvent les traits chéris de leur Maître dont le corps tout entier et la tête rayonnent d'une douce lumière. C'est lui! ils le reconnaissent! Vivement émus et comme en une douce extase, les deux disciples se sont levés sans le remarquer, ils s'approchent du Maître et offrent à sa main leur bouche entr'ouverte : à chacun Jésus donne une bouchée du pain, puis il disparaît à leurs regards; un moment encore ils restent profondément recueillis; revenus à eux, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et l'émotion leur arrache des larmes. Ils se sentent si fortifiés par la nourriture que le Maître leur a donnée et par la joie qu'aussitôt ils reprennent le chemin de la ville, pour rendre compte aux Apôtres de ce qui s'est passé. Chemin faisant, ils ne peuvent s'entretenir d'autre chose que de la douceur charmante des paroles et des actes de Jésus, de la joie et de la consolation qu'ils y ont puisées; du ravissement où les a plongés la certitude de reconnaître leur Sauveur.

Diverses apparitions aux Apôtres.

1. LE SOIR DE PAQUES DANS LE CÉNACLE

Contempler :

1. Les dispositions des Apôtres (*Joann.*, 20, 19).

Incertitude. — Marie-Madeleine, les saintes femmes, saint Jean, saint Pierre, les disciples d'Emmaüs ont raconté ce qu'ils ont vu et entendu. Malgré tout, c'est encore l'incertitude, le doute et la crainte.

2. La consolation apportée par le Seigneur (*Joann.*, 20, 19-23; *Luc*, 24, 36-43). — Jésus console les Apôtres par sa présence, par ses paroles, par ses actes; il leur prouve la réalité de sa Résurrection; il les rétablit dans tous leurs droits et privilèges; il leur accorde de nouveaux bienfaits. Institution du sacrement de la Pénitence.

3. Motifs que nous avons de prendre part à cette joie.

Jésus vit également pour nous. Jésus nous aime, nous aussi. Jésus nous accorde ses dons.

Pour les développements, voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, II^m, 467-471.

2. HUIT JOURS PLUS TARD, DANS LE CÉNACLE, APPARITION A SAINT THOMAS

Contempler :

1. Les dispositions de saint Thomas (*Joann.*, 20, 24, 25).
2. L'apparition elle-même (*Joann.*, 20, 26-27).
3. Le changement opéré en saint Thomas (*Joann.*, 20, 28, 29).

Pour les développements, voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, II^m, 471-474.

3. APPARITION SUR LES BORDS DU LAC DE GENESARETH

Contempler :

1. L'apparition sur les bords du lac (*Joann.*, 21, 1-14).
2. La Primauté conférée à saint Pierre (*Joann.*, 21, 15-17).

3. La prédiction de la mort sanglante que Pierre souffrira pour le Seigneur (*Joann.*, 21, 18-23).

Pour les développements, voir MESCHLER, *Vie de Jésus*, II¹², 474-478.

Trois apparitions aux Apôtres.

(*Application des sens.*)

1. LE SOIR DE PAQUES, APPARITION AUX APOTRES

1) *Dispositions des Apôtres.*

Lorsque les deux disciples reviennent d'Emmaüs, les Apôtres, les disciples et les saintes femmes sont réunis dans la vaste salle du Cénacle : ils prient, debout, rangés autour d'un grand chandelier qui éclaire toute la pièce. Ils interrompent leur prière quand les deux disciples se présentent et, avec une vive émotion, racontent l'apparition dont ils ont été les témoins. Notre-Dame se réjouit en silence de cette nouvelle preuve d'amour donnée par son Fils; mais plusieurs d'entre les Apôtres ne veulent point encore ajouter pleinement foi à la Résurrection; ils pensent que ce sont peut-être là des visions et des apparitions comme celles qu'ont eues les Prophètes.

2) *Jésus apparaît aux Apôtres.*

Soudain, le Sauveur apparaît, au milieu d'eux, sous le chandelier. Il porte un vêtement blanc comme la neige; son visage, ses mains, ses pieds brillent d'un éclat rosé et semblent transparents; de ses plaies émanent des rayons lumineux dont la douceur charme les regards. Tout son extérieur révèle une grâce et une majesté qui ne sont pas de la terre. Il regarde les Apôtres avec bonté et, du ton de sa voix ordinaire : « La paix soit avec vous! » dit-il. En même temps, une lumière émanant de lui se répand sur tous; ils goûtent une joie intime et sont profondément émus; mais,

involontairement, ils font quelques pas en arrière, par un sentiment d'étonnement, de respect et parce qu'ils se demandent s'ils voient réellement le Sauveur lui-même ou seulement une apparition de son esprit : sa chair, en effet, est diaphane, et comme spiritualisée; il semble qu'elle se déroberait au toucher. Jésus leur dit alors : « Ne craignez point : c'est moi ! » Il s'approche d'eux et son Corps prend une forme plus consistante. Les Apôtres se rassurent et leur joie devient plus grande; cependant ils ne parviennent pas à se délivrer de la pensée que c'est là, peut-être, seulement l'esprit de leur Maître et non point réellement son Corps. Jésus se rapproche d'eux davantage et il leur dit : « Quelle pensée avez-vous donc que je suis un esprit ! Un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai »; et il leur présente ses mains, il leur montre ses pieds, qui portent encore les marques des blessures et brillent d'un merveilleux éclat. Il découvre son côté et montre sa large plaie. Les Apôtres s'avancent, saisissent ses mains, baisent les plaies, le contemplent doucement émus et se disent : « Non ! c'est trop beau pour que ce soit lui. » Le Sauveur répond : « Que dois-je donc faire afin de vous prouver que c'est bien moi ? Avez-vous ici quelque chose à manger ? ». « Oui », répondent-ils; et Pierre et Jean vont aussitôt dans un réduit de la salle où se trouve, sur une table, une assiette creuse recouverte d'un linge. Ils l'apportent au Seigneur. L'assiette contient un morceau de poisson et du miel; Jésus bénit ces mets, en prend un peu et le mange, au grand étonnement de tous, qui observent soigneusement si, réellement, il mange. — Il leur distribue les autres parts et, alors, ils croient qu'en vérité c'est Jésus qui est là !

3) *« Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. »*

Sur un signe du Seigneur, les Apôtres se rangent en cercle autour de lui; derrière eux, les disciples se groupent. Alors Jésus les instruit. Ne leur a-t-il pas dit que tout ce

que Moïse et les Prophètes avaient annoncé devait s'accomplir; qu'il devait souffrir et ressusciter le troisième jour : qu'il fallait que la pénitence fût prêchée en son nom pour la rémission des péchés; qu'eux-mêmes étaient appelés à rendre témoignage. Mais bien des choses leur manquent encore et il veut les leur donner maintenant : l'intelligence des Ecritures, le pouvoir de remettre les péchés, pouvoir qu'il leur avait déjà promis. Il ordonne aux Apôtres de s'agenouiller et, avec solennité, il leur dit : « La paix soit avec vous! Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie ». Et il souffle sur eux et il ajoute : « Recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus ». Et ainsi il leur donne la grâce de comprendre les Ecritures et de s'en servir selon le besoin; il leur donne le pouvoir de remettre les péchés. Et, pendant qu'il leur parle, il devient tout lumineux; de sa bouche, de ses mains, de la plaie de son côté, la lumière rayonne et se répand sur les Apôtres. — Soudain, il disparaît. — Les Apôtres sont ivres de joie; ils vont, ils viennent; ils se réunissent de nouveau, sous le chandelier, pour remercier Dieu, tous ensemble et chanter ses louanges.

2. HUIT JOURS APRÈS

1) *Incrédulité de Thomas.*

Dans les jours qui suivirent cette apparition, Thomas vient lui aussi au Cénacle. Les tristes événements qui s'étaient passés avant la Pâque l'ont entièrement bouleversé : il fuit la société des hommes et se réfugie dans la solitude. Son caractère n'est plus le même, il ne sait que penser. Poussé cependant par l'amour et le souvenir de son Maître et de ses compagnons, il vient enfin; mais il est triste et troublé. Les Apôtres l'accueillent avec une grande bonté et lui racontent que le Seigneur est ressuscité et leur a apparu. Thomas ne

peut le croire; il s'obstine dans son incrédulité. Tous les Apôtres qui surviennent lui affirment que, vraiment, Jésus est ressuscité comme il l'avait prédit : que les femmes l'ont vu; qu'il a apparu à Pierre; que les disciples d'Emmaüs ont mangé avec lui; tous, ici, l'ont vu; il se tenait là, il leur a parlé et dit telle et telle chose. Thomas proteste en gesticulant; il déclare énergiquement qu'il ne croira point jusqu'à ce qu'il ait mis le doigt dans la blessure de la main et la main dans la plaie du côté. Il n'y a rien à faire et les Apôtres le laissent partir, en espérant que le Seigneur lui-même voudra bien l'instruire et le guérir.

2) *Bonté de Jésus pour Thomas.*

C'est ce qui arriva. Le soir du dimanche suivant, les Apôtres sont de nouveau réunis dans le Cénacle pour prier, et Thomas est aussi parmi eux. Soudain la salle s'illumine d'une clarté extraordinaire. Tous, comme s'ils avaient le sentiment de la proximité de Jésus, sont remplis de joie; ils font quelques pas en arrière et voici que le Seigneur, portant un vêtement blanc, s'avance à travers leurs rangs, comme un prêtre qui, revêtu de l'aube, traverserait la foule des fidèles réunis. Le Sauveur environné de lumière dit : « La paix soit avec vous! » il regarde ceux qui l'entourent. Thomas est bouleversé à la vue du Seigneur; il craint, il veut se retirer; mais le Seigneur lui fait signe de s'approcher, et Thomas s'avance tout tremblant et chancelant. De sa main droite Jésus prend la main droite de Thomas et met l'index de cette main dans la blessure de sa main gauche; de sa main gauche il prend la main gauche de Thomas et dont il introduit le doigt dans la plaie de sa main droite; enfin, de la main droite, il met la main droite de Thomas dans la plaie de son côté et il dit : « Ne sois plus incrédule, mais fidèle! »

3) *La foi de saint Thomas.*

Alors Thomas s'écrie : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Vaincu par la majesté et l'amabilité du Seigneur, il s'affaisse comme évanoui. Mais le Sauveur lui prend la main, il l'aide à se relever et il termine par ces mots : « Parce que tu as vu, Thomas, tu as cru : Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ! » Le Seigneur brille d'un éclat toujours grandissant : ses blessures rayonnent comme autant de soleils. Les autres Apôtres et les disciples ont été très émus et profondément touchés; tout en se tenant respectueusement un peu à l'écart, ils ont dressé la tête pour voir où le Sauveur portait les mains de Thomas. Ils se réjouissent de la foi de Thomas et de l'aimable et délicate manière dont la preuve de la Résurrection lui a été donnée. — Notre-Dame est demeurée silencieuse, mais recueillie comme en une douce extase.

3. SUR LES BORDS DU LAC DE TIBÉRIADE

1) *La pêche fructueuse et le repas.*

Sur la recommandation du Sauveur, les Apôtres se sont rendus en Galilée. Pierre ne veut pas rester oisif et dit qu'il va pêcher; Thomas, Nathanael, Jean et Jacques et deux autres disciples l'accompagnent. Ils montent dans une barque et Pierre, sans se contenter de donner des ordres, veut aussi ramer comme les autres; il se montre humble et réservé. A la lueur des torches, ils voguent ça et là dans la nuit; ils jettent leurs filets à droite, ils les jettent à gauche, mais ils les retirent toujours vides. De temps en temps ils prient et ils chantent. Vers le matin, quand le jour commence à poindre, ils se rapprochent du rivage afin de se reposer un peu; ils veulent donc reprendre leurs vêtements, parce qu'ils n'ont gardé, pour le travail, que leurs vêtements de dessous et un surtout garantissant le haut du corps. Alors, sur la rive, derrière les roseaux, se montre une forme

vêtue de blanc. C'est le Sauveur et il crie : « Enfants, avez-vous quelque chose à manger? » Ils répondent qu'ils n'ont rien. Et Jésus leur dit de jeter leur filet à la droite de la barque. Ils ne s'entêtent point et font ce qui leur est dit. Tout d'un coup, ils voient l'eau s'agiter; c'est un bouillonnement; les poissons sautent de tous côtés; le filet s'emplit, devient lourd et s'enfonce dans les eaux. Sans doute il est plein de poissons. Alors Jean reconnaît le Seigneur et il crie à Pierre : « C'est le Seigneur! » Aussitôt Pierre rejette son vêtement, se jette à l'eau et, à travers les roseaux, aborde au rivage. Les autres Apôtres viennent à leur tour avec la barque et ils tirent à grand'peine le filet qui est plein. Descendus à terre, ils voient qu'un feu a été préparé sur lequel cuit un poisson; à côté, sur des pierres, sont disposés des gâteaux de farine : tout est donc prêt pour un déjeuner. Le Sauveur leur dit d'apporter des poissons de leur pêche. Pierre aide ses compagnons à tirer le filet sur la rive : il en retire cent cinquante trois gros poissons qu'il dépose aux pieds du Seigneur. Jésus les invite aimablement à manger. Il a choisi sur le talus du rivage une place charmante et silencieuse; il s'y trouve une cabane de pêcheurs dont la porte est grande ouverte. Il y fait asseoir les Apôtres, le dos appuyé contre une poutre étendue devant la porte, et il les sert. A chacun il donne un gâteau de farine et un morceau de poisson retiré de la poêle; il prend lui-même place à table. Tout se passe paisiblement, avec calme, chacun se sent à l'aise; mais un certain sentiment de respect et de timidité les empêche de parler, car le Seigneur paraît tout transfiguré et le repas a lui-même quelque chose de mystérieux, de solennel, quelque chose de la gravité et du charme du ciel. Ils ne peuvent assez admirer de quelle manière tout s'est passé.

2) *Après le repas.*

Le repas terminé, le Sauveur se lève avec les Apôtres. En leur compagnie il va et vient sur le rivage. Soudain il

s'arrête et, grave, solennel, il dit à Pierre : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ceux-ci? » Pierre étonné et interdit répond timidement : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux! » Quelques instants après, il reprend; en présence des autres : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que tous les autres? » Songeant à son reniement, Pierre répond, avec plus de timidité encore et avec plus d'humilité : « Seigneur, vous savez que je vous aime. » Et Jésus réplique solennellement : « Pais mon troupeau! » Pour la troisième fois il adresse la même question à Pierre qui, attristé de ce que le Seigneur paraît douter de son amour, et déplorant amèrement sa faute, répond : « Seigneur, vous savez tout : vous savez que je vous aime. » Et, plus solennellement encore, Jésus lui dit : « Paix mes brebis. » Et il ajoute : « En vérité, en vérité, je te le dis : Quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais; mais, quand tu seras vieux, tu étendras les mains et un autre te ceindra et te conduira où tu ne voudras pas. Suis-moi! » Il est vraisemblable que Pierre vit en esprit le sens de ces paroles : qu'il comprit qu'il devait être emprisonné puis crucifié; et, profondément ému, il suivit Jésus. - Puis il pense que Jean, le disciple bien-aimé, n'aura pas le bonheur de mourir par le martyre, et montrant Jean au Sauveur, il demande : « Seigneur, et celui-ci, qu'en sera-t-il? » Jésus le blâme de cette curiosité et répond : « Je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne; que t'importe? Toi, suis-moi. » Et il disparaît, laissant les Apôtres. Pierre surtout, pleinement consolés.

L'apparition sur la montagne.

(*Matth.*, 28, 16-20; *Marc*, 16, 15-18; 1 *Cor.* 15, 6).

2. LES PERSONNES QUI SONT SUR LA MONTAGNE

Contempler :

1) *Les témoins de l'apparition.*

Si cette apparition est celle dont parle saint Paul (1 *Cor.* 15, 6), elle eut pour témoin les apôtres, les disciples et un grand nombre de fidèles (jusqu'à cinq cents). C'est donc une des apparitions les plus éclatantes et les plus solennelles, comme le demandait son importance spéciale; c'est peut-être celle que le Sauveur avait annoncée aux Apôtres (*Matth.*, 28, 7).

2) *Circonstances de l'apparition.*

Le théâtre de l'apparition est en Galilée; c'est, vraisemblablement, la dernière avant l'Ascension. Par cette apparition, le Seigneur achève l'organisation de son Eglise et il se montre à une grande foule de peuple. Le lieu est excellemment choisi. Suivant les prophètes, la Galilée était le principal théâtre des enseignements et des miracles du Sauveur (*Is.*, 9, 1; *Matth.* 4, 15); c'était la patrie de la plupart des Apôtres; c'est là que Jésus avait commencé à édifier l'Eglise; c'est là qu'il achève son œuvre par l'institution de la primauté; c'est de là qu'il devait définitivement envoyer ses Apôtres pour fonder l'Eglise dans le monde entier. — La montagne de Galilée où l'apparition eut lieu fut vraisemblablement le Thabor ou le Mont nommé le Mont des Béatitudes.

3) *Le Sauveur ressuscité.*

Contempler, avec les disciples, le Seigneur dans la gloire de sa Résurrection. Que nos regards se fixent sur lui; que

notre cœur et notre âme trouvent leur paix et leur joie dans la contemplation de cette gloire. *Tu Rex gloriae. Christe!*

2. LES SUBLIMES PAROLES DU SEIGNEUR

Contempler le Sauveur s'adressant aux Apôtres et prononçant ces paroles si pleines d'autorité et si fécondes en bénédictions : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. » Méditer ces profondes paroles.

1) *Origine de l'autorité apostolique.*

Premièrement, le Sauveur atteste la légitimité de cette autorité et de la mission qu'il donne d'en exercer les actes, en rappelant l'origine et la nature de cette autorité. « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre » (*Matth.* 28, 18). Il possède la plénitude de la puissance, par conséquent l'autorité doctrinale, sacerdotale, royale et judiciaire dans toute l'étendue du Royaume de Dieu; et cette puissance, il ne la possède pas seulement pour lui-même : il peut la déléguer à qui il veut et dans la mesure où il veut. — Cette puissance lui appartient en propre, parce qu'il est le Fils de Dieu et le Créateur du monde (*Joann.*, 1, 10); elle est son héritage, parce qu'il est l'Homme-Dieu (*Coloss.*, 1, 15); il l'a acquise (*Hebr.*, 2, 10), achetée (*1 Petr.*, 1, 19) par sa mort. A tous ces titres, cette puissance est sienne, mais il a voulu la recevoir de la main du Père à titre de mérite et en lui restant soumis. — Tous ces titres se retrouvent dans la délégation faite aux Apôtres.

2) *Etendue de l'autorité apostolique.*

Ensuite le Sauveur marque l'étendue de l'autorité apostolique. C'est simplement « sa puissance »; et il l'explique : « Enseignez » (*Matth.* 28, 19), faites des disciples; « baptisez » (incorporez-les à mon Royaume) et « apprenez aux hommes à observer tout ce que j'ai commandé : c'est donc

l'autorité doctrinale, l'autorité sacerdotale, l'autorité pastorale, toute l'autorité nécessaire pour établir le Royaume de Jésus-Christ, le conserver, le gouverner, le propager, chacun dans sa mesure, sous la haute direction de saint Pierre.

Cette autorité atteint le monde entier (*Marc*, 16, 15), toutes les nations, l'humanité (*Matth.*, 28, 19), jusqu'à la fin des temps (*Matth.* 28, 20); ses effets s'étendent jusque dans l'éternité (*Matth.* 28, 18). Les frontières de ce vaste Royaume sont indiquées; le mur de séparation qui s'élève entre les peuples, entre le ciel et la terre, est renversé. Le ciel et la terre ne sont plus que deux provinces d'un même royaume.

En conférant cette autorité aux Apôtres, le Seigneur leur impose le devoir de l'exercer, comme il oblige tous les hommes à s'y soumettre. Personne n'est excepté : tout homme est le sujet immédiat de ce Royaume.

3) *Effets de l'autorité apostolique.*

Enfin, à cette investiture et à cette mission, le Sauveur ajoute la récompense et le châtiment, d'une part pour les hommes qui trouvent le salut ou la condamnation selon qu'ils croient ou ne croient pas (*Marc*. 16, 16). et d'autre part pour les détenteurs de cette autorité, à qui il promet, pour faciliter et assurer l'accomplissement de leur mission, des grâces spéciales, telles que la puissance sur les démons, le pouvoir de guérir les maladies, le don des langues (*Marc*, 16, 17, 18), une assistance divine toute particulière, qui ne leur fera jamais défaut (*Matth.*, 28, 20), jusqu'à ce que l'Eglise militante se transforme et devienne l'Eglise triomphante.

3. PERSPECTIVES

De la montagne, où les Apôtres ont ainsi reçu leur mission, jetons un regard sur le monde et interrogeons les siècles à venir.

Ces paroles du Sauveur, « Allez dans le monde entier et

enseignez toutes les nations », sont le testament du Rédempteur du monde, la charte de la mission confiée à ses disciples dans son Eglise.

En vertu de ces paroles, les Apôtres ont parcouru le monde jusqu'à ses confins : « Dans toute la terre leur bruit a retenti ».

En vertu de ces paroles, saint Paul a évangélisé les contrées de l'Asie et de l'Europe : « Il a annoncé aux Gentils les incomparables richesses du Royaume de Jésus-Christ » (*Ephes.*, 3, 8.)

En vertu de ces paroles, les saints missionnaires — un Augustin, un Boniface, etc., etc., ont porté la lumière aux peuples qui étaient « encore assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort » (*Luc*, 1, 73).

En vertu de ces paroles, tous les ans, des phalanges de missionnaires partent dans les contrées lointaines pour continuer la prédication des Apôtres et poursuivre l'œuvre que le Christ leur a confiée.

Et tous, nous devons, d'une manière ou d'une autre, collaborer à cette évangélisation du monde; nous devons être des apôtres.

Quant à ceux qui, au titre de missionnaires, de prêtres, de religieux, ont le bonheur et l'honneur de participer à l'autorité apostolique, ils doivent se pénétrer de l'esprit apostolique et le révéler dans leur conduite. Cet esprit consiste premièrement à avoir un cœur large; un apôtre se doit au monde entier; il ne lui est pas permis d'être exclusif. — Deuxièmement, l'esprit apostolique consiste en un courage inébranlable parmi les difficultés et les dangers. Jésus-Christ est avec nous par une assistance spéciale : comment n'avoir pas de courage? — Troisièmement, cet esprit consiste en une certaine noblesse qui vient de la pleine conscience de sa dignité, partout, toujours, en présence même des grands et des puissants de ce monde. — Quatrièmement, l'esprit apostolique consiste dans l'amour de la croix, parce que la puissance vient de la Croix et que le Sauveur lui-même

n'a voulu acquérir cette puissance qu'au prix de sa douloureuse Passion et de sa mort.

Dans ce Mystère tout est profond, noble, magnifique. Les paroles que le Sauveur prononce en cette occasion rappellent celles de Dieu bénissant la création qu'il vient d'achever (*Genes.* 1, 28). Elles ne cessent jamais de retentir pour l'Eglise; leur efficacité s'y affirme continuellement. Puissance d'expansion, de vitalité, efficacité des grâces, énergie et triomphe - tout est renfermé, pour l'Eglise, pour ses membres et pour sa hiérarchie, dans cette mission dont le Sauveur l'investit, dans la bénédiction qu'il y attache. En vertu de ces paroles, l'Eglise ne peut que marcher, travailler, s'étendre, triompher, répandre partout ses bienfaits.

L'Ascension de Notre-Seigneur.

(*Act.*, 1, 1-12; *Marc*, 16, 19-20; *Luc*, 24, 46-52; 1 *Petr.*, 3, 22.)

Livre des Exercices.

1. Après que dans l'espace de quarante jours, Jésus eut apparu aux Apôtres faisant (donnant) de nombreuses preuves et (de nombreux) signes et parlant du Royaume de Dieu, il leur ordonna d'attendre dans Jérusalem l'Esprit Saint promis.

2. Il les conduisit au Mont des Oliviers et, en leur présence, il fut élevé et une nuée le déroba à leurs yeux.

3. Eux regardant vers le ciel, les anges leur dirent (Hommes Galiléens, pourquoi demeurez-vous regardant le ciel? Ce Jésus qui, du milieu de vous, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu allant dans le ciel).

Commentaire.

1. PRÉPARATION A L'ASCENSION

1) *Le repas d'adieu à Jérusalem.*

Le Sauveur réunit les Apôtres à Jérusalem. C'est de là, dans la ville royale de David (*Mich.*, 4, 7; *Luc*, 1, 32), qu'il

veut monter au ciel et entrer dans son Royaume. C'est là qu'une fois encore, selon les usages de ce monde qu'il va quitter, il prend part avec les siens à un repas intime et leur fait ses dernières recommandations (*Luc*, 24, 46, 49; *Act.*, 1, 4-5). Il leur ordonne de rester dans la ville et d'y attendre l'Esprit Saint, puis de commencer par Jérusalem la prédication de l'Evangile qu'ils annonceront au monde entier. Toutefois, l'Ascension ne devait pas avoir lieu à Jérusalem même ni en présence du peuple : ce Mystère n'appartient plus à la Vie terrestre du Sauveur.

2) *Sur la route vers le Mont de l'Ascension.*

Jésus conduit donc ses Apôtres et ses disciples sur le Mont des Oliviers (*Luc*, 24, 50). C'est là qu'il a commencé sa Passion, c'est là qu'il viendra un jour pour juger le monde (*Act.*, 1, 21) : c'est de là qu'il veut remonter au ciel. Durant le trajet, semble-t-il, ses disciples lui demandent si c'est maintenant ou plus tard que le Royaume du Messie sera manifesté (*Act.*, 1, 6). Il ne dit point que le Royaume du Messie ne sera pas manifesté; mais quand et comment? il réserve cette connaissance au Père céleste (*Act.*, 1, 7). Dans la suite de sa réponse il donne suffisamment à entendre que, selon que les prophètes l'ont annoncé, par la descente du Saint-Esprit le Royaume de Dieu recevra, sinon sa perfection, du moins son progrès, grâce au glorieux témoignage des Apôtres; et il leur ouvre un magnifique horizon en leur découvrant l'histoire de l'Eglise. (*Act.*, 1, 8).

Arrivé sur le Mont des Oliviers, il bénit tous les siens en les quittant (*Luc*, 24, 50); c'est la bénédiction du Pontife suprême, et elle est bien autrement efficace que celle de Jacob bénissant ses enfants (*Genes.*, 49). Cette bénédiction s'étend à chacun de nous.

2. L'ASCENSION

Quant à l'Ascension elle-même, elle se fait par la vertu de l'Homme-Dieu et — du moins dans ce que le regard de l'homme peut en découvrir — elle se fait graduellement (*Act.*, 1, 9), elle est accompagnée d'une grande puissance et d'une grande majesté. Cette gloire se révèle, premièrement, par la nuée, c'est-à-dire par une apparition lumineuse, comme cela arrivera au jugement dernier, ainsi que les anges l'annoncent (*Act.*, 1, 21); — deuxièmement, par l'admirable harmonie de ce Mystère dans lequel l'Homme-Dieu s'élève au ciel, en déployant toute la puissance qui lui appartient; — troisièmement, par les effets que l'Ascension produit sur les Apôtres : au lieu de s'attrister du départ du Sauveur, ils se réjouissent, ils adorent le Seigneur (*Luc*, 24-52), ce qui indique qu'en cet instant il leur découvre la divine majesté de sa Personne.

Mais comment décrire la gloire, la splendeur qui se débordent aux regards des Apôtres?

Quels sont les sentiments du Sauveur en voyant cette terre qui s'évanouit peu à peu dans l'éloignement? Que la vie est courte! que la terre est petite! que les souffrances et les sacrifices ont duré peu de temps! et cependant ces souffrances et ces sacrifices, de quels biens n'ont-ils pas été le principe!

Quelles sont les pensées du Sauveur à la vue du ciel qui s'ouvre devant lui, séjour infini de la gloire, de la paix, de la puissance, Royaume éternel où il règnera à jamais comme Fils de Dieu! Quelle n'est pas sa gloire lorsqu'il entre dans ce ciel, accompagné des élus de l'Ancien Testament, lorsqu'il reçoit l'hommage des célestes phalanges, lorsqu'il est accueilli par le Père et par l'Esprit Saint et qu'il s'assied à la droite de Dieu! (Cf. *Joann.*, 17, 5, 24; *Apoc.*, 5, 12; *Ephes.*, 4, 8; *Ps.*, 46, 6, 7, 9).

3. EFFETS DE L'ASCENSION

1) *Sur les Apôtres.*

Pour les Apôtres les effets de l'Ascension sont l'admiration (*Act.*, 1, 10, 11), la joie, l'adoration (*Luc*, 24, 52). Rien de plus naturel : ils regardent le ciel, et le ciel c'est la joie, c'est le courage. Ils sont là, debout; ils ne peuvent se rassasier de contempler tant de grandeur et de magnificence. La joie dans le cœur, ils quittent le Mont des Oliviers et ce souvenir les accompagne durant leur vie entière.

2) *Sur nous.*

Pour nous aussi, l'Ascension doit nous inspirer la joie. Réjouissons-nous pour le Sauveur. Il est arrivé au but, il est dans la plénitude de la gloire; pour lui, désormais, c'est la gloire, la joie sans fin : « son règne n'aura point de fin » (*Luc*, 1, 33). — Réjouissons-nous pour nous-mêmes. Le ciel est à nous, le Sauveur en prend possession en notre nom comme d'un héritage commun : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (*Joann.*, 20, 17). Ce Sauveur, si bon, notre frère, ne nous privera pas de la part qui nous revient. Donc réjouissons-nous. Cette joie personne ne peut nous la ravir.

Deuxièmement, l'Ascension doit nous inspirer le courage et la confiance. L'avant-garde de notre armée a déjà pénétré dans les remparts de la cité éternelle; notre Chef règne dans la Jérusalem céleste. Comment perdre courage? tôt ou tard, nous arriverons au terme. Enfin ce Mystère doit accroître notre amour et nos désirs. Le ciel, c'est le Sauveur, c'est Dieu, c'est la Beauté suprême, c'est le souverain Bien; le ciel, c'est la patrie d'où nous venons et où nous retournons. Notre cœur peut-il être ailleurs? Pensons donc souvent au ciel, allumons en nous le désir du ciel. Rien de plus beau ne saurait fixer nos pensées; rien ne nous est plus avantageux. La pensée du ciel détachera notre cœur de la terre;

elle nous donnera la joie; elle nous encouragera au travail et au sacrifice. Celui qui croit au ciel ne peut avoir, ici-bas, un seul moment de véritable tristesse.

L'Ascension.

(Application des sens.)

1. SUR LA MONTAGNE DE LA GALILÉE

Pierre et quelques Apôtres, avec un certain nombre de disciples et de fidèles, se dirigent, du lac de Genésareth, vers l'occident, pour gagner le mont Thabor. Au pied de la montagne ils trouvent le reste des Apôtres et des disciples, Notre-Dame, les saintes femmes et beaucoup d'autres personnes. Les Apôtres et les disciples savent que, d'après la recommandation du Maître, ils doivent se rassembler ici. Pierre et les Apôtres, qui ont été au lac, racontent à Notre-Dame et aux autres le miracle de la pêche; tous s'en réjouissent et témoignent à saint Pierre une vénération profonde. Dans les métairies voisines, ils prennent quelque nourriture; puis l'ascension commence. Des chemins agréables, entre des arbres et des buissons, conduisent au sommet, où quatre plateaux offrent assez d'espace pour qu'une foule, même nombreuse, puisse circuler ou camper. Déjà, plusieurs centaines de personnes s'y trouvent réunies. Pierre et les autres Apôtres font à cette foule le récit de la Résurrection de Jésus et des apparitions qui ont eu lieu jusqu'ici. Alors le Sauveur paraît, brillant, vêtu de blanc comme d'ordinaire, et il s'avance à travers la foule. Il en est un grand nombre qui s'étonnent et s'effraient, croyant voir un esprit; d'autres s'approchent tout joyeux et l'adorent. Au milieu de ceux qui se pressent autour de lui, le Seigneur s'assied, assez haut pour que tous puissent le voir et l'entendre; il regarde cette multitude, les plateaux qui couronnent la montagne, la contrée qui s'étend sous ses yeux. Il ne pouvait choisir un lieu plus en rapport avec ses intentions.

On voit au loin, d'un côté le lac de Tibériade et, de l'autre, la mer d'Occident, les vertes vallées et les monts de la Galilée, sur lesquels il a prié, et opéré des miracles. Tout respire, ici, ampleur, grandeur, sublimité. Jésus parle avec beaucoup de solennité de l'accomplissement des prophéties, du Royaume de Dieu qui doit s'étendre sur le monde entier. Ceux qui veulent avoir part à ce Royaume doivent croire, faire pénitence et recevoir le baptême. Le temps en est venu et c'est dans ce but qu'il a choisi ses Apôtres. Ceux-ci vont se mettre à l'œuvre et réunir tous les peuples en une seule Eglise. Alors, il se lève et, avec plus de solennité encore, il dit à ses Apôtres : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre; et cette puissance, je vous la transmets ». Il étend les bras, comme s'il voulait étreindre la terre entière et l'humanité entière; puis, montrant les pays et les mers : « Allez, ajoute-t-il, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé; mais celui qui ne croira pas sera condamné; les signes accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom ils chasseront les démons, ils parleront des langues nouvelles; ils prendront les serpents et, s'ils boivent quelque poison mortel, il ne leur nuira point; ils imposeront les mains sur les malades et ils seront guéris. Et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ». Et tandis qu'il parle, des rayons de lumière émanent de lui et se répandent sur les Apôtres et, sans doute, sur le monde entier. — Ensuite, le Sauveur ordonne aux Apôtres de se rendre à Jérusalem; il ajoute qu'ils iront au loin, très loin et qu'ils fonderont partout des communautés. — Après ces paroles, le Sauveur disparaît, comme une lumière qui s'éteint, au milieu des Apôtres et de la foule; tous se prosternent pour prier.

2. DANS LE CÉNACLE

Les Apôtres, de retour à Jérusalem, sont réunis dans le Cénacle pour le repas d'adieu que le Seigneur veut faire avec eux avant son Ascension. Les Apôtres et les disciples prennent place à diverses tables; et les saintes femmes se tiennent à l'écart dans le fond de la salle. Notre-Dame s'est placée plus à proximité, afin de mieux voir ce que Jésus fait et de bien entendre ce qu'il dit. Le Sauveur bénit les pains et les poissons, et les présente tout à l'entour; ainsi qu'à sa Mère et aux saintes femmes. Il se montre plein de bonté, d'amabilité, de prévenance, comme s'il voulait se surpasser lui-même. Parfois, il donne quelque enseignement, toujours touchant et sublime. Il dit que son œuvre est achevée ici-bas; que le temps est venu pour lui de retourner à son Père; que, sur cette terre, il ne peut plus nous être utile, mais qu'au ciel il le pourra; qu'il y va afin de leur préparer une place, qu'ils doivent demeurer en lui par la foi, par la charité, et rester unis entre eux dans l'exercice de la prière; qu'il ne mangera plus avec eux jusqu'à ce que tout soit accompli dans le ciel. — Les Apôtres sont affligés; mais le Seigneur les console, il leur dit qu'il ne les laissera pas orphelins; dans peu de jours il leur enverra l'Esprit Saint et ils doivent rester dans Jérusalem pour l'attendre; cet Esprit les armera de la force d'en haut et ils parcourront le monde afin de lui rendre témoignage; aucun ennemi, aucune persécution ne pourra leur nuire. Et quand il a fini de parler, il fait encore circuler entre eux une coupe de vin, il y trempe les lèvres; puis il ordonne à tous de se rendre au Mont des Oliviers.

3. SUR LA ROUTE VERS LE MONT DES OLIVIERS

Ils quittent donc la salle et Jésus les conduit, en divers groupes, encore une fois au rocher du Calvaire, puis au tombeau; alors, dans la direction du nord, à travers la ville et par la vallée de Josaphat, il les guide vers le Mont des

Oliviers. Un grand nombre de fidèles voient Jésus et le suivent. Déjà même, dans la vallée du Cédron, se trouvent de nombreux disciples, venus de Béthanie, et qui savaient qu'il devait les quitter. Là, sur le penchant du Mont des Oliviers, le Sauveur reconnaît un endroit fort agréable et ombragé : c'est un lieu de promenade en même temps que l'on peut s'y retirer pour la prière; et ces refuges paisibles ne manquent pas sur le Mont des Oliviers ni aux environs de la ville. La foule s'arrête et s'assied sur le gazon. Le Sauveur s'adresse à elle et parle longuement; il prodigue les consolations, il annonce l'avenir de l'Eglise. C'est alors que les Apôtres lui demandent si le Royaume de Dieu va commencer bientôt. Sans préciser le temps, Jésus répond que c'est l'affaire de son Père de fixer le moment; et que, pour eux, ils n'ont qu'à attendre l'Esprit Saint qui leur annoncera et leur enseignera toutes choses. Longtemps il s'entretient avec eux, comme quelqu'un qui, son œuvre achevée, est sur le point de faire ses adieux. Tous en ont le pressentiment et se pressent autour de lui.

Depuis plus d'une heure ils sont là : le soleil est presque à son midi. De la ville on a aperçu ces nombreux groupes sur le Mont des Oliviers et, de plusieurs côtés, on vient se joindre à eux. Le Sauveur se dirige alors vers le sommet de la montagne; par divers chemins, la foule, telle une procession, le suit entre les haies et les palissades des jardins. Les Apôtres sont restés à ses côtés, Notre-Dame et les saintes femmes les suivent de près. Le Seigneur devient de plus en plus lumineux; il hâte le pas comme s'il voulait se dérober.

4. L'ASCENSION

Et là, sur le sommet de la montagne, il est debout dans une lumière éclatante; une multitude l'entoure. C'est le plein midi; il est éblouissant comme le soleil. Du ciel se projette sur lui une auréole lumineuse qui reflète les nuances

de l'arc-en-ciel. Mais, plus que l'éclat dont elle est enveloppée, la personne même de Jésus brille et semble jeter des flammes. Une fois encore, avec une bonté, une tendresse infinie, il regarde sa Mère, les Apôtres, les saintes femmes, les disciples — et, plus loin, la malheureuse Jérusalem; sur sa poitrine il pose la main gauche, il lève la main droite et, se tournant de tous côtés, il bénit la foule et le monde entier. Et alors, une lumière vient d'en haut, d'un éclat particulier; elle se condense en une sorte de nuée; et, lentement, aux regards de tous, Jésus s'élève jusqu'à ce que sa forme humaine disparaisse et se confonde avec la nuée. On dirait un soleil entrant dans un soleil. Les innombrables phalanges des Saints de l'Ancien Testament se groupent en chœurs brillants autour du Seigneur; elles pénètrent dans cette lumière, puis disparaissent avec Jésus dans le ciel.

Une sorte de pluie lumineuse se répand sur tous les témoins de cette scène, qui sont comme éblouis et saisis d'étonnement et de crainte. Les Apôtres, qui se trouvaient plus près de leur Maître, sont baignés dans cette lumière et se prosternent la face contre terre. Notre-Dame, debout derrière eux, tient avec calme ses regards fixés vers le ciel : peut-être, comme plusieurs fois déjà, est-elle favorisée de la vue de Dieu; peut-être, en esprit; monte-t-elle réellement au ciel avec son Fils! La foule garde le plus profond silence et lorsque l'éblouissement a cessé, elle regarde longtemps encore et avec des sentiments divers, la nuée lumineuse. Alors, du sein de la lumière deux anges apparaissent : ils portent de longs vêtements blancs et tiennent un bâton à la main. Ils parlent à la foule; leur voix retentit avec l'éclat des trompettes : « Hommes de la Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder le ciel? Ce Jésus qui (se séparant) de vous s'est élevé au ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu y monter ». Et les Anges disparaissent; et la nuée lumineuse achève de se dissiper. Et maintenant les disciples savent ce qui vient de se passer; le Seigneur les a quittés

pour aller à son Père céleste. La foule s'attarde, échange ses impressions, et regarde le ciel. Tous, enfin, regagnent la ville. Notre-Dame et les Apôtres sont partis calmes, consolés, heureux de la gloire dont ils ont été les témoins. — L'endroit d'où Jésus s'est élevé vers le ciel est une pierre plate qui porte l'empreinte de ses pieds.

Et le Seigneur monte au ciel avec une grande magnificence, accompagné des Saints de l'Ancien Testament qui chantent dans des transports de joie :

« Chantez à la gloire de Dieu, chantez un psaume en son nom : frayez la voie à celui qui monte vers le couchant ! » (*Ps.*, 67, 5). « Il a fait sortir son peuple dans la joie, et ses élus dans l'allégresse » (*Ps.*, 104, 43). — En vous élevant dans les hauteurs, vous nous préparez une glorieuse ascension; vous nous guidez au lieu du rafraîchissement. Et les portes du ciel s'ouvrent et les saints Anges viennent au devant de lui; ils saluent le Rédempteur et ceux qui l'entourent, et ils chantent : « Alleluia! Chantons un hymne au Seigneur parce qu'il a fait éclater sa gloire ! » (*Exod.*, 15, 1). « Les cieux publient vos merveilles » (*Ps.*, 88, 6). « Les princes des peuples se sont réunis au Dieu d'Abraham, parce que les dieux puissants de la terre ont été grandement élevés » (*Ps.*, 46, 10). Et les phalanges des saintes âmes répondent : « Grand est le Seigneur; il est digne de toute louange dans le ciel de notre Dieu, sur sa montagne sainte » (*Ps.*, 47, 1). — Mais le Seigneur s'élève au-dessus de tous les chœurs des esprits célestes, il dépose aux pieds du Père les prémices de son Royaume; le Père l'accueille et le place à sa droite où, avec lui et avec l'Esprit Saint, Jésus règne dans les siècles des siècles !

Contemplation pour obtenir l'amour de Dieu

« Prenez, Seigneur, tout ce que j'ai... donnez-moi seulement votre amour... il me suffit. »

(*Contemplation pour obtenir l'amour de Dieu. Offrande.*)

Contemplation (1) pour obtenir l'amour.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Livre des Exercices.

D'abord il convient de remarquer deux choses.

La première est que l'amour doit se mettre dans les œuvres plutôt que dans les paroles.

La seconde (est) que l'amour consiste dans la communication (qui se fait) de l'un et de l'autre côté; de telle sorte que l'aimant donne et communique à l'aimé ce qu'il a ou de ce qu'il a ou peut (communiquer) et de même, récipro-

(1) Dans le texte primitif espagnol, cette Considération est intitulée : « *Contemplacion para alcançar amor* ». Feder et Handmann traduisent : « *Beschaung fur Erlangung der Liebe* : Contemplation pour obtenir l'amour ». La *Versio prima* et le P. Roothaan disent : « *Contemplatio ad amorem obtinendum* », la *Vulgate* traduit plus librement : « *Contemplatio ad amorem spirituales in nobis excitandum*; Contemplation pour exciter en nous l'amour spirituel ». Saint Ignace n'ayant pas écrit *meditatio*, méditation, comme dans la première Semaine, on a conservé le mot *Contemplation* au sens de contemplation méthodique. La contemplation mystique au sens strict du mot ne peut être enseignée ni apprise. elle est un don de Dieu auquel nous ne pouvons que nous préparer. Voir, pour plus de détails, dans le 4^e volume de la *Bibliothèque des Exercices* : *L'esprit des Exercices de saint Ignace*, par le P. STRAETER en collaboration avec le P. RICHSTAETER, pp. 187 sqq.

quement, l'aimé à l'aimant, de manière que, si l'un a la science, il la donne à celui qui ne l'a pas; si les honneurs, si les richesses et ainsi de suite (ils se donnent réciproquement l'un à l'autre).

Commentaire.

A propos de l'essence de l'amour, qu'il est nécessaire de connaître exactement si l'on ne veut pas se tromper en une chose si importante, saint Ignace fait une double remarque.

a) Premièrement, l'amour véritable se traduit beaucoup moins par les paroles et les sentiments que par les œuvres et l'action. En effet l'amour est une vertu théologale par laquelle nous embrassons en quelque sorte Dieu par notre volonté et nous nous reposons en lui, parce qu'il est en lui-même le Bien souverain et le plus parfait. Cet amour est ce qu'il y a de plus profond dans l'homme : c'est le premier mobile de son être tout entier, le commandement suprême, la première et la plus haute chose que Dieu demande de l'homme, la vertu la plus sublime et la plus parfaite, la perfection même, la plus excellente manière de servir Dieu. Il en résulte que l'amour ne peut consister seulement dans les paroles et dans les sentiments. Cela ne répond pas entièrement à la nature, à l'excellence, à l'importance de l'amour ni aux magnifiques effets qui lui sont attribués. Les sentiments et les paroles ne sont qu'une partie de ce que peut l'homme et ce n'est point la meilleure partie. Le sentiment, comme tel, ne dépend pas de nous; les paroles seules ne coûtent pas beaucoup : elles ne sont que des compliments. Comment pourraient-elles fonder et constituer complètement l'essence de l'amour? L'amour n'est réellement vrai qu'à la condition d'agir généreusement, de s'oublier pour se consacrer par ses actes à la joie et au bonheur de l'aimé. Voilà ce que l'amour exige; voilà pourquoi Jésus nous dit : « Si vous m'aimez, observez mes commandements » (*Joann.*, 14, 15).

b) Deuxièmement, l'acte par lequel l'amour se prouve consiste dans une mutuelle communication que se font, de leurs biens, celui qui aime et celui qui est aimé. C'est donc

un amour effectif, une réciprocité; c'est le véritable amour de bienveillance, c'est-à-dire la connaissance de la mutuelle inclination d'amour et la manifestation de cet amour par les actes. L'amour est quelque chose d'extatique : il doit donner et communiquer de ce qu'il a et il croit se donner lui-même dans ce qu'il donne. Il en est ainsi du véritable amour de Dieu.

Sur cette Contemplation pour obtenir l'amour et pour son Commentaire, voir M I, 261-269; et aussi, dans le 4^e volume de la *Bibliothèque des Exercices*, *L'Esprit des Exercices de S. Ignace*, publié par le P. STRATER, 145-149.

Livre des Exercices.

Oraison (préparatoire) accoutumée.

Le premier Prélude est la composition (de lieu) qui consiste ici à voir comment je me tiens en présence de Dieu notre Seigneur, des Anges, des Saints intercédant pour moi.

2^e *Prélude*, demander ce que je veux. Ici, ce sera demander la connaissance intérieure (intime) de tant et de si grands biens reçus (de Dieu), afin que (les) reconnaissant entièrement (*ou bien*, avec un profond sentiment de reconnaissance), je puisse en toutes choses aimer et servir sa divine Majesté.

1. BIENFAITS DE DIEU

Livre des Exercices :

Le 1^{er} Point consiste à rappeler à moi-même les bienfaits reçus : (bienfaits de) la création, (de) la Rédemption, et les bienfaits particuliers, en pesant avec beaucoup d'affection combien Dieu notre Seigneur a fait pour moi et combien il m'a donné ce qu'il a, et, par conséquent (combien) ce même Seigneur désire se donner lui-même à moi autant qu'il le peut d'après sa divine ordonnance; et ensuite réfléchir sur moi-même en considérant quelles choses, avec beaucoup de raison et de justice, je dois de mon côté offrir et donner à sa divine Majesté, à savoir tout ce que j'ai et moi-même avec ces choses, comme celui qui, avec beaucoup d'affection, offre (quelque chose à un autre) :

« Prenez, Seigneur, et recevez toute ma liberté, ma mémoire, mon intelligence et toute ma volonté, tout ce que

j'ai et possède : c'est vous qui m'avez donné toutes ces choses; c'est à vous, Seigneur, que je les restitue; toutes ces choses sont à vous; disposez (en) selon toute votre volonté : Donnez-moi votre amour et votre grâce, car cela me suffit.

Commentaire.

Le premier motif d'aimer Dieu est la considération des nombreux et grands bienfaits que nous avons reçus de lui. Afin de nous faire une idée de l'amour de Dieu pour nous, appliquons à Dieu la règle et la définition que saint Ignace nous donne de l'amour. De toute éternité, Dieu nous a aimés non pas seulement d'un amour d'inclination, mais d'un amour effectif; car il nous a donné de ce qui est sien, il a épuisé pour nous ses biens et ses trésors de tout genre, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce.

Dans l'ordre de la nature, Dieu nous a donné l'existence, de préférence à des millions d'autres créatures qui restent dans le domaine des êtres possibles. — L'existence est le point de départ de tous les autres biens.

L'acte créateur est une preuve de l'amour de Dieu pour nous; la parole créatrice, « qu'il soit! » est une parole de vie éternelle.

Et cet amour persévère; il se prolonge aussi longtemps que Dieu nous conserve l'existence; c'est, à chaque instant de cette existence, une sorte de création nouvelle, jusqu'à notre heure dernière.

Considérons combien de bienfaits Dieu nous a donnés avec la création, soit pour le corps, soit pour l'âme. — Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas!

Et, d'abord, dans l'ordre de la grâce?

Par le baptême, Dieu nous a donné la vie surnaturelle. Quel bienfait! Il nous a donné la grâce de la vocation à la vraie foi; il nous a appelés à appartenir à l'Eglise catholique.

Quelle grâce! Il faut connaître le malheur, le délaissement qu'on rencontre dans les autres religions, pour com-

prendre le bonheur d'être l'enfant de l'Eglise catholique. Que de grâces suppose une seule année passée dans cette Eglise! et combien en avons-nous passé de ces années en jouissant de biens si précieux! Qu'en serait-il de nous, si nous étions nés de parents protestants? Et pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi? — Et Dieu nous a conservés dans la foi catholique. Nous avons eu d'excellents parents, des maîtres craignant Dieu et, en outre, tant de grâces nous ont été accordées en ce genre. Songeons aussi aux grâces plus particulières dont Dieu nous a comblés! Comment les connaître toutes?

Et lorsque nous avons péché, qu'est-ce que Dieu a fait? Nous a-t-il retiré ses grâces? nous a-t-il punis comme nous le méritions? N'a-t-il pas fait preuve d'une longanimité, d'une miséricorde dépassant toute mesure? N'a-t-il pas répondu à notre ingratitude par des bienfaits toujours plus grands? Combien de grâces reçues jusqu'à ce jour, jusqu'à cette heure! Dieu n'est-il pas véritablement bon? n'est-il pas notre plus grand bienfaiteur? Ne sommes-nous pas, corps et âme, dans notre vie tout entière, un bienfait de Dieu? Comment Dieu pouvait-il, raisonnablement, nous accorder davantage? Saint Ignace le dit très bien : nous devons considérer combien Dieu nous a donné « autant qu'il le peut d'après sa divine ordonnance » (*juxta ordinationem suam*). En dehors de lui, il ne peut donner l'infini, partout dans la créature il y a quelque défectuosité; mais nous pouvons être contents de la part qui nous a été faite. Et ces défectuosités, qui donc en est responsable, sinon nous-mêmes? — Et tout cela, tout ce qui nous a été donné n'est que le gage de grâces et de bienfaits plus grands encore : — le ciel et Dieu lui-même! — Il est donc vrai : Dieu nous a aimés non seulement d'un amour d'inclination, mais d'un amour effectif, prouvé par les actes, comme en témoignent les biens qu'il nous a communiqués avec une libéralité et une générosité sans exemple.

Quelles conclusions devons-nous tirer de cette considération? Comment correspondre à cet amour de Dieu pour

nous? par la réciprocité de l'amour; en lui témoignant notre amour comme il nous a témoigné le sien, en toute vérité, en toute réalité, par des actes, en lui communiquant de ce que nous avons et de ce que nous sommes. Nous avons la formule de cet amour dans le « *Suscipe* », dans cette magnifique prière de l'amour parfait, oublieux de soi-même. « Prenez, Seigneur, et recevez... ». Cette prière comprend trois choses :

Premièrement, elle énumère tous nos biens : notre liberté, notre mémoire, notre intelligence, notre volonté et nos sentiments, tout ce que nous sommes — l'homme tout entier.

Deuxièmement, elle nous dit ce que nous devons faire de ces biens. Nous devons les offrir à Dieu, les lui sacrifier, afin qu'il en fasse ce qu'il veut et qu'il en dispose absolument. Soyons heureux d'être libres afin de pouvoir servir Dieu librement, de ne point user de cette liberté contre lui, mais de l'employer à l'aimer toujours davantage. — Offrons-lui notre intelligence dans notre foi et notre soumission à son Eglise; servons-nous de cette intelligence pour connaître toujours mieux les attributs de notre Dieu et sa volonté afin d'en avoir une notion plus intime. — Servons-nous de notre mémoire pour nous rappeler notre Dieu et ses bienfaits, pour penser à lui aussi fréquemment qu'il nous est possible. — Sacrifions-lui notre volonté dans l'obéissance, dans la soumission à ses commandements et à ses intentions sur nous; employons l'amour et toutes les forces de notre volonté, à l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces. Avec notre âme nous devons donner à Dieu notre corps et toutes ses facultés en les consacrant sans réserve à son service.

Troisièmement, cette prière établit le principe de ce sacrifice de tous nos biens en nous disant que c'est là une simple restitution, une réciprocité dans l'amour. Dieu nous a aimés le premier, nous dit le « *Suscipe* », nous devons donc l'aimer en retour et, de notre côté, lui donner tout. Consommer pratiquement cette donation, c'est notre vie, notre récom-

pense, notre félicité, à ce point que nous ne demandons rien à Dieu sinon de vivre et de mourir dans son amour et dans sa grâce.

2. LE VOISINAGE DE DIEU

Livre des Exercices.

2^e Point. Contempler comment Dieu réside dans les créatures : dans les éléments (leur) donnant l'être; dans les plantes (leur) donnant de végéter; dans les animaux (leur) donnant de sentir; dans les hommes (leur) donnant de comprendre; et ainsi (il habite) en moi; me donnant d'être, de vivre, de sentir et me faisant comprendre, puisque j'ai été créé à l'image et à la ressemblance de sa divine Majesté; — pareillement, en réfléchissant sur moi-même, de la manière qui a été dite dans le premier Point, ou d'une autre (manière) que je sentirai meilleure. On fera de la même façon pour n'importe quel point qui suit.

Commentaire.

Saint Ignace nous donne un second motif d'aimer Dieu : c'est le voisinage de Dieu et sa demeure en nous.

1) *Omniprésence de Dieu.*

Considérons d'abord ce fait, cette réalité de la présence de Dieu en nous et de son habitation en nous. Dieu est partout dans toutes les créatures par sa présence, par sa connaissance, par sa puissance, parce qu'il est infini et remplit tout de sa présence, et parce que rien ne peut être, ni vivre, ni agir sans lui. Donc partout où une chose existe et vit, Dieu est là, « Dieu qui a créé le monde et tout ce qui est dans le monde, et parce qu'il est le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans les temples bâtis de la main des hommes... c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être » (*Act.*, 17, 24, 28). « Il soutient tout par la puissance de sa parole » (*Hebr.*, 1, 3).

2) *Mode de cette omniprésence.*

Le mode de cette présence et de cette habitation de Dieu dans les créatures est très divers selon les effets de cette présence, en sorte que sa présence et son habitation peuvent être dits plus ou moins parfaits, plus ou moins sublimes d'après l'effet produit dans les créatures et manifestant cette présence. On peut ramener ces effets et ces modes de présence à deux ordres : ordre naturel, ordre surnaturel. De nouveau, dans l'ordre naturel, on retrouve une grande différence de perfection d'après les effets, selon qu'il s'agit des créatures inanimées ou des êtres animés; et ces êtres animés se partagent, à leur tour, en deux catégories : êtres possédant la raison, êtres qui ne sont pas doués de raison. Le degré le plus élevé de cette présence de Dieu est sa présence par la grâce dans les créatures douées de raison : alors Dieu habite en elles comme vivant, connaissant, aimant, rendant heureux, comme il se connaît lui-même, est heureux en lui-même. Par cette présence de Dieu dans l'âme possédant la grâce, cette âme devient l'image surnaturelle de Dieu, son temple vivant, son enfant.

3) *C'est une preuve d'amour; une cause de progrès dans l'amour.*

L'inhabitation de Dieu contribue, de trois manières, à notre progrès dans l'amour. — Premièrement, ce voisinage de Dieu est pour nous un grand honneur : il est la cause première de tous nos biens, de tous nos privilèges par rapport aux autres créatures. Evidemment, c'est le mode de l'habitation de Dieu dans les créatures qui détermine leur excellence et leur élévation dans l'échelle des êtres créés : la créature n'est ce qu'elle est que par Dieu et par la communication que Dieu lui fait de lui-même. Et c'est ce mode spécial de la demeure de Dieu en nous qui indique, ici, la mesure de la communication qui nous est faite.

— Deuxièmement, cette présence de Dieu est une aimable manifestation de la magnificence de Dieu lui-même, précisément parce qu'elle est un témoignage de son inclination et de son grand amour pour nous. Si une telle présence de Dieu nous comble de tant de biens, c'est l'œuvre de Dieu agissant en liberté : elle est donc un acte de son amour pour nous. De lui il dépend que nous soyons ou ne soyons pas; de lui il dépend que nous soyons ce que nous sommes. L'amour recherche le voisinage et la présence de ce qu'on aime. Dieu n'agit pas autrement. Il aime à demeurer en nous d'une manière spéciale qui nous donne le plaisir et l'honneur. — Troisièmement, cette vérité nous offre un moyen facile et efficace d'aimer Dieu et de progresser dans notre amour pour lui. En effet, nous n'avons pas à chercher Dieu bien loin. Cette demeure de Dieu en nous met Dieu à proximité; elle le transporte en nous, elle fait de nous son temple vivant. Il est en nous comme il n'est nulle part ailleurs, sinon dans le ciel et dans le très saint sacrement de l'autel. Les dons excellents, les grâces précieuses que cette présence de Dieu apporte avec elle sont, en quelque sorte, le trône de sa Majesté et, de là, il règne en nous. Le voisinage, cette présence de Dieu nous donnent ainsi le merveilleux privilège d'être avec Dieu aussi souvent que nous le voulons, d'être toujours avec lui pour l'adorer, le louer, l'aimer et jouir de lui en nous-mêmes. — C'est là une conclusion qui découle de ce Point de notre Contemplation et qui nous permet de réaliser le « *Suscipe* », — en d'autres termes, elle nous habitue à penser souvent à la présence de Dieu autour de nous, en nous, à le trouver sans cesse en nous (*Act.*, 17, 26, 27). Que penseraient et que feraient le temple et le sanctuaire qui recevraient de l'habitation de la Divinité en eux toute magnificence, s'ils connaissaient cette Divinité, s'ils savaient ce qu'ils lui doivent? — Faisons ce qu'ils feraient : faisons bien plus encore.

3. ACTIVITÉ DE DIEU

Livre des Exercices.

3^e Point. Considérer comment Dieu opère et travaille pour moi dans toutes les choses créées sur la surface de la terre, c'est-à-dire (comment) il se comporte à la manière de quelqu'un qui travaille, par exemple dans les cieux, les éléments, les plantes, les fruits, les troupeaux, etc., leur donnant l'être, (les) conservant, (leur) donnant la végétation et le sens, etc. -- Et ensuite réfléchir sur moi-même.

Commentaire.

Troisième motif d'aimer Dieu : son action, son travail pour nous.

1) *Dieu agit et travaille partout.*

Dieu n'est pas seulement présent dans toutes les créatures : il y est actif; en d'autres termes, en tout ce que les créatures font et produisent pour nous. Dieu est agissant, non seulement parce qu'il conserve l'existence à ces créatures, mais encore parce que, grâce à son secours et à son appui, il les met en état de nous faire du bien. Il est la cause première de toute existence et de toute action; et toutes les autres causes subordonnées ne vivent, ne se meuvent, n'agissent que par la force de Dieu. Les créatures sont de simples instruments au moyen desquels Dieu agit. Les instruments sont visibles : la main qui les conduit ne l'est pas.

2) *Mode de cette activité universelle.*

Considérons combien est magnifique, combien étendue est cette activité de Dieu en notre faveur. Saint Ignace nous dit de méditer comment Dieu « travaille pour nous dans toutes les choses créées, dans les cieux, dans les éléments, les plantes, les fruits, les troupeaux, etc., leur donnant l'être, les conservant, leur donnant la végétation et le sens, etc. ». Quelle perspective il ouvre devant nous dans tout le domaine

de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel! — Contentons-nous de parcourir les milieux dans lesquels l'homme est entouré de l'ensemble de la création; de songer à tout ce dont il dispose, à tout ce qui a quelque influence sur lui. Prenons ce qu'il y a de plus simple, un morceau de pain! Combien de forces n'a-t-il pas fallu pour ensemençer le grain; que de gouttes de pluie et de rayons de soleil, que d'eau et de vent pour féconder ce grain, le développer, l'amener à maturité; que de travail pour moissonner le blé, l'engranger, le préparer à devenir un aliment et à le mettre entre nos mains. Ce n'est là qu'un aliment commun, mais de combien d'autres choses l'homme n'a-t-il pas besoin pour se vêtir, pour se créer une habitation, se former, se divertir! Et voilà le simple domaine de la création inférieure et visible. — Puis nous avons le milieu familial, les labeurs et les soucis des parents et des maîtres pour leurs enfants; — le milieu social avec ses établissements d'instruction, de finances, de commerce, de sûreté publique, et d'armée — quelles forces et quelles puissances! — Puis, plus haut, et plus grand encore, le milieu religieux, l'Eglise avec sa hiérarchie et ses pouvoirs qui, dans le temps et l'espace, embrassent le monde entier. Enfin c'est la sphère du ciel et de l'éternité, avec ses moyens de salut, ses grâces, ses innombrables phalanges d'esprits bienheureux et de Saints, avec Dieu lui-même. En vérité, chacun de nous est le centre d'une foule de créatures au ciel et sur la terre. En nous plaçant à notre point de vue, ce domaine de l'activité divine s'étend toujours plus loin, il se perd dans un lointain incalculable, en sorte que nous ne pouvons plus distinguer les multiples formes de cette action ni en déterminer les oscillations. Et, dans chacun de ces milieux, il y a Dieu; dans chacune de ses forces qui travaillent pour nous, c'est Dieu qui travaille, qui règle toutes choses, c'est Dieu s'occupant de nous, veillant sur nous, nous protégeant, répandant sur nous ses bienfaits; c'est lui qui met ces forces en mouvement, les dirige et les conduit à son but. Qu'elle est

admirable cette activité de Dieu en toutes les créatures! Et tout cela pour l'homme; et l'homme est le centre où tout converge. Tout est pour lui, et partout Dieu est là, qui travaille pour l'homme parce qu'il l'aime, par ce qu'il veut le bien de l'homme dans son corps et dans son âme et qu'il veut le conduire à sa fin! Bien plus, il est des forces et des institutions dans lesquelles il ne se borne pas à agir: il va plus loin, il nous sert personnellement, il souffre et il meurt pour nous; et c'est ainsi que le Sauveur a fait. — Encore une fois, l'homme est véritablement le centre d'une activité infinie. Dans chaque rayon de soleil, dans chaque souffle de la brise, dans chacune des choses qui réparent nos forces — nourriture ou délassement — dans chacune des pensées ou des actions que la charité peut inspirer à nos semblables à notre égard, dans toute manifestation ou expansion de forces chez ces grandes créations de Dieu, dans l'ordre de la vie sociale ou de la vie religieuse, c'est l'activité de Dieu, l'activité de la très sainte Trinité qui nous atteint. — La pierre inerte finit par s'échauffer sous les rayons du soleil : resterons-nous froids sous les ardents rayons de cette activité de notre Dieu et Seigneur autour de nous et sur nous?

3) *Amour pour amour.*

Demandons-nous comment, de notre côté, répondre à cette activité de l'amour de Dieu. Tout d'abord reconnaissons-la, et, sous le voile des créatures, sachons voir la main qui nous dispense tant de biens; baisons cette main, ne la quittons point. — En outre, notre amour doit, dans la réciprocité, se traduire par les actes : donc, agissons, et travaillons pour Dieu, à son amour répondons en mettant à son service la pleine activité de toutes nos forces, de toutes nos facultés : intelligence, mémoire, liberté. Cet amour de Dieu nous presse de l'aimer, de le servir de toute manière, dans le travail, dans la souffrance, dans l'honneur et dans le mépris, dans le bonheur et dans l'adversité, dans la vie et dans la mort.

4. BEAUTÉ DE DIEU

Livre des Exercices.

4^e Point. Considérer comment tous les biens et les dons descendent d'en haut, par exemple (comment) une puissance limitée (descend) d'en haut de cette (puissance) suprême et infinie; et, de la même manière, la justice, la bonté, la pitié, la miséricorde, etc.; comme du soleil descendent les rayons, d'une source les eaux, etc... Ensuite terminer en réfléchissant sur moi-même comme il a été dit.

Finir par un Colloque et *Notre Père*.

Commentaire.

Le quatrième motif d'aimer Dieu est sa bonté et sa beauté infinies et absolues. — Il importe donc, ici, de nous faire une très haute idée de Dieu et, là encore, les créatures viendront à notre aide. Elles le peuvent. Par leur nature et dans leur essence les créatures ne sont pas autre chose que des communications de Dieu, des images et des manifestations de sa bonté et de sa beauté infinies. Il faut donc, dans les créatures, ne pas voir seulement des demeures de Dieu, des instruments dont il se sert pour notre bien et notre bonheur : il faut voir, en elles, des images vivantes de la Divinité, qui se revêtent de sa beauté et de son amabilité, de sa puissance et de sa majesté et qui se montrent à nous sous ce vêtement. Considérons, nous dit saint Ignace, de quelle manière toute créature descend de Dieu, « comme du soleil descendent les rayons et d'une source les eaux ».

Jetons un coup d'œil sur la beauté et la magnificence de la création pour nous élever ensuite, par voie de conséquence, à la Bonté et à la Beauté incréées.

1) *Beauté de la nature privée de raison.*

Considérons en esprit la beauté et la magnificence de la création privée de raison : la beauté, la diversité, les vertus secrètes, les nuances et le parfum des fleurs et des plantes; le charme, la délicatesse, l'agilité, la force et la finesse de

l'instinct chez les animaux; l'agrément des champs, des prairies, des forêts, des diverses contrées; la majesté et la richesse des montagnes; la magnificence, tour à tour apaisante et effrayante de la mer; le nombre incalculable, la grandeur, la puissance des astres du ciel, leur ordre merveilleux, leur constance dans cet ordre; les phénomènes, tantôt gracieux, tantôt redoutables, de l'atmosphère : le jour, la nuit, l'aurore, le crépuscule, la pluie, la neige, la foudre, la tempête — quelle somme de beauté, de grâce, de puissance, de majesté!

2) *Magnificence de la créature douée de raison.*

Considérons, en outre, la magnificence de la créature douée de raison : la beauté, la bonté du cœur, les dons précieux de l'esprit accordés aux enfants des hommes; le talent, l'habileté dans l'exécution et l'invention, chez la classe laborieuse; la majesté, le faste, la puissance chez les princes et les grands du monde; la finesse et la pénétration chez les classes dirigeantes; les trésors de science, d'esprit et de sagesse chez les savants et les penseurs. — Que serait donc un être en qui se réuniraient tous ces dons!

3) *Sublimité du monde surnaturel.*

Un coup d'œil, maintenant, sur le monde surnaturel de l'Eglise. Quelle sagesse céleste, quelle sublime connaissance de Dieu et de toutes choses; quelle élévation et quelle noblesse de sentiments, qui méprisent tout ce qui est de la terre; quelle force de résistance et quelle puissance dans les entreprises, chez les saints!... Quel monde de beauté et de dignité dans notre Eglise!

4) *La splendeur des habitants du ciel.*

Elevons-nous en esprit jusqu'au monde angélique. Quelles innombrables hiérarchies d'intelligence, de puissance, de

beauté, de sainteté! Un seul d'entre les anges a plus de science et de puissance que tous les hommes réunis; mesurons donc et calculons la grandeur et la magnificence de ce monde spirituel! — Qu'est-ce que tout cela en comparaison de la Mère de Dieu? Elle est un monde à part qui renferme tout l'ordre naturel et tout l'ordre surnaturel, et les surpasse en beauté, en grâce du corps et de l'âme, en sagesse, en vertu, en sainteté, en puissance, en dignité et en honneur. — Et ce monde de beauté et de magnificence reste à une distance infinie de la grandeur et des prérogatives de l'Homme-Dieu dont l'esprit embrasse tout, dont la force et la puissance gouvernent tout, qui est le résumé de toutes les grandeurs, de toutes les perfections naturelles ou surnaturelles, créées ou incréées; il est tout en toutes choses. Quel splendide miroir de la sagesse de Dieu, de sa puissance, de sa bonté!

5) *Toujours plus haut.*

Sommes-nous enfin arrivés à Dieu, à la Bonté, à la Beauté infinies? Non, et nous n'y atteindrons jamais. C'est Dieu qui a tout créé et il est infiniment plus en lui-même. Tout peut disparaître, Dieu n'y perd rien; tout peut croître en des proportions toujours plus grandes, Dieu n'y gagne rien; tout n'est qu'un regard, une pensée, un rayon fugitif, une trace légère, une pâle image de sa grandeur, de sa majesté, de sa sagesse, de sa beauté et de sa bonté; rien n'est capable de le représenter, de le dépeindre comme il est et ce qu'il est. Quel Etre donc? Et où sommes-nous? Que sommes-nous en face de cet Etre? Pense-t-il seulement à nous? Nous voit-il? Ne serait-ce pas chose étonnante? Certes; mais il serait bien plus étonnant que cet Etre infiniment riche, puissant et heureux, non seulement nous connaisse, mais nous aime, veuille notre bien, demande notre amour, nous fasse un précepte de cet amour, bien qu'il sache toute notre faiblesse, notre impuissance, notre néant;

— il serait bien plus étonnant que, voulant faire notre bonheur en se donnant lui-même, il se donne en effet à nous entièrement et pour l'éternité! — Que devrions-nous faire alors? Quoi donc, sinon l'aimer, l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. Jamais nous ne pourrions l'aimer assez, alors même que nous aurions mille cœurs. — Eh bien! il en est ainsi. Par conséquent, il s'ensuit que nous devons du moins aimer Dieu de tout notre cœur, n'aimer que lui seul en toute vérité et réalité; que nous devons nous exercer et croître dans cet amour durant toute notre vie; que nous n'avons pas d'autre chose à faire que d'aimer Dieu; que nous devons vivre et mourir dans cet amour.

Cette contemplation doit être pour notre vie entière une direction et la pénétrer de l'esprit de l'amour parfait. Offrons à Dieu tout l'amour du ciel et de la terre; offrons-lui l'amour qu'il a pour lui-même. Demandons-lui de nous accorder de l'aimer, de l'aimer toujours davantage, de ne point mourir avant d'être arrivés à la perfection de son amour.

Ordre des sujets de Méditation.

LES GRANDS EXERCICES

La veille au soir. Introduction...

Premier jour. — Le Fondement : Dieu.

1. Mon origine de Dieu. — 2. Pour Dieu. — 3. Motifs. — 4. Répétition.

Deuxième jour. — Le Fondement : Le salut de l'âme.

5. Pour Dieu. — 6. Le ciel. — 7. Conclusions. — 8. Répétition.

Troisième jour. — Le Fondement : Les créatures.

9. Fin des créatures. — 10. *Tantum quantum.* — 11. Indifférence. — 12. Choix des meilleurs moyens.

PREMIÈRE SEMAINE

Quatrième jour. — 13-16. Le triple péché.

Cinquième jour. — 17-20. Nos propres péchés.

Sixième jour. — 21-24. L'enfer.

Septième jour (aujourd'hui ou demain, confession générale : 25. Première manière de prier, sur les dix commandements. — 26. Première manière de prier, sur les sept péchés capitaux. — 27. La mort. — 28. La mort.

Huitième jour. — 29. Le jugement particulier. — 30. Le péché véniel. — 31. La pénitence. — 32. L'Enfant prodigue... ou la miséricorde.

DEUXIÈME SEMAINE

Neuvième jour. — 33. Le Règne de Jésus-Christ. — 34. Même Méditation. — 35. Répétition. — 36. Même Répétition.

Dixième jour. — 37. L'Incarnation. — 38. Naissance du Seigneur. — 39. Répétition. — 40. Naissance du Seigneur (Application des sens)!

Onzième jour. — 41. Les Bergers. — 42. La Circoncision. — 43. La Présentation au Temple. — 44. La fuite en Egypte. (Application des sens.)

Douzième jour. — 45. Nazareth. — 46. Nazareth. — 47. Jésus à l'âge de douze ans. — 48. Nazareth. (Application des sens.)

Pour le temps de l'Election.

(Bibliothèque des Exercices IV...)

Treizième jour. — 49. De deux Etendards. — 50. Même Méditation. — 51. Répétition. — 52. De Trois Classes d'hommes.

Quatorzième jour. — 53. De Trois Classes d'hommes, Répétition. — 54. Le Baptême de Jésus. — 55. Même Méditation. — 56. Le Baptême de Jésus. (Application des sens.)

Quinzième jour. — 57. De trois Degrés d'humilité. — 58. Le Sauveur dans le Désert. — 59. Même Méditation. (Application des sens.) — 60. De trois Degrés d'humilité; Répétition.

Commencement des considérations sur l'amendement de la vie.

(Voir M... et la Bibliothèque des Exercices IV...)

Seizième jour. — 61. Les premiers disciples. — 62. Les Noces de Cana. — 63. La vocation des Apôtres. (Application des sens.) — 64. Les Noces de Cana. (Application des sens.)

Dix-septième jour. — 65. La purification du Temple. — 66. Même Méditation. (Application des sens.) — 67-68. Le Sermon sur la Montagne, une 2^e et 3^e fois.

Dix-huitième jour. — 69. Les miracles du lac. — 70. Les miracles du lac, une 2^e et 3^e fois. — 71. Répétition (la Confiance). — 72. Les miracles du lac. (Application des sens.)

Dix-neuvième jour. — 73. La Mission des Apôtres. — 74. La conversion de Madeleine. — 75. La multiplication des pains. — 76. La multiplication des pains : Bonté et bien-faisance de Jésus, ou Application des sens.

Vingtième jour. — 77. La Transfiguration. — 78. La résurrection de Lazare. (Application des sens.) — 79. L'entrée solennelle à Jérusalem. — 80. Même Méditation. (Application des sens.)

TROISIÈME SEMAINE

Vingt et unième jour. — 81. La Cène. — 82. Le Jardin des Oliviers. — 83. L'arrestation de Jésus. — 84. — Commencement de la Passion. (Application des sens.)

Vingt-deuxième jour. — 85. Le Sauveur chez Caïphe. — 86. Le Sauveur chez Hérode. — 87. Le Sauveur chez Pilate. — 88. Le Sauveur devant trois tribunaux. (Application des sens.)

Vingt-troisième jour. — 89. La Flagellation. — 90. Le Couronnement d'épines. — 91. Le portement de la Croix et le Crucifiement. — 92. Flagellation, Couronnement d'épines, Crucifiement. (Application des sens.)

Vingt-quatrième jour. — 93. Les souffrances de Jésus sur la Croix. — 94. Les Sept paroles de Jésus sur la Croix. — 95. La mort de Jésus sur la Croix. — 96. La mort de Jésus. (Application des sens.)

Vingt-cinquième jour. — 97. Le côté de Jésus ouvert par la lance. — 98. Répétition de toute la Passion; 1^{re} partie. — 99. La même, 2^e Partie. — 100. La sépulture. (Application des sens.)

QUATRIÈME SEMAINE

Vingt-sixième jour. — 101. La première apparition de Jésus à sa sainte Mère. — 102. Apparition à Marie-Madeleine. — 103. Apparition aux disciples d'Emmaüs. — 104. Trois apparitions le jour de Pâques. (Application des sens.)

Vingt-septième jour. — 105. Apparition le soir de Pâques. — 106. Apparition à Thomas. — 107. Apparition sur les bords du lac de Genesareth. — 108. Trois apparitions aux Apôtres. (Application des sens.)

Vingt-huitième jour. — 109. L'apparition sur la Montagne. — 110. Même Méditation. (Application des sens.). — 111. L'Ascension. — 112. La même Méditation. (Application des sens.)

Contemplation pour obtenir l'amour.

Vingt-neuvième jour. — 113. Remarques préliminaires. — 114. 1. Bienfaits de Dieu. — 115. 2. Voisinage de Dieu. — 116. Répétition.

Trentième jour. — 117. 3. Activité de Dieu. — 118. 4. Beauté de Dieu. — 119. Répétition de 3 et 4. — 120. Répétition de la Contemplation entière.

Pour une Retraite de huit jours.

Premier jour. — Le Fondement (quatre ou cinq Méditations, de 1 à 12 dans le Plan ci-dessus).

PREMIÈRE SEMAINE

Deuxième jour. — Méditations sur le péché : Le triple péché; péchés personnels; l'Enfer; l'Enfer (application des sens).

Troisième jour. — Les fins dernières (choisir dans les Méditations sur la mort, le jugement, etc.). — Jour de la confession.

DEUXIÈME SEMAINE

Quatrième jour. — Le Règne de Jésus-Christ; l'Incarnation; la Naissance du Sauveur. (Application des sens.)

Cinquième jour. — Nazareth; Jésus à l'âge de douze ans; De deux Etendards; De trois Classes d'hommes. (Election en ces deux jours.)

Sixième jour. — Election et mission des Apôtres; le Sermon sur la Montagne ou autres Mystères de la Vie publique. (Entre temps : les trois Degrés d'humilité.)

TROISIÈME SEMAINE

Septième jour. — Le Jardin des Oliviers; la Flagellation ou le Couronnement d'épines; le Crucifiement. Le côté de Jésus transpercé par la lance.

QUATRIÈME SEMAINE

Huitième jour. — La Résurrection. Une ou deux des apparitions. Contemplation pour obtenir l'amour.

Pour les lectures en dehors de la préparation aux Méditations, on recourra aux parties correspondantes du *Livre des Exercices* et aux Commentaires qu'on trouvera dans le premier volume de la *Bibliothèque des Exercices*, ou à des textes s'y rapportant dans le quatrième volume (STRAETER, *L'esprit des Exercices de saint Ignace*).

On lira les *Règles du discernement des esprits pour la première Semaine* (dans la Retraite de huit jours) vers le troi-

sième jour; celles pour la seconde Semaine, au cours des jours suivants; — les *Règles sur les scrupules*, etc., le sixième jour; les *Règles de la tempérance*, le septième jour; les *Règles pour penser et agir suivant l'esprit de l'Eglise catholique*, le huitième jour. On trouvera dans M I 361 les lectures de *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Dans toute Retraite (surtout dans les grands Exercices) le retrainant se trace un règlement de vie pour l'avenir — plan de vie, *Election* comprenant ses résolutions et les motifs pour lesquels il les a prises. Chacun doit, en cela, suivre les inspirations de la grâce et régler sa vie intérieure devant Dieu. Il est donc impossible de donner ici une formule quelconque. Cependant, d'une manière générale, on peut régler par exemple: les rapports avec Dieu (vertus théologiques, prière, sacrements, sainte messe, etc.); rapports avec le prochain (charité dans les pensées, dans les paroles, les actions; devoirs de la famille ou de la vocation spéciale, etc.); — devoirs envers soi-même (caractère; vertus particulièrement nécessaires, vœux, etc.). — On peut aussi adopter quelque maxime empruntée à la Sainte Ecriture et qui rappellera les résolutions prises; par exemple: « Ce n'est pas moi qui vis, mais Jésus-Christ vit en moi » (*Galat.*, 2, 20), etc., etc.

Résumé des Exercices tout entiers.

(*La Règle 16^e de la Compagnie de Jésus, composée par saint Ignace.*)

« Omnes rectam habere intentionem studeant, non solum circa vitæ suæ statum, verum etiam circa res omnes particulares, id semper in eis sincere spectantes, ut serviant et placeant divinæ bonitati propter seipsam et propter caritatem et eximia beneficia, quibus prævenit nos, potius quam ob timorem pœnarum vel spem præmiorum, quamvis hinc etiam juvari debeant; et in omnibus quærant Deum, exuentes se, quantum fieri potest, amore omnium creaturarum, ut affectum universum in ipsarum creatorem conferant, eum in omnibus creaturis amando et omnes in eo juxta sanctissimam ac divinam ipsius voluntatem. »

« Que tous s'efforcent d'avoir une intention droite, non seulement quant à leur état de vie, mais encore relativement à toutes les choses particulières, veillant sincèrement en toutes choses à servir la divine bonté, et à lui plaire pour elle-même et pour l'amour et les excellents bienfaits dont

elle nous a prévenus, plutôt que par la crainte des châti-
ments ou dans l'espoir des récompenses, bien qu'ils doivent
s'aider aussi de ces motifs; et qu'en toutes choses ils cher-
chent Dieu, se dépouillant autant qu'il est possible de
l'amour de toutes les créatures pour porter toute leur affec-
tion sur leur Créateur, l'aimant dans toutes les créatures et
aimant toutes les créatures en lui selon sa très sainte et
divine volonté. »

« Mon Dieu et mon tout! »

« Que toutes les créatures louent et glorifient mon Sei-
gneur; qu'elles lui rendent grâces et le servent dans l'hu-
milité. »

(Conclusion du *Cantique du Soleil*. — S. FRANÇOIS D'ASSISE.)

« Dieu seul suffit » (SAINTE THÉRÈSE).

« Dieu seul en toutes choses!... » « Prenez tout, Seigneur,
votre amour me suffit » (SAINT IGNACE).

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
---------------	---

DEUXIEME SEMAINE

(Suite)

II. — Les Mystères de la vie de Jésus

(Suite)

2. LA SAINTE ENFANCE

LA VIE D'OBÉISSANCE A NAZARETH	11
1. <i>Sentiments du Sauveur à l'égard de l'obéissance</i>	12
1) L'obéissance en général	12
2) L'obéissance de Jésus à Nazareth	12
3) Notre obéissance	13
2. <i>Qualités de l'obéissance de Jésus</i>	14
1) En quoi Jésus obéissait-il?	14
2) Comment Jésus obéissait-il?	14
3. <i>Motifs de l'obéissance de Jésus</i>	15
1) La Glorification de Dieu	15
2) Un précieux sacrifice	15
3) L'obéissance, racine de toutes les vertus	15
4) Un exemple pour nous	16
LA VIE CACHÉE A NAZARETH	17
1. <i>Comment, par cette vie cachée, le Sauveur se propose de combattre l'ambition</i>	17
2. <i>Pourquoi le Sauveur combat ce vice</i>	17
1) Extension de l'ambition	17
2) Vanité de cette passion	17
3) Cette passion est funeste	19
3. <i>Comment le Sauveur agit contre l'ambition</i>	20
1) Le lieu de son séjour	20
2) Ses parents	21
3) Ses occupations	21
4) Ses qualités	21

LA VIE DE TRAVAIL A NAZARETH	23
1. <i>Quel était le travail du Sauveur</i>	23
2. <i>Comment travaillait le Sauveur</i>	24
1) Avec pureté d'intention	24
2) Avec zèle	24
3) Toujours davantage et mieux	24
4) Durement et péniblement	24
3. <i>Pourquoi le Sauveur travaillait</i>	25
1) Loi naturelle	25
2) Loi de pénitence	26
3) Loi de grâce	27
4) Loi de l'état religieux	27
UNE JOURNÉE A NAZARETH (application des sens)	28
1) <i>La localité</i>	28
2) <i>Une journée ordinaire</i>	30
3) <i>Jours extraordinaires</i>	33
LE SAUVEUR DANS LE TEMPLE A L'ÂGE DE DOUZE ANS	35
1. <i>Le Mystère en lui-même</i>	35
1) Avec respect contemplez Jésus à l'âge de douze ans	35
2) Le lieu et le temps	35
3) La conduite du Sauveur	35
2. <i>Sens et but du Mystère</i>	36
1) La volonté du Père, avant tout	36
2) En quoi consistait la volonté du Père	36
3) Prélude de la vie publique	37
a) Sous le rapport du but	37
b) Sous le rapport de la manière d'enseigner ..	38
3. <i>Raisons de ce mystère</i>	38
1) Par rapport aux Juifs	39
2) Par rapport aux parents de Jésus, à sa Mère surtout	39
3) Un exemple pour nous	39
LE SAUVEUR DANS LE TEMPLE A L'ÂGE DE DOUZE ANS	41
Répétition.	
1. <i>L'exemple de Jésus dans l'accomplissement de la volonté divine en n'importe quel état de vie</i>	41
2. <i>La fermeté de volonté : exemple de Jésus enfant</i> ..	41
1) La pensée de Dieu notre Maître et notre amour	42
2) L'exemple du Sauveur	42
3) Le mal causé par les passions déréglées	43
3. <i>L'exemple de Marie dans l'amertume de la souffrance</i>	43
4. <i>L'exemple donné par Marie et Joseph aux parents dans la vocation de leurs enfants</i>	44

LE SAUVEUR DANS LE TEMPLE A L'ÂGE DE DOUZE ANS	44
Application des sens.	
1. <i>Le voyage à Jérusalem</i>	44
2. <i>La fête de la Pâque</i>	46
3. <i>Jésus reste à Jérusalem : il est retrouvé dans le Temple</i>	47
1) Marie et Joseph cherchent Jésus	47
2) L'Enfant Jésus dans le Temple	49
3) Marie et Joseph trouvent Jésus	51

III. — Trois méditations (intermédiaires) pour une meilleure et plus juste intelligence de la vie de Jésus et pour la préparation à un nouveau règlement de vie (dites aussi Méditations de l'Élection).

PREMIÈRE MÉDITATION POUR L'ÉLECTION. <i>Méditation des deux Etendards</i> : l'un du Christ, souverain Chef et notre Seigneur; l'autre de Lucifer, ennemi capital de notre nature humaine	53
PREMIÈRE PARTIE : L'ÉTENDARD DE LUCIFER	54
1. <i>Le chef des méchants et l'ennemi de tous les hommes</i>	54
1) Qu'est donc Lucifer	54
2) Intention de Lucifer	55
3) Son attitude	55
2. <i>Lucifer agit</i>	56
3. <i>Harangue de Lucifer</i>	57
DEUXIÈME PARTIE : L'ÉTENDARD DU CHRIST	58
2. <i>Notre Chef suprême</i>	58
1) La noble et princière Personne de notre Chef	58
2) L'intention du Sauveur en nous exposant ses principes	58
3) La manière dont Jésus se présente	59
2. <i>Notre Chef envoie ses messagers</i>	59
3. <i>L'allocution du Seigneur</i>	60
LA PRIÈRE FINALE	62
DE DEUX ETENDARDS	63
(Répétition sous forme d'application des sens).	
1. <i>Le camp de Lucifer</i> (1 ^{er} tableau)	63
2. <i>Le camp de Jésus Christ</i> (2 ^e tableau)	65
3. <i>Le combat dans le monde</i> (3 ^e tableau)	66
1) Le théâtre du combat	66
2) Le but du combat	67
a) Que veut l'ennemi?	67

b) Que veut Jésus?	68
c) Le mot d'ordre, de part et d'autre	68
3) La manière de combattre	69
a) L'action de la nature dans les âmes	69
b) L'action de la grâce dans les âmes	71
4. <i>Historique du combat</i> (4 ^e tableau)	74
DEUXIÈME MÉDITATION POUR L'ÉLECTION : (<i>Méditation de trois Binaires (classes) d'hommes.</i>)	
1. <i>La première classe</i>	76
1) En quoi consiste essentiellement cette première classe	76
2. <i>La deuxième classe</i>	77
1) En quoi consiste cette classe	77
2) Motifs de ne point rester dans cette classe ..	78
a) Sans le zèle, point de récompense	78
b) Dès maintenant, puisqu'il le faut	78
c) Vouloir se signaler	78
3. <i>La troisième classe</i>	79
1) En quoi consiste cette classe	79
2) Motifs	79
TROISIÈME MÉDITATION POUR L'ÉLECTION : <i>Considération sur les trois Degrés d'humilité. — Importance de cette considération</i>	
1. <i>Le premier Degré d'humilité</i>	81
2. <i>Le deuxième Degré d'humilité</i>	83
3. <i>Le troisième Degré d'humilité</i>	84
4. <i>Considérer quelques motifs de choisir le troisième Degré</i>	86
1) La très sainte Personne de Jésus	86
2) Noblesse de cette disposition	86
3) L'amitié de Jésus et l'union avec lui	87
4) L'exemple de tous les Saints	87
SUR LES TROIS DEGRÉS D'HUMILITÉ (répétition)	
1. <i>Le nouveau point de vue du pur amour</i>	89
1) Le point de vue du monde	89
2) Le nouveau point de vue	89
2. <i>Le motif intime de ce choix</i>	91
1) Jésus-Christ considéré en lui-même	91
2) Jésus-Christ par rapport à nous	92
3) Jésus par rapport à moi	93
<i>Prière de saint Ignace pour obtenir la générosité</i>	94

DEUXIEME SEMAINE

(suite)

Les Mystères de la vie de Jésus

(suite)

3. LA VIE PUBLIQUE

LE BAPTÊME DE JÉSUS	95
1. <i>Le Sauveur quitte sa sainte Mère</i>	96
1) Il sacrifie sa vie accoutumée dans la paix de Nazareth	96
2) La présence et la société de sa Mère	97
3) Pourquoi Jésus fail-il ces sacrifices	98
2. <i>Le Sauveur en route vers le Jourdain</i>	98
3. <i>Le Sauveur se fait baptiser par saint Jean</i>	99
1) Saint Jean-Baptiste	99
2) Le divin Sauveur	100
3) Les témoins du baptême	100
4. <i>Le Sauveur est manifesté</i>	102
LE BAPTÊME DE JÉSUS (application des sens)	103
1. <i>Le départ de Nazareth</i>	103
2. <i>Le voyage au lieu où saint Jean baptise</i>	104
3. <i>Le baptême</i>	105
LE SAUVEUR DANS LE DÉSERT	109
1. <i>Le Sauveur se retire dans le désert</i>	110
2. <i>La Vie du Sauveur dans le désert</i>	111
1) Vie de prière	111
2) Vie de pénitence	111
3) Vie de lutte et de tentation	112
3. <i>Le Sauveur quitte le désert victorieux et fortifié</i> ..	113
LE SAUVEUR DANS LE DÉSERT (Application des sens)	114
1. <i>Le désert de la Quarantaine</i>	114
2. <i>La Vie de Jésus dans le désert</i>	114
3. <i>Les récompenses</i>	117
LES PREMIERS DISCIPLES	118
1. <i>Comment le Seigneur appelle les Apôtres</i>	120
1) Saint Jean-Baptiste	120
2) Le divin Sauveur	121
3) Les disciples entre eux	122
2. <i>A quoi le Sauveur appelle les Apôtres</i>	122
3. <i>La réponse à l'appel</i>	124

LA VOCATION DES APOTRES (Application des sens)	125
1. <i>Vocation d'André et de Jean</i>	125
2. <i>Vocation des autres Apôtres</i>	128
3. <i>Election des Apôtres</i>	131
LES NOCES DE CANA	133
1. <i>Préliminaires du miracle</i>	134
1) La présence de la Mère de Jésus aux noces ..	134
2) Le manque de vin	135
3) La demande de Marie	135
2. <i>Le miracle</i>	135
1) Le premier miracle public de Jésus	135
2) Un grand miracle	136
3) Un miracle pleinement attesté	136
4) Miracle d'une haute signification mystique ..	136
3. <i>Les effets du miracle</i>	137
1) Manifestation de la gloire de Jésus	137
2) La foi des disciples	138
LES NOCES DE CANA (Application des sens)	139
1. <i>Arrivée de Jésus à Cana</i>	139
2. <i>Les fêtes</i>	140
3. <i>Le miracle</i>	141
LA PURIFICATION DU TEMPLE	143
1. <i>Le Sauveur se rend à Jérusalem pour la fête de la Pâque</i>	143
2. <i>Le Seigneur purifie le Temple</i>	144
3. <i>Le Sauveur est interpellé par les Prêtres</i>	145
LA PURIFICATION DU TEMPLE (Le zèle pour l'honneur de Dieu). — Répétition	146
1. <i>Jésus n'a jamais cherché sa gloire, mais toujours celle de son Père</i>	147
2. <i>Jésus cherche toujours la plus grande gloire de son Père</i>	147
3. <i>Jésus cherche la gloire du Père céleste en se dévouant lui-même jusqu'à sacrifier son honneur et sa vie</i>	147
LA PURIFICATION DU TEMPLE (Application des sens)	149
1. <i>La fête de la Pâque</i>	149
2. <i>Les vendeurs chassés du Temple</i>	150
3. <i>Difficultés soulevées par les prêtres</i>	152
LE SERMON SUR LA MONTAGNE	154
1. <i>Les huit béatitudes</i>	154
1) Envers nous-mêmes	155
2) Envers nos semblables	155
3) Envers Dieu	156

2. <i>Le bon usage des talents</i>	156
3. <i>La perfection de la loi de Jésus-Christ</i>	157
LES MIRACLES DU LAC	158
1. <i>La pêche miraculeuse</i>	158
1) Pourquoi Jésus opère ce miracle	158
2) Le miracle	159
3) L'effet du miracle	160
2. <i>La tempête apaisée</i>	160
1) Le miracle	160
2) Les enseignements du miracle	161
3. <i>Le Sauveur marche sur les eaux</i>	162
1) La conduite des Apôtres	162
2) La conduite de saint Pierre	163
a) Confiance en Dieu	164
b) Pas de présomption	164
c) Ne jamais désespérer	164
LES MIRACLES DU LAC (<i>Exhortation à la confiance</i>)	165
Répétition (lecture ou Instruction)	
1. <i>Qu'est-ce que la confiance?</i>	165
2. <i>Motifs de cette confiance</i>	166
1) Combien la confiance est nécessaire	166
2) Combien la confiance est justifiée	166
3) Combien la confiance est honorable	167
a) Honorable pour celui qui se confie	167
b) Honorable pour Dieu en qui l'on a confiance	167
LES MIRACLES DU LAC (<i>Application des sens</i>)	169
1. <i>La pêche miraculeuse</i>	169
2. <i>La tempête apaisée</i>	172
3. <i>Jésus marche sur les eaux</i>	174
LA MISSION DES APOTRES	177
2. <i>Instruction données aux Apôtres</i>	178
1) Relativement à leurs personnes	178
2) Relativement à leurs fonctions	178
3. <i>Le voyage apostolique des Douze</i>	181
1) Le travail dans la vigne du Seigneur	181
2) Le retour vers le Seigneur	181
LA MISSION DES APOTRES. <i>Deux vertus apostoliques : la</i> <i>pauvreté et le zèle.</i> — Répétition	182
1. <i>Comment le Sauveur forme ses Apôtres</i>	182
2. <i>La pauvreté</i>	183
1) La pauvreté en général	183
2) La pauvreté de Jésus	183
3) Notre pauvreté	185
3. <i>Le zèle dans les travaux apostoliques</i>	185

LA CONVERSION DE MADELEINE	187
1. <i>Madeleine</i>	187
1) Ce qu'elle était avant sa conversion	187
2) Sa conversion	188
a) Foi vive	188
b) Humilité profonde	188
c) Ardent amour	188
2. <i>Le Pharisien</i>	189
a) Incrédule	189
b) Plein d'orgueil	189
c) Sans cœur	189
3. <i>Le Sauveur</i>	189
REMARQUES COMPLÉMENTAIRES : La vocation des fem- mes : leur rôle dans le Royaume de Jésus-Christ	190
LA CONVERSION DE MADELEINE : <i>L'amour de Jésus pour les pécheurs</i>	192
Répétition.	
1) Il va à leur recherche	192
2) Il les instruit avec amour	192
3) Il les accueille avec bonté	192
LA CONVERSION DE MADELEINE (Application des sens) ..	193
1. <i>Le repas</i>	193
2. <i>La pénitence</i>	195
3. <i>Le Bon Pasteur</i>	196
LA MULTIPLICATION DES PAINS	198
1. <i>Les circonstances préliminaires</i>	198
2. <i>Le miracle</i>	199
1) Le Sauveur	199
2) Les Apôtres	200
3. <i>Effet du miracle</i>	200
LA MULTIPLICATION DES PAINS. <i>La bonté de Jésus : sa bienfaisance</i>	201
Répétition.	
1. <i>Bonté et bienfaisance de Jésus</i>	201
2. <i>Amabilité, affabilité de Jésus</i>	202
3. <i>La tendresse de son cœur</i>	202
4. <i>Quel bel exemple pour nous</i>	203
LA MULTIPLICATION DES PAINS (Application des sens) ..	205
1. <i>La préparation</i>	205
2. <i>Le grand miracle</i>	207
3. <i>Après le miracle</i>	208
LA TRANSFIGURATION	209
1. <i>Sur la route du Thabor</i>	209
1) Pourquoi le Seigneur se rend au Thabor	209

2) Quels Apôtres prend-il avec lui	209
3) Où le Sauveur se rend-il pour sa Transfiguration	210
2. <i>La Transfiguration sur le sommet du Thabor</i>	211
1) Gloire et magnificence de la Personne de Jésus	211
2) Apparition de Moïse et d'Elie	212
3) Le témoignage du Père céleste	212
3. <i>Les conséquences</i>	213
1) La consolation des Apôtres	213
2) Accroissement de foi; force pour le temps des épreuves	214
3) Les Apôtres descendent de la montagne	214
LA TRANSFIGURATION (<i>Ardeur de Jésus dans la prière</i>)	214
Répétition.	
1. <i>Le Sauveur donne l'exemple de l'ardeur dans la prière</i>	215
1) Il prie beaucoup	215
2) Il prie bien	215
3) Pour quels motifs	216
a) Convenance et nécessité de la prière	216
b) Sublimité de la prière	216
c) Notre utilité	216
2. <i>Imiter l'ardeur de Jésus dans la prière</i>	217
1) Nous devons prier	217
2) Nous devons prier comme lui	218
a) Beaucoup	218
b) Prière catholique	218
LA TRANSFIGURATION (Application des sens)	219
1. <i>La montée</i>	219
2. <i>Sur le Thabor</i>	221
3. <i>La descente</i>	223
LA RÉSURRECTION DE LAZARE	224
1. <i>Le miracle</i>	224
1) Ce qui se passe sur la rive orientale du Jourdain	224
2) A Béthanie avant le miracle	225
3) Le grand miracle	225
2. <i>Preuve de l'amour du Sauveur</i>	225
1) Amour attentif, omniscient	226
2) Amour sage, réglé	226
3) Amour prêt au sacrifice	227
4) Amour tendre, compatissant	227
5) Amour tout puissant	228
3. <i>Preuve de sa puissance</i>	228
1) But des miracles de Jésus	228

2) Ils sont appropriés à ce but	229
3) Leurs effets pour nous	229
LA RÉSURRECTION DE LAZARE (Application des sens)	230
1. <i>Le message des sœurs de Lazare</i>	230
2. <i>Jésus à Béthanie</i>	231
3. <i>Le grand miracle de la résurrection de Lazare</i>	235
L'ENTRÉE SOLENNELLE A JÉRUSALEM	237
1. <i>Circonstances préliminaires</i>	238
1) Le temps	238
2) Les montures	238
2. <i>L'entrée solennelle à Jérusalem</i>	238
1) L'allégresse de la foule	238
2) Le Sauveur au milieu de cette allégresse	239
3) Le scandale des ennemis de Jésus	239
3. <i>Jésus dans Jérusalem, au jour des Palmes</i>	240
1) La ville s'émeut	240
2) Jésus entre dans le Temple	240
3) Irritation des princes des prêtres	240
L'ENTRÉE SOLENNELLE A JÉRUSALEM. <i>Humilité de Jésus</i> ..	240
Répétition.	
L'ENTRÉE SOLENNELLE A JÉRUSALEM (Application des sens)	242
1) <i>Le départ</i>	242
2) <i>En route vers la ville</i>	244
3) <i>Jésus pleure sur la ville</i>	244
4) <i>L'entrée dans la ville</i>	245
5) <i>Dans le Temple</i>	247

TROISIÈME SEMAINE

Les Mystères de la Passion de Jésus

LA CÈNE	249
1. <i>Le départ de Bethanie. En route pour Jérusalem</i> ..	249
2. <i>La Cène</i>	250
3. <i>La marche vers le Jardin des Oliviers</i>	251
L'AGONIE AU JARDIN DES OLIVIERS	253
1. <i>Ce que Jésus souffre au Jardin des Oliviers</i>	253
2. <i>Pourquoi Jésus souffre ainsi</i>	253
3. <i>Comment Jésus souffre au Jardin des Oliviers</i>	254
L'ARRESTATION DE JÉSUS	254
1. <i>Jésus va à la rencontre de ses ennemis</i>	255
2. <i>Le Sauveur se fait reconnaître</i>	255

1) Le baiser de Judas	255
2) Les ennemis de Jésus renversés à terre	256
3. <i>Le Sauveur se laisse prendre</i>	256
1) Deux circonstances préliminaires	256
2) L'arrestation	256
LE COMMENCEMENT DE LA PASSION (Application des sens)	257
1. <i>Le départ de Béthanie</i>	257
2. <i>Dans le Cénacle</i>	258
3. <i>En route vers Gethsémani</i>	260
4. <i>Dans le jardin de Gethsémani</i>	262
a) Jésus voit sa Passion imminente	263
b) Il se voit chargé des péchés du monde	264
c) Il voit les hommes pour qui il souffrira	265
d) Le commencement de l'Agonie	266
e) L'ange consolateur	268
5. <i>L'arrestation</i>	270
LE SAUVEUR CHEZ CAÏPHE	272
1. <i>La discussion judiciaire pendant la nuit</i>	272
1) On demande au Sauveur de témoigner contre lui-même	272
2) Jésus souffleté par un soldat	273
3) Audition des témoins à charge	273
4) L'adjuration solennelle	273
5) La condamnation préalable	274
2. <i>La nuit chez Caïphe</i>	274
1) Les moqueries et outrages de la part des Juifs	274
2) Le reniement de Pierre	274
3. <i>La sentence définitive du Grand Conseil</i>	275
LE SAUVEUR CHEZ HÉRODE	276
1. <i>Jésus est conduit chez Hérode</i>	276
1) Il subit de nombreux mauvais traitements	276
2) Et une profonde humiliation	276
2. <i>Le Sauveur devant Hérode</i>	277
3. <i>Il est moqué et bafoué par Hérode</i>	277
LE SAUVEUR DEVANT PILATE	278
1. <i>Le Sauveur est accusé devant Pilate</i>	278
1) Accusations des Juifs	278
2) Le silence du Sauveur	278
2. <i>Le Sauveur est interrogé par Pilate</i>	279
1) Les personnes	279
2) Les paroles	279
3. <i>Le Sauveur est vilipendé par Pilate et condamné à mort</i>	280

LE SAUVEUR DEVANT TROIS TRIBUNAUX (Application des sens)	281
1. <i>Devant le tribunal des Juifs</i>	281
1) La séance de nuit chez Caïphe	281
2) Jésus bafoué par les Juifs	284
3) Jésus attend le matin	285
4 Séance matinale du Grand Consul	286
2. <i>Devant le tribunal d'Hérode</i>	286
3. <i>Devant le tribunal politique</i>	289
LA FLAGELLATION	296
1. <i>Ce que Jésus a souffert dans la Flagellation</i>	297
2. <i>Ce qui rend la Flagellation du Sauveur particulièrement douloureuse</i>	298
1) La criante injustice du supplice	298
2) Le caractère de cruauté de la torture	298
3) La complexion extrêmement délicate du Sauveur	298
3. <i>Sentiments du Cœur de Jésus pendant le supplice</i> ..	299
LE COURONNEMENT D'ÉPINES	300
1. <i>L'occasion et les circonstances du Couronnement d'épines</i>	300
2. <i>Comment le Sauveur est bafoué et outragé</i>	300
1) Les ornements d'un roi	301
2) Les hommages rendus au roi	301
3. <i>Pourquoi Jésus supporte ces moqueries</i>	302
1) À cause de nos péchés d'orgueil et d'ambition	302
2) Pour nous donner l'exemple des plus belles vertus	302
3) Pour la glorification du Fils de l'homme	302
LE PORTEMENT DE LA CROIX ET LE CRUCIFIEMENT	303
1. <i>Comment Jésus reçoit la Croix</i>	303
2. <i>Comment Jésus porte la Croix</i>	303
3. <i>Comment Jésus est attaché à la Croix</i>	305
1) Jésus est cloué sur la croix	305
2) La sainte Croix est dressée	305
a) Comme un signe de la justice divine	306
b) Comme un signe de la miséricorde et de la grâce	306
c) Comme le grand Etendard du Royaume du Christ	306
FLAGELLATION, COURONNEMENT D'ÉPINES, CRUCIFIEMENT (Application des sens)	307
1. <i>La Flagellation</i>	307
2. <i>Le Couronnement d'épines</i>	309

3. <i>Le Chemin de la Croix</i>	311
4. <i>Sur le Golgotha</i>	313
LES SOUFFRANCES DE JÉSUS EN CROIX	318
1. <i>Que souffre Jésus, que veut-il souffrir dans son Corps</i>	318
2. <i>Ce qu'il souffre et veut souffrir dans son âme</i>	319
1) <i>Moqueries et railleries</i>	319
2) <i>Délaissement</i>	320
3) <i>Abandon de Dieu</i>	320
3. <i>Et tout cela pour moi</i>	321
LES SEPT PAROLES DE JÉSUS SUR LA CROIX	322
1. <i>Jésus prie pour ceux qui le crucifient</i>	322
2. <i>Jésus pardonne au bon larron</i>	322
3. <i>Jésus confie sa Mère à saint Jean et saint Jean à sa Mère</i>	323
4. <i>Jésus, dans son délaissement, appelle son Dieu</i>	223
5. <i>« J'ai soif ! »</i>	324
6. <i>« Tout est consommé ! »</i>	324
7. <i>« Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains »</i>	324
LA MORT DE JÉSUS SUR LA CROIX	325
1. <i>Comment Jésus a souffert sur la croix</i>	325
1) <i>Avec un grand calme, avec une grande attention et une grande présence d'esprit</i>	325
2) <i>Avec une grande patience, un grand amour, dans la pratique des vertus les plus excellentes et de la vertu la plus sublime</i>	325
3) <i>Avec une liberté et une force divines</i>	326
2. <i>Comment Jésus meurt sur la Croix</i>	327
3. <i>Les effets de la mort de Jésus</i>	328
1) <i>Sur la nature inanimée</i>	328
2) <i>Parmi les hommes</i>	328
4. <i>Ce que nous enseigne la mort de Jésus</i>	329
LE CÔTÉ DE JÉSUS OUVERT PAR LA LANCE	330
1. <i>A quelle occasion le côté de Jésus est ouvert</i>	330
2. <i>Comment le côté et le cœur de Jésus sont transpercés</i>	331
1) <i>Le coup porté au côté</i>	331
2) <i>Il en sort de l'eau et du sang</i>	332
3. <i>« Voilà ce Cœur ! »</i>	332
LA SÉPULTURE	334
1. <i>La déposition de la croix</i>	334
1) <i>Les personnes</i>	334
a) <i>Joseph d'Arimatee</i>	334
b) <i>Nicodème</i>	335
2) <i>Les actions</i>	336
2. <i>Le Sauveur entre les bras de sa Mère</i>	336
3. <i>La mise au tombeau</i>	337

LA MORT DE JÉSUS, L'OUVERTURE DU CÔTÉ, LA MISE AU TOMBEAU (Application des sens)	338
1. <i>La mort de Jésus</i>	338
2. <i>L'ouverture du côté</i>	342
3. <i>La mise au tombeau</i>	343

QUATRIÈME SEMAINE

Les Mystères de la Glorification de Jésus

LE MATIN DE PAQUES (Application des sens)	349
1. <i>La Résurrection</i>	349
2. <i>La Résurrection révélée aux ennemis du Seigneur</i>	351
3. <i>Les saintes femmes au tombeau</i>	352
JÉSUS APPARAÎT TOUT D'ABORD A SA MÈRE	354
1. <i>Marie attend la Résurrection</i>	355
2. <i>La joie pascale de Marie</i>	355
1) L'apparition de son Fils	355
2) La joie de son cœur maternel	356
3) Raison de cette récompense accordée à Marie	356
3. <i>Notre participation à cette joie</i>	357
JÉSUS RESSUSCITÉ APPARAÎT A MARIE. Application des sens	357
TROIS APPARITIONS DANS LA JOURNÉE DE PAQUES	359
1. <i>Marie-Madeleine</i>	359
2. <i>Pierre et Jean au tombeau. Jésus apparaît à Pierre</i>	359
3. <i>Les disciples d'Emmaüs</i>	359
TROIS APPARITIONS DANS LA JOURNÉE DE PAQUES. (Application des sens)	360
1. <i>Marie-Madeleine</i>	360
1) Marie-Madeleine seule au tombeau	361
2) Les Anges et le jardinier	361
3) L'apparition	362
2. <i>Pierre</i>	362
1) Pierre s'informe par lui-même	362
2) « Il a apparu à Simon » (<i>Luc. 24, 34</i>)	363
3. <i>Les disciples d'Emmaüs</i>	363
1) Ils ont besoin de consolation	363
2) Jésus se joint à eux sur la route	364
3) A Emmaüs	365
DIVERSES APPARITIONS AUX APÔTRES	367
1. <i>Le soir de Pâques dans le Cénacle</i>	367
2. <i>Huit jours plus tard, dans le Cénacle, apparition à saint Thomas</i>	367
3. <i>Apparition sur les bords du lac de Génésareth</i>	367

TROIS APPARITIONS AUX APOTRES (Application des sens)	368
1. <i>Le soir de Pâques, apparition aux Apôtres</i>	368
1) Dispositions des Apôtres	368
2) Jésus apparaît aux Apôtres	368
3) « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie »	369
2. <i>Huit jours après</i>	370
1) Incrédulité de Thomas	370
2) Bonté de Jésus pour Thomas	371
3) La foi de saint Thomas	372
3. <i>Sur les bords du lac de Tibériade</i>	372
1) La pêche fructueuse et le repas	372
2) Après le repas	373
L'APPARITION SUR LA MONTAGNE	375
1. <i>Les personnes qui sont sur la montagne</i>	375
1) Les témoins de l'apparition	375
2) Circonstances de l'apparition	375
3) Le Sauveur ressuscité	375
2. <i>Les sublimes paroles du Seigneur</i>	376
1) Origine de l'autorité apostolique	376
2) Etendue de l'autorité apostolique	376
3) Effets de l'autorité apostolique	377
3. <i>Perspectives</i>	377
L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR	379
1. <i>Préparation à l'Ascension</i>	379
1) Le repas d'adieu à Jérusalem	379
2) Sur la route vers le Mont des Oliviers	380
2. <i>L'Ascension</i>	381
3. <i>Effets de l'Ascension</i>	382
1) Sur les Apôtres	382
2) Sur nous	382
L'ASCENSION (Application des sens)	383
1. <i>Sur la montagne de la Galilée</i>	383
2. <i>Dans le Cénacle</i>	385
3. <i>Sur la route vers le Mont des Oliviers</i>	385
4. <i>L'Ascension</i>	386
CONTEMPLATION POUR OBTENIR L'AMOUR DE DIEU	389
<i>Contemplation pour obtenir l'amour. — Remarques préliminaires</i>	389
1. <i>Bienfaits de Dieu</i>	391
2. <i>Le voisinage de Dieu</i>	395
1) Omniprésence de Dieu	395
2) Mode de cette omniprésence	396

3) C'est une preuve d'amour et une cause de progrès	396
3. <i>Activité de Dieu</i>	398
1) Dieu agit et travaille partout	398
2) Mode de cette activité universelle	398
3) Amour pour amour	400
4. <i>Beauté de Dieu</i>	401
1) Beauté de la nature privée de raison	401
2) Magnificence des créatures douées de raison ..	402
3) Sublimité du monde surnaturel	402
4) Splendeur des habitants du ciel	402
5) Toujours plus haut!	403
ORDRE DES SUJETS DE MÉDITATION	405
<i>Grands Exercices</i>	405
Première semaine	405
Deuxième semaine	405
Temps des méditations préparatoires à l'Election ..	406
Troisième semaine	406
Quatrième semaine	407
Contemplation pour obtenir l'amour	407
<i>Retraite de huit jours</i>	408
Première semaine	408
Deuxième semaine	408
Troisième semaine	408
Quatrième semaine	408
RÉSUMÉ DES EXERCICES ENTIERS	409
TABLE DES MATIÈRES	411

- - IMPRIMÉ - -
SUR LES PRESSES
DE MARC TEXIER
A POITIERS -

060.32

5637

M561

V. 3

Meschler, Maurice

AUTHOR

TITLE

Le Livre des Exercices de
St. Ignace de Loyola

DATE
1916

BORROWER'S NAME

DATE
RETURNED

5637

